



HAL
open science

Un petit garçon amiénois dans la Grande Guerre. Le journal de Jacques Gogois, 7 ans. 1914-1921

Léa Bourlo

► **To cite this version:**

Léa Bourlo. Un petit garçon amiénois dans la Grande Guerre. Le journal de Jacques Gogois, 7 ans. 1914-1921. Histoire. 2017. dumas-02308708

HAL Id: dumas-02308708

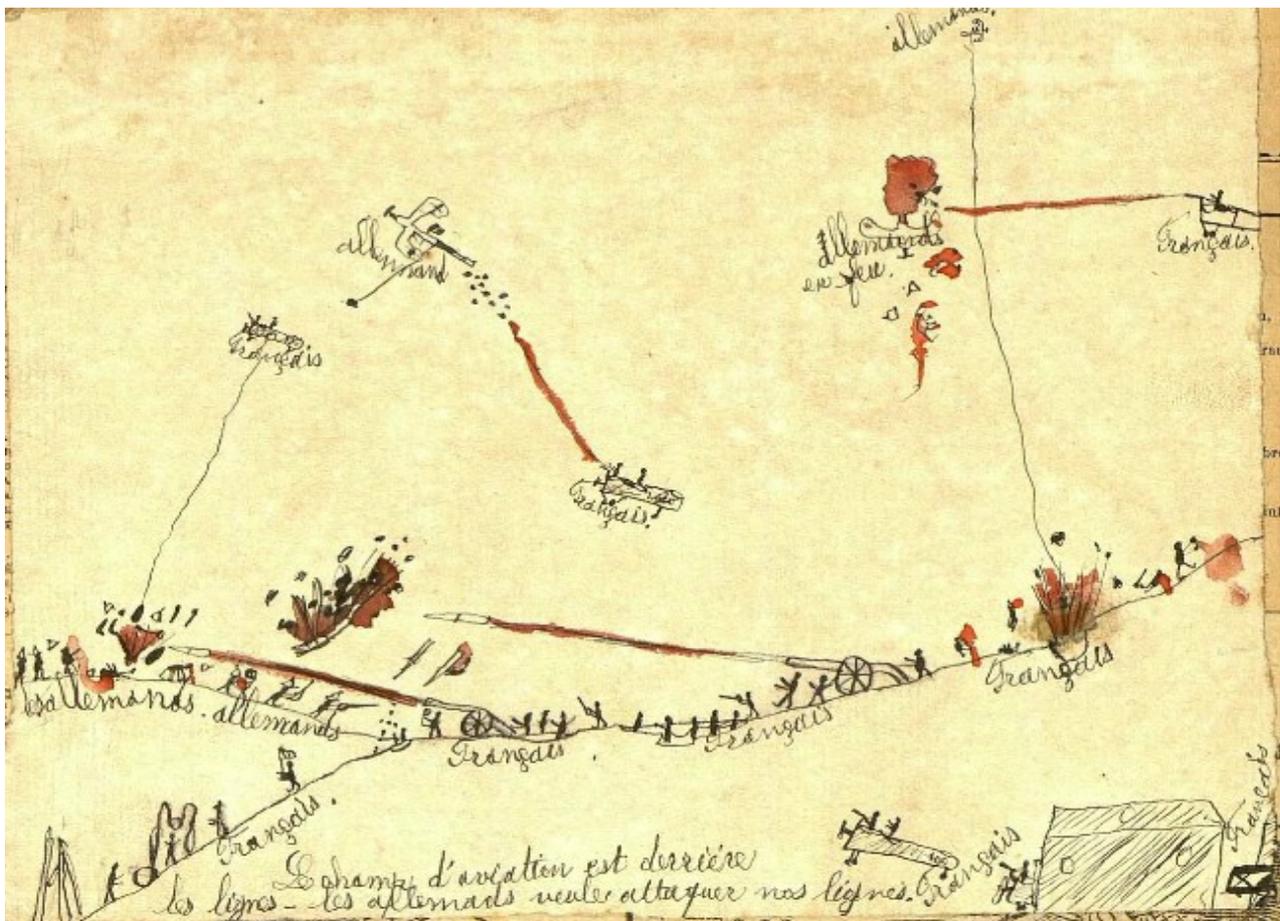
<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02308708>

Submitted on 8 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un petit garçon amiénois dans la Grande Guerre. Le journal de Jacques Gogois, 7 ans. 1914-1921.



Mémoire pour le Master Phénomène guerrier
Sous la direction de Manon PIGNOT
Année universitaire 2016-2017

Remerciements.

Mes remerciements s'adressent en premier lieu à Manon Pignot qui a accepté de diriger ce travail. Je la remercie pour son écoute, ses précieux conseils et ses encouragements. Je remercie aussi Emmanuelle Cronier qui m'a écoutée, conseillée et guidée dans la recherche de mon sujet. Je remercie enfin ceux qui ont accepté de relire ce travail pour en améliorer l'expression et le contenu : ma mère mais aussi Audrey et Bertrand Ternoy.

Introduction.

Les traces laissées par les enfants sont rares et fragiles. Peu d'entre eux ont écrit et lorsqu'ils l'ont fait, leurs témoignages n'ont pas été jugés importants, trop souvent ils n'ont pas été pris en compte. Mais aujourd'hui des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour leur rendre la parole et leur redonner une place dans l'Histoire. Parmi ces voix, celle de Jacques Gogois traverse le siècle pour nous parvenir et, enfin, se faire entendre. C'est à l'heure du Centenaire de la Grande Guerre que son journal nous est livré. Il a été déposé puis numérisé en 2014 aux Archives départementales de la Somme dans le cadre de l'opération « dons de mémoire » en lien avec la « Grande Collecte » nationale. Cette dernière a été organisée en 2014 dans toute la France par le réseau des Archives de France, La Bibliothèque nationale de France et la Mission du Centenaire faisant appel aux dons et aux souvenirs du premier conflit mondial. Plus de cent ans après le déclenchement du conflit, le journal de Jacques Gogois ouvre une fenêtre authentique sur une expérience enfantine de la Première Guerre mondiale, un conflit qui marque une rupture dans le rapport des enfants au phénomène guerrier. L'activité guerrière du XXe siècle a « fait voler en éclat la sphère protectrice de l'enfance, en plein renforcement au siècle précédent »¹. Les deux conflits mondiaux comme les conflits interétatiques du siècle dernier témoignent d'un déplacement de la violence des affrontements en direction des populations désarmées. Dans nos sociétés, l'implication d'enfants dans la violence guerrière préoccupe² et est moralement perçue comme intolérable et scandaleuse ; l'enfant y est avant tout une victime irresponsable de la violence des adultes. Pourtant, faire des enfants des cibles seulement passives de la violence de guerre ne suffit plus. Il existe aussi un enfant agent du phénomène guerrier et, là, semble être la spécificité du XXe siècle. L'exemple de la Grande Guerre témoigne tout particulièrement de ce déplacement de la violence sur les jeunes générations, tout autant que d'un effort massif et délibéré d'intégrer les enfants à la guerre. Au tournant du siècle, l'enfance occupe une

¹ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Enfance en guerre au 20^e siècle : un sujet ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 89, 2006, p.3.

² En témoigne les différentes condamnations par les instances internationales du recrutement de mineurs dans les conflits inter ou intraétatiques et sa condamnation comme crime de guerre par le Tribunal pénal international (1977 : protocole additionnel de la Convention de Genève, 1989 : Convention internationale des droits de l'enfant et son protocole facultatif en 2000, les « Principes du Cap » en 1997 puis les Principes de Paris en 2007 sous l'égide de l'UNICEF abandonnant le terme d'enfant-soldat pour englober l'ensemble des enfants associés aux forces et aux groupes armés.

place nouvelle dans les sociétés occidentales - la mise en place d'une politique de scolarisation, les différentes législations sur le travail des enfants ou encore la diffusion d'une culture enfantine³ – témoignent de l'intérêt croissant porté aux enfants. A la veille du conflit, la définition de l'enfance en Europe se définit comme l'âge compris entre le début de la scolarisation collective, vers six ans, et celui du travail légal, vers treize, quatorze ans⁴. Le premier conflit mondial, par son caractère total et par le rôle nouveau dévolu à l'enfance implique de nouvelles formes de confrontation à la violence, de nouveaux types d'expérience de guerre enfantine. Dans une atmosphère sacrificielle menée au nom d'une lutte de civilisation, que chacun était persuadé d'incarner, les enfants sont la proie d'un discours de guerre spécifiquement conçu pour eux. Un discours entendu comme l'ensemble des « représentations offertes, suggérées ou imposées aux enfants durant et après le conflit »⁵. Persuadés que la guerre ferait du bien aux enfants, qu'elle ferait naître à terme une génération exemplaire, les adultes de 1914-1918 ont cherché en tout lieu à les intégrer à l'immense épreuve. Aussi, si le premier conflit mondial marque la fin de la participation des enfants aux combats, il tend à les faire prendre part de façon matérielle et idéologique et cela n'avait rien de choquant. Aujourd'hui, l'avancée de la connaissance des sources enfantines permet de se réorienter vers la question centrale de l'*expérience* ; c'est-à-dire la manière dont les enfants ont vécu la guerre, la réponse qu'ils ont apporté au discours de guerre mais aussi leur vécu immédiat de la situation : la séparation familiale, la pénurie, le froid, les sirènes et les refuges, l'explosion des bombes, la mort et le deuil. Il n'y a pas d'enfant protégé par la guerre, chacun a été confronté au moins à l'une de ces réalités. Il convient dès lors de s'interroger sur la nature et l'intensité de l'expérience enfantine de guerre. Une intensité qui varie selon de multiples facteurs : la distance au front qui détermine le rapport à l'ennemi et au danger, l'appartenance sociale mais aussi le sexe, l'âge, la religion. Il n'existe pas une mais *des* expériences enfantines de la guerre. Pour mettre au jour ces différentes expériences enfantines et en dégager

³ Notamment la loi de 1851 sur le travail des enfants, les lois Ferry de 1881 et 1882 rendant l'école gratuite et obligatoire jusqu'à l'âge de treize ans. A la fin du siècle, en lien avec l'émergence d'une culture de masse se diffuse une culture enfantine, notamment à travers la presse et la littérature qui se spécialise aussi à l'égard des plus jeunes.

⁴ A la fin du XIXe siècle les pédagogues distinguent une première enfance – jusqu'à 7 ans - d'une seconde enfance – de 7 à 13 ans – et l'adolescence – à partir de 12/13 pour les filles et 14 ans pour les garçons, Jean-Luc Noel, « Les premières écoles enfantines et l'invention du jeune enfant, dans BECCHI., JULIA, *Histoire de l'enfance en Occident. Tome. II. Du XVIIIe siècle à nos jours*, Seuil, Paris, 1998, p. 220-244.

⁵ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU., Annette BECKER., *14-18. Retrouver la Grande Guerre*, op.cit., p.131-132.

les récurrences, les passerelles, les possibles invariants, l'historien doit renverser la démarche et prendre en compte la *parole* de l'enfance en tant que source historique à part entière.

L'intérêt pour l'enfance en histoire apparaît en France au cours des années 1960, dans un contexte de renouvellement historiographique marqué par la « *Nouvelle histoire* » et son approche des mentalités. En 1960, Philippe Ariès publie *L'enfant dans la vie familiale sous l'Ancien Régime*⁶. En interrogeant l'importance que les sociétés occidentales portent à l'enfance depuis le Moyen-Age et en mettant en lumière la naissance de ce qu'il appelle un « sentiment de l'enfance », l'auteur intègre l'enfance comme un objet d'étude historique à part entière. Nombre d'historiens, à sa suite, s'intéressent à ce sujet selon des époques et des cadres divers. Toutefois, ces études s'insèrent toujours dans une histoire des structures, des discours et des représentations portés par les adultes sur les enfants. Dans *l'Histoire de l'enfance en Occident*⁷, les auteurs se penchent davantage sur les représentations sociales, philosophiques des adultes que sur l'enfance elle-même. De la même manière, Maurice Crubellier dans *L'enfance et la jeunesse en Occident*⁸ ou encore Antoine Prost dans son histoire de *l'Enseignement en France*⁹ proposent une fois de plus, une étude des cadres qui entourent les enfants : de la société juvénile, à l'école, en passant par la famille. Une histoire des réflexions et des discours portés sur l'enfance par les adultes où l'enfance reste un angle d'approche plutôt qu'un objet d'étude à part entière. Cette histoire laisse aujourd'hui la place à une histoire de l'enfant en tant objet d'étude en soi. Au tournant des années 1990, l'historiographie culturelle de la Grande Guerre définit le concept de « culture de guerre » conçu comme « le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu'ils se sont données de l'immense épreuve, pendant celle-ci

⁶ Philippe ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris, 1973

⁷ Becchi EGLE., Julia DOMINIQUE, *Histoire de l'enfance en Occident*, op.cit.

⁸ Maurice CRUBELLIER, *L'enfance et la jeunesse dans la société française. 1800-1950*, Armand Colin, Paris, 1979.

⁹ Antoine PROST, *L'Enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, 1968.

d'abord, après celle-ci ensuite. »¹⁰. C'est dans ce cadre que Stéphane Audoin-Rouzeau publie *La guerre des enfants. 1914-1918*¹¹, mettant au jour une culture de guerre spécifiquement destinée aux enfants. L'auteur interroge cette « culture de guerre » à travers l'ensemble des représentations de la guerre destinées à l'enfance, véhiculées par l'école, l'Eglise mais aussi les périodiques et les jouets. Si ce discours à destination des enfants révèle l'immense processus de mobilisation des sociétés en guerre, elle révèle aussi la place nouvelle octroyée à l'enfance au cours du conflit. Dans son épilogue « *Ce qu'enfant pense* », l'historien propose de s'interroger non plus sur l'effort dont l'enfant a été l'objet mais sur la réception, l'appropriation de ce discours par les enfants, sa part de réussite et sa part d'échec, ouvrant la voie à une étude des enfants eux-mêmes. Cette réorientation de l'histoire de l'enfance vers le thème de la réception et vers « la question centrale de l'expérience » s'opère depuis maintenant une dizaine d'années. C'est ce que propose une nouvelle génération d'historiens qui se spécialise dans une histoire des expériences enfantines de guerre¹². Dans le cadre de la Grande Guerre, la découverte de témoignages produits par les enfants eux-mêmes¹³ permet de changer le point de vue. Déjà en 2001, Olivier Faron dans *Les enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale*, propose une étude du deuil vécu par des milliers d'enfants. L'histoire se tourne alors vers la question de l'expérience en tant que telle, de la sensibilité de l'enfant à l'égard du phénomène guerrier, grâce notamment à un éclatement des disciplines, notamment celle de la psychanalyse. En 2004, Manon Pignot et le psychanalyste Rolland Beller, tentent de cerner la spécificité du regard enfantin sur la Grande Guerre par l'analyse de dessins d'enfants parisiens.¹⁴ Une piste du dessin de guerre apparu dans l'Espagne des années 1936-1939, à l'initiative de deux pédopsychiatres, Alfred

¹⁰ Annette BECKER., et Stéphane AUDOIN-ROUZEAU., « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial, dans *Pour une histoire culturelle*, (sous la direction de Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI), Paris, Seuil, 1997, p. 251-271.

¹¹ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, Armand Colin, Paris, 1993.

¹² Voir les travaux de Yves GAULUPEAU., Antoine PROST, *Dessins d'exode*, Le grand livre du mois, Paris, 2003, 142 p. Catherine GOUSSEF, *Les enfants de l'exil : récits d'écoliers russes après la Révolution de 1917*, 2005. Veronica SIERRA BLAS, *Paroles orphelines : les enfants et la guerre d'Espagne (1936-1939)*, Presses universitaires de Rennes, 2016.

¹³ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Une enfant catholique dans la Grande Guerre. Le journal d'enfance d'Anaïs Nin », dans Nadine-Josette CHALINE (dir.), *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993, p.35-46. Yves CONGAR, *Journal de la guerre 1914-1918*, Paris, Cerf, 1997.

¹⁴ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, Paris, Parigramme, 2004.

et Françoise Brauner¹⁵ qui saisissent son caractère thérapeutique auprès d'enfants traumatisés. Dans *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*¹⁶, publié en 2012, Manon Pignot propose d'étudier l'enfance comme un objet d'étude en soi, comme un « groupe à part entière, pensant et agissant. »¹⁷, en s'appuyant sur des sources produites par les enfants eux même ; du journal intime aux dessins en passant par le jeu. C'est dans le sillage tracé par ces différents auteurs que nous nous placerons, tentant de renverser la focale pour appréhender *une* expérience enfantine de la Grande Guerre.

En effet, « la nécessité de redonner la parole aux enfants de la Grande Guerre s'est imposée à travers une rencontre, celle des journaux intimes. »¹⁸. Parmi ces rencontres, le journal de Jacques Gogois constitue ce que l'on pourrait qualifier de « miracle ». Les traces laissées par les enfants sont fragiles, inconstantes et rares, tantôt détruites, tantôt perdues ou oubliées. Véritable morceau de vie, le journal intime constitue un moyen privilégié d'accéder au quotidien de l'enfance, une percée authentique dans son univers qui offre la possibilité d'appréhender, presque au jour le jour, la construction de son expérience de guerre. Par bien des aspects le journal de Jacques est un témoignage exceptionnel. Il le commence le 24 février 1914, à l'âge de sept ans et le termine en mars 1921, à l'âge de treize ans. Comme pour ses frères et sœur, c'est à la demande de sa tante Marie Roze que l'enfant prend la plume. Seul, Jacques le poursuivra durant plusieurs années. Au départ, ce journal est une pratique éducative parmi d'autres, un carnet d'apprentissage dans lequel l'enfant doit expérimenter, essayer et progresser. Il se transforme au fil des pages et des années, Jacques écrit de plus en plus et de mieux en mieux, son écriture s'affine et son style s'affirme. Avec le temps, l'enfant apprend à l'utiliser, sous le regard de sa tante qui le lit, le corrige et lui donne des conseils pour l'améliorer. Le journal devient un refuge dans lequel il inscrit ce qu'il vit, ce qu'il perçoit du monde qui l'entoure. Ce journal se compose de cinq carnets, chacun comportant environ deux cents pages. Le premier¹⁹, Jacques l'ouvre le 24 février 1914, il le termine deux ans plus tard, le 27 septembre 1916. Alors en plein apprentissage de l'écriture, l'enfant y

¹⁵ Les études des époux Brauner commencent pendant la guerre d'Espagne puis se développent après la Seconde Guerre mondiale. Voir sur ce point : Alfred BRAUNER., Françoise BRAUNER, *J'ai dessiné la guerre : le dessin de l'enfant dans la guerre*, Expansion scientifique française, Paris, 1991.

¹⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Seuil, Paris, 2012.

¹⁷ *Itib*, op.cit., p. 11.

¹⁸ *Itib*, op.cit., p. 15.

¹⁹ Journal d'un jeune amiénois, « Mon Journal n°1, Jacques Gogois, 7 ans. 1914-1915 », côté 134J215, conservé aux Archives départementales de la Somme (version numérique), 183 pages.

écrit très peu, la tenue du journal ne devient régulière qu'à partir de l'année 1915. Le second carnet²⁰ couvre la période du 2 octobre 1916 au 9 avril 1918. Son troisième carnet²¹ couvre la période du 18 avril 1918 au 7 décembre 1918, l'enfant le tient en partie à Envermeu, petite ville de Normandie où il trouve refuge au cours des derniers mois de la guerre. Enfin, les deux derniers carnets sont écrits après la guerre, le quatrième²² couvre la période allant du 8 décembre 1918 au 23 décembre 1919 et le dernier²³ entamé le 1^e janvier 1919 se termine le 27 mars 1921. Il semble que Jacques ne termine pas son journal en 1921. L'enfant évoque une suite, un « *sixième carnet* » dont nous ne disposons pas. Perdu, détruit, il est difficile de savoir ce qu'il est devenu. L'enfant désormais adolescent ne l'a peut-être tout simplement pas poursuivi, la guerre finie, le jeune garçon n'éprouve peut-être plus le besoin de tenir un journal. Jacques Gogois²⁴ naît le 11 février 1907 à Amiens. Il est le fils d'Emile Gogois, professeur de dessin au lycée de garçons et d'Augustine Sarazin, qui tient à domicile une « pension ». Jacques grandit au sein d'une famille aisée²⁵, de la petite bourgeoisie urbaine. Il est le benjamin d'une fratrie de quatre enfants. Il a deux frères aînés, Jean et Marcel – nés en 1897 et 1899 - ainsi qu'une grande sœur Marie-Thérèse, née en 1903. Jacques et les siens vivent à Amiens, au 93 rue Delpech, au cœur du quartier bourgeois d'Henriville et de ses longues artères aérées. L'entourage de Jacques s'étend à ses oncles et tantes, à ses grands-parents, et à ses deux petits cousins, Paul et Henri, avec qui il partage son quotidien et ses jeux. Issu d'un milieu lettré, Jacques appartient aussi à une famille d'artistes ; la sœur cadette de sa mère, Marie Sarazin épouse en 1906 le célèbre sculpteur amiénois, Albert Roze. Très tôt, initiés à l'art, les enfants Gogois partagent le même goût du dessin et de la musique. Jacques révèle un don certain pour le dessin et la peinture, un talent qu'il met à profit dans son journal qu'il agrément de croquis, de dessins et d'aquarelles. Sa jeune existence est ponctuée de vacances et de voyages à la mer chaque été mais aussi à Paris où il découvre les plaisirs de la capitale. Une existence aussi rythmée par l'école. En 1914, Jacques quitte

²⁰ Journal d'un jeune amiénois, « Mon Journal n°2, Jacques Gogois, 9 ans ½, 1915-1918 », côte 134J215, conservé aux Archives départementales de la Somme (version numérique), 185 pages.

²¹ Journal d'un jeune amiénois, « Mon Journal n°3, Jacques Gogois, 12 ans, 1918. », côte 134J215, conservé aux Archives départementales de la Somme (version numérique), 200 pages.

²² Journal d'un jeune amiénois, « Mon Journal n°4, Jacques Gogois, 12 ans, 1918-1919 », côte 134J215, conservé aux Archives départementales de la Somme (version numérique), 190 pages.

²³ Journal d'un jeune amiénois, « Mon Journal n°5, Jacques Gogois, 13 ans, 1920-1921. », côte 134J215, conservé aux Archives départementales de la Somme (version numérique), 185 pages.

²⁴ Figure 80 : Portrait de Jacques Gogois et de sa famille, 1914-1921.

²⁵ Figure 79 : Arbre généalogique de Jacques Gogois.

l'école primaire pour le lycée de garçons où son père enseigne. L'école devient, dès lors, sa préoccupation principale. Il vit au rythme des leçons, des longues heures passées à préparer les compositions, encouragé par son entourage qui l'invite à s'investir toujours plus, ne lui laissant parfois que peu de répit. Une existence brutalement bouleversée à la fin de l'été 1914. Dès lors et pour longtemps, la guerre occupe une place centrale dans le journal du petit garçon. Presque au jour le jour, l'enfant écrit *son* expérience de guerre. La valeur de ce journal tient d'abord au fait qu'il existe très peu de journaux intimes rédigés par des enfants aussi jeunes que Jacques Gogois. De plus l'écriture enfantine, même dans les milieux bourgeois cultivés est davantage le propre des filles que celui des garçons²⁶. Une expérience forcément singulière, lorsqu'on observe que la Grande Guerre, même pour les enfants, a été le moment de la division des genres²⁷. Petit garçon en temps de guerre, l'expérience de Jacques a forcément été bien différente de celle des petites filles, notamment de celle de sa sœur, Marie-Thérèse²⁸. Jacques est aussi un enfant de la bourgeoisie. Le critère social est essentiel dans la compréhension de son expérience. La singularité de son expérience tient aussi dans la situation géographique de l'enfant. Jacques n'est pas un enfant de l'occupation, ni même un enfant de l'arrière. Il se situe dans un entre-deux, partage des expériences multiples que, sans doute, peu d'enfants ont connues. A Amiens, Jacques vit l'invasion allemande, sa ville devient une cité de l'immédiat arrière front, où transite des milliers de combattants de tous horizons. Une proximité à la zone du front qui induit une proximité à la violence guerrière. Jacques expérimente le bombardement, le feu et avec eux la peur et la menace d'une mort imminente. Une expérience de la violence qui bascule en 1918 lorsque l'approche de l'ennemi et les bombes le contraignent à prendre le chemin de l'exode et à vivre l'exil. Le journal de Jacques est aussi un témoignage de la situation d'Amiens au cours de la guerre et son journal offre une expérience enfantine de la guerre en Picardie, à proximité du front, où on vit au rythme des combats. Une expérience singulière bien sûr, mais une expérience qui n'en reste pas moins exemplaire et qui, à son échelle, est largement représentative d'une vision et d'une expérience partagée par une génération. C'est aussi par sa forme que le journal de

²⁶ Philippe LEJEUNE, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Editions du Seuil, 1993.

²⁷ Françoise THEBAUD, « La Grande Guerre. Le triomphe de la division des genres », in Françoise THEBAUD (dir.), Georges DUBY., Michelle PERROT, *Histoire des femmes en Occident. Le XXe siècle*, Paris, 2^e édition Perrin, Collection « *tempus* », 2002, p. 85-144.

²⁸ Pour une étude des genres dans les expériences enfantines de la Grande Guerre, voire les études de Manon PIGNOT, « Petites filles dans la Grande Guerre. Un problème de genre ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2006, n°89, page 9-16.

Jacques Gogois constitue une exception. Il l'est d'abord par son volume : au total, c'est plus de neuf-cent quarante-trois pages que Jacques noircit durant ces quelques années. Un volume considérable, lorsqu'on connaît les périls qui pèsent sur de tels documents. Une richesse, plus grande encore, par la large période que le journal couvre. Tandis que certains enfants ont eu recours au journal à l'occasion de la guerre, le journal de Jacques dépasse amplement les traditionnelles bornes chronologiques de la Grande Guerre. Ce journal permet d'atteindre une expérience de la guerre sur le long terme : on peut y voir Jacques entrer dans la guerre mais aussi en sortir. Enfin, c'est aussi le contenu du journal qui constitue une exception. Véritable réceptacle de sources de son enfance, le journal de Jacques est complété de lettres, de souvenirs familiaux, d'articles de presse, de photographies mais aussi de dessins. Autant de sources rares, précaires, assemblées, mêlées les unes avec les autres et qui nous offre un corpus très large.

Le journal intime, mais aussi les dessins et les lettres sont des lieux privilégiés de l'expression enfantine, privée et autonome en dépit d'une possible influence adulte. Le journal intime est le meilleur moyen d'atteindre l'expérience enfantine de la guerre, dans sa dimension la plus quotidienne, livrant le point de vue d'un enfant sur le monde qui l'entoure. Le journal de Jacques permet une « plongée dans l'œil de l'enfance », offrant la possibilité de changer de focale, à partir des principes de la micro-histoire, une histoire « au ras-du-sol »²⁹ définie par Jacques Revel et que Manon Pignot propose de détourner en une « histoire à hauteur d'enfant »³⁰. C'est aussi une histoire de l'intime, quotidienne et parfois banale qui permet d'appréhender l'« infra-ordinaire »³¹ défini par Dominique Kalifa et Philippe Artières. Le journal de Jacques Gogois constitue une ouverture dans l'univers de l'enfant. Il constitue « un matériau privilégié, voire unique, seul capable [...] de saisir les émotions, les sensibilités et les représentations sociales, de restituer les expériences dans toute leur discontinuité. »³² La *micro histoire* permet, dès lors, de mettre au jour une expérience singulière, mais une expérience à mettre en lien avec d'autres pour tenter de dégager les similitudes, les invariants, les différents comportements, attitudes et représentations. Une ap-

²⁹ Jacques REVEL, « L'histoire au ras-du-sol », dans Giovanni LEVI, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

³⁰ Manon PIGNOT, « Introduction », *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.12.

³¹ Philippe ARTIERES., Dominique KALIFA, « L'historien et les archives personnelles : pas à pas », dans Philippe ARTIERES., Dominique KALIFA (dir.), « Histoire et archives de soi », *Sociétés et représentations*, n°13, 2002.

³² *Itib*, op.cit., p.8.

proche essentielle dans le cadre de la Grande Guerre qui « tend à homogénéiser les expériences individuelles et les représentations »³³, d'où la nécessité d'analyser non pas une mais des expériences pour en saisir toute la gamme des comportements, des attitudes et des représentations. Pour tenter d'appréhender la vérité de cette expérience, un décloisonnement disciplinaire est nécessaire : l'histoire vient se mêler à la sociologie, à l'anthropologie mais aussi à la psycho-psychanalyse. Une approche indispensable pour tenter de comprendre les dessins, toujours subjectifs, de l'enfant. Toutefois, le journal de Jacques, comme toute les sources de l'intime et comme toutes les sources de l'enfance a ses limites. Si elles sont largement autonomes, elles ne sont en rien spontanées, elles sont construites, encadrées et parfois autocensurées. C'est le cas du journal de Jacques. Commencé sous l'impulsion de sa tante, son journal est lu, corrigé et surveillé. Comme toutes les formes d'archives de soi, son journal subit une « mise en scène de soi par soi »³⁴ selon l'expression de Michelle Perrot. Son journal répond aussi au discours adulte, il constitue pour Jacques le moyen de se mettre en scène, de dresser un portrait valorisant de lui-même. De même, les dessins - moyen d'expression privilégiée de l'enfance – portent leurs limites. Beaucoup sont réalisés alors qu'il est encore jeune mais, si Jacques s'exprime de façon autonome, ses dessins répondent aussi à des convenances. Beaucoup sont insérés au hasard, sans date, sans indication, nous ne connaissons pas leur contexte de réalisation. Certains ont très certainement été recopiés d'images, de photographies trouvées ailleurs. La part de spontanéité peut être mince. Aussi, le journal de Jacques est celui d'un petit garçon bourgeois qui vit la guerre à Amiens. Son journal est donc celui d'un monde particulier, à part.

Malgré tout le journal de Jacques reste une forme d'expression autonome, personnelle qui justifie son étude. En dépit de sa situation singulière, Jacques est aussi un petit garçon ordinaire, représentatif d'un certain type d'enfance en guerre, celle d'un petit garçon français, de milieu bourgeois, qui vit à tout près des zones de combat et au rythme de la guerre. Le journal de Jacques nous offre une expérience enfantine de la Grande Guerre et la possibilité d'appréhender, dans sa dimension la plus quotidienne les pratiques de la guerre et la construction sur le temps long de *son* expérience. D'une part, il s'agira d'étudier la part réelle d'acculturation guerrière de Jacques depuis 1914 jusqu'à 1921. A-t-elle été largement

³³ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Micro-histoire et histoire culturelle de la Grande Guerre : apports et limites d'une approche », dans Jean-Jacques BECKER., Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre., *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 237-238.

³⁴ Michelle PERROT, « Introduction », dans Georges DUBY, Philippe ARIES, *Histoire de la vie privée. Tome 4, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 10.

et durablement intériorisée ou au contraire limitée et temporaire ? D'autre part, nous étudierons l'impact du conflit sur la vie quotidienne du jeune garçon. Quelle en a été la part de souffrance bien sûr mais aussi la part d'appropriation et de détournement ? Enfin, nous nous interrogerons sur l'impact du conflit dans les années d'après-guerre : comment Jacques se sort de la Grande Guerre ? N'est-elle finalement qu'une parenthèse ou laisse-t-elle une empreinte durable sur la vie du jeune garçon ?

Dans une première partie, nous étudierons la « *guerre rêvée* » de Jacques Gogois. La manière dont il entre en guerre, sa rencontre avec le discours de guerre afin d'appréhender la façon dont il se l'approprie : sa part d'intériorisation mais aussi sa part de rejet. De l'engagement scolaire, aux petites actions patriotiques de l'enfant en passant par la manière dont il donne sens à la guerre dans ses jeux et son vocabulaire, dans ses représentations du conflit, des combats et de l'ennemi, en tentant d'en dégager les continuités mais aussi les ruptures. A cette notion de « *guerre rêvée* » vient se heurter la « *guerre réelle* ». Dans une seconde partie, il s'agira d'étudier l'impact du conflit dans la vie quotidienne de l'enfant, la façon dont il apprend à vivre en guerre, son expérience de la séparation familiale, de la proximité au combat et à la violence et les changements qu'elle entraîne dans sa manière d'appréhender le conflit. Nous tâcherons d'en dégager la part de souffrance mais aussi les moyens de dépassement mis en place par l'enfant. Enfin, dans une dernière partie, nous nous interrogerons sur les modalités de sortie de guerre de Jacques Gogois, depuis l'années 1918 à 1921. Une sortie de guerre sur le temps long qui permet de mettre à jour les difficultés pour le jeune garçon à tourner la page de la guerre : de l'impossible oubli à la responsabilité de se souvenir et de reconstruire en passant par la persistance d'une culture de guerre préalablement intériorisée. Il s'agira de comprendre si pour Jacques la Grande Guerre n'a été qu'une parenthèse ou au contraire un événement fondateur, déterminant de son enfance.

Partie I. La « guerre rêvée » de Jacques Gogois.

La Grande Guerre assigne aux enfants un rôle nouveau. Dès 1914, ils constituent un rouage essentiel du discours de la « der des ders », la dernière guerre à laquelle il faut consentir. Pour la première fois, on assiste à l'élaboration d'un discours adulte destiné à « persuader l'enfance que c'est bien elle qui, de 1914 à 1918, donne à la guerre son sens véritable. »³⁵. Le conflit se présente aussitôt comme une guerre de défense du Droit et de la Civilisation, comme une guerre de construction de l'avenir. Ce discours est omniprésent et permanent : à l'école et dans le discours des adultes, mais aussi dans les jeux et les jouets, dans la littérature enfantine, dans la presse, on enseigne aux enfants une vision manichéenne et profondément culpabilisatrice de la guerre. Responsables indirectes de la guerre, les enfants sont les premiers débiteurs des combattants et doivent, dès lors, se montrer à la hauteur des sacrifices consentis pour eux. Ce discours repose essentiellement sur deux thèmes : « d'une part, la justification de la guerre qui s'appuie sur l'exaltation patriotique et sur la haine de l'ennemi, d'autre part, de manière beaucoup plus implicite, la culpabilisation des enfants mis en demeure d'être à la hauteur des sacrifices consentis pour eux. »³⁶. Les exigences sont multiples. On attend des enfants qu'ils soient des écoliers irréprochables, qu'ils soient obéissants à la maison, mais aussi utiles et serviables et tout entiers dressés dans la seule pensée de la défense patriotique. Ils sont, dès lors, invités à prendre part, à leur mesure, à l'immense épreuve. Chacun doit se sacrifier pour participer à l'effort de guerre, en donnant leurs propres économies, en incitant leurs parents à en faire de même, en quêtant dans les rues de leur ville ou en adoptant un filleul de guerre. Face à l'omniprésence de ce discours les enfants n'ont que très peu d'échappatoire. Aussi, on constate le plus souvent une adéquation entre leur parole et le discours de guerre. Le zèle, voire l'empressement de certains enfants à donner témoigne de la part, réelle, d'intégration du discours de culpabilisation. Maintenus dans l'idée d'une guerre faite pour eux, dans un discours germanophobe et patriotique, les enfants croient à cette guerre de Civilisation contre la Barbarie, qui justifie dès lors tous leurs sacrifices. Parmi ces enfants, Jacques Gogois ne fait pas figure

³⁵ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, op.cit., p.15.

³⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 59.

d'exception. Lorsque la guerre éclate, Jacques a sept ans. Il tient son journal depuis quelques mois, mais ne le remplit que très peu. Encore très jeune, son écriture est lacunaire, incertaine. Pourtant, au fil des mois, le cahier d'exercice se transforme en journal intime, dans lequel l'enfant apprend à regarder autour de lui, à raconter ce qu'il lui arrive, ce qu'il ressent et perçoit du monde qui l'entoure. C'est là, au cœur de son journal, que la guerre s'invite brutalement en 1914. La première évocation de la guerre se fait à la toute fin du mois d'août 1914 lorsqu'à Amiens les troupes ennemies pénètrent dans la ville. C'est à ce moment que Jacques Gogois rencontre la guerre. Une fois rencontrée, celle-ci est imaginée, pensée, rêvée. En quelques semaines tout l'univers de Jacques est bouleversé par la guerre. Elle s'invite aussitôt à l'école, à la maison mais aussi dans ses jeux. Jacques commence à évoquer l'ennemi, le « boche » barbare et cruel, qui occupe désormais une grande place dans son journal, il dessine les canons et les avions qu'il découvre dans la presse et dans le ciel de sa ville, il évoque les quêtes de charité, sa souscription à l'emprunt etc. Son journal en témoigne, Jacques Gogois est aussitôt et durablement « enrôlé » dans la guerre, tant d'un point de vue matériel qu'idéologique et moral. Nous nous interrogerons ici sur la part réelle d'acculturation de l'enfant au discours de guerre. A-t-elle été largement intériorisée ? Quel en est la part de réussite, d'échec ?

Chapitre I. L'entrée en guerre de Jacques Gogois : 31 août-octobre 1914.

Lorsque la guerre éclate, Jacques, comme ses milliers de petits contemporains, profite pleinement des vacances d'été. Quelques jours plus tôt, il évoquait les prix reçus à l'école, son voyage à Paris, à Merlimont, les promenades en auto avec son frère Jean jusqu'à la foire de la Saint-Jean. Loin de la guerre, loin des inquiétudes des adultes face aux événements qui se précipitent partout en Europe, Jacques ne semble pas percevoir ce qui se prépare. Lorsque sonne le tocsin il n'écrit rien, pas plus qu'il n'évoque la mobilisation des hommes, ni même l'arrivée des premières troupes britanniques dans les rues de sa ville³⁷. On ne pourrait prétendre avec certitude que Jacques n'ait pas réalisé, à ce moment, la gravité de l'événement mais il semble bien que l'entrée de la guerre n'ait pas provoqué un choc. Si le départ des hommes constitue, pour un grand nombre d'enfants, un événement clé, une rupture nette avec le temps de paix, il ne l'a pas été pour Jacques. En effet, à la maison ni son père ni aucun de ses frères n'est mobilisé et si son oncle Jules, lui, l'est, le jeune garçon ne le mentionne pas immédiatement, ce départ ne constituant pas une rupture brutale de son quotidien. Ainsi « ni la mobilisation, ni la déclaration de guerre ne le touche réellement »³⁸. Son entrée en guerre n'est visible qu'avec un léger décalage temporel. Elle se fait par le biais de l'invasion à la toute fin du mois d'août. En rencontrant la guerre par le biais terrible de l'invasion, le jeune Jacques prend soudain conscience de sa réalité. C'est à ce moment seulement qu'il évoque le départ de son oncle Jules pour le front et son « *coup de paine* ».

I. L'invasion : 31 août - 11 septembre 1914.

A. Le choc.

« *en cle jule é par tire pour la guerre sama fait le coup de paine ; les francais ce pa tent a ver les sa mant. Marcel é pa par ti en nanclleterre. Les aleman som rem très en France i som ren très a min on en tant le ca non* ». Voici la toute première mention de la guerre dans

³⁷ Le 10 août, les premières troupes britanniques apparaissent à Amiens, A. CHATELLE, *Amiens pendant la guerre : 1914-1918*, op.cit., p.8.

³⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.29

le journal de Jacques. Elle n'est pas datée. Jacques écrit à la fin du mois d'août, très certainement le 31 août lorsque les troupes allemandes entrent dans la ville. Le son du canon que Jacques évoque se fait entendre depuis le 23 août. Au même moment, à Amiens des foules de réfugiés affolées ; des hommes, des femmes et des enfants débarquent dans les rues, fuyant l'ennemi en colportant des récits inquiétants. A Amiens, l'ambiance est fébrile, dès le 26 août, le son du canon se fait plus distinct³⁹ tandis que l'entrée des Allemands dans le Nord se confirme. A partir du 30 août « la situation était [...] extrêmement claire [...] la ville allait être occupée par les Allemands et d'un instant à l'autre des patrouilles de uhlands pouvaient surgir dans les rues. »⁴⁰. L'ennemi est aux portes d'Amiens et le lendemain, dès 9h du matin, le IV^e corps d'armée traverse la ville. C'est donc au cours de ces quelques journées que Jacques inscrit dans son journal cette courte mention. C'est ici que se fait *son* entrée en guerre. Bien que très brève, cette entrée révèle bien la sidération de Jacques. En quelques lignes, le jeune diariste donne une grande quantité d'informations - *l'oncle Jules est partie à la guerre, les Français se battent avec les Allemands, les Allemands sont entrés en France, ils sont entrés dans Amiens* - tout à coup, la réalité de la guerre s'impose aux yeux de Jacques. C'est la toute première fois que la guerre apparaît et c'est sûrement parce que c'est la première fois qu'il en prend conscience. L'enfant mêle frénétiquement les événements, sans aucune logique chronologique, il mêle une quantité d'informations sans lien les uns avec les autres, comme s'il comprenait alors ce qu'il se passe depuis plusieurs semaines. La sidération, la stupeur de Jacques sont sans doute renforcées par la soudaineté des événements. Car si les adultes semblent appréhender l'arrivée des Allemands depuis plusieurs jours déjà, l'absence de mention ultérieure révèle que Jacques n'avait pas pris conscience de la menace qui pesait sur sa ville et il ne semble pas l'avoir perçue avant que le son du canon ne se fasse entendre. L'effet de surprise est immense. Plus que le reste, c'est bien par sa dimension sonore que Jacques prend la mesure de l'anormalité de la situation : « *on entend le canon* ». En premier lieu, le jeune garçon perçoit la menace dans le grondement lointain de la bataille, un grondement de plus en plus perceptible au fil des jours. L'impact sonore de l'événement se traduit par la présence du dessin d'un canon⁴¹ juste en dessous de cette mention. Un dessin très bien exécuté, trop pour son jeune âge et sans doute réalisé par l'un de ses proches. Tout aussi frappant, c'est par le simple recours à l'écriture que Jacques manifeste sa stupeur face

³⁹A. CHATELLE, op.cit., p.13.

⁴⁰*Ibid*, p.27.

⁴¹ Figure 1 : Dessin de Jacques Gogois : « canon », « Mon Journal n°1 », septembre 1914.

à l'invasion. Parce qu'il écrit alors très peu, ces quelques lignes écrites dans un contexte particulièrement difficile témoignent plus que le tout le reste du choc ressenti à ce moment. Le jeune diariste semble alors ressentir le besoin d'inscrire l'événement dans son journal, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors. Un choix qui révèle bien l'importance de ce moment pour Jacques. C'est bel et bien avec l'invasion que Jacques rencontre la guerre.

La prise de conscience du danger et de l'anormalité de la situation s'explique avant tout par la confrontation à l'effondrement de ses repères. Jusqu'alors rien n'avait perturber le quotidien de Jacques, ni la mobilisation des hommes, ni le rapport direct au combat. Mais en rencontrant la guerre par le biais de l'invasion, l'enfant est soudain confronté à la panique et à l'inquiétude des adultes qui l'entourent. Plus que l'arrivée des troupes, plus que le son du canon c'est dans la fébrilité de ses parents et des adultes en général que Jacques perçoit un changement brutal. Les études démontrent que « les réactions des enfants face au traumatisme de la guerre sont étroitement liées aux réactions de l'entourage. ».⁴² A ce moment, Jacques est très jeune sa réaction est encore modulée par celle de son entourage. Cette fébrilité familiale est perceptible dans la mention de l'annulation de projets longuement préparés. Quelques semaines plus tôt, Jacques évoquait le départ imminent de Marcel en Angleterre, un départ aussitôt annulé à l'annonce de l'arrivée de l'ennemi. Ce détail, qui paraît presque insignifiant dans un tel contexte est présent dans son récit : « *Marcel é pa par ti en nanclleterre* ». Pour l'enfant si on annule un événement aussi important c'est bien que la menace est immense. A travers ces lignes, c'est donc aussi le bouleversement des habitudes, des normes que Jacques exprime. La désorganisation, le bouleversement de ces projets entraînent un profond sentiment d'anormalité et c'est là qu'est possible la prise de conscience des événements. De façon générale, pour ceux qui découvrent la guerre par le biais de l'invasion « l'arrivée des Allemands entraîne le vacillement des certitudes et des repères pour toute la population, c'est sans doute plus vrai encore pour les enfants dont la confiance totale dans les combattants et dans les adultes en général est fortement ébranlée par l'invasion »⁴³. Il en va certainement de même pour Jacques. Sans doute avait-il entendu dire que la guerre serait brève et lointaine, il ne s'en était alors pas inquiété outre mesure. L'invasion bouscule ses représentations. La guerre, soudain est là, aux portes de sa ville. Commence alors l'occupation d'Amiens, une occupation brève puisqu'elle se termine dix jours plus tard, le 11

⁴² Charles-F BARROUDA, « Traverser la guerre », dans Boris CYRULNIK (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Editions Hommes et perspectives, p.71.

⁴³ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.49.

septembre lorsque les Allemands, mis en déroute lors de la bataille de la Marne, décident d'évacuer Amiens. Durant quelques jours, Jacques fait l'expérience de l'occupation. Une occupation qu'il évoque très peu.

B. L'occupation.

Quelques jours après l'entrée des Allemands à Amiens, Jacques écrit : « *les a le man no pni a min* » toujours sans indiquer la date. Cette fois, Jacques écrit entre le 31 août et le 11 septembre, en plein cœur de la brève occupation de la ville. Les Allemands sont entrés dans la ville au matin du 31 août. Toute la journée les troupes défilent dans les rues, entrent dans les magasins sous les yeux d'une population amiénoise effarée. Les troupes ennemies se raréfient, du 2 au 9 septembre la ville n'est traversée que par de rares détachements. Elles réapparaissent le 9 à l'occasion de la mise en place d'une éphémère Kommandantur⁴⁴. Jacques évoque très peu ces quelques journées. Difficile ici de savoir avec exactitude ce que l'enfant a vu. Pourtant, son expérience de l'occupation semble bien loin des traditionnelles expériences des enfants envahis.

Un seul événement frappant apparaît dans son journal. Au cours de ces journées d'occupation Jacques écrit : « *un jour les aleman onpri pa pa é piu li lno renno un tu à mam man* ». ⁴⁵ Sans date et sans précision, on ne peut ici qu'élaborer des hypothèses. On peut imaginer qu'Emile Gogois, alors âgé de 44 ans, ait fait partie des hommes mobilisables réquisitionnés par les Allemands dans la nuit du 10 au 11 septembre⁴⁶ et dont certains, trop âgés, ont échappé à la capture. Dans ce cas, la tentative de prise en otage de son père a pu constituer pour Jacques un épisode marquant. Le simple fait de l'écrire en témoigne. On imagine bien l'inquiétude familiale face à cette tentative de « prendre papa ». Notamment, l'inquiétude maternelle que Jacques traduit par la mention : « *ils l'ont rendu à maman* ». A travers cette étonnante phrase c'est peut-être la peine de sa mère, Augustine, que Jacques exprime. Une peine qui l'a sans doute frappé puisqu'en effet « l'identification de ce qu'est la guerre, de tout ce qu'elle recouvre, des séparations qu'elle implique se fait souvent par le

⁴⁴ Albert CHATELLE, *Amiens pendant la guerre. 1914-1918*, op.cit., p.48.

⁴⁵ « *Un jour les Allemands ont pris papa et puis ils l'ont rendu à maman* »

⁴⁶ Albert CHATELLE, *Amiens pendant la guerre. 1914-1918*, op.cit., p. 51.54 : entre quatre et cinq mille hommes des classes 1887 à 1914 sont réquisitionnés par les Allemands dans la nuit du 10 au 11 septembre, après un triage sévère à la Citadelle, mille deux cents d'entre eux sont fait prisonniers et emmenés en Allemagne.

biais du spectacle de la douleur maternelle »⁴⁷. Par le biais du chagrin de sa mère, Jacques, même s'il ne comprend pas tout à fait ce qui se passe ait pu être bouleversé. A travers elle, la réalité de la guerre et de ses enjeux s'impose soudainement. Une telle tentative signifie aussi une première confrontation à l'ennemi. Impuissant, Jacques est séparé de son père qu'il observe disparaître aux mains de l'ennemi : un ennemi perçu, dès lors, comme d'autant plus cruel. Toutefois, rien ne vient confirmer cette hypothèse, jamais Jacques ne revient sur cet événement dans son journal. Difficile alors de savoir avec exactitude ce que cette mention signifie, ni ce qu'elle recouvre comme enjeux.

Outre cet épisode, Jacques n'écrit plus rien sur ces journées de septembre. Le plus étonnant sans doute dans ce récit, c'est l'absence totale de référence à l'ennemi. Alors que les troupes allemandes entrent dans la ville le 31 août et que défile durant plusieurs heures le IV^e corps d'armée à quelques rues seulement de chez lui, Jacques n'écrit rien. Les enfants des zones envahies ont longuement évoqué l'entrée de l'ennemi dans leur ville. Frappés par la vision des uhlans perchés sur leurs chevaux et coiffés de l'impressionnant casque à pointes, la première vision de l'événement constitue un événement fondateur de leur expérience de guerre. Ce n'est pas le cas de Jacques. Se pose alors la question de savoir si Jacques a vu les Allemands passer dans sa ville ou si simplement il choisit de ne rien écrire à leur sujet – n'oublions pas qu'à ce moment Jacques écrit très peu. Jacques n'évoque pas non plus de scène de violence. Pourtant, cette réalité occupe elle aussi une place centrale dans les récits des enfants des zones envahies. En effet, dès les premiers jours de la guerre « sur tous les fronts – occidental, oriental, balkanique - des violences, particulièrement atroces, ont été commises contre les civils »⁴⁸. Si la part de mythe et de propagande est immense, ces actes d'atrocités n'en sont pas moins réels⁴⁹ et « les invasions de 1914 furent l'occasion de violence intenses à l'égard des populations civiles, surtout en France et en Belgique »⁵⁰. Ainsi en 1914, les enfants des zones envahies « assistent à la dévastation des maisons, au pillage,

⁴⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*. op.cit., p.29.

⁴⁸ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU., Annette BECKER., *14-18. Retrouver la Grand Guerre*, op.cit., p.59.

⁴⁹ Pour une étude spécialisée des « atrocités allemandes », voire HORNE John., KRAMER Alan, *1914, les atrocités allemandes : la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, 2nd édition, Paris, Tallandier, 2005.

⁵⁰ John HORNE, "Atrocités et exactions contre les civils", dans Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Combattre*, p. 474

parfois aux meurtres »⁵¹. Ces enfants sont alors « pris dans une parenthèse de violence extrême [...] où se joue l'essentiel de l'expérience de guerre encore à venir. »⁵². Cette violence, Jacques ne l'évoque pas. C'est aussi là que réside la spécificité de *son* expérience de l'invasion. A Amiens, l'occupation allemande consiste pour la population civile au passage de troupes dans les rues et aux défilés militaires.⁵³ Outre la prise d'otages des hommes mobilisables, aucun affrontement, aucune exaction n'a été perpétrée, aucune mention de pillages ou de saccages n'a été répertoriée. Ainsi, Jacques n'a pas été confronté à la violence. Son expérience de l'invasion a pu alors être rapidement dépassée. Le petit garçon n'évoque pas le retrait des troupes allemandes ni même la fin de l'occupation. Jamais au cours de la guerre il ne reviendra sur cet épisode. Un silence révélateur sans doute de l'impact limité de l'expérience de l'invasion de Jacques.

L'invasion constitue la première véritable confrontation de Jacques à la guerre. C'est elle, bien plus que la mobilisation et la déclaration de guerre qui marque *son* entrée en guerre. Parce que vécue de près, la guerre est désormais concrète, réelle. Toutefois, à la différence d'autres enfants, le petit Jacques est épargné de l'extrême violence de l'invasion de 1914. De plus, l'occupation de sa ville est brève, l'enfant reprend rapidement le cours de sa vie et dépasse ce court épisode initialement choquant mais finalement peu traumatisant. La véritable importance de l'invasion tient dans le fait que c'est elle qui fait comprendre à Jacques le nouveau contexte de guerre. Dès lors, Jacques ne met plus la guerre de côté, en se confrontant à elle d'aussi près, le petit garçon intègre désormais à son journal cette nouvelle réalité. L'occupation terminée, Jacques doit s'accoutumer d'une nouvelle réalité en lien direct avec le conflit.

II. Prendre conscience de la guerre.

Avec l'invasion, Jacques semble prendre conscience de la guerre et de ce qu'elle signifie. Lorsqu'il l'évoque pour la première fois, il accompagne son récit de la mention du départ de son oncle pour la guerre. Cet oncle, Jules Sarazin, est parti depuis quelques semaines, mais c'est seulement à ce moment que Jacques décide de l'écrire. L'invasion a ainsi constitué une prise de conscience des bouleversements induits par le conflit. L'occupation

⁵¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.51.

⁵² *Ibid*, op.cit., p.53-54.

⁵³ Bruno BARBIER, *La Grande Guerre à Amiens*, op.cit., p. 47.

terminée et la guerre rencontrée, Jacques doit apprendre à vivre avec la guerre, le petit garçon prend peu à peu la mesure des événements, et la guerre occupe dès lors une place dans son journal.

A. Le « *coup de paine* » : la mobilisation de l'oncle Jules.

Nous l'avons vu, en évoquant l'entrée de l'ennemi dans sa ville Jacques évoque aussi le départ de son oncle : « *Oncle jule é par tir pour la guerre sama fait le coup de paine* ». Le petit garçon ne laisse aucun indice sur la date exacte de ce départ. Les registres de matricules de son oncle éclairent les événements : Jules Sarazin reçoit son ordre de mobilisation le 1^e août 1914 et rejoint son corps dès le lendemain. L'oncle de Jacques est donc « *parti à la guerre* » depuis plusieurs semaines déjà. Jacques n'y avait fait aucune allusion. On pourrait y voir une forme d'indifférence, d'insensibilité, toutefois Jacques décrit ici son « *coup de paine* ». Il serait alors plus prudent d'imaginer que Jacques n'avait pas jusqu'alors pris la mesure de l'événement et que celui-ci n'avait pas constitué un choc ni une rupture brutale de son quotidien. Cette prise de conscience se fait avec un léger décalage temporel. En expérimentant l'invasion, Jacques prend pour la première fois la mesure de ce départ : en rencontrant la guerre, Jacques découvre ce que signifie la mobilisation de son oncle. Le « *coup de paine* » se fait a posteriori. Même si Jacques l'évoque tardivement, il ne faut pas pour autant minimiser la tristesse que ce départ a pu provoquer, même après coup. Sans que le départ ne constitue un réel choc pour l'enfant, sans doute a-t-il, à ce moment, compris « le changement radical de la situation familiale. »⁵⁴. Aussi, ce départ n'est pas celui d'un étranger. Jacques est proche de son oncle Jules, il appartient à son entourage direct, il est le frère de sa mère Augustine et le père de son cousin Paul. Leurs vies quotidiennes sont étroitement liées comme en témoigne l'évocation régulièrement de lettres échangées, de retrouvailles émues au cours du conflit. Peut-être trop jeune pour saisir sur le moment ce que signifiait ce départ, Jacques en prend toute la mesure lorsqu'il est brutalement confronté à la guerre. Dès lors, cette absence, Jacques la mentionne quotidiennement. Dans les semaines qui suivent, il évoque la réception de lettres : « *Ma tante a resesu une lettre d'oncle jule* », mais aussi son absence que Jacques ne semble pas encore tout à fait comprendre : « *Onclejule népa enco-rerevenu* ».

⁵⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 24.

B. La nouvelle réalité de la guerre.

Une fois passée l'invasion, Jacques Gogois commence à consigner de manière plus systématique les événements qui se déroulent autour de lui. L'enfant prête une attention plus particulière à la présence militaire dans sa ville : il mentionne les combattants qui défilent dans sa ville, mais aussi, plus frappant sans doute, il décrit les avions qui passent au-dessus de lui. Une irruption de la guerre dans son quotidien particulièrement impressionnante et qu'il ne manque plus de mentionner dans son journal. « *Hier j'ai été rue du mé ril voir pas é dé soldat nous sa vo re monté tous chez man man.* ». Sans doute l'enfant fait ici référence au retour des combattants alliés dans Amiens, le 14 septembre. En effet, lorsque les troupes alliées reviennent, victorieuses, dans la ville, une foule d'Amiénois se presse dans les rues pour observer joyeusement les vaillants libérateurs. On peut aisément imaginer que Jacques ait lui aussi fait partie de cette foule curieuse et enthousiaste. Si les troupes françaises, britanniques et coloniales avaient déjà traversé la ville avant l'invasion, Jacques ne les avait pas mentionnées. C'est seulement à ce moment que le petit diariste fait le choix de le consigner dans son journal, un choix qui témoigne de cette prise de conscience de la nouvelle réalité de la guerre. On imagine bien l'enthousiasme de découvrir ces hommes de retour au milieu de la liesse populaire. Un spectacle qui n'a pu que profondément frapper Jacques. Cette « rencontre » scelle le début d'une longue expérience, une expérience de la proximité aux combattants, puisque ces troupes resteront dans sa ville tout au long de la guerre, et deviendront un aspect central de son quotidien de guerre. Ces hommes, désormais, seront omniprésents dans le journal de Jacques : en particulier au début de la guerre, nous le verrons. Autre rencontre de la réalité de la guerre à Amiens : le passage d'avions dans le ciel. De la même manière, déjà avant l'invasion, des avions de reconnaissance avaient survolé la ville, sans que Jacques ne les mentionne. Ce n'est qu'après l'occupation qu'il commence à les évoquer : « *hier a prés mi di i les pasé un na ré o a le man un na ré o franc ais é un na ré o en gais qui le pour sui vaient.* », ou encore « *Hier a prés mi di i les pas é un na ré o plane à le ma, j'ai en tna du choe fu si* ». Cette irruption soudaine d'avions dans le ciel de sa ville constitue une autre forme d'extension de la guerre à l'arrière. Aux yeux de Jacques, ces incursions offrent un impressionnant spectacle dans les premières semaines du conflit. Un spectacle auquel il va peu à peu s'habituer, puisque ces passages d'avions se systématisent dans les semaines qui suivent. Outre les avions, la guerre se matérialise aussi par sa dimension sonore : l'enfant évoque le son du « *canon et du fusil* ». La proximité des lignes de front devient perceptible dans les bruits lointains de la bataille. Une proximité perceptible

aussi dans le passage quotidien d'armements, de prisonniers, de combattants. La guerre s'installe dans son univers, son quotidien pour de longues années.

Ainsi Jacques, malgré un léger décalage temporel, rentre à son tour en guerre. Par le biais de l'invasion le petit garçon découvre la réalité du conflit. Bientôt cette guerre va imprégner son quotidien. En effet, quelques semaines plus tard, Jacques retourne sur les bancs de l'école où la guerre s'est invitée. A l'école Jacques apprend désormais la guerre, il apprend par la guerre, on l'y invite à participer, à s'investir au nom de la défense de la patrie. A la maison aussi on commence rapidement à modifier les habitudes, on se met à visiter les combattants blessés, à tricoter, à donner de l'argent. La guerre est désormais omniprésente, dans les rues, dans le ciel mais aussi dans les discours, dans la presse, à l'école et dans les jeux. Si Jacques rencontre la guerre avec un léger décalage temporel, la rentrée scolaire marque le début d'un long processus d'investissement et de mobilisation de sa part. C'est ce que nous allons étudier dans les parties suivantes.

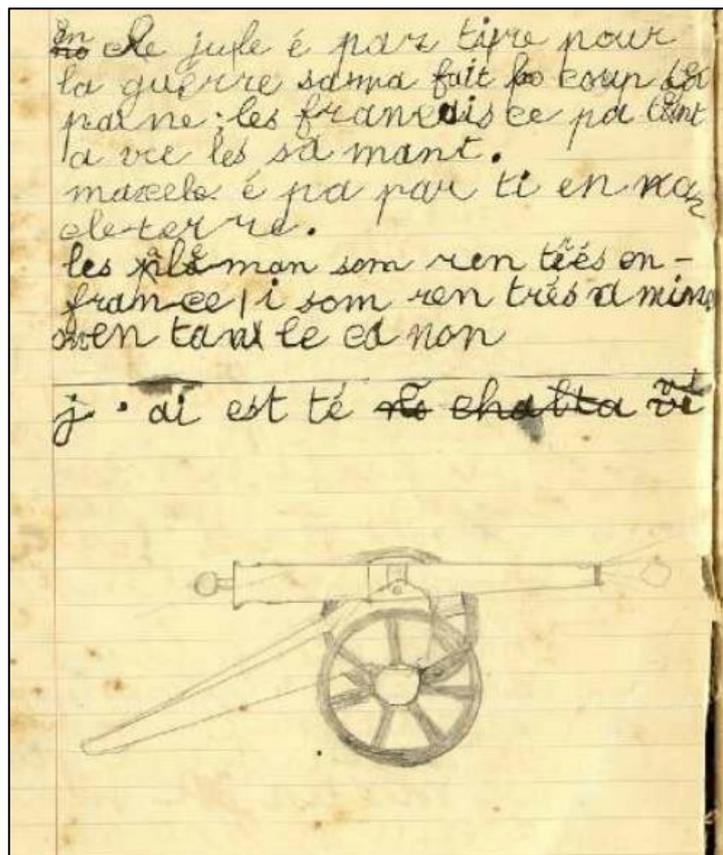


Figure 1 : Dessin de canon, « Mon Journal n°1 », août 1914.

Chapitre II. Jacques Gogois, un écolier dans la Grande Guerre.

Parce qu'elle constitue le principal lieu de vie des enfants, l'école est aussitôt investie par le discours de guerre. C'est elle qui constitue le « principal vecteur de la mobilisation et de l'organisation d'une propagande en destination des enfants. »⁵⁵. Le 7 août 1914, le Ministère de l'Instruction Publique formule de nouvelles orientations, la circulaire d'Albert Sarraux aux inspecteurs d'Académie trace les grandes lignes d'une véritable « scolarité de guerre »⁵⁶. L'école a pour objectif d'apprendre aux enfants la guerre, de leur en expliquer le sens. Le contenu des apprentissages et des méthodes d'enseignement sont aussitôt révolutionnés : on apprend la guerre, on apprend par la guerre. L'école s'appuie sur deux ressorts complémentaires du discours de guerre « la valorisation des enfants comme « petits combattants de l'arrière » et, plus implicitement, leur culpabilisation sacrificielle au nom d'une guerre faite pour eux. »⁵⁷ Cette thématique obsédante prend à l'école un rôle essentiel. L'entreprise de culpabilisation scolaire s'incarne dans deux exigences : le travail scolaire et les privations. L'école offre aux enfants le meilleur moyen d'exécuter ces missions. Jacques Gogois est, lui aussi, aussitôt investi dans cette mobilisation scolaire. Le 26 octobre 1914⁵⁸, à l'âge de sept ans, le petit garçon quitte l'école primaire et « *malmoicelle hue* » pour intégrer le lycée de garçons d'Amiens. Aussitôt, le lycée prend une place considérable dans sa vie et dans son journal. Tous les jours, Jacques évoque les cours qu'il suit, les devoirs, les compositions, les notes qu'il reçoit. Plus encore, il raconte ce qu'il y apprend et ce qu'il y fait en faveur de l'effort de guerre. En devenant son principal lieu de vie, l'école fournit à Jacques le principal vecteur de sa mobilisation guerrière.

⁵⁵ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants : 1914-1918*, op.cit., p. 33.

⁵⁶ *Ibid*, p.33-51.

⁵⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.70.

⁵⁸ « Les écoles qui n'ont pas trop souffert du cantonnement des soldats ouvrent leurs portes dès le 26 octobre », dans DEHAY Valérie, *L'enfance et l'école dans la Somme pendant la Première Guerre mondiale*, Amiens, Mémoire de maîtrise, 1992, p.16.

I. La mobilisation intellectuelle de Jacques.

A. Apprendre la guerre, apprendre par la guerre.

En janvier 1915, quelques mois seulement après le début des hostilités, Jacques écrit « *Je viens de finir mon dessin pour l'école. J'avais à faire les nations alliés* ». Cette courte mention l'atteste, à l'école Jacques apprend la guerre. A Amiens, comme partout en France, on assiste à une véritable « révolution des méthodes et des contenus d'apprentissage »⁵⁹. Le cours de géographie se transforme, on demande à Jacques de dresser une carte des « nations alliées », cette révolution touche tous les enseignements : de la leçon de morale, au cours d'histoire en passant par les exercices d'arithmétiques et les dictées⁶⁰. Il s'agit ici de l'unique mention du contenu de ce que Jacques étudie, et pourtant ce qu'il apprend n'en est pas pour autant absent de son journal. Jacques noircit son journal de courts résumés des faits militaires, de petites cartes du front qu'il élabore etc. Ces connaissances, souvent précises, Jacques les tient très certainement de ce qu'il apprend sur les bancs de l'école. Son journal est le moyen de mettre en pratique cet enseignement. Ce que Jacques apprend à l'école, se lit aussi par l'intériorisation du discours de guerre. A l'école on lui inculque l'idée d'une guerre du Bien contre le Mal, de la Civilisation contre la Barbarie : la leçon d'histoire et de morale offre aux enfants une vision manichéenne et simpliste du conflit, la guerre telle qu'elle est enseignée à l'école est toujours juste et son enseignement « alterne entre discours de foi patriotique et haine xénophobe »⁶¹. Jacques est imprégné de ce discours et nous verrons qu'il ne le remet en question à aucun moment. C'est aussi là que l'on peut lire l'efficacité du discours scolaire, à travers les lignes, à travers le vocabulaire de Jacques. A l'école, les enfants sont aussi invités à participer à la guerre en leur fournissant « des occasions d'auto-mobilisation et de projection de soi dans un rôle guerrier, en se pensant comme des « petits soldats de l'arrière »⁶². Le meilleur moyen à disposition des enfants est de bien travailler en classe.

⁵⁹ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, op.cit., p. 35.

⁶⁰ Sur ce sujet, voire Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Chapitre I. Encadrer l'enfance. Une école de guerre », dans *La guerre des enfants. 1914-1918*, essai d'histoire culturelle, op.cit., p. 31-51.

⁶¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.70.

⁶² *Ibid*, op.cit., p.73.

B. L'excellence scolaire, une arme à la disposition de Jacques.

L'excellence scolaire est omniprésente dans le journal de Jacques et ce tout au long de la guerre. Jours après jours, le diariste inscrit scrupuleusement ses notes, ses places en compositions, les bons points qu'il reçoit, les longues heures de travail à la maison qu'il doit fournir. Bien sûr, il serait illusoire de n'y voir qu'un phénomène en rapport avec la guerre. Sans aucun doute en temps de paix, ces exigences scolaires auraient été une préoccupation majeure. Jacques étudie au lycée, l'exigence et le travail demandé sont donc plus importantes. Il est aussi le fils d'un professeur de dessin, qui enseigne dans le même établissement que lui. De par son milieu, l'exigence scolaire de Jacques est déjà immense. Toutefois, elle peut être interprétée comme une réponse au discours de guerre, à celui du « chacun à son poste » qui encourage les enfants à faire de l'excellence scolaire, un devoir patriotique. En effet, au cours du conflit, la réussite scolaire est perçue comme « le pendant de l'excellence combattante »⁶³ : une « tâche à leur mesure, atteignable et en même temps immense »⁶⁴. Cette quête de l'excellence atteste de la réception au moins ponctuelle de ce discours de valorisation, d'appropriation de ce rôle à jouer dans la guerre. Si cette exigence scolaire a pu être vécue comme une contrainte – Jacques se plaint souvent de l'immense travail qu'il doit fournir – elle est aussi particulièrement valorisante. Le journal de Jacques est rempli de bulletins, de notes, de récompenses scolaires⁶⁵. L'enfant cherche à prouver son engagement, les efforts et les sacrifices qu'il consent à faire pour atteindre un l'excellence, pour préparer son avenir et bien sûr celui du pays. En travaillant activement à l'école, le petit garçon s'élève au statut prestigieux de « petit poilu de l'arrière ». Au-delà de l'exigence morale, l'école fournit aux enfants la possibilité d'apporter de façon plus concrète un soutien à l'effort de guerre : par le biais d'un investissement économique et matériel.

II. La mobilisation matérielle : participer à la victoire.

L'école fournit aux enfants l'occasion de faire la démonstration de leur engagement en fournissant un soutien matériel à la victoire. En ce domaine, l'investissement de Jacques est considérable. C'est avec enthousiasme qu'il fait don de ses quelques économies au profit

⁶³ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.72.

⁶⁴ Ibid, op.cit., p. 72.

⁶⁵ Figure 55 : Bulletins, note, compositions de Jacques : 1914-1918.

de l'effort de guerre et qu'il parcourt les rues de son quartier pour vendre des petites médailles de carton au profit des éprouvés. L'investissement de Jacques est grand et révèle la bonne réception du discours de valorisation, d'appropriation de ce rôle à jouer dans la guerre.

A. Les journées de charité : soutenir les éprouvés.

A la rentrée 1915, une circulaire met en place « les journées patriotiques ». Dans les grandes villes de France, les enfants sillonnent les rues de leur quartier pour quêter auprès des passants en échange de petites médailles de carton à épingler. L'argent récolté est ensuite rapporté au maître de la classe. Ces journées exceptionnelles sont omniprésentes dans le journal de Jacques. En mars 1915, à l'occasion de la « journée des Serbes », il écrit : « *Après midi à 3 heures jour des Serbes dans toute les école de France ou à fait conférence pour les Serbes, s'étée pour acheter des chaussures, alors on a fait une quette, moi j'ai donné 25 centimes sé étadire 5 sous* ». Jacques donne sans hésiter et sans compter son argent personnel en faveur des populations serbes, alliées de la France. Jacques sillonne aussi les rues de sa ville et de son quartier en sollicitant les passants et les membres de sa famille pour vendre ces petites médailles de carton : « *Aujourd'hui c'est la journée du poilu. On en vent 4, en voici 2 (...) puis nous sommes revenus à la maison, nous avons prit des journées du poilu, pour grand-mère et grand-père.* »⁶⁶. Jacques en achète aussi pour lui : « *A l'école on nous vend des médailles de poilus en forme de croix de guerre. J'en ai acheter une à maman et une pour moi. Il coute 1t* » (18 janvier 1916). Ces médailles, Jacques les conserve, les collectionne et en possède en grande quantité, comme en témoigne sa collection, insérée à son journal en 1919. Véritables « souvenirs de guerre », elles constituent pour l'enfant des objets précieux, plus encore elle témoigne de son engagement, Jacques est fier d'en posséder en quantité, chacune d'entre elles sont une preuve de son patriotisme, de son investissement. Loin d'être une contrainte, la participation aux quêtes semble enthousiasmer Jacques. Sans aucun doute encouragé par ses parents, et les professeurs, le petit garçon se soumet avec zèle à ce genre d'actions. Jacques semble y trouver son compte : il participe à la guerre et fait son devoir. Ces mentions récurrentes témoignent de son enthousiasme, de son empressement à donner, à apporter sa contribution à l'effort de guerre. Toutefois, cet investissement n'est pas durable, en effet, l'enthousiasme initial semble disparaître au fil des pages et des années : au cours de l'année 1917, Jacques n'évoque qu'une seule fois ces quêtes : « *Aujourd'hui*

⁶⁶ Figure 2 : Médailles de la journée du poilu : Décembre 1915.

c'est la journée des tuberculeux » - qui s'accompagne d'une médaille de cette journée – mais cette mention est brève, concise, sans les détails qui accompagnaient jusqu'alors ces journées particulières. On peut lire ici les premiers signes d'une lassitude de la guerre. Jacques n'est plus aussi mobilisé qu'au début du conflit.

B. L'Emprunt National : souscrire pour la victoire.

Plus personnelle, plus autonome la participation aux Emprunts nationaux témoigne elle aussi de l'investissement de Jacques. A l'école, à l'occasion des différents emprunts nationaux, les enfants sont invités à faire un don individuel. En décembre 1915, à l'occasion du premier emprunt national, Jacques écrit : « *Ce carton là avec ruban bleu, blanc, rouge c'est l'emprunt de la victoire, c'est-à-dire la France à demander à tous les Français de verser l'or pour, avoir la victoire, des maudits allemands qui nous ont déclaré la guerre. A la place de l'or qu'on donne on nous rend des billets. Notre école a verser aussi, tous les élèves donne quatre sous, il y en a même qui donne cinq francs, sela à fini par faire la somme de 630t,35. L'emprunt à durer de novembre et fini le 15 décembre 1915.* ». Si Jacques participe dans le cadre privé, l'Emprunt se fait aussi dans le cadre scolaire. En effet, tout au long de la guerre, « l'enfance est la cible privilégiée de la propagande étatique en faveur de l'Emprunt »⁶⁷. A travers les enfants, il s'agit aussi de culpabiliser les parents. A Amiens, en décembre 1915, pour favoriser la participation financière des enfants « les maitres se sont efforcés de faire comprendre aux enfants la nécessité de contribuer à la cause nationale de l'Emprunt. »⁶⁸, pour l'occasion on leur distribue des calendriers, des images, des bons points, ainsi que des tracts : comme celui que colle Jacques à son journal⁶⁹. Une démarche efficace puisque les parents de Jacques, à leur tour donnent de l'argent : « *Nous dans notre maison, toute la famille à verser chacun son or pour la Victoire.* ». S'il reste ici encore difficile de faire la part de ce qui relève de l'injonction enseignante et familiale d'une volonté sincère de participer, on peut affirmer sans crainte qu'à travers l'emprunt, Jacques est valorisé par le sentiment de *servir enfin*. Il s'impose des sacrifices au nom de la défense nationale. Participer à l'emprunt, sacrifier ses petites économies c'est se projeter dans un rôle guerrier, celui de « petit poilu de l'arrière » qui soutient l'effort de guerre et qui participe à la victoire finale. Ce sentiment de valorisation est encore plus grand avec l'individualisation de ces démarches.

⁶⁷ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants*, op.cit., p.220.

⁶⁸ Valérie Dehay, op.cit., p. 118.

⁶⁹ Figure 4 : Tract pour l'Emprunt de la Victoire, décembre 1915.

A partir de 1916 « l'appel aux finances des enfants scolarisés se structurent »⁷⁰, selon la circulaire du Ministre de l'Instruction Publique on attribue des « diplômes d'honneur » aux classes ayant souscrit à l'emprunt national, ainsi qu'un diplôme individuel aux enfants qui ont souscrit. Ce diplôme, Jacques le reçoit lui aussi et l'insère fièrement à son journal⁷¹, comme la preuve effective de son engagement personnel. Chacun de ces dons, chacune de ses quêtes induisent des sacrifices. Jacques prend de son temps et de son argent pour soutenir l'effort de guerre. Il se prive pour donner aux éprouvés, pour participer à la victoire. En effet, les petites sommes que Jacques donne, il les prend dans ses propres économies. Certes, ces sommes sont minimales mais pourtant elles témoignent de l'intériorisation du discours culpabilisateur que l'école lui enseigne. En effet, « l'école réclame des enfants qu'ils se privent afin de témoigner, à leur échelle, d'une forme de sacrifice »⁷². Autant de petites privations qui « sont mises en balance au sacrifice suprême, celui du sang »⁷³. Dès lors c'est plus encore qu'un jugement scolaire qui se met en place mais un jugement moral. Jacques pour des raisons morales est contraint de participer, de donner de l'argent. Face à l'idée d'une guerre faite pour lui, le jeune garçon est contraint d'à son tour rendre la pareille. Chacun de ces dons est dès lors perçu comme « une manière de compenser son inaction militaire »⁷⁴.

III. « Mon filleul de guerre » : la mobilisation affective de Jacques.

Outre sa dimension morale et matérielle, l'école est aussi « un lieu de communication essentiel avec le front »⁷⁵. C'est à l'école que les enfants écrivent au filleul de la classe. Si les enfants écrivent aux soldats du front dès le début du conflit, le parrainage de soldat est véritablement institutionnalisé en 1915 avec la création d'associations telles que la « Famille du soldat », largement relayée dans la presse enfantine. Il s'agit de faire participer les enfants à la guerre, en apportant un soutien moral et matériel aux combattants, et ainsi les faire contribuer à la victoire finale. Aussi, le parrainage tient une grande « place dans le processus de culpabilisation de l'enfance dans la guerre »⁷⁶. La fonction du filleul de guerre, en plus d'une

⁷⁰ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Chapitre IV. Ce qu'enfant pense », *La guerre des enfants*, op.cit., p. 219.

⁷¹ Figure 5 : Diplôme individuel de souscription à l'Emprunt National, 1916.

⁷² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.83.

⁷³ Ibid, op.cit., p.83

⁷⁴ Ibid, op.cit., p.83.

⁷⁵ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p. 10.

⁷⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.86.

volonté d'améliorer les conditions d'existences des soldats, « fournit l'occasion d'une synthèse des attendus du discours de guerre : rappeler à tous les élèves [...] leur devoir patriotique et la « dette » dont ils sont redevables envers les combattants. »⁷⁷. Jacques Gogois est lui aussi un petit « parrain de guerre ». En janvier 1916, il écrit : « *Madame Dufour (notre maitresse) nous à dit que dans notre classe nous avons prit cinq filleuls qui se battent sur le front. Voila leur nom : Léja, Loyer, Nalieux, Goujes et Joly du 110^e Rég. D'Infanterie, 4^e compagnie Secteur 137. Aussi je leurs est envoyer, de mon argent, un paquet decaramel et maman un paquet de cigarette, puis je leurs est écrit une lettre* ». A l'école, la classe de Jacques adopte collectivement tout un régiment, dont le « chef » n'est autre que le fils de Madame Dufour, la « maitresse » de Jacques. Aussitôt, Jacques consent avec enthousiasme à ce nouveau rôle à jouer dans la guerre. Durant plusieurs années, l'enfant écrit à ses filleuls et leur envoie des colis. Particulièrement valorisant, le parrainage donne à Jacques le sentiment de contribuer activement à la victoire finale, toutefois il se double rapidement d'une dimension affective, engageant l'enfant dans une responsabilité immense vis-à-vis de ses filleuls.

A. Soutenir les troupes.

Le parrainage de soldats a d'abord une fonction valorisante, il permet aux enfants d'améliorer concrètement le quotidien moral et matériel des soldats. En janvier 1916, lorsque Jacques reçoit la responsabilité d'écrire à ses filleuls, c'est bien de cela dont il s'agit. En effet, Jacques apporte une aide avant tout matérielle à ses filleuls. Dès l'annonce de l'adoption, Jacques s'empresse de leur envoyer un colis « *de mon argent, un paquet de caramel et maman un paquet de cigarette* ». La lettre au(x) filleul(s) s'accompagne toujours d'un colis ou d'une petite somme d'argent : « *Hier, j'ai écrit à mes filleuls, et je leur ait envoyer un envoit* » [...] *mon colis à mes filleuls contenait : 1 paquet de cigarette, un saucisson, une boîte de sardines, des oranges, des pommes, une image, des calendriers, un jeu de carte etc.* ». Chaque fois qu'un de ses filleuls lui écrit une lettre, il remercie longuement l'enfant pour ses attentions : « *j'ai reçue votre aimable lettre ainsi que votre colis de cigarettes je vous assure que cela ma fait bien plaisir* », « *J'ai reçue votre aimable lettre dans laquelle il y avait le mandats ainsi que le gentil colis de cigarettes je tiendrai à vous en remerciez*

⁷⁷ Manon PIGNOT, « La triples responsabilité des enfants dans la Grande Guerre », *Penser/Rêver*, n°17, « A quoi servent les enfants ? », Editions de l'Olivier, 2010.

beaucoup » etc. Chacun de ces colis et de ces sommes d'argent, Jacques les puise dans ses propres économies, comme en témoigne les comptes qu'il tient à la fin de son second carnet : en décembre 1916, il envoie neuf sous à Antoine Léja – tandis qu'il n'en envoie que deux à son frère, Jean – au cours de l'année 1917, pas un mois ne passe sans que Jacques ne dépense une partie de ses économies pour son filleul. Au total l'enfant dépense environ 29 francs en leur faveur, une somme très importante. Aussi à l'occasion des fêtes de Noël, Jacques prend toujours soin d'envoyer quelque chose à son filleul. Chacun de ces gestes constitue un sacrifice pour Jacques. Des sacrifices dont Antoine Léja, est conscient et dont il remercie Jacques : « *je tiendrai à vous dire que vous me gater beaucoup, vous vous priver beaucoup pour moi, une deuxième fois je vous en remercie.* »⁷⁸. Matériel, l'engagement de Jacques auprès de ses filleuls est aussi moral. La lettre a l'évidente fonction de soutenir moralement les combattants. Jacques écrit aussitôt très régulièrement à ses filleuls. Au début il écrit à tous, puis seulement à Marcel Dufour pour avoir des nouvelles de chacun d'entre eux. Au total, l'enfant dépose trente-trois lettres – dont vingt et une en 1916 - de ses filleuls dans son journal, un nombre qui donne la mesure de cette correspondance. A partir de janvier 1916, l'enfant attend avec enthousiasme leurs lettres, auxquelles il s'empresse de répondre, Conscient des angoisses des soldats qui se battent sur le front, Jacques cherche à travers ses lettres à leur témoigner son admiration, sa reconnaissance. Les lettres que Jacques reçoit sont remplies de remerciements, ses filleuls témoignent de leur reconnaissance envers le petit garçon : « *c'est avec grand plaisir que je viens de recevoir ta charmante petite lettre.* », « *J'ai recue votre aimable lettre qui m'a fait beaucoup plaisir.* »⁷⁹ etc. Plus frappant encore, le soldat « Gouget », écrit à Jacques : « *suis ravi de tes bonnes intentions en l'honneur des soldats du front. Cela fait grand plaisir de se savoir intéresser par des personnes qui ne pense q'a faire le bien.* ». Bien qu'on ne dispose pas des lettres écrites par Jacques, on peut aisément imaginer qu'elles sont remplies de reconnaissances, de soutien, de démonstration d'admiration. Les remerciements de ces quelques hommes valorisent profondément Jacques, et lui procure le sentiment de servir concrètement les combattants, d'apporter réellement un soutien moral et matériel, d'influer sur le cours de la guerre et de participer lui aussi à la victoire finale. Dans une lettre du 22 septembre 1916, Antoine Léja écrit à Jacques : « *Je vous dirai que j'ai touché votre lettre juste avant de monter à l'assaut aussi elle m'a fait*

⁷⁸ Figure 9 : Lettre d'Antoine Léja, 23 juin 1916.

⁷⁹ Figure 13 : Lettre d'Antoine Léja, 29 novembre 1916.

beaucoup de plaisir. ».⁸⁰ A la lecture de cette phrase, on imagine bien que Jacques se sent valorisé : sa lettre a aidé Antoine, peut-être lui a-t-elle donné du courage avant de monter en premières lignes, peut-être la t'elle aidé à s'en sortir. Chacune des lettres de ses filleuls valorise Jacques et lui donne le sentiment de servir concrètement à la victoire. L'engagement de Jacques auprès de ses filleuls s'explique donc aussi par la satisfaction de servir. Valorisant, le succès du parrainage de guerre s'explique aussi par sa fonction particulièrement culpabilisante.

B. « *Mon filleul Antoine Léja* » : entre responsabilité et attachement.

En effet, en « individualisant le rapport des enfants au front, [le parrainage de guerre] fait accéder les enfants à un degré de responsabilité supplémentaire ». Premiers débiteurs des combattants, «⁸¹ les enfants sont invités à se priver cette fois pour quelqu'un de précis dont ils auront les réactions ». Le but est évident, il s'agit de rappeler aux enfants leur devoir et leur « dette » envers les soldats. C'est bien cette volonté de se montrer digne des sacrifices des combattants qui ressort du journal de Jacques. L'enthousiasme, les petits sacrifices auxquels il consent témoignent de la bonne intégration de ce discours culpabilisateur. L'empressement de Jacques à répondre à ses filleuls en est un premier témoignage, aussitôt qu'il reçoit une lettre, le petit garçon y répond, comme le révèle cet extrait : « *J'ai reçu une lettre de Léja, aussi je me suis empressé de lui répondre en lui mettant une branche de muguet dans la lettre.* ». Chacune de ces lettres a pour objectif de montrer aux soldats qu'il pense à eux, qu'il est conscient des sacrifices qu'ils consentent à faire pour le bien de tous, et pour lui. Très vite, l'un de ces hommes se distingue dans le journal de Jacques. Antoine Léja devient le filleul de Jacques. C'est à lui que l'enfant écrit en premier lieu – sans doute parce que celui-ci lui répond plus que les autres – aussi dès le printemps Jacques et Antoine s'écrivent régulièrement. Fantassin du 110^e régiment d'Infanterie, Antoine Léja est originaire de Bordeaux, le jeune homme d'origine espagnole s'est engagé dans l'armée en échange de sa naturalisation. Isolé au cœur de la guerre, il répond rapidement aux lettres de Jacques et semble beaucoup apprécier cette relation épistolaire qui lui apporte un réconfort certain, tant matériel que moral. Le rapport de Jacques Et Antoine est bien « une adoption, celle d'un adulte par un enfant »⁸² : Léja commence ses lettres par « cher parrain » et les termine par « *votre*

⁸⁰ Figure 12 : Lettre de Léja, 27 septembre 1916.

⁸¹ Manon PIGNOT « La triple responsabilité des enfants dans la Grande Guerre », op.cit., p.190.

⁸² Itib, op.cit., p.190.

filleur ». Au fil des semaines la fonction économique du parrainage est « rapidement oublié au profit d'un investissement amical voire affectif »⁸³. Dans leurs lettres, les deux interlocuteurs apprennent à se connaître. Jacques interroge Léja sur sa vie, ses origines⁸⁴, il lui demande une photographie dans l'espoir de mettre un visage sur son nouvel « ami », en échange, il lui envoie la sienne : « *lui mettant une branche de muguet dans la lettre avec ma photographie.* » (14 mai 1916), lui parle de ses frères qui eux aussi se battent sur le front, évoque l'engagement volontaire de Jean⁸⁵ etc. Cette volonté de se connaître semble venir de Jacques, le petit garçon s'investit beaucoup dans cette nouvelle relation, il cherche à en savoir plus sur son filleul et à en devenir plus proche. Aussi, Antoine n'est pas un inconnu, encore moins un soldat ordinaire, il est un « parent de guerre ». A la fois à l'école où « il appartient à la « seconde maison », celle de la famille scolaire, au même titre que l'instituteur et les camarades de classe. »⁸⁶ mais aussi à la maison. En effet, chez Jacques, tout le monde participe et s'investit pour Antoine, sa mère, Augustine, tricote : « *Maman va faire un cache-col à mon filleul, parce qu'il dit qu'il m'a dit qu'il commence à faire froid et il est de Bordeaux (dans le midi).* » (21 octobre 1916). De part et d'autre on s'attache, on devient « ami » : dans ses lettres, Léja nomme Jacques « *mon cher ami* », « *mon ami* », « *mon cher petit ami* », il clôt ses lettres de « *ses amitiés* » et la signe par « *votre ami* ». Des formules loin d'être anodines, qui traduisent bien le rapport amical entre les deux interlocuteurs. On retrouve aussi dans les lettres de Leja des « baisers de papier » qui révèlent l'affection qui lie désormais les deux interlocuteurs : « *Recevez cher ami, mes meilleurs baisers* », « *votre ami qui vous embrasse* ». Plus encore, on assiste à une forme de « parentalisation » du filleul. Antoine devient un « membre de la famille » dont Jacques attend des nouvelles avec la même impatience qu'il attend celles de ses frères. Jacques s'inquiète, se tourmente lorsque son filleul de lui donne pas signe de vie, En octobre 1916 Jacques écrit : « *Mon filleul ne m'a pas récrit depuis trois semaine, aussi je commence à inquiété, il y à une semaine je lui est écrit, et il ne m'a pas encore répondu.* » (16 octobre). Jour après jour, Jacques envoie une lettre : « *j'ai récrit à mon filleul* », « *j'ai récrit à mon filleul* », (le 17) « *Je n'ai pas encore reçu une lettre de mon filleul, Thérèse n'a pas de nouvelles non plus, du sien* » (le 18), jusqu'à l'obtention d'une réponse : « *J'ai enfin reçu une lettre de mon filleul, c'était parce qu'il avait*

⁸³ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, Paris, Parigramme, 2004, p.31.

⁸⁴ Figure 6 : Lettre d'Antoine Léja, 27 mars 1916.

⁸⁵ Figure 7 : Lettre d'Antoine Léja, 16 mai 1916.

⁸⁶ Manon PIGNOT, « La triple responsabilité des enfants dans la Grande Guerre », *Penser/Rêver*, op.cit., p.190.

changé de secteur.» (20 octobre). Une inquiétude qui le pousse même à écrire, plus tard, au commandant du disparu : « *J'ai reçu une lettre, que j'avais envoyé à Léja, avec la mention « évacué ». J'ai écrit à son commandant, pour savoir dans quel hôpital il est »* (janvier 1917). La réaction de Jacques rappelle immédiatement celle qu'il peut avoir lorsque Jean ou Marcel ne donnent pas de nouvelles durant quelques jours. A partir de ce constat, il semblerait qu'aux yeux de Jacques, Antoine Léja soit l'équivalent d'un *grand frère*, qu'il n'aurait jamais rencontré. Jacques espère rencontrer Antoine, l'invitant à plusieurs reprises à Amiens : en janvier 1917, il écrit : « *J'ai écrit à Léja, je lui ai dit qu'il tâche d'avoir une permission, pour venir nous voir.* », il l'invite même à venir passer sa permission chez lui, comme l'atteste une lettre de Léja : « *Vous me demandez si je compte aller en permission [...] je tiens à vous remercier pour l'offre que vous me faites d'aller passer ces quelques jours chez vous.* »⁸⁷. De son côté, Antoine exprime son désir de rencontrer son parain : « *C'est bien dommage que vous ne soyez pas à Amiens. Car j'aurai été content d'aller vous [...] pour vous remercier de vive voie pour les gentilleses que vous avez à mon égard* » ou encore « *Aussitôt guerri je ferai mon possible pour passer à Amiens car je serai content de vous remercier pour toute les gentilleses que vous avez pour moi.* »⁸⁸. Pourtant, ils ne se rencontreront jamais. Cette relation affective se manifeste enfin dans l'envoi réciproque de petits cadeaux. Jacques en envoie beaucoup à son filleul, des colis de nécessité – cigarettes, friandises etc. – mais aussi des présents plus ordinaires, plus symboliques, comme une « *branche de muguet* » en 1916 ou un livre qui a beaucoup amusé Antoine : « *je vous assure que votre livre nous a bien fait amuser à moi ainsi qu'à mes camarades* ». En échange, son filleul lui envoie des souvenirs du front, comme une « *bague* » fabriquée de ses mains qu'il évoque dans l'une de ses lettres, Jacques lui demande de lui envoyer des souvenirs du front : « *Sur votre lettre vous me demandez un petit éclat je voudrais bien vous l'envoyer mais je vous dirai que l'on ai au grand repos alors je n'en ai pas mais en revanche j'ai un chargeur boche et un bouton* »⁸⁹, « *Je vous envoie un petit colis ou il y à un chargeur boche et un bouton j'espère que cela vous fera plaisir.* ». La relation de Jacques et d'Antoine Léja dépasse très vite le simple échange de lettres, le petit garçon s'investit beaucoup. C'est avec un immense enthousiasme qu'il écrit à son filleul, l'intérêt qui lui porte témoignage de la réelle générosité de Jacques. Une générosité qui s'explique par la croyance sincère que ses

⁸⁷ Figure 10 : Lettre d'Antoine Léja, 20 juillet 1916.

⁸⁸ Figure 12 : Lettre d'Antoine Léja, 27 septembre 1916.

⁸⁹ Figure 13 : Lettre d'Antoine Léja, 29 novembre 1916.

lettres et ses colis soulageront les souffrances et les peines de son filleul. Un tel engagement ne peut être compris sans la prise en compte de la dimension profondément culpabilisatrice du discours de guerre. Jacques est le principal débiteur des combattants, la rhétorique obsédante d'une guerre faite pour les enfants les met en demeure de se montrer dignes des sacrifices consentis pour eux. Antoine Léja rappelle sans cesse à Jacques les sacrifices dont il doit se rendre digne, son devoir patriotique et la « dette » dont il est redevable. En apprenant à connaître son filleul, il devient impossible pour l'enfant de contourner ses sacrifices. Tel est l'objectif du parrainage de guerre, il s'agit de culpabiliser les enfants, car « le sacrifice, personnifié dans la figure du filleul, est rendu plus difficile à contourner. »

Et pourtant, cette relation s'amenuise avec le temps. Déjà au cours de l'année 1917, Jacques écrit moins à son filleul, l'enfant ne dépose que huit lettres, tandis qu'il en avait conservé vingt et une l'année précédente. Entre le 10 novembre 1917 et le 1^e mars 1918, Jacques ne mentionne aucune lettre de son filleul. Une forme de lassitude semble s'être installée de part et d'autre, Antoine Léja écrit moins, comme le confirme cet extrait « *Mon filleul n'écrit pas souvent car il n'aime pas écrire.* ». L'année 1918 marque une rupture définitive dans cette relation, Jacques n'intègre à son journal que deux lettres. Au printemps l'offensive allemande sur Amiens contraint Jacques à l'exil, depuis la Normandie où il trouve refuge, il ne reçoit plus de lettres d'Antoine. Ils ne reprennent contact qu'en septembre lorsque Jacques rentre chez lui. Léja lui écrit une longue lettre, lui faisant part de ses inquiétudes⁹⁰. Il s'agit de sa dernière lettre. Après l'armistice Jacques n'évoque plus jamais son filleul. L'arrêt des combats ne justifiant peut-être plus à ses yeux l'envoi de lettres et de colis. Finalement la relation de Jacques et Antoine ne survit pas à la guerre. La longueur du conflit, la monotonie du discours de guerre, l'expérience terrible de l'exode ont entraîné un profond sentiment de lassitude chez Jacques qui explique sans aucun doute la fin brutale de cette correspondance. Cette soudaine irruption témoigne aussi de la superficialité de l'engagement de Jacques.

L'école fournit à Jacques le principal vecteur de sa mobilisation. C'est sur les bancs de l'école qu'il apprend la guerre. Mais c'est surtout à travers elle que Jacques peut enfin participer à la guerre. Comme à l'ensemble de ses petits contemporains, l'école offre à Jacques le moyen de témoigner de son engagement, en le valorisant comme un « petit poilu

⁹⁰ Figure 14 : Lettre d'Antoine Léja, 28 septembre 1918.

de l'arrière ». D'abord à travers l'excellence scolaire perçue comme le pendant de l'excellence combattante, mais surtout en lui offrant la possibilité de s'engager matériellement. Enfin, c'est à l'école que Jacques devient un parrain de guerre, c'est elle qui lui offre la possibilité de participer à la victoire par un soutien économique et moral mais surtout à se montrer digne du sacrifice des hommes qui se battent en son nom. L'enthousiasme de Jacques, l'empressement avec lequel il se soumet à ces exigences témoignent de l'efficacité du discours de culpabilisation de l'enfance. On ne peut nier la part réelle de générosité de l'enfant, qui semble croire sincèrement pouvoir apporter sa contribution à l'effort de guerre, toutefois aussi sincère que soit cet engagement, il répond à des convenances, à celle que lui impose le discours de guerre, mais aussi à celles des adultes qui l'entourent. Jacques est contraint de donner toujours plus et pourtant jamais assez. Un tel engagement s'explique aussi par le désir de s'attirer les faveurs des adultes qui l'entourent, la recherche de l'approbation des siens. De plus, si Jacques est très bien intégré à la mobilisation scolaire, des signes de lassitude se font jour. A travers son journal, ce sont aussi les limites de son engagement scolaire qui se font jour, face à la longueur du conflit, à la monotonie du discours de guerre, à l'exacerbation des souffrances causées par la guerre, le petit garçon semble progressivement se désintéresser.



Figure 2 : Médailles de la journée du poilu, décembre 1915.





Figure 3 : « Souvenirs de la guerre, les journées », « Mon Journal n°4 », 1918-1919.

II. Obligations de la Défense Nationale

Montant nominal des Obligations	Rente 3 %	Rente à verser en numéraire
100	6 fr. de Rente	8 78
500	28 fr. —	9 04
4.000	85 fr. —	9 28
10.000	339 fr. —	9 83

Exemples de souscriptions libérées avec des Titres de Rentes 3 % Perpétuelles (1/3 au plus du montant de chaque souscription)

Chiffre de Rente 3 % Perpétuelle à décompter tard	Chiffre de Rente de l'Épargne 3 % souscrit	Somme totale à verser (numéraire, Bons, Obligations, Rente 3 % amortissable)	Minimum de 30 jours de délai de paiement des obligations
4 fr. de 3 %	15	2 96	1 50
50 fr. —	149	2 244	1 072
100 fr. —	278	4 400	3 300
1.000 fr. —	2.780	14.000	33.000

Le paiement de Rente 3 % Perpétuelle qui consenti dans les conditions ci-dessus est égal à 3 francs de Rente 5 % (pour 10 francs de Rente 3 %) et sera ainsi son revenu dans un an.

Imp. Gauthier, 2, rue des Italiens, Paris.

Emprunt de la Défense Nationale

RENTES FRANÇAISES 5 %
exemptes d'impôts
non remboursées ni converties avant le 31 janvier 1917

La souscription ouverte le 25 Novembre sera clos le plus tard le 18 Décembre 1915.
Minimum de souscription : 5 francs de Rente.

Prix d'émission : 88 francs par 5 francs de Rente payable en 4 termes (10 francs à la souscription, 20 francs les 15 Janvier, 15 Février et 15 Mars 1916)
Rendement net : 5 fr. 68 %

Les souscripteurs peuvent se libérer en une seule fois en souscrivant. Une bonification de 0 fr. 75 par 5 francs de Rente leur est accordée et fait ressortir :
Le prix d'émission à 87 fr. 25
Le rendement net à 5 fr. 73 %

La Banque de France consent des Avances jusqu'à concurrence de 75 % de leur valeur, dans les conditions réglementaires, sur les Rentes 5 % intégralement libérées.

Figure 4 : Tract pour l'Emprunt de la Défense Nationale, Décembre 1915 « Mon Journal n°1 ».

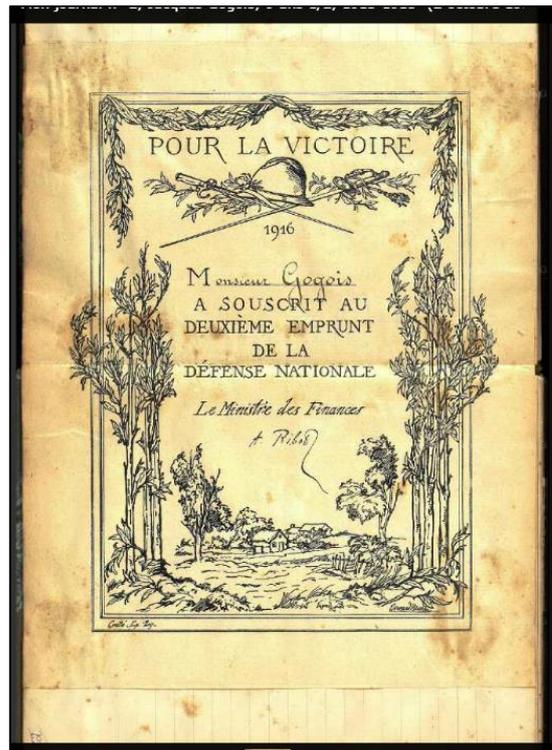


Figure 5 : Diplôme de versement de Jacques Gogois pour la souscription au deuxième emprunt de la défense nationale, « Mon Journal n°2 », 1916.

Combrayville le 27.3.16

Cher Monsieur

Je vous de recevoir vos deux
lettres à l'instant une dater du
26 Février l'autre du 10 mars aussi
je m'empresse d'y faire réponse
Vous m'excuserez de ne pas
vous avoir répondu plus tôt
c'est que j'ai été aller à la batai
lle de Verdun ^{en} ~~mon~~ ^{mon} régiment
à participer à la bataille. ~~Et~~
C'est là que j'ai été blessé le
28 février

Je vous dirai que j'ai été
blessé aussi le 26 tant que mes
3 autres camarades je ne sait ce
qu'ils ont devenue

Je vous dirai que notre dépôt
est à Surlat dans la Dordogne
Maintenant votre colis je ne lui
pas reçue à moins que cela soit
quelque un de mes camarades

Ma blessure est presque
guérie aussi j'espère d'ici quel
ques jours aller retrouver mon
brave 110-

Je vous dirai que je suis
blancane et je suis de la classe
1915 j'abite Bordeaux

Je vous prie un à vous dire
pour le moment que je vous
remercie et vous salue la

Figure 6 : Lettre d'Antoine Léja, 27 mars 1916

y le 16 mai 1916

Cher ami

J'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je vous dirai que j'ai reçu votre photographie. aussi je vous en remercie beaucoup. Quant à la mienne vous m'avez assuré de ne pas vous l'envoyer car je vous dirai que je n'en ai pas une car cela est bien difficile.

Je vous dirai que je suis bien portante aussi j'espère que ma lettre vous en fera de même.

J'ai appris avec joie que votre frère était en train de s'être engagé pendant la durée de la guerre. Je vous dirai que c'est un fier moment pour moi car j'ai toujours eu l'habitude de dire que je n'étais pas engagée que je suis. mais naturalisée Française car je suis espagnole de naissance.

Ma dévouée
à Léja ainsi qu'à vous
a Léja ainsi qu'à vous 58137

Figure 7 : Lettre d'Antoine Léja, 16 mai 1916.

Branchée le 23.6.1916

Cher ami

J'ai reçu votre aimable lettre dans laquelle il y avait le mendiant et ainsi que le gentil colis de cigarette je vous dirai à vous en remerciez beaucoup. vous êtes trop aimable à moi que je vous dirai à vous de ne pas vous en gêner beaucoup pour moi une 2^e fois je vous remercie.

J'ai mis les avant poste hier au soir dans lequel je suis pour 8 jours.

Je termine ma carte en vous souhaitant bonne santé et vous remercie de votre fidélité mes meilleures amitiés

à Léja

Figure 9 : Lettre d'Antoine Léja, 23 juin 1916.

le 2 - 6 - 1916

Cher ami

J'ai reçu votre lettre ainsi que votre gentil colis de cigarette je vous assure que cela m'a fait bien plaisir.

Je vous dirai que mon frère est malade. Vous savez le jeune homme le nom m'a échappé je vous apprendrai qu'il est tombé mort pour la patrie.

Il est tombé bien en service comme si il était parti chercher du soupe pour ses camarades qui est en ligne.

Je vous dirai que son paquet de cigaretes je l'ai pu et j'en ai fait proposer à ses camarades d'escouade. vous me direz si j'ai bien fait.

Ma dévouée
à Léja

Figure 8 : Lettre d'Antoine Léja, 2 juin 1916.

le 20.7.16

Cher Parain

Je vous remercie de votre lettre ainsi que votre gentil colis. Le mien fait bien plaisir je vous assure.

Je vous dirai que mon bataillon en l'honneur d'aller d'effilé à Paris pour le 14 juillet.

Vous m'avez demandé si je compte aller en permission. Je vous dirai que j'ai en core le au camp. Je compte aller passer avant moi et puis il faut s'attendre à ce que cela s'arrête à part cela je compte y aller au mois de Octobre. Je tiens à vous remercier pour l'offre que vous me faites d'aller passer ces quelques jours chez vous. Je vous dirai que j'ai en core ma mère.

Je vous remercie de vos nouvelles de vos sœurs. Je ne peut faire pour eux donner. De plus j'ai un est sans nouvelle de vous. Je vous remercie à la fois. Je suis malade et tant que je suis malade je vous remercie de votre fidélité.

Je vous remercie de votre fidélité
à Léja

Figure 10 : Lettre d'Antoine Léja, 20 juillet 1916.

Albeville Somme le 22-9-16

Cher ami

Je profite d'aller mieux pour
vous écrire en quelques mots.
Je vous dirai que j'ai touché votre lettre
juste avant de monter à l'assaut aussi
elle m'a fait beaucoup de plaisir.

Je vous dirai que j'ai été blessé à
l'attaque du 12 septembre. à la main
droite cela ne sera rien c'est ici 8 jours
suspendre est gainé.

Je suis à l'Hôpital temporaire
N° 2 2^e division chambre 55
Albeville Somme

Je termine ma lettre en vous serrant la
main votre ami et Léja

Figure 11 : Lettre d'Antoine Léja, 22 septembre 1916

Le 29. 11. 1916

Cher ami

J'ai reçu votre aimable lettre qui
m'a fait beaucoup de plaisir de vous
savoir en bonne santé.

J'ai reçu votre aimable mandat aussi
je vous en remercie beaucoup.

Sur votre lettre vous me demandez
un petit éclat je voudrais bien vous
l'envoyer mais je vous dirai que l'on en
a un grand besoin. alors je n'en ai pas mais
en revanche j'ai un chargeur boche et
un bouton qui on en est très à comble.
Je vous renverrai si cela vous fait plaisir.

Bonne nuit
Je vous qui très en vous serrant la
main

A. Léja

Figure 13 : Lettre d'Antoine Léja, 29 novembre 1916.

Le 27-9-1916

Cher ami

Je reçois votre lettre à l'instant qui
m'a fait beaucoup de plaisir.

Je vous dirai que ma blessure sera vite
guéri en ce moment elle va beaucoup
mieux. cela sera l'affaire de quelques jours
aussi tôt guéri je ferai mon possible
pour passer à Amiens. car je serai
content de vous remercier pour toute
ce que vous avez fait pour moi.

Je vous dirai aussi que j'ai fait
tout mon possible pour être évacué
sur Amiens mais malheureusement il
n'y a pas eu de convoi.

La dessus je vous quitte en vous
serrant la main

votre ami A. Léja

Figure 12 : Lettre d'Antoine Léja, 27 septembre 1916.

Samedi 28. 9. 1918

Mon cher ami

Mon capitaine vient de me
faire appeler pour me remettre votre
lettre sur laquelle vous êtes été
inquiet. Je vous dirai que de mon
côté c'était la même chose. Je ne savais
pas à quoi attribuer ce silence. Je pensais
que Amicus était dégoûté que
vous n'y étiez retourné.

Vous me dites que deux de vos

Je vous dirai que sur l'aile de mon
régiment ce conduit du Japon de
voilà j'ai eu même l'émotion
des grenadiers de la garde qui ont
eu l'air de nous.

Le régiment a été cité
deux fois à l'ordre de l'armée une
fois par le Général Degoutte et
une 2^e fois par le général Mangin
ce qui nous fait à l'heure
actuelle 8 palmes à notre drapeau
avec la médaille militaire enco-
re une autre et à titre de cela
vous la légion d'honneur.

Un instant nous avons
la jonagère au collier de la
médaille militaire

vous sont retourné la raison est
peut être que j'ai quitté l'hôpital
Américain de Saconay pour aller dans
un hôpital français de Chartres.

Je vous dirai que j'ai rejoint
mon régiment en toute abase. Je n'ai
gagné ma fonte que j'ai même
mal.

La nous sommes le secteur est
calme. C'est vrai que les jours
nous reposent.

Sur la question camarades qui
sont revenus ont bien gagné ca-
sur la lettre.

Moi j'espère être blessé en avant
de Mully. Je suis très fatigué.

pour aujour d'hui je termine
en vous serrant cordialement
la main.

Recevez cher ami toute
mes amitiés

A. Léja
3^e Comp 52 137

Figure 14 : Lettre d'Antoine Léja, 28 septembre 1918.

Chapitre III. Jouer à la guerre.

De la même manière que l'école, les loisirs ont immédiatement eus pour objectif de rendre la guerre omniprésente dans le quotidien des enfants. Plus que toute guerre avant elle, la Première Guerre mondiale eut la spécificité de vouer aux loisirs de l'enfance un intérêt immense : l'industrie du jouet, relayée par les grandes enseignes et la presse enfantine, investit le terrain guerrier dès les premières semaines du conflit. On assiste alors à une prolifération d'objets en lien avec les événements : « jeux, jouets, livres d'images, coloriages, journaux illustrés, chansons : c'est tout l'univers enfantin qui est contaminé par le discours de mobilisation. »⁹¹. L'objectif est clair, il s'agit d'encadrer, de contrôler l'univers ludique des enfants pour tenter de les « atteindre jusque dans leurs derniers retranchements, au cœur de leur univers »⁹² en leur offrant un cadre dans lequel ils peuvent penser la guerre et aussi y participer. Ces jeux et ses jouets, Jacques les connaît. S'il reste difficile de savoir si le petit garçon possède ou lit les journaux illustrés et la presse enfantine, son journal en témoigne, le petit garçon joue au soldat et possède en quantités ces jouets de guerre. Enfant de la petite bourgeoisie locale, Jacques, peut-être plus que d'autres est exposé à cette profusion de jouets de guerre. Toutefois, il serait illusoire de croire qu'il ait eu entre ses mains les jouets les plus coûteux, les plus rares mais aussi les plus virulents à l'égard de l'ennemi. En effet, si Jacques possède ce que l'on peut qualifier de jouets de guerre, il s'agit plutôt de jouets traditionnels - armes miniatures, soldats de plomb – mis au goût du jour et investit par le nouveau contexte guerrier. Le jeu de guerre occupe aussi une place essentielle dans l'univers de Jacques et est directement influencés par les événements. Son journal atteste d'une véritable contamination, une transposition de l'univers guerrier jusque dans ses jeux. Une imprégnation qui témoigne bien de l'efficacité du discours de guerre mais aussi d'un besoin de s'approprier les événements, les images et les souffrances.

⁹¹ Manon PIGNOT, « Etudier et jouer, vivre et combattre : objets pour l'histoire de l'enfance en guerre », dans, *Les enfants dans la Grande Guerre, Exposition du 20 juin au 26 octobre 2003*, p.17.

⁹² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.60.

I. Les jeux de Jacques.

Dès les premières semaines du conflit, la guerre s'invite dans l'univers ludique de Jacques. En octobre 1914, il écrit : « *Marcel i nous a raporté une boite de soldat* ». Immédiatement, Jacques joue à la guerre. Bien sûr, ces soldats de plomb ont pu être en sa possession avant le déclenchement de la guerre, mais au fil des pages l'intérêt qu'il leur porte devient immense. De 1914 à 1915, son journal atteste d'une véritable prolifération de jouets et de jeux d'inspiration guerrière. L'univers ludique de Jacques a bel et bien été bouleversé par la guerre, elle investit son monde, ses jeux, son imaginaire.

A. Les jouets de guerre de Jacques : un intérêt immédiat.

Dans un premier temps, ce sont les jouets que Jacques possède qui révèle d'une véritable imprégnation de l'univers guerrier dans son quotidien. Jacques possède des armes miniatures : canons et avions en majorité. Des jouets nouveaux, en effet « le contexte inédit de la guerre moderne provoque la création de jouets nouveaux tels que les chars et canons miniatures. »⁹³. L'intérêt de Jacques pour tout ce qui concerne l'armement moderne, si typique de la Grande Guerre, est immense. L'enfant semble véritablement fasciné par ces armes d'un genre nouveau, la multitude de dessins, de photographies, de coupure de presse les concernant en témoigne. A l'occasion de son premier Noël de guerre, Jacques évoque les cadeaux qu'il reçoit : « *je suis en vacances depuis jeudi, le soir j'ai mis un soulier, le matin j'ai vu dans mon soulier un canon de 420* ». Ce « canon de 420 » est une réplique miniature de l'énorme canon allemand qui apparaît au début de la guerre : une arme nouvelle, un jouet nouveau. Sans doute, la perfection de cette arme, sa force attise l'intérêt de l'enfant. Des canons, Jacques en possède plusieurs. Ce sont ses proches qui lui offrent, lui en apporte de la capitale, comme ce « *beau canon* » rapporté par son grand-père à son retour de Paris en septembre 1915, ou encore cette « *oto-mitrailleuse* » que Guvennie - jeune anglaise en pension chez lui – lui ramène quelques semaines plus tôt. Aux canons s'ajoutent les avions. Une « arme » nouvelle là encore qui attire tout particulièrement le petit garçon. En effet tout ce qui concerne l'aviation le fascine, nous le verrons. Fasciné par la « guerre dans le ciel », elle s'invite aussitôt dans l'univers ludique de Jacques. Toutefois, ces jouets, ne sont pas achetés. Très coûteux, Jacques ne semble pas en avoir possédés. Mais à la maison, on lui en fabrique.

⁹³ Manon PIGNOT, « Etudier et jouer, vivre et combattre : objets pour l'histoire de l'enfance en guerre », op.cit., p.11.29.

Marcel, son frère aîné, apprenti architecte, lui conçoit « *un petit aéroplane* »⁹⁴, l'enfant en fabrique lui-même : « *J'ai fait un grand aéroplane, en carton avec les roues en fer* » (avril 1917). Avec ces avions de carton, Jacques s'amuse sans aucun doute à faire la guerre aérienne. De la même manière, avec son frère Marcel, Jacques s'amuse à se faire couler les bateaux : « *Le bassin est rempli d'eau, papa me fait des bateaux, et marcel un sou marin, pour se faire la guerre et se faire couler les bateaux.* » (mars 1915). Les événements, l'actualité, la guerre ont offert à Jacques un cadre pour penser la guerre, tout comme la guerre a offert à Jacques des idées, des images qu'il transpose aisément à ses jeux. Enfin, et peut-être plus important encore, Jacques possède d'innombrables « soldats de plomb ». Des jouets traditionnels, certes, mais qui pourtant ont eux aussi été mis au goût du jour, adaptés au nouveau contexte guerrier. Nous l'avons vu ces soldats, Jacques les évoque dès les premières semaines du conflit. Son intérêt grandit au fil des mois. A l'occasion de la fête de Noël 1914, il reçoit de nouveaux soldats : « *le matin j'ai vu dans mon soulier (...) dès soldats en carton.* ». Ces combattants miniatures sont d'abord des soldats français, tels que ces soldats au tir couché que Jacques dessine dans son journal en 1915: « *Voilà les soldats que maman ma acheté. Je n'ait mit qu'un soldat pace l'autre est pareille* »⁹⁵. D'autres combattants de plomb s'invitent dans son univers : des combattants cette fois plus encore inspirés du nouveau contexte de guerre : soldats coloniaux ou allemands font désormais partie intégrante des jeux de Jacques. Les combattants coloniaux – indous, sénégalais – semblent particulièrement séduire le jeune garçon. Il en possède en quantité, en septembre 1915, Guvennie lui « *a donné un soldat indoux* », tandis que sa mère lui « *achète des Sénégalais* » qui « *coûte trois sous* », ou encore ce « *porte drapeau zouave* » que son petit cousin Paul casse, au grand regret de Jacques. Toutefois pour jouer à la guerre, il faut un ennemi : aussi Jacques possède des soldats allemands, en 1915, il écrit : « *Ce matin j'ai jouer aux soldats (...) Les soldats que maman ma apporter : des boches et de la cavalerie.* ». Si Jacques jouait déjà – certainement – à la guerre avant 1914, le déclenchement du conflit entraîne un bouleversement de ces pratiques. Chacun de ses jouets – canons, avions, bateaux, soldats – s'inspire directement de la guerre en cours. Jacques ne joue pas seulement à la guerre, il joue à *sa* guerre, celle de 1914, celle qu'il vit et qu'il connaît : avec des combattants français et leurs alliés coloniaux contre les « boches ».

⁹⁴ Figure 15 : « *Marcel m'a fabriqué un petit aéroplane* », 1917.

⁹⁵ Figure 16 : Dessin de Jacques Gogois : soldats au tir couché.

C. « *J'ai joué au soldat avec Paul* »

Outre la possession de ces quelques jouets, c'est avant tout dans le jeu de guerre, que l'on peut lire une forme d'imprégnation de la guerre dans l'univers ludique de Jacques Gogois. Le petit garçon « joue au soldat » à l'école, certainement, mais surtout à la maison. Comme les autres enfants de sa génération, l'univers guerrier se transpose dans les jeux de Jacques, en effet « toutes les sources concordent sur ce point : les enfants ont tout de suite et pour longtemps joué à la guerre. »⁹⁶. L'enfant joue avec ses soldats de plomb bien sûr : « *Se matin j'ai jouer aux soldats* », « *Paul est venu, nous avons jouer aux soldats* » (octobre 1916), « *je me suis amusé avec Paul aux soldats, nous nous sommes bien amusé* » (novembre 1916), « *Paul est venu, j'ai joué avec lui avec nos petits soldats de plombs.* » (mai 1917) mais Jacques joue au soldat « de chaire » : « *j'ai jouer avec Paul au soldat.* » (septembre 1915), « *cette après-midi Paul est venu. J'ai jouer au soldat avec lui. Nous nous sommes bien amusés.* » (novembre 1916). Ces mentions sont nombreuses, récurrentes dans son journal et la guerre apparaît comme le jeu favori du petit garçon. Si Jacques tient sans aucun doute le rôle du combattant, largement attribué aux petits garçons, il partage aussi ses jeux avec Thérèse, sa sœur aînée. En l'absence de Paul, c'est avec elle que Jacques joue à la guerre et au soldat, en témoigne ces quelques extraits : « *J'ai jouet au soldat avec Thérèse.* » (avril 1915), « *Thérèse et moi avons jouer à bicyclette dans les champs, après au soldat.* » (janvier 1916). Si on sait aujourd'hui que la guerre réaffirme voire durcit la division des genres⁹⁷, cette réalité est plus subtile en pratique. En effet, si les filles sont souvent cantonnées au rôle d'infirmière, l'exemple de Thérèse révèle qu'en réalité cette division des genres est moins marquée qu'on ne le pense. La petite fille participe, partage les jeux de son frère et « joue au soldat ». S'il continue de jouer au cerceau, à la poupée, à la bicyclette c'est bien dès lors à la guerre qu'il joue le plus. Malheureusement, l'enfant ne décrit pas dans son journal ces jeux : difficile alors de savoir exactement ce que signifie pour lui « jouer au soldat ». Les études font le constat d'une transposition de l'univers guerrier dans le jeu – marche au pas, défilé militaire, alignements, maniement des armes, salut au drapeau, embuscade derrière les arbres etc. – à partir de ce constat général, on peut simplement imaginer à quoi ressemblaient les jeux de Jacques.

⁹⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.63.

⁹⁷ Françoise THEBAUT, « La Grande Guerre. Le triomphe de la division des sexes », dans Michelle PERROT et Gorges DUBY, *Histoire des femmes en Occident. T.V, Le XXe siècle*, op.cit., p. 85-144.

II. Projection et dépassement.

Les enfants jouent à la guerre, même en l'absence de conflit, ils reproduisent les combats des adultes, se font les acteurs de la violence des affrontements des soldats sur le front. En temps de guerre, ces jeux n'ont rien d'étonnant dans un contexte où de nombreux jouets rendent possible de tels comportements, encore moins dans un pays où la guerre est omniprésente. Jouer au soldat n'est pas anodin dans le cadre de la Grande Guerre et il doit être analysé pour ce qu'il est.

A. Un petit soldat de l'arrière.

Dans le cadre de la Première Guerre mondiale, Rolland Beller et Manon Pignot, soulignent que l'« on trouve transposé dans le jeu de guerre, une analogie entre gamins de l'arrière et soldats du front très présente dans le discours de guerre scolaire. Jouer à la guerre devient une forme d'entraînement paramilitaire. »⁹⁸. Une première analyse doit être mise en lien avec la thématique obsédante d'une guerre faite pour les enfants, un discours culpabilisateur qui fait naître chez les enfants de 1914-1918 un profond sentiment de culpabilité auquel le jeu de guerre répond en partie. Dans leur jeu, Jacques et Paul se projettent dans un avenir guerrier, dans un futur rôle de défenseur de la patrie. On imagine qu'ils reproduisent les combats de leurs aînés, ceux qu'ils découvrent à travers la propagande bien sûr, mais aussi ce qu'ils en savent de leur réalité. Par le jeu, les petits garçons s'entraînent déjà pour assurer leur avenir de combattant et ainsi se déculpabilisent momentanément de leur dette envers ces soldats. Le jeu est le meilleur moyen de mettre en pratique ce qu'on leur apprend à l'école et partout. Cette projection de soi, Jacques ne la manifeste explicitement qu'une seule fois, bien plus tard, en septembre 1918 : « *J'ai appris à laver. J'en ai fait 4h ½ de lessive (pour quand je serai soldat) !* ». S'il ne concerne pas le jeu, cet extrait témoigne de la véracité de cette hypothèse. Le jeu de guerre confirme l'intériorisation de ce discours culpabilisateur, cette projection de soi dans un rôle guerrier.

B. S'appropriier, dédramatiser la guerre.

Le jeu est l'expression de l'imaginaire. Jacques crée, invente, imagine - il s'approprie l'espace et les objets à sa disposition et les transpose dans ses jeux. Or, à partir 1914 tout son univers est imprégné par la guerre, tout l'invite à penser, à vivre, à participer à la guerre. Le

⁹⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.68.

jeu de guerre peut aussi être lu comme un moyen de s'appropriier les événements et le monde qui l'entoure. A la lecture de son journal, on s'aperçoit que le jeu de guerre apparaît surtout au cours de l'année 1915. Une date charnière de son expérience de guerre puisqu'elle marque la séparation d'avec son frère aîné, Jean. A partir de ce constat il est possible de voir le jeu de guerre comme un moyen d'imiter, de reproduire ce que ce frère-combattant fait au front. Face à la peur de ne jamais le retrouver, à l'angoisse permanente de la mort, le jeu de guerre peut être analysé comme un « moyen d'abolir la distance avec le front et donc la tentative de s'approprier l'expérience que vit son frère »⁹⁹. Jouer au soldat, imiter son aîné permet à Jacques de faire tomber la barrière de la distance et de se rapprocher un peu de lui. Pour les enfants, le jeu est aussi un moyen de dédramatiser la situation d'un proche parti au front, de l'euphémiser¹⁰⁰. Le jeu est expression de l'imaginaire. En jouant, Jacques crée, imagine, il récupère les images, les discours qui l'entourent et se les approprie. La guerre fournit à Jacques une nouvelle imagerie, de nouvelles idées à transposer dans ses jeux, de nouvelles armes à faire vivre. Pour les enfants de la guerre « même les jeux destructeurs visent à satisfaire chez l'enfant un besoin de s'approprier l'espace et les objets, de les soumettre à sa volonté et à sa fantaisie »¹⁰¹. L'existence de jouets tels que les avions et avions miniatures indique certainement que Jacques reproduit la guerre aérienne et les bombardements qu'il vit régulièrement. L'enfant invente des scénarios à partir de son expérience de la guerre. Le choc, l'effroi provoqué par les bombardements trouve peut-être dans le jeu un exutoire, en jouant, en reproduisant Jacques remanie son expérience pour « reprendre le contrôle sur ce qu'il a subi et assimiler ses propres réactions et sentiments »¹⁰², pour s'en dégager. Jouer à la guerre, imiter les adultes, reproduire ce qu'il voit tous les jours et partout permet aussi à Jacques de dédramatiser l'expérience réelle, parfois choquante et douloureuse de la guerre.

C. Signes d'usure.

Toutefois, si elle est immédiate, cette imprégnation de la guerre dans les jeux n'est pas durable. En effet, à partir de l'année 1917, des signes s'usure se font jour. Comme l'a

⁹⁹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.69.

¹⁰⁰ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p. 120.

¹⁰¹ Nicholas STARGARDT, Jeux de guerre. Les enfants sous le régime nazi, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N°89, 2006, p. 72.

¹⁰² H. ROMANO., T. BAUBET., M-R MORO., G STURM., « Le jeu chez l'enfant victime d'événements traumatiques », dans *Annales Médico-psychologique, Revue pédiatrique*, novembre 2008, p. 103-110.

démontré Stéphane Audoin-Rouzeau, la propagande a échoué « à maintenir durant tout la durée du conflit la tension initiale dans l'encadrement de l'enfance. »¹⁰³. En effet, on assiste à une décontamination guerrière à la fois dans les loisirs et à l'école dès l'année 1916 : la place qu'occupe la guerre fléchit. Cet échec s'explique aussi par une forme de lassitude croissante des enfants eux-mêmes. Le journal de Jacques atteste d'un même phénomène. S'il recevait en quantité des jouets de guerre en 1914 et 1915, il n'y fait plus allusion à partir de 1916. Bien qu'il continue de jouer avec ceux qu'il possède déjà, il semble qu'il n'en achète plus et que ses proches de lui en rapporte plus. A l'occasion des fêtes de Noël, Jacques ne fait plus mention de souliers remplis de canons et de soldats de plomb. L'entrain et l'engouement qu'exerçaient ces beaux jouets cède peu à peu la place à l'ennui et à leur banalisation. On peut aussi y lire une forme de désapprobation des adultes qui l'entourent : en effet, ces jouets étaient avant tout des cadeaux de la part des siens : face à l'embourbement des combattants dans les tranchées, au dépassement des seuils de violences, peut-être l'entourage de Jacques a pu éprouver un « sentiment de malaise »¹⁰⁴ vis-à-vis de ces pratiques. Enfin, le jeu de guerre disparaît à son tour : en 1917, les mentions se font plus rares et disparaissent définitivement au cours de l'année. Si on peut y voir aussi un phénomène lié à son âge, Jacques recommence à évoquer des jeux plus ordinaires, sans rapport avec le conflit : le cerceau, la bicyclette, le « *spiro-ball* » etc. Pourtant docile, pourtant bien intégré à la guerre, la disparition des jeux de guerre trahit sans doute un sentiment plus profond de lassitude. Peu à peu, l'enfant exprime sa tristesse de la guerre, son chagrin face à l'absence d'un frère, son angoisse de la mort liée à la généralisation des bombardements, en somme sa lassitude de cette épreuve. Aussi, la monotonie du discours de guerre et de la guerre elle-même entraîne un phénomène de banalisation. Si les armes d'un genre nouveaux – les avions et les canons – fascinaient Jacques au début du conflit, elles n'exercent plus le même intérêt à la fin de la guerre. Jacques semble peu à peu se désintéresser, se libérer du cadre que l'on avait forgé pour lui.

La quantité de jouets dont Jacques dispose, la récurrence des mentions du jeu de guerre l'atteste : Jacques, comme bien d'autres enfants, est profondément imprégné du discours de guerre. On peut ici lire une véritable transposition de l'univers guerrier dans l'univers ludique de Jacques : un « phénomène d'imprégnation ou de « contamination » qui doit

¹⁰³ Stéphane ADUOIN-ROUZEAU, *La Guerre des enfants : 1914-1918*, op.cit., p.80-90.

¹⁰⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.62.

être analysé comme un signe de l'efficacité du discours de guerre »¹⁰⁵. Pour Jacques comme pour tant d'autres enfants de sa génération le jeu est le lieu idéal de l'appropriation des valeurs guerrières. Jacques transpose et met en pratique ce qu'il apprend à l'école. Tandis que la guerre lui offre en retour de nouvelles images, de nouvelles idées pour réinvestir les formes de jeu traditionnel.

¹⁰⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.64.

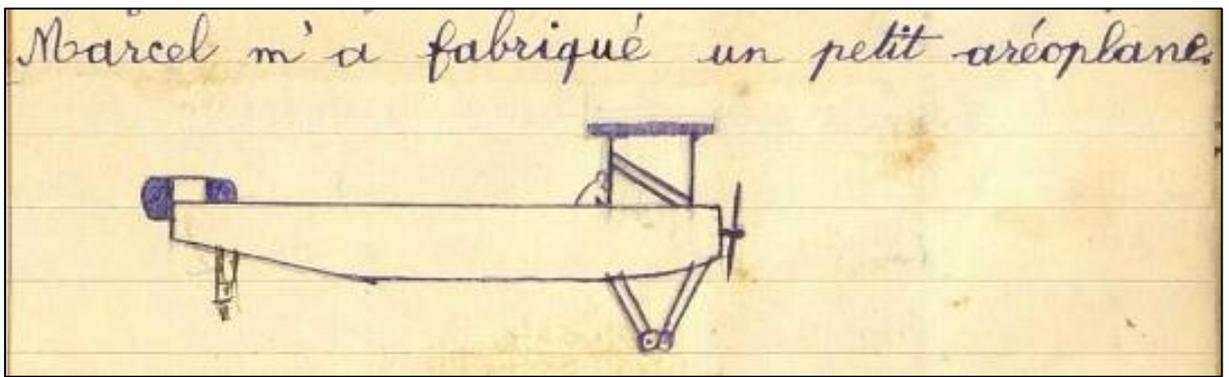


Figure 15 : Dessin de Jacques Gogois, « petit aéroplane », 1917.

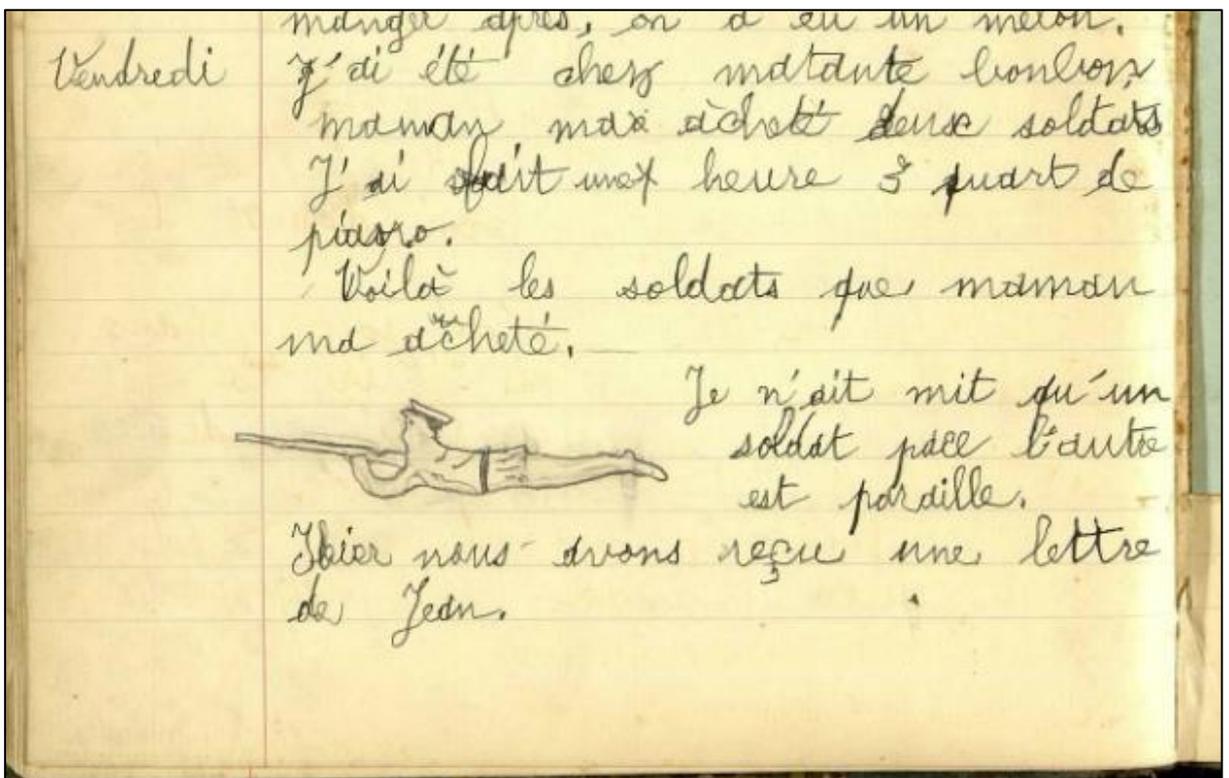


Figure 16 : Dessin de Jacques Gogois, soldat au tir couché, 1914, « Mon Journal n°1 ».

Chapitre IV. La guerre « rêvée » de Jacques Gogois.

Pour Jacques, comme pour tant de ses contemporains, la guerre revêt un sens. Nous l'avons vu, l'enfance constitue un « auditoire particulièrement recherché par la propagande française qui lui adresse un discours spécifiquement conçu pour elle : un discours de foi patriotique et de haine xénophobe taillé à sa mesure. »¹⁰⁶. Ce discours de guerre à destination des enfants a pour fonction d'expliquer, de justifier la guerre à leurs yeux en alternant entre exaltation patriotique et dénonciation des crimes ennemis. Dans leurs dessins, dans leurs journaux, dans leurs lettres, les enfants retranscrivent avec précision ce discours de guerre. La voix de Jacques est à l'unisson avec celle de sa génération. Dans son journal, le petit garçon imagine, rêve et pense la guerre. Une guerre toujours idéale, où les Français sont toujours braves et les Allemands toujours cruels. Pas un instant, il ne doute de la légitimité de cette guerre ni de la culpabilité de l'Allemagne. Jacques exprime son patriotisme et sa haine de l'ennemi par l'écrit bien sûr mais aussi par le dessin et la caricature. La guerre retranscrite par Jacques est une « guerre rêvée », une « guerre idéale ».

I. Haïr l'ennemi.

« La culture de guerre fut profondément chargée de haine et de réflexes d'animalisation de l'adversaire chez tous les belligérants, à commencer par les Français. C'est un des volets essentiels du sens de leur combat. »¹⁰⁷. Pour Jacques la guerre prend sens parce qu'elle est une lutte de la Civilisation contre la Barbarie, du Bien contre le Mal. Le discours de guerre à destination de l'enfance repose tout particulièrement sur cette haine de l'ennemi, partout et tous les jours on leur apprend à haïr l'ennemi¹⁰⁸. En leur enseignant, à coup d'images violentes et simplistes leur démesure, leur lâcheté, leur gloutonnerie animale, leur goût du pillage, le discours de guerre fait naître une véritable haine de l'autre. Particulièrement réceptif à ce genre d'images, les enfants n'ont que très peu d'échappatoire. Il n'est donc pas

¹⁰⁶ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p.34-35.

¹⁰⁷ S. AUDOIN-ROUZEAU, A. BECKER, *14-18. Retrouver la Grande Guerre*, op.cit., p.124.

¹⁰⁸ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants, 1914-1918*, op.cit., p.108-128.

étonnant de retrouver dans les dessins et le journal de Jacques les mêmes images, les mêmes stéréotypes à l'égard de l'ennemi. Dans son journal, l'Allemand ne cesse en aucune circonstance d'être un ennemi. La facilité avec laquelle il dépeint et caricature l'ennemi indique bien qu'il est aussitôt et durablement imprégné par ce discours de guerre.

A. « *Les barbares de boches* »

Cette haine repose d'abord sur la conviction que l'Allemand est un être inférieur. Pour les contemporains, la « supériorité de la race a balayé tout scrupule et autorisé le manichéisme. Il y a désormais l'Allemand et les autres, le barbares et les civilisés »¹⁰⁹. Le discours de guerre à destination des enfants reprend les mêmes stéréotypes : le principe étant de stigmatiser l'ennemi à travers des traits de caractères physiques et moraux supposés relever de « l'être allemand » et de la « culture germanique ». Des stéréotypes que l'on retrouve dans le journal de Jacques. L'Allemand y est lâche, vil et stupide. Il est aussi laid, ce « qui amène logiquement à le comparer à un animal »¹¹⁰. En novembre 1914, Jacques intègre à son journal un dessin représentant le Kaiser, Guillaume II sous les traits d'un animal, plus précisément à ce qui ressemble à un chien, peut-être même à un cochon¹¹¹. L'objectif est clair, il s'agit d'animaliser l'ennemi, de lui retirer son humanité, de mettre en évidence sa bestialité. Sous ces traits le Kaiser est ridiculisé, grotesque. Le fait que Jacques représente non pas un Allemand anonyme mais Guillaume II n'est pas anodin. En effet, « l'empereur concentre à lui seul la plupart de ses traits, il est une sorte de condensé des travers allemands. »¹¹². Jusqu'à la fin du conflit et même au-delà l'empereur allemand fait l'objet de toute la haine de Jacques, à ses yeux il est un criminel, c'est à lui plus encore qu'au peuple allemands que l'enfant impute la responsabilité de la guerre : le 29 mars 1918, il écrit : « *Aujourd'hui, un obus du canon monstre allemand a détruit une église de Paris, au moment ou des femmes, des enfants, des vieillards priaient pour la fin de la guerre. Il y a 75 morts et 90 blessés. Guillaume qui a toujours sur le bout de la plumes, le nom de Dieu, vient encore d'ajoutait un crime à tout ceux qu'il avait fait !* ». Cette haine de l'ennemi est particulièrement visible au début du conflit. Son premier carnet (1914 – octobre 1916) est rempli d'images de propagande, de coupures de presse et de caricature antiallemande. Chacune d'entre elles est

¹⁰⁹ S. AUDOIN-ROUZEAU, A. BECKER, 14-18. *Retrouver la Grande Guerre*, op.cit., p. 170.

¹¹⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.70.

¹¹¹ Figure 17 : Dessin de Jacques Gogois, "Guillaume en...", "Mon Journal n°1", novembre 1914.

¹¹² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.70

choisie par Jacques, il découpe et collectionne celles qui lui parle le plus, celles qui le frappe le plus. On retrouve notamment des caricatures de l'empereur et de son allié autrichien, François-Joseph par exemple dans une caricature¹¹³ se moquant de l'incompétence militaire allemande. D'autres jouent sur la présupposé voracité allemande, comme celle où l'on voit un Allemand, d'une laideur extrême, monstrueux, enlacer la Terre de ses bras tandis qu'à l'arrière-plan on peut voir des villes en flammes¹¹⁴. Ces images jouent sur la présupposée stupidité, la démesure de l'ennemi. Dès 1914 et jusqu'en 1915, Jacques croit en l'infériorité de l'ennemi qu'il se plaît à exprimer et à dessiner. Il intègre parfaitement bien le discours germanophobe. Toutefois, en 1915, l'enfant est confronté à l'ennemi « réel » : lorsque les prisonniers de guerre allemands, épuisés et assoiffés traversent les rues de sa ville, Jacques écrit : « *Ils sont pareils à nous* ». L'enfant reconnaît une part d'humanité aux Allemands. Cette prise de conscience, cette indulgence reste pourtant exceptionnelle et momentanée. Plus jamais au cours de la guerre il ne ferait référence à cette humanité, toutefois, ce genre d'images et de dessins sont bien moins présent au cours des années 1916-1917. Jacques évoque moins l'ennemi. On peut y lire le signe d'une lassitude à l'égard du discours de guerre, le rencontre d'un ennemi « réel » fait naître de nouvelles réflexions sur son humanité. Pourtant l'année 1918 est marqué par une résurgence du sentiment allemand. Jacques recommence à dessiner l'ennemi. Au printemps 1918, il dresse une série de portraits de combattants allemands qu'il intitule « *Têtes de boches : souvenirs de guerre par Jacques Gogois* »¹¹⁵. Le titre s'inspire encore une fois de celui de certaines caricatures antiallemandes. L'enfant dessine quatre combattants d'âges et de statuts différents. Ils prennent tour à tour un air terrifiant, cruel ou stupide. Le personnage de droite, un officier, est représenté sous des traits sévères et terribles, droit dans son uniforme, le regard au loin, c'est son arrogance et son mépris que Jacques dessine. Les trois autres hommes sont quant à eux ridiculisés. Le premier d'entre eux regarde dans le vide, les lunettes posées sur le nez, signe de sa déficience physique. Le second est aveuglé par son casque qui lui tombe sur les yeux, le troisième semble hésitant, idiot, les épaules levées, presque enfantin. L'ennemi est laid et stupide. Dans ce dessin, Jacques, avec une grande précision et un goût du détail affirmé – notamment pour les uniformes - tourne l'ennemi au ridicule. Tous ces dessins sont inspirés d'images et

¹¹³ Figure 19 : Caricature : l'empereur François-Joseph et le kaiser Guillaume II, mai 1915, « Mon Journal n°1 ».

¹¹⁴ Figure 19 : Coupure de presse : Caricature « La voracité allemande. »

¹¹⁵ Figure 18 : « Têtes de boches. Souvenirs de guerre par Jacques Gogois. », 1918, « Mon Journal n°3 ».

de caricatures trouvées dans la presse. Jacques se contente très certainement de recopier ce qu'il voit tous les jours et partout. Des copies conformes aux images de la propagande qui révèlent l'efficacité de cette dernière sur l'enfant, mais aussi la part de conformisme de l'enfant à son égard. Déjà dans les premières années de la guerre se pose les limites de la réelle intériorisation de ces stéréotypes. Si Jacques nie dans ses dessins l'humanité de l'ennemi, s'il l'animalise et s'amuse de sa présumé stupidité, il faut sans doute plus y voir une soumission, un conformisme plutôt qu'une conviction sincère et profonde que l'autre est un être inférieur. Ainsi, les sentiments antiallemands varient selon les années. Cette haine connaît des usures et des résurgences qui s'expliquent par la confrontation « réelle » à la guerre : que ce soit à son humanité en 1915 ou à sa cruauté en 1918.

B. « *Leur façon de faire la guerre* »

La haine de Jacques à l'égard de l'ennemi s'appuie davantage sur la croyance sincère qu'il est un barbare sanguinaire et cruel. Pour comprendre la haine des populations envers les Allemands, il faut prendre en compte le rôle des « atrocités » commises par les troupes allemandes dans les premières semaines de la guerre en Belgique et dans le Nord de la France¹¹⁶. En effet, « le sens donné à ces « atrocités » est considérable dans l'engagement et l'investissement des populations [car] les faits avaient confirmé, et au-delà souvent des pires craintes initiales, que la signification du combat résidait décidément dans une lutte entre civilisation et barbarie. »¹¹⁷. Il est bien difficile cependant de savoir avec exactitude ce dont Jacques fut témoin au cours de cette période. Rappelons qu'en 1914, il n'a que sept ans, il écrit très peu et beaucoup de choses sont absentes de son journal. Peut-être, à Amiens¹¹⁸, a-t'il vu les réfugiés du Nord et de la Belgique fuir l'avancée de l'ennemi, peut-être a-t'il entendu les récits terrifiants qu'ils colportent alors, peut-être a-t'il lu dans la presse les articles amplifiant et diffusant ces témoignages. Quoi qu'il en soit, ces « atrocités » sont présentes dans son journal. Pour Jacques la barbarie de l'ennemi se manifeste dans ce qu'il appelle « *leur façon de faire la guerre* ». Une expression tirée d'une reproduction du célèbre dessin de Georges Scott - publié dans l'hebdomadaire *L'Illustration*, le 29 août 1914 - qu'il

¹¹⁶ HORNE John., KRAMER Alan, 1914, *les atrocités allemandes : la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, 2nd édition, Paris, Tallandier, 2005.

¹¹⁷ S. ADOIN-ROUZEAU, A. BECKER, 14-18. *Retrouver la Grande Guerre*, op.cit., p.122.

¹¹⁸ A l'été 1914, nombres d'hommes, de femmes, d'enfants passent par Amiens en tentant de fuir l'avancée ennemie, tout en colportant le récit inquiétant des « atrocités allemandes ».

insère à la fin de son premier carnet¹¹⁹. On peut y voir un soldat allemand coiffé du casque à pointe prenant la pose comme un chasseur devant le gibier qu'il vient d'abattre, le pied posé sur le corps ensanglanté et sans vie d'une jeune fille. On distingue autour de lui le corps d'un enfant et d'un prêtre. Derrière lui, une ville en flammes ainsi qu'une scène d'exécution d'otages. Ce dessin de propagande illustre les crimes d'« atrocités » perpétrés par les Allemands en Belgique quelques jours plus tôt¹²⁰. Jacques a donc bien connaissance des rumeurs qui circulent sur les « atrocités ennemies ». En insérant cette image de propagande à son journal, Jacques Gogois manifeste malgré lui son efficacité. En effet, les enfants comme Jacques, sont particulièrement réceptifs à ce genre de rumeurs : s'il ne la dessine pas, s'il ne l'évoque pas explicitement, la seule présence de cette image, sa conservation témoigne de la réception de son contenu. Jacques intériorise avec elle l'idée que les Allemands sont bel et bien des brutes sanguinaires tuant sans distinction femmes et enfants, incendiant les villes et exécutant sommairement des innocents pour leur seul plaisir. Tout au long de la guerre, Jacques recense les « crimes odieux » de l'ennemi. En particulier tout ce qui concerne la destruction et le pillage. A ses yeux, le signe de la barbarie de l'ennemi se trouve dans « *leur façon de faire la guerre* » : une guerre de destructions qui ne respecte ni les civils, ni les édifices religieux. Suite aux bombardements de la ville d'Albert et de sa basilique, Jacques fait un dessin de ces ruines qu'il intitule « *Ce que font les allemands* »¹²¹. La légende de ce dessin est révélatrice ; pour Jacques la *façon* dont les Allemands mènent la guerre est odieuse et marque définitivement le caractère barbare de leur nature. Le goût du pillage est, lui aussi, présent dans le journal de Jacques, comme l'atteste la présence de la caricature intitulée « L'inutile cadeau »¹²² dénonçant le pillage des populations françaises par les allemands. Particulièrement réceptif aux rumeurs, Jacques inscrit tout ce qu'il entend autour de lui et qui témoigne à ses yeux de la barbarie de l'ennemi et qui révèle la croyance sincère que les Allemands sont « ces boches » capables de tout. En août 1918, tandis que les villes et les villages du Nord de la France sont progressivement libérés par les alliés, Jacques écrit :

¹¹⁹ Figure 20 : reproduction du dessin de Georges Scott, « *Leur façon de faire la guerre* », publié dans l'illustration, le 29 août 1914.

¹²⁰ Le 25 août 1914 l'armée allemande incendie à Louvain la bibliothèque universitaire, le théâtre, ainsi qu'un grand nombre de maisons.

¹²¹ Figure 21 : Dessin de Jacques Gogois : « *Ce que font les allemands* » : la basilique d'Albert, « *Mon Journal n°1* ».

¹²² Figure 22 : Caricature « *L'inutile cadeau* », « *Mon Journal n°1* », 1914-1915.

« *Lille paraît-il a été entièrement miné par les barbares pour sauter quand les français entreront dans la ville* ». La conviction que les Allemands sont des barbares se manifeste aussi dans leur désignation, Jacques utilise le terme de « *boche* » bien sûr, mais les expressions « *barbare* » ou « *barbares de boches* » reviennent régulièrement, et ce jusque dans l'après-guerre.

A partir de 1914, Jacques Gogois exprime sa haine de l'ennemi. Il semble particulièrement convaincu que l'Allemand est un être inférieur, barbare et cruel tel que le lui décrit la propagande. Jacques est réceptif aux images le désignant, en témoigne la place qu'elles occupent dans son journal. Ainsi, au début de la guerre la parole de Jacques est en parfaite adéquation avec le discours de guerre. A aucun moment il ne doute de la culpabilité de l'ennemi. Toutefois son journal, parce que quotidien, met aussi à jour les limites de cette intériorisation. Au cours des années 1916-1917, Jacques exprime beaucoup moins cette haine : il ne dessine plus les Allemands, n'insère plus de caricatures, les insultes se font moins nombreuses, il reconnaît même son humanité. Il convient dès lors s'interroger sur la part réelle d'intériorisation de ce discours de haine et sa part de superficialité. La haine de Jacques à l'égard de l'ennemi semble davantage répondre à une soumission, un conformisme vis-à-vis de ce qu'on lui propose tous les jours et partout. La part de spontanéité est mince et la facilité de l'enfant à caricaturer l'ennemi ne signifie pas forcément qu'il en ait été profondément imprégné. Le journal de Jacques révèle un mélange de conformisme et d'intériorisation à l'égard du discours de guerre. Toutefois, cette haine de l'autre ressurgit avec force au cours de l'année 1918 et dans les années d'après-guerre. En se confrontant de près à la violence, la haine de Jacques atteint de nouveaux seuils, nous le verrons.

II. Une guerre idéale.

Le discours de guerre à destination des enfants s'appuie aussi largement sur l'exaltation patriotique. Face à l'Allemagne, la France se veut aussitôt la patrie du Droit, celle qui défend les intérêts des plus faibles et plus largement ceux de la Civilisation toute entière. Le journal de Jacques Gogois exprime ce même « patriotisme exemplaire et confiant »¹²³. La guerre est juste parce que réparatrice : elle venge la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine, elle est juste parce que défensive, elle est juste enfin parce qu'elle est une lutte du Bien contre

¹²³ MANON PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 36.

le Mal, de la Civilisation contre la Barbarie. Jacques exprime son patriotisme dans une confiance sans limites dans les combattants de la Grande Guerre. Jamais il ne doute de leur force, de leur volonté : il idéalise, exalte les combattants et le combat. La guerre retranscrite par Jacques est une guerre « rêvée », une guerre « idéale » où les Français sont toujours braves et victorieux et les Allemands toujours lâches et vaincus.

A. Une guerre juste

En premier lieu, la guerre de 1914 est juste parce qu'elle venge l'affront de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. En 1918, alors que la victoire se dessine, Jacques écrit : « *Les parlementaires allemands sont arrivés en France. Les manifestations ont éclaté en Allemagne aux portes de Sedan. La revanche de 1870 : Sedan, qui bientôt deviendra en notre pouvoir.* » (8 novembre 1918). A l'aube de la victoire, à l'heure où on commence à compter les morts et les dégâts, le jeune garçon rappelle le sens profond de la guerre. Plus que réparatrice, la guerre est défensive. Jacques n'en doutera jamais : la responsabilité est allemande. Ce « réflexe défensif » - lié au « surgissement du sentiment de nation »¹²⁴ et à l'idée d'une nécessité de défendre la nation et la civilisation - apparaît dès 1914 et perdure dans l'ensemble des sociétés belligérantes. Jacques, lui aussi, est convaincu que la guerre qu'il vit et pour laquelle ses frères se battent est défensive. En décembre 1915, il écrit : « *la France à demander à tous les Français de verser l'or pour, avoir la victoire, des maudits allemands qui nous ont déclaré la guerre.* ». A ses yeux c'est l'Allemagne qui porte l'entière responsabilité de la guerre. Un sentiment qui se manifeste aussi dans ses dessins ; lorsque Jacques dessine la guerre, ce sont toujours les Allemands qui attaquent les premiers tandis que les Français – et leurs alliés – défendent courageusement leurs positions. Dans « *Les champs d'aviation et derrière les lignes les allemands veulent attaquer nos lignes* »¹²⁵, ce sont les Allemands - reconnaissables à leurs casques et à la légende qui indique le camp de chacun des protagonistes – qui attaquent les lignes françaises.

La guerre est décrite aux enfants non pas comme une « simple guerre des patries et des peuples, mais comme une guerre de civilisations : il s'agit de sauver la civilisation véritable, supérieure contre une non-civilisation, inférieure. Et l'Allemagne incarne désormais la barbarie moderne [...] Un conflit pour une certaine conception de l'homme, dont la France

¹²⁴ S. AUDOIN-ROUZEAU, A. BECKER, 14-18. Retrouver la Grande Guerre, op.cit., p.115.

¹²⁵ Figure 23 : Dessin de Jacques Gogois « *Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemandes veulent attaquer nos lignes* », « Mon Journal n°1 », 1914-1916.

se veut porteuse »¹²⁶. Pour Jacques aussi, la guerre est une guerre du Droit que la France ne la mène pas que dans son propre intérêt mais au nom de la défense des petites patries. En décembre 1915, il écrit : « *Nous avons vu sur le journal, comme la Serbie est envahit par les boches, que les Serbes sont très malheureux. Les allemands bombardent leurs villes, les mamans serbes se sauvent avec leurs enfants, elle sont forcaient sur la route d'en abandonnaient. Nos soldats ont étaient à leurs secourent.* ». Cet extrait en témoigne, aux yeux de Jacques, la France défend les peuples opprimés et les populations désarmées : les enfants et les femmes. Dans la guerre de Jacques, la France est « le bras armé du droit, pour défendre les petites nations envahies, la Belgique et la Serbie. »¹²⁷. Pour le jeune garçon, il n'y a aucun doute, la guerre que mènent ses frères et son oncle est juste.

B. « *Nos vaillantes troupes* ».

Ce patriotisme ardent, se manifeste aussi par une confiance sans bornes à l'égard des combattants alliés, en particulier à l'égard des Français. Dans son journal, le jeune diariste ne doute jamais de la force et de la bravoure des « vaillants poilus », plus encore il témoigne de son admiration sans faille envers ceux qui se sacrifient pour le bien de tous. Le combattant de 1914-1918 est idéalisé, héroïsé.

Un patriotisme confiant

La confiance de Jacques dans l'armée française et plus largement dans les armées alliées est immense : à aucun moment il ne doute ou n'exprime ses doutes face à l'efficacité de ces troupes. Jamais de 1914 à 1918 il n'exprime ses doutes quant à la victoire des Français et de leurs alliés. L'enfant loue toujours chacune de leurs avancées, chacune de leurs prouesses et leur immense courage : lors de la dernière offensive allemande au printemps et à l'été 1918, Jacques écrit : « *ils furent repoussés, un peu, par nos vaillants fusillés marins* » (19 avril 1918), Villers-Bretonneux est « *reprit par nos vaillantes troupes* » (26 avril 1918), « *nos vaillantes troupes défendent avec acharnement* » (29 mai 1918). Aux yeux de Jacques, les combattants sont toujours braves, valeureux. Plus frappant encore, ce patriotisme exemplaire et confiant se traduit parfois en une surinterprétation des événements : lorsqu'il voit

¹²⁶ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants 1914-1918*, op.cit., p. 94-95.

¹²⁷ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p. 36.

passer des avions au-dessus de sa ville, le jeune garçon pense que ces derniers partent pour bombarder les villes allemandes comme en témoigne ce court extrait : « *En sortant de l'école j'ai vu une vaine d'avions Français, qui se dirigent vers l'Allemagne, c'est peut être pour bombarder les boches. Ils étaient très haut.* » (17 janvier 1916). La confiance, la foi de Jacques dans les troupes alliées est immense et même lorsque celles-ci sont en déroute, le petit garçon ne remet jamais en cause leur efficacité. Aussi lorsque Jacques dessine la guerre, les combattants français sont toujours victorieux : dans ses dessins de batailles aériennes¹²⁸, ce sont toujours eux qui mettent en fuite les Allemands

Les héros de la guerre

Le journal et les dessins de Jacques exaltent la valeur des combattants français. Pour Jacques, son journal est le meilleur moyen de faire honneur aux combattants de son pays. Ce sont d'abord aux petits exploits individuels et anonymes que Jacques fait référence. Ce sont d'abord ceux de ses frères, en particulier de Jean. En novembre 1917, il évoque fièrement la croix de guerre que son aîné reçoit : « *Nous avons reçu une lettre de Jean, il a la croix de guerre, avec citation à l'ordre de la division [...]* », « *Nous avons reçu une lettre de Jean, il nous a envoyé sa citation, il est très content d'avoir la croix de guerre* ». Jacques insiste aussi beaucoup sur la bravoure de ses filleuls de guerre : en mars 1916, alors que ces derniers ont participé à la défense du Fort de Douaumont, le mois précédent, il écrit : « *Il y a quelques jours j'ai su, par le fil de Madame Dufour (chef de mes filleuls) qu'il se sont bravement battent à Douaumont. Ils défendaient le fort.* » (21 mars 1916), il ajoute « *Le fil à madame Dufour a été décoré, pour son courage et sa bravoure, il a tenu tête, à une colonne d'allemands qui s'avancer* », une mention qui s'accompagne de l'article paru dans le *Progrès de la Somme* à l'occasion¹²⁹. Frères, oncles, filleuls sont admirés par le jeune garçon. Son journal est le principal lieu de l'expression de cette admiration sans faille, de cette croyance que la victoire est possible ne serait-ce que par l'excellence et le courage de ces hommes. Aussi, Jacques voue une immense admiration pour les grands « héros de guerre », en particulier pour les aviateurs. A plusieurs reprises, Jacques évoque les prouesses de ces « As » de l'aviation. En novembre 1916, il évoque la disparition de Roland Garros : « *Garros est prisonnier, il est entré de poursuivre un taube le taube s'est envolé dans les*

¹²⁸ Figures 25, 26, 27 : Dessins de batailles aériennes.

¹²⁹ Annexe 28 : Coupure de presse : citation du soldat Dufour et carte du fort de Douaumont.

lignes allemandes, Garros n'avais pas d'essence » (19 avril 1915). Il insère des coupures de presse qui les évoquent comme celle qui annonce « la mort du héros D'Essen et de Munich »¹³⁰.

C. Imaginer, dessiner les combats.

Imaginer la guerre, c'est aussi en imaginer les combats, les batailles. Jacques écrit très peu à ce sujet, en particulier lorsqu'il est très jeune, il s'exprime alors plutôt par le dessin. Dans plusieurs dessins, l'enfant représente les combats, tels qu'il les imagine. Des représentations souvent en adéquation avec le discours de guerre, mais qui s'affranchissent aussi parfois de ce qu'on tente de lui inculquer partout et tous les jours.

Des combats idéalisés.

La plupart des dessins de Jacques témoignent d'une forme d'idéalisation du combat. La guerre telle que Jacques l'imagine est une guerre aérienne, manichéenne où les Français sont braves, les Allemands lâches, une guerre sans mort et sans blessé, sans boue, et sans rat. Une guerre bien loin des réalités des tranchées et de mort anonyme si typique du premier conflit mondial, qui révèle de l'efficacité du discours de guerre sur le petit garçon. Nous l'avons vu, pour Jacques, la guerre est avant tout une lutte entre le camp de Bien et celui du Mal. Une vision manichéenne retranscrite dans ses dessins de batailles où les Français sont toujours braves et victorieux et les Allemands, toujours lâches et vaincus. Dans ses dessins de batailles aériennes, ce sont toujours les Français qui mettent en déroute les Allemands. Dans « *Bataille aérienne : Un biplan français à la poursuite d'un « taube* »¹³¹ une ligne continue indique que l'avion français vise l'avion ennemi, juste avant qu'il n'explose. Dans « *Combat aérien* »¹³², l'avion allemand est en feu, il s'effondre, la tête en bas, tandis que l'avion français vole victorieusement au-dessus de lui. Enfin, dans une série de trois dessins¹³³, Jacques représente à chaque fois la victoire des Français sur les Allemands, les avions très détaillés sont explicitement différenciés, pour qu'il n'y ait aucune confusion possible. Jacques exprime sa confiance sans failles dans les combattants et les aviateurs français, il

¹³⁰ Annexe 28 : Coupure de presse « La mort du héros d'Essen et de Munich »

¹³¹ Figure 25 : Dessin de Jacques Gogois, « *Bataille aérienne : Un biplan français à la poursuite d'un « taube* »,

¹³² Figure 26 : Dessin de Jacques Gogois, « *Combat aérien* », « *Mon Journal n°2* », 1917. « *Mon Journal n°1* », 2 avril 1915.

¹³³ Figure 27 : Série de trois dessins Jacques Gogois de batailles aériennes, « *Mon Journal n°2* »

illustre à la fois leur courage, leur bravoure mais aussi leur excellence. Aucun de ses dessins ne représente la mort, le sang. La guerre est propre, sans victimes et sans blessures. L'omniprésence de ces dessins de guerre aérienne témoigne de la fascination de l'enfant pour ces appareils. On retrouve cette lutte entre deux camps bien distincts dans un dessin bien plus ancien, réalisé entre 1914 et 1915. Réalisé vers l'âge de huit ans ce dessin est beaucoup plus spontané, symbolique. Jacques l'intitule : « *Les champs d'aviation est derrière les lignes. Les allemands veulent attaquer nos lignes* »¹³⁴. Mélange de combat aérien et de combat terrestre, ce dessin oppose les Allemands et les Français. Pour qu'il n'y ait aucune confusion possible, Jacques identifie clairement les protagonistes : les mentions « allemand » et « français » sont présentes aux côtés de chacun des avions et de chacun des personnages. L'ennemi est aussi identifiable par son casque à pointe : « l'élément essentiel dans l'identification de l'ennemi »¹³⁵. Jacques fait clairement la distinction entre deux camps, une distinction dont la raison est évidente : « il s'agit bien de souligner l'opposition manichéenne entre un camp du Mal et celui du Bien »¹³⁶. Comme le titre l'indique explicitement ce sont « *les allemands qui attaquent nos lignes* », on retrouve ici l'idée d'une guerre défensive avec un agresseur et un agressé. En reproduisant l'antagonisme entre le Bien et le Mal, Jacques montre aussi que les « gentils » tuent les « méchants » : l'ennemi est vaincu, ce sont les Français qui mettent en déroute les Allemands. Courageusement, ils repoussent l'ennemi derrière leurs lignes, en effet les blessures et les morts sont plus nombreux du côté allemand. Dans ce même dessin, Jacques met en scène une guerre d'hommes à hommes qui se font face et qui se voient. La plupart des combattants sont à découvert. Français et Allemands se trouvent à quelques mètres les uns des autres, ils se voient et se visent. Jacques dessine les trajectoires des projectiles : les torpilles lancées par les avions atteignent leur cible : elles visent, tombent puis explosent. La mort donnée n'a rien d'anonyme. Pour Jacques, on sait et on voit qui l'on tue à la guerre. La guerre anonyme et lointaine si typique de la Grande Guerre, Jacques ne la représente pas. Cette scène est très loin de la réalité des combats. Une représentation qui s'explique peut-être par l'ignorance de la façon dont se déroulent les combats, peut être aussi Jacques considère que la guerre dans un trou est bien moins héroïque, bien moins glorieuse

¹³⁴ Figure : « Le champ d'aviation est derrière les lignes. Les allemands veulent attaquer nos lignes », « Mon Journal n°1 », 1914-1916.

¹³⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p.146.

¹³⁶ *Ibid*, op.cit., p.147.

que la guerre et la mort à découvert. Sa représentation va ici à l'encontre « du discours déculpabilisant sur la guerre moderne, anonyme et lointaine que les enfants peuvent entendre autour d'eux. »¹³⁷ Manon Pignot et Rolland Beller soulèvent une autre hypothèse : les enfants, à travers leurs dessins et la représentation d'une guerre d'hommes qui se font face expriment aussi « leur choc de la découverte de la dimension interpersonnelle de la violence de guerre »¹³⁸. Il en va peut-être de même pour Jacques qui, dès lors, assimilerait la guerre au meurtre et « redonnant à la mort au front sa dimension meurtrière fondamentale. ». Enfin, aucun des dessins de Jacques ne représente les combats et les conditions de vie des hommes dans les tranchées, cette réalité est totalement absente de son journal. Une absence étonnante qui peut-être indique que Jacques ne connaît pas, ou très partiellement, la vie quotidienne des soldats sur le front. Pourtant, les dessins des enfants de 1914-1918 attestent généralement de l'inverse. En effet, d'après l'étude des dessins des petits parisiens de Montmartre¹³⁹, Manon Pignot souligne que les « enfants semblent avoir connaissance de la vie quotidienne au front. »¹⁴⁰ : ils insistent sur les rats, le manque de sommeil, l'univers sonore du front et dessinent parfois les corps sans sépultures, dévorés par les corbeaux. Le silence de Jacques s'explique peut-être par celui de son frère qui n'évoque jamais les conditions de vie au front et qui assure toujours dans ses lettres son bon état de santé et son bon moral, même lorsqu'il se trouve à Verdun. Pour Jacques, la vie dans les tranchées a pu rester relativement idéalisée, telle que la lui présentait la propagande et le discours de guerre. Ce silence peut aussi être interprété comme une forme d'autocensure, conscient d'être lu et observé Jacques contrôle ce qu'il dépose dans son journal. Bien sûr nous ne disposons que de très rares dessins et s'ils ne reflètent pas cette réalité, rien ne prouve que Jacques n'est véritablement pas eu connaissance des conditions de vie du front. Il serait sans doute illusoire de croire que Jacques n'ait absolument pas connaissance de ces réalités, en particulier dans la mesure où il se situe à proximité des zones de combat, notamment en 1916 alors que la bataille de la Somme fait rage à quelques kilomètres seulement de chez lui.

¹³⁷ Manon PIGNOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p.93.

¹³⁸ *Ibid*, op.cit., p.148.

¹³⁹ Le fond de dessins conservé au Musée du Vieux Montmartre, réalisé entre 1914 et 1918 dans les écoles des rues Saint-Isaure et Lepic étudiés par Manon PIGNOT dans *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit.

¹⁴⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.137

Dessiner la mort et la violence.

En effet, si Jacques ne semble pas tout connaître des conditions de vie des soldats et des combats eux-mêmes, il sait très bien que l'on meurt à la guerre, plus encore il sait de quelle manière on meurt à la guerre. La mort et la violence ne sont pas absentes de ses dessins. Réalisé entre 1914 et 1915 - soit entre 7 et 8 ans - « *Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemands veulent attaquer nos lignes* » est l'unique dessin dans lequel Jacques met en scène la violence des combats et la mort. La couleur rouge domine ; le sang, les cadavres, les flammes, les explosions sont les seuls éléments en couleur. Jacques représente les blessures infligées : essentiellement à la tête¹⁴¹ et aux membres. Elles sont provoquées par les obus des canons et les torpilles des avions : des armes qui dispersent les corps, éparpillent les membres. A droite, on peut voir un groupe de soldats français sur lequel tombe une torpille¹⁴² : six sont blessés, le sang coule à flot autour de leur corps, l'un d'entre eux explose sous l'effet du bombardement, on ne distingue que des morceaux de son corps, ses membres sont éparpillés. C'est ici l'effet de masse – plusieurs victimes pour une seule torpille – que l'enfant représente. A gauche, une scène similaire est représentée, cette fois dans le camp ennemi¹⁴³. Un canon français vise et tire sur les Allemands. Cinq combattants sont touchés, l'un est blessé à la tête, l'un est couché, l'autre tombe, deux autres explosent, on distingue parmi leurs membres deux petits casques à pointes. La représentation des corps dispersés, des blessures à la tête et aux membres n'est pas un hasard, elle est évidemment liée au thème des amputations et des mutilations. Des blessés et des mutilés de guerre, Jacques en a rencontrés nous l'avons vu, cette réalité est extrêmement présente dans sa vie, Jacques le sait, on meurt à la guerre et de façon extrêmement violente. Cette violence est aussi présente dans le ciel, avions français et allemands luttent avec acharnement, à droite on distingue des personnages qui tombent de leurs avions, l'enfant indique en légende qu'il s'agit d'« allemands en feu », en effet, on retrouve une fois encore leurs casques qui tombent avec eux. L'extrême violence de ce dessin témoigne de la connaissance de la violence des combats. La minutie, le goût pour le détail macabre font échos à beaucoup de dessins d'en-

¹⁴¹ Figure 23 : « *Le champs d'aviation est derrière les lignes. Les allemands veulent attaquer nos lignes* » : n°1 blessure à la tête

¹⁴² Figure 23 : « *Le champs d'aviation est derrière les lignes. Les allemands veulent attaquer nos lignes* » : n°3 : détails explosions dans le camp français.

¹⁴³ Figure 23 : « *Le champs d'aviation est derrière les lignes. Les allemands veulent attaquer nos lignes* » : n°3 détails explosions : n°2 : détails explosions dans le camp allemand.

fants en guerre. Une violence analysée par Rolland Beller comme « l'expression d'une certaine forme de jouissance inconsciente » à représenter la violence et la mort. C'est aussi cette violence extrême qui nous indique que ce dessin a été réalisé très tôt. Les dessins réalisés plus tard sont beaucoup plus policés, plus autocensurés : l'enfant cherche davantage à « atteindre l'exactitude de l'objet représenté. »¹⁴⁴ et peu à peu ses dessins perdent une grande partie de leur dimension symbolique. Aussi, on ne retrouve plus cette violence et on observe au fil des années la « frontière qui interdit de laisser passer les émotions pulsionnelles inconscientes parce qu'elles sont irrecevables ». Ainsi, les dessins de Jacques sont l'objet d'un mélange de scènes convenues, encadrées par le discours et la propagande et de ce que Jacques connaît et perçoit de la réalité des combats. Sa vision du combat reflète à la fois la force du discours de guerre et son intériorisation par Jacques, qui met en scène une vision profondément manichéenne du combat où les hommes se font face, mais aussi sa connaissance de la violence et l'impact qu'elle exerce sur le petit garçon, entre une certaine fascination et le choc de la dimension profondément meurtrière de la guerre.

Le journal de Jacques, comme chacun de ces dessins donne la mesure de l'assimilation du discours de guerre. Il révèle l'extraordinaire efficacité de la propagande sur le petit garçon, en particulier au début de la guerre, lorsqu'il est encore très jeune. Aussitôt et pour longtemps, Jacques s'insère parfaitement au cœur des systèmes de représentations des Français et partage les sensibilités des sociétés belligérantes de son temps. Jacques ne doute pas de la légitimité de la guerre, encore moins de la culpabilité des Allemands. Pourtant, son journal mais à jour des limites. Dès 1916, l'enfant exprime moins sa haine à l'égard de l'ennemi, il ne l'exprime pas explicitement, mais il semble émettre des doutes, des incertitudes à l'égard de cette vision manichéenne de la guerre. A cet égard le journal de Jacques restera tout au long de la guerre ambiguë. S'il parvient à reconnaître momentanément l'humanité de l'ennemi, son journal reste le lieu privilégié de l'expression de sa haine de l'autre qu'il ne cesse à aucun moment de considérer comme un « boche », barbare et cruel.

¹⁴⁴ Aubeline VINAY, *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et de l'adolescent*, 2^e édition, 2004, p.19.

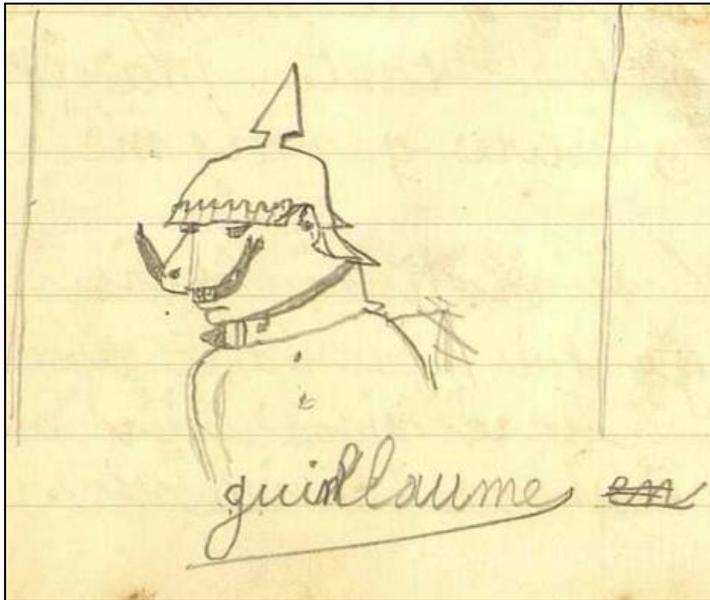


Figure 17: Dessin de Jacques Gogois, « Guillaume », novembre 1914, « Mon Journal n°1 ».

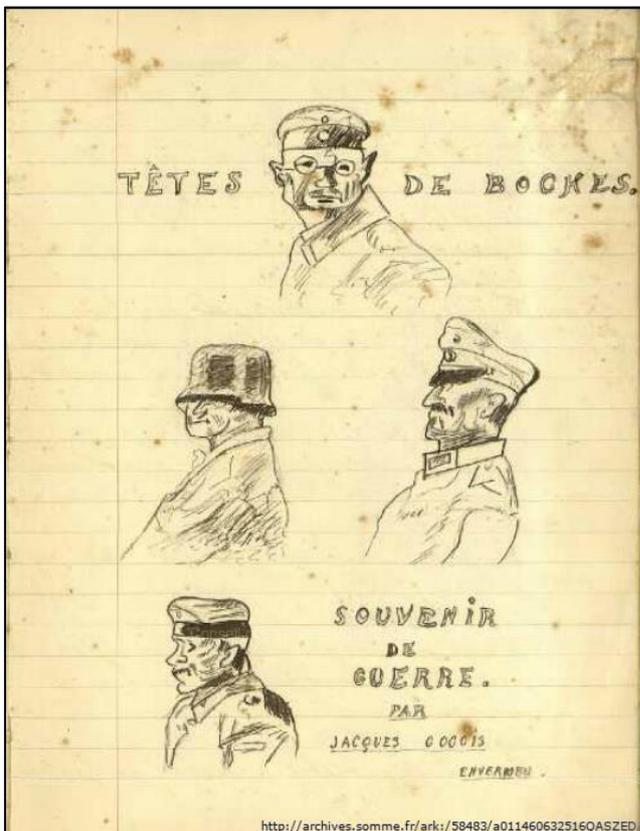


Figure 18: Dessin de Jacques Gogois « Têtes de boches. Souvenir de guerre. », Juillet 1918, « Mon Journal n°3 ».

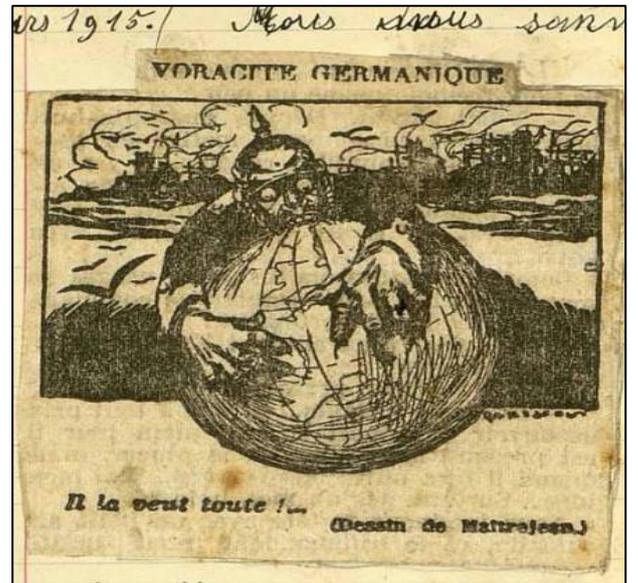


Figure 19: Caricatures de presse

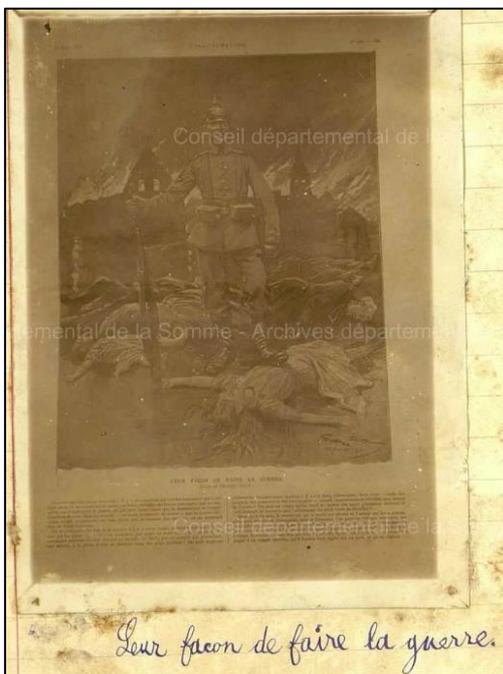


Figure 20: » Leur façon de faire la guerre »

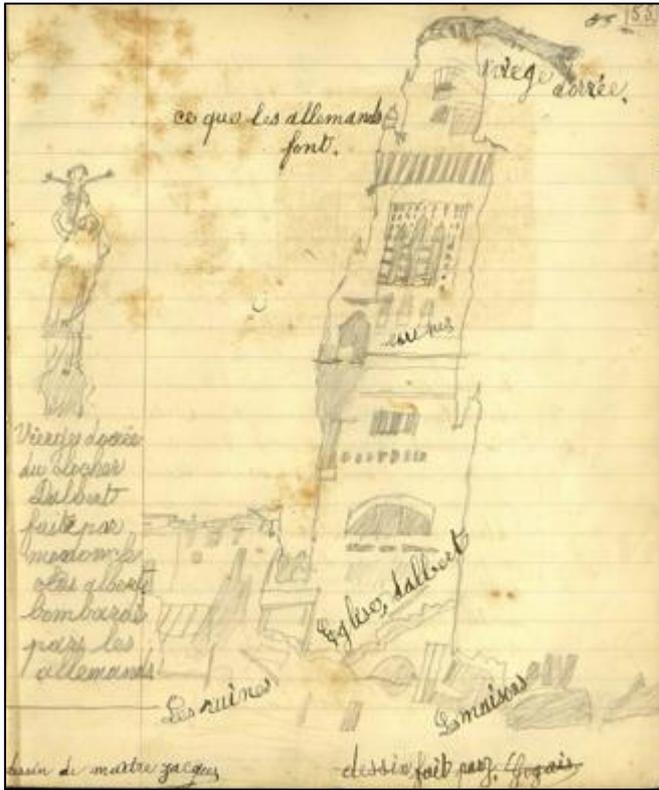


Figure 21 : Dessin de la Basilique d'Albert « Ce que les allemands font », « Mon journal n°1 »



Figure 22 : Caricature : « L'inutile cadeau », « Mon Journal n°1 »

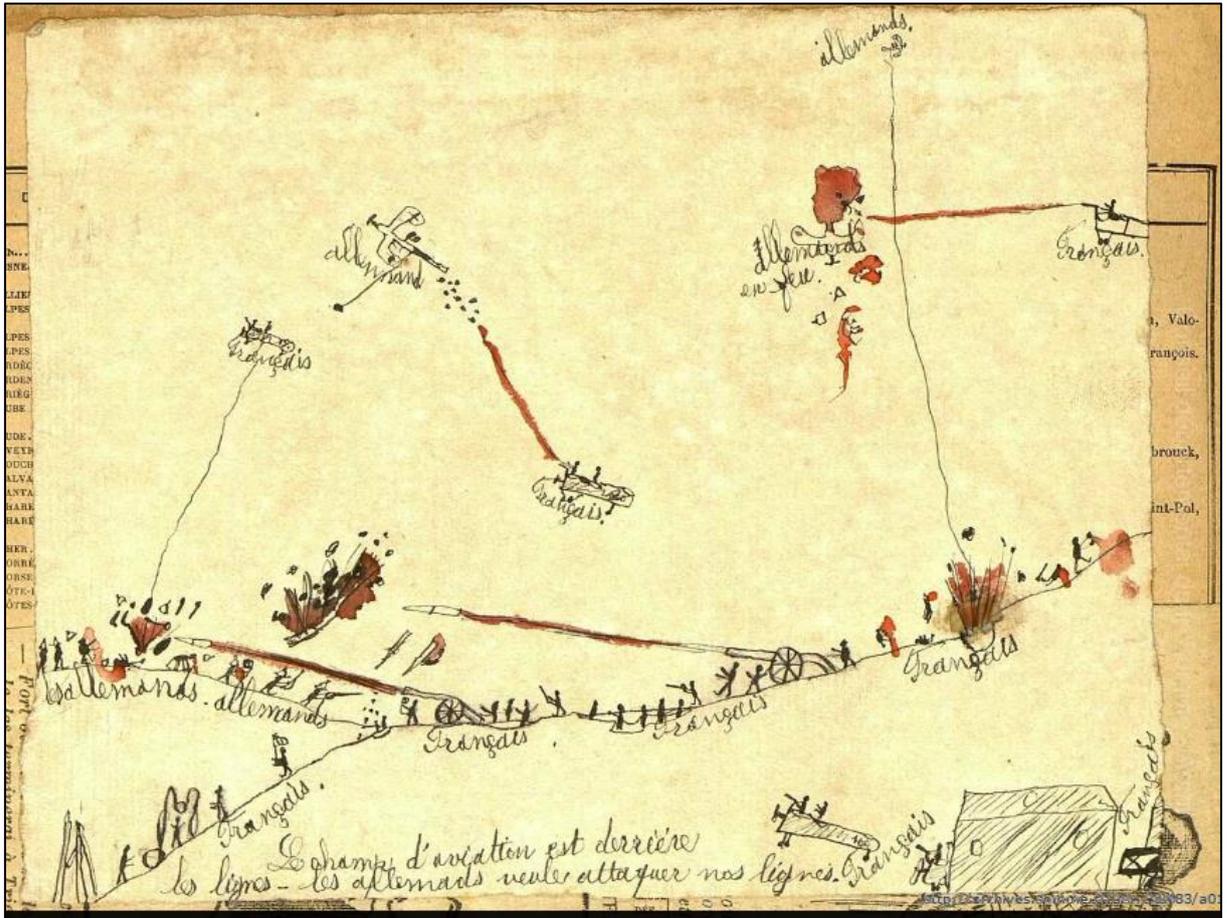


Figure 23 : Dessin de Jacques Gogois, « Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemands veulent attaquer nos lignes. », « Mon Journal n°1 », 1914-1915.



Figure 24 : Détails : « Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemands veulent attaquer nos lignes. », « Mon Journal n°1 », 1914-1915

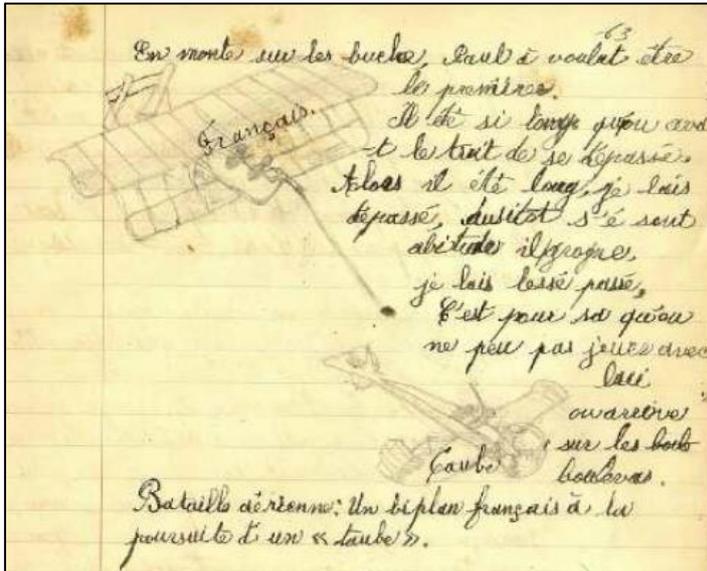


Figure 25: Dessin de Jacques Gogois, « Bataille aérienne : un biplan français à la poursuite d'un « taube ». », « Mon Journal n°1 », 2 avril 1915.

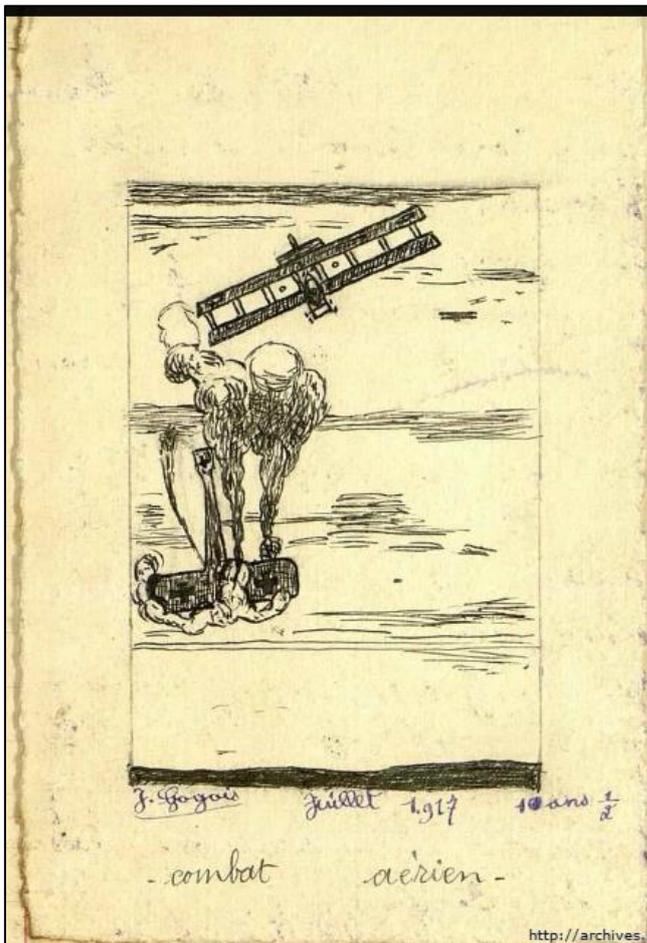


Figure 26: Dessin de Jacques Gogois, « Combat aérien », « Mon Journal n°2 », 1917.



Figure 27: Combats aériens, Jacques Gogois, « Mon Journal n°2 »,

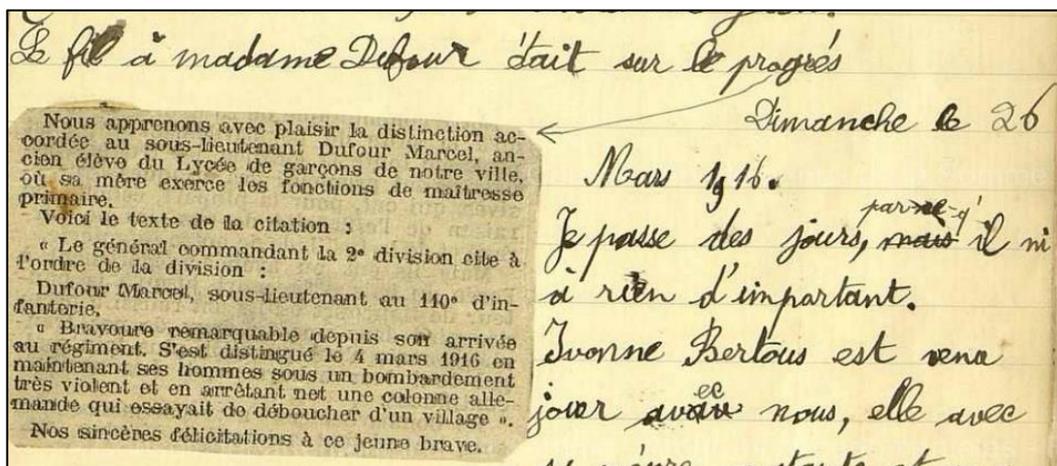


Figure 28 : Les filleuls de Jacques à Douaumont, mars 1916

Chapitre V. L'investissement personnel et familial de Jacques : entre autonomie et conformisme.

Si l'école a fourni un cadre efficace à la mobilisation de Jacques Gogois, c'est aussi à la maison, en famille que le petit garçon est invité à s'investir en faveur de l'effort de guerre. Si, lorsqu'il est très jeune, son investissement reste encadré, il semble peu à peu se dégager d'une consigne familiale explicite. On observe dans son journal des formes d'engagement plus personnelles, plus autonomes. En effet, comme le souligne Manon Pignot « à côté des formes d'expressions encadrées, suscitées par l'école, les jouets et les loisirs, on peut observer l'existence de pratiques de mobilisation indépendantes d'une consigne formelle »¹⁴⁵. Des formes d'auto-mobilisation qui révèlent l'extraordinaire efficacité du discours de guerre sur l'enfant qui volontairement cherche à prendre part à l'immense conflit en cours. A bien des égards, le journal de Jacques est celui d'un « petit poilu de l'arrière », d'un enfant exemplaire tout entier dressé dans la lutte pour la victoire. Et pourtant, le journal de Jacques porte aussi en lui les limites de cet investissement : de la mise en scène de soi, au désir de plaire aux adultes en passant par des signes de lassitude et de désintérêt.

I. Une enfance docile ?

A la lecture de son journal, Jacques Gogois apparaît comme un enfant particulièrement bien intégré à la guerre. Tout indique que le petit garçon a été fortement et durablement mobilisé dans l'univers sacrificiel de la Grande Guerre. Jacques semble bien appartenir à cette « enfance docile » décrite à l'époque par les adultes, persuadés d'une « enfance toute entière dressée dans la seule pensée de la défense patriotique »¹⁴⁶. L'engagement de Jacques en dehors du cadre scolaire est immédiat. Dès les premiers mois de la guerre, le petit garçon envoie des lettres aux hommes mobilisés – à son oncle – il rend visite aux blessés de l'hôpital Saint-Martin, il prépare des paquets aux enfants réfugiés de Merlimont etc. Son investissement est immense, son enthousiasme aussi. Il s'intègre, dans un premier temps,

¹⁴⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 87.

¹⁴⁶ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, op.cit., p.228.

dans le cadre familial où règne une atmosphère sacrificielle importante. Ainsi, chacune de ses actions reste encadrée par sa famille, notamment pas les femmes qui l'entourent.

A. La mobilisation familiale

La famille de Jacques semble être tout particulièrement active dans l'effort de guerre. Augustine, sa mère, prépare régulièrement des paquets pour les blessés, elle tricote pour les soldats du front et sans doute participe-t-elle aux œuvres de charité comme le Tricot du soldat mis en place à Amiens dès le mois de novembre 1914¹⁴⁷. C'est aussi Marie Roze, la tante de Jacques – et sœur cadette d'Augustine – qui semble s'investir corps et âme dans l'effort de guerre. C'est surtout elle qui pousse Jacques et Thérèse à s'engager, elle qui les incite à entretenir un journal et à y inscrire les faits de guerre. C'est donc dans ce cadre que Jacques participe, à son tour, à l'effort de guerre. En novembre 1914, quelques mois seulement après le début des hostilités, le petit garçon, alors âgé de sept ans, apporte des cigarettes aux blessés de l'hôpital, il écrit : « *Maman fé des cachenez pour les soldats. Thétrèse tous les dimanches vaporter du dessère pour les blessés moi géetté porter des cicarètes avec thétrèse.* ». Cet extrait révèle bien l'importance de l'entreprise familiale, chacun donne de son temps et de son énergie : les femmes tricotent et cuisinent et les enfants plus jeunes les suivent. C'est davantage Thérèse, alors âgée de onze ans, que l'on invite à s'engager ; chaque semaine la petite fille se rend à l'hôpital – a priori seule – pour apporter ses pâtisseries aux combattants blessés. Ici encore, on peut lire une spécificité féminine de l'expérience enfantine de la guerre. Thérèse semble doublement investie dans ce genre de petites actions : peut-être que, chaque dimanche, la fillette passe plusieurs heures à cuisiner avant d'aller porter ses desserts. Nous l'avons vu, les filles et les garçons sont particulièrement inégaux face à l'injonction au sacrifice et au discours culpabilisant de la guerre. La participation de Thérèse à l'effort de guerre est fondamentalement réduite parce que jamais elle ne risquera sa vie au champ d'honneur à l'inverse de son jeune frère dont la projection dans un avenir guerrier le dédouane momentanément. Son sentiment de culpabilité est double ce qui explique peut-être que Thérèse semble bien plus mobilisée que Jacques. Toutefois, on peut aussi y lire un simple facteur d'âge, Jacques est encore très jeune et peut-être est-il alors moins incité, moins contraint de participer activement à l'effort de guerre. Quoi qu'il en soit, Jacques, cette fois,

¹⁴⁷ Bruno BARBIER, *La Grande Guerre à Amiens*, Encrage Editions, Le courrier picard, Collection « Hier », Amiens, 1992, p.87.

accompagne – peut-être pour la première fois – sa sœur à l'hôpital. Rien de spontané ici, il ne fait aucun doute que c'est la mère de Jacques qui a poussé l'enfant à agir, ne serait-ce que par la fourniture des cigarettes. L'année suivante, une fois encore à l'occasion des fêtes de Noël, Jacques et Thérèse envoient des jouets et des livres aux réfugiés belges de Merlimont – où ils passent très souvent leurs vacances d'été – il écrit : « *Thérèse et moi nous avons envoyer pour les petits belges de Merlimont-plage : des jouets, des livres etc.. pour leur Noel.* ». Ce don de jouets et de livres achetés ou peut-être tirés de leur propre collection, si il répond sans doute à une demande parentale, révèle une fois encore l'enthousiasme et le zèle des deux enfants à s'engager auprès des éprouvés. Leur engagement auprès des enfants est particulièrement important, à plusieurs reprises Jacques les mentionne. Sans doute parce qu'il se projette en eux, qu'il est sensible à leur sort, il envoie régulièrement des petites sommes d'argent aux réfugiés de Merlimont. Cet engagement familial se lit aussi à travers la participation active aux différents emprunts nationaux. A en croire le journal de Jacques, lui et sa famille ont participé à chacun d'entre eux. Nous l'avons vu Jacques y participe à l'école mais à la maison aussi, il apporte avec chacun des membres de sa famille sa petite contribution. Le 17 décembre à l'occasion du premier emprunt, il écrit : « *nous dans notre maison, toute la famille à verser son or pour la victoire.* », le 15 octobre, il écrit : « *En ce moment il y un nouvel emprunt. Tous les français doivent verser leur or, pour que la France puisse acheter des munitions aux pays neutres* », une mention qu'il accompagne de l'affiche de ce « deuxième emprunt de la défense nationale »¹⁴⁸, enfin en 1918, à l'occasion du dernier emprunt de la guerre, il écrit : « *En ce moment il y a un 4^e emprunt : l'emprunt de la libération. J'ai donné 70-80t à l'emprunt comme Thérèse. Maman a donné beaucoup [...] en même temps on contribue à la victoire finale* » (7 novembre 1918). Ainsi – en dépit de l'absence de référence au troisième emprunt d'octobre 1917 – il semble que la famille de Jacques ait souscrit au nom de la défense nationale et de la victoire.

Ainsi, en dehors de l'école, c'est bien la famille qui offre à Jacques son principal vecteur de mobilisation. Au milieu des femmes de sa famille, Jacques est forcément amené à participer à son tour. Il accompagne dans un premier temps puis au fil des années, il participe activement aux efforts des siens. S'il reste ici encore encadré, l'enthousiasme de Jacques est réel et traduit une forme de générosité bien réelle. Toutefois, celle-ci s'incarne plus encore dans des formes d'engagement certes plus modestes mais bien plus autonomes.

¹⁴⁸ Figure 29 : Tract du Deuxième emprunt de la Défense nationale, « Mon Journal n°2 », octobre 1916.

A. Les petits sacrifices de Jacques : une générosité sincère ?

A côté des gestes et des expressions encadrés par l'école, les jeux, la famille, on observe chez Jacques des pratiques de mobilisation indépendantes d'une consigne formelle. Cette auto-mobilisation est d'abord économique. Dans les comptes qu'il tient à la fin de son second carnet, on s'aperçoit que le petit garçon sacrifie régulièrement une partie de son argent pour diverses œuvres de charité. Lacunaires pour les années 1915 et 1917, ils révèlent qu'en 1917, l'enfant consacre tous les mois quelques-unes de ses économies aux blessés de guerre. Après l'argent consacré à Antoine Léja et à Jean, c'est aux hommes revenus du front, blessés qu'il donne le plus. Ce don d'argent se fait aussi auprès des enfants éprouvés par la guerre ; réfugiés et orphelins occupent particulièrement l'esprit de Jacques. Même modeste, chacune des petites sommes que Jacques envoie est pour lui un sacrifice volontaire. Son carnet de comptes donne bien l'impression qu'il gère son argent et qu'il décide de ce qu'il en fait. Plus largement les formes d'auto-mobilisation de Jacques se lisent dans l'assiduité avec laquelle il entretient ses correspondances avec les hommes du front. Nous l'avons vu, Jacques écrit énormément et immédiatement – à son oncle d'abord, puis à Jean et à Antoine Léja – les longues heures passées à faire sa correspondance peuvent être, elles aussi, perçues comme une forme de sacrifice. Il s'agit pour Jacques de soulager les peines de ces hommes partis au front, isolés et dont les conditions de vie sont très difficiles. Jacques semble écrire ses lettres seul, sans qu'on le lui demande. A ces mêmes hommes, Jacques envoie régulièrement de son argent. Une fois encore son carnet de comptes en témoigne et c'est à Léja qu'il en envoie le plus - parce qu'il sait que le jeune homme est isolé et qu'il en a sûrement besoin - il en envoie aussi très régulièrement à Jean. Bien souvent, Jacques insère les récépissés des mandats¹⁴⁹ d'un franc ou deux comme pour témoigner de son engagement sans faille. Chacun de ses petits gestes, certes modestes, témoigne de la volonté sincère de Jacques de s'investir dans la guerre et plus particulièrement auprès de ceux qui, selon lui, en ont le plus besoin. Jacques fait preuve d'une générosité réelle.

En effet, cet empressement à donner toujours plus s'explique par la croyance sincère de pouvoir quelque chose, de pouvoir atténuer les souffrances des adultes et des éprouvés. Des gestes modestes aux yeux des adultes mais qui, pour Jacques, relèvent de véritables sacrifices. Jacques semble croire que ses dons et ses lettres soulageront les peines et les souffrances de ceux qui en ont besoin, comme chacune de ses souscriptions précipitera la

¹⁴⁹ Figure 30 : Exemple de mandats envoyés à Jean Gogois et à Antoine Léja., « Mon Journal n°2 ».

victoire finale. En décembre 1915, un extrait de son journal vient éclairer cette hypothèse. Indigné du sort de la Serbie - cette petite nation dont la France se veut la protectrice - Jacques inscrit dans son journal sa volonté d'apporter un peu de son aide et de son secours à sa population, il écrit : « *Nous avons vu sur le journal, comme la Serbie est envahit par les boches, que les Serbes sont très malheureux. Les allemands bombardent leurs villes, les mamans serbes se sauvent avec leurs enfants, elle sont forcaient sur la route d'en abandonnaient. Nos soldats ont étaient à leurs secourent. Nous, Marcel, Thérèse et moi leurs avons envoyaient chacun It avec une lettre, et maman 2t, sela à fait 5t ~~pour les sauvaient~~ pour les aidaient* ». On retrouve bien sûr, ici, l'idée d'une lutte menée contre la Barbarie allemande qui justifie aussitôt de venir en aide aux victimes innocentes. Jacques et ses frères et sœur mobilisent leurs quelques économies pour venir en aide aux femmes et enfants. Il semble que cette initiative soit celle des enfants et non celle de leurs parents. Le plus frappant sans doute ici est la mention « pour les sauvaient ». Si Jacques barre finalement d'un trait cette phrase, l'intention n'en est pas moins réelle. Jacques croit réellement pouvoir « sauver » la population serbe par son modeste don. En plus de ces petites sommes d'argent, les enfants Gogois envoient une lettre. Aux yeux des adultes l'envoi d'une lettre, si touchante soit-elle, n'influera en rien sur la situation des populations serbes. Pourtant aux yeux de Jacques, le simple fait de leur témoigner sa compassion et son soutien peut changer les choses. Cet extrait en témoigne, au début de la guerre Jacques est intimement persuadé de pouvoir quelque chose de son assistance. Et c'est aussi pour cette raison que son investissement est grand. On observe chez Jacques une réelle générosité, un sincère désir d'apporter son soutien et son aide à l'immense conflit en cours.

II. Les limites de l'investissement.

L'indiscutable soumission de Jacques aux exigences de la culture de guerre pourtant ne prouve rien. L'engagement profond de Jacques en faveur de l'effort de guerre s'accompagne, sans nul doute, d'un conformisme et d'une soumission à ce qu'il perçoit des attentes du monde adulte qui l'entoure. Que Jacques ait cru sincèrement à la barbarie de l'ennemi, à la réelle importance de son engagement ne fait pas de doute, pourtant celles-ci viennent se mêler à une volonté de plaire, à une quête d'approbation de la part des adultes. Maintenu dans un discours de guerre omniprésent et permanent, le jeune garçon n'a que peu d'échappatoire face à l'omniprésence de la propagande. Ainsi, il convient de s'interroger sur les

limites et les failles de ce discours de guerre qui a pu être aussi perçu par Jacques comme une contrainte et, plus encore, qui a pu s’effriter au fil des années face à l’embourbement du conflit et aux souffrances qu’il a engendrés.

A. Conformisme et mise en scène de soi.

Si le journal de Jacques est toujours en parfaite adéquation avec le discours de guerre, il serait illusoire de n’y voir qu’une preuve de la force de conviction de ce discours. En effet tout ce que Jacques écrit, dessine sur la guerre répond à des images, des représentations préexistantes. Dès lors, il faut voir chacun de ses dessins, chacune de ses lettres et chacun de ses récits comme des réponses aux convenances du discours de guerre et à ce qu’il perçoit des attentes des adultes. On constate qu’un grand nombre de ses dessins est en réalité des copies conformes à ceux de la propagande, comme celui de Guillaume II sous les traits d’un animal. Jacques ne l’a très certainement pas inventé, sans aucun doute a-t-il vu dans la presse une caricature similaire qui l’a frappée et qu’il a choisi de recopier dans son journal. Une telle conformité dans les images et les représentations révèle que la part de spontanéité est mince. Beaucoup d’entre eux donnent alors l’impression d’avoir été effectués sur commande. Finalement une telle exemplarité démontre aussi la « soumission de l’enfance aux exigences de la culture de guerre. »¹⁵⁰. Dans un second temps, si Jacques est réellement investi dans la guerre, sa mobilisation révèle aussi une part de conformisme lié au désir d’être approuvé par ses parents et surtout sa tante Marie Roze. En effet, comme le souligne Manon Pignot, « si des formes d’auto-mobilisation sont réelles, il existe aussi une part de conformisme lié à la volonté de plaire aux adultes. »¹⁵¹. Nous l’avons vu le poids de la famille est grand pour Jacques. Particulièrement bien intégrée à la guerre, elle le pousse sans cesse à s’investir lui aussi. Ce petit noyau d’hommes et de femmes exerce sur Jacques une immense pression. Aussi, même lorsqu’elles ne sont pas encadrées par une consigne formelle – comme l’envoi de lettres, de colis et de petites sommes d’argent - toutes ses petites actions sont valorisées, encouragées. Face à ces exigences immenses, on comprend bien que Jacques se soit autant investi. Sans aucun doute, Jacques a « enregistré la conséquence directe de sa sagesse et de ses bonnes actions » auprès de ses parents. C’est par exemple ce qui ressort au moment où Jacques affirme avoir retiré son chapeau sans en avoir reçu l’ordre. En réalité,

¹⁵⁰ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, « Chapitre IV. Epilogue. Ce qu’enfant pense », op.cit., p. 240.

¹⁵¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.98.

la part de spontanéité est mince, chacune des actions de Jacques est le fruit d'une convenance, d'un désir de plaire. Il est bien difficile alors de savoir qu'elle est la part réelle de sincérité dans ces gestes : la part de conformisme a sans doute été importante : certainement le petit garçon a valorisé les discours et les représentations que l'on attendait de lui plutôt que ce qu'il pense et ce qu'il ressent réellement. Jacques, comme bien d'autres enfants a très vite compris ce que les adultes attendaient qu'il fasse et pense et, dès lors, il s'est attelé à la tâche qu'on lui imposait. Cette quête d'approbation se lit aussi à travers son journal et la mise en scène de soi. Les productions de l'enfance sont toujours construites, parfois surveillées et parfois censurées. Elles sont, comme toutes les sources de l'intime, des « mises en scène de soi par soi »¹⁵² comme l'a souligné Michelle Perrot. Le journal de Jacques est lu par ses parents, sans doute, mais surtout par sa tante Marie Roze. C'est elle qui, en 1914, invite Jacques à entretenir un journal. Aussitôt et pour longtemps, elle le lit et le contrôle. Marie Roze observe Jacques écrire, elle corrige et commente ce qu'il y inscrit. Si le journal de Jacques est le lieu de l'expression de ses craintes et de ses joies, ce regard extérieur posé sur lui a sans aucun doute profondément influencé son contenu. Le journal de Jacques porte alors en lui, aussitôt, les limites de son engagement. Jamais il n'émet de doutes sur la légitimité de la guerre nous l'avons vu. Pourtant, il est possible que ces doutes ne soient pas là tout simplement parce que l'enfant ne pouvait – pour des raisons morales – les y écrire. Dans son journal, c'est donc aussi une certaine image de lui-même que Jacques écrit, celle d'une enfance exemplaire, attentive au sort des plus malheureux et sans cesse dressé dans la lutte de la patrie contre la barbarie. En somme, Jacques se présente à lui-même et aux autres comme l'enfant parfait que l'on attend et espère qu'il soit. La place qu'occupe la guerre dans son journal est aussi une réponse aux espérances du monde adulte à son égard, en particulier au début du conflit. Parfois, la guerre est là par défaut. Jacques dépose dans son journal des coupures de presse la concernant, sans y faire aucune mention, il se contente bien souvent d'inscrire quelques lignes évasives sur ce qui se déroule sur le front. La guerre est là, mais elle est loin. Son journal se rapproche alors plus de la « revue de presse que de l'écriture de soi ». On peut, dès lors, imaginer que c'est pour faire plaisir à sa tante que Jacques la mentionne. En effet, c'est parfois elle qui incite Jacques à écrire la guerre ; à la fin du mois de juin 1915, elle écrit à l'encre rouge dans le journal de Jacques : « *Explique ce que sont ces*

¹⁵² Michelle PERROT, « Introduction », dans Georges DUBY, *Histoire de la vie privée. T.IV. De la Révolution à la Grande Guerre*, p. 10.

photographies mon cher petit Jacques. Parles des examens de Marcel, de la grande marche militaire de Jean [...] de la journée des orphelins ce dimanche ». En mars 1916, elle écrit : « *Je suis contente de Jacques. Lui seul apporte régulièrement son journal. Je ne vois pas souvent ceux de Thérèse et de Marcel ! Détailles mon bon chéri ce que tu as envoyé à tes filleuls : mon colis à mes filleuls contenaient...* ». Conscient du regard posé sur lui, Jacques prend soin de son journal, il contrôle ce qu'il inscrit, met en valeur son engagement et la moindre de ses bonnes actions. Il sait qu'un journal plein et intéressant lui vaudra les félicitations et l'approbation de sa tante. Jacques comprend rapidement ce que l'on attend de lui, aussi, dans son journal, il se met en scène et joue sur le papier son rôle de « petit poilu de l'arrière ».

B. Une lassitude croissante.

Une autre limite se pose : si l'investissement de Jacques dans la guerre est réel, il n'est pas durable. Immédiatement et pour longtemps, Jacques répond aux exigences de la culture de guerre. Toutefois, au fil des années et à mesure que la guerre s'enlise, des signes de lassitude se font jour. Stéphane Audoin-Rouzeau, déjà dans son ouvrage fondateur, parle d'une « enfance autonome » capable de « conserver un regard largement indépendant sur la guerre, une guerre perçue à travers un prisme sensiblement différent de celui des adultes. »¹⁵³. Profondément soumis au discours de guerre, les enfants de 1914-1918 trahissent aussi leur lassitude, leur tristesse de la guerre et de son cortège de souffrances. Finalement, les études constatent « l'échec de la propagande à maintenir durant tout la durée du conflit la tension initiale dans l'encadrement de l'enfance. »¹⁵⁴. Un échec qui s'explique aussi par la lassitude des enfants eux même. On retrouve le même phénomène chez Jacques Gogois. Pourtant immédiatement et fortement bien intégré à la culture de guerre et à l'effort qu'elle exigeait, Jacques semble au fil des années se lasser, se démobiliser. A partir de l'année 1916, si ses gestes ne disparaissent pas totalement, ils se font beaucoup plus rares. Jacques n'évoque plus l'hôpital Saint-Martin, ni l'envoi de dons aux petits réfugiés de Merlimont. En 1917, la fracture est plus grande encore, Jacques écrit déjà moins à son filleul de guerre. Enfin, l'année 1918 marque cette fois une rupture nette. En expérimentant la guerre par le biais terrible de l'exode et contraint durant plusieurs mois de vivre une vie de réfugié,

¹⁵³ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, op.cit., p.146.

¹⁵⁴ *Itib*, op.cit., p.80.

le jeune garçon exprime plus explicitement son désir de voir la guerre enfin se terminer. En se confrontant à la guerre de plus près, en découvrant la menace du bombardement, celle de l'absence des frères et face à l'embourbement du conflit, l'investissement de Jacques s'affaiblit, s'amenuise. Au fil du temps, l'étau qui enserrait Jacques, jusque dans ses derniers retranchements, semble se desserrer. La guerre est, peu à peu, devenue quotidienne et ce qui était nouveauté n'est plus que normalité : Jacques apprend à vivre au milieu des combattants, à proximité des blessés et des réfugiés. Sans doute aussi, Jacques comprend au fil du temps que son investissement n'a pas d'impact sur la guerre et que, malgré ses dons, malgré ses sacrifices rien ne change et la guerre continue. Le désir de participer à une victoire qui n'arrive jamais s'amenuise. Alors que Jacques Gogois était l'un de ses enfants particulièrement mobilisé, investi dans le conflit, la propagande et les tentatives de mobilisation n'ont pas suffi à le maintenir durablement dans la guerre.

Aucun des gestes et des actions de Jacques, de la plus encadrée à la plus autonome, n'est spontanée et même lorsque Jacques croit s'échapper aux consignes des adultes, il reste cadré par le discours de guerre. Il faut alors considérer ces actions comme « des gestes autonomes, inspirés par le climat de mobilisation, dans une atmosphère sacrificielle et héroïque. »¹⁵⁵ et qui demeurent des réponses aux convenances, en particulier à celles des adultes qui l'entourent. C'est dans ce mélange que réside la vérité de l'expérience de mobilisation de Jacques : entre une intériorisation sincère du discours de culpabilisation et la recherche de l'approbation des adultes à travers la mise en scène de soi.

La particularité de la Grande Guerre a été de provoquer un effort immédiat, massif et délibéré pour mobiliser les masses enfantines. Dès 1914, elle imprègne l'univers de Jacques. Au début du conflit, l'enfant est convaincu de la légitimité de la guerre qui justifie tous dès lors tous ses sacrifices. Son journal l'atteste, il y eut une part réelle d'intériorisation du discours de guerre. Toutefois celle-ci vient se mêler à des formes de conformisme. Si Jacques croit sincèrement pouvoir apporter sa contribution à la victoire, c'est aussi un moyen pour se sentir valorisé et être valorisé auprès des adultes qui l'entourent. De même la haine qu'il manifeste à l'égard de l'ennemi, la facilité avec laquelle il le caricature semble parfois plus relever d'un conformisme plutôt que d'une croyance sincère qu'il est un être inférieur et barbare. Comme l'a souligné Manon Pignot, « il n'y a rien de contradictoire entre ces deux

¹⁵⁵ Itib, op.cit., p. 87.

attitudes, participer de manière autonome à un effort généralisé et y recherché l'approbation des adultes sont les deux versants du même phénomène de mobilisation. »¹⁵⁶. C'est donc là, entre ces deux attitudes, que réside la vérité de l'expérience de guerre de Jacques Gogois. Comme l'explique très bien Stéphane Audoin-Rouzeau « le mélange de conformisme héroïque et d'autonomie paraît exprimer assez bien ce que représenta la condition d'enfant en guerre. Cela montre que les thèmes de la propagande étaient pour une part intériorisés et d'une autre retravaillés de manière imprévisible par les enfants. »¹⁵⁷. Toutefois, cette « guerre rêvée » vient se heurter à la « guerre réelle », la guerre expérimentée au quotidien. Une expérience sur le temps long qui induit des mutations importantes du rapport de l'enfant au conflit. Car pour Jacques, la guerre n'est en rien passagère comme elle n'est en rien lointaine, il la subit, la vit de près, l'expérimente au quotidien. C'est ce que nous tâcherons de voir dans une seconde partie.

¹⁵⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 98.

¹⁵⁷ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants. 1914-1918*, op.cit., p. 246.

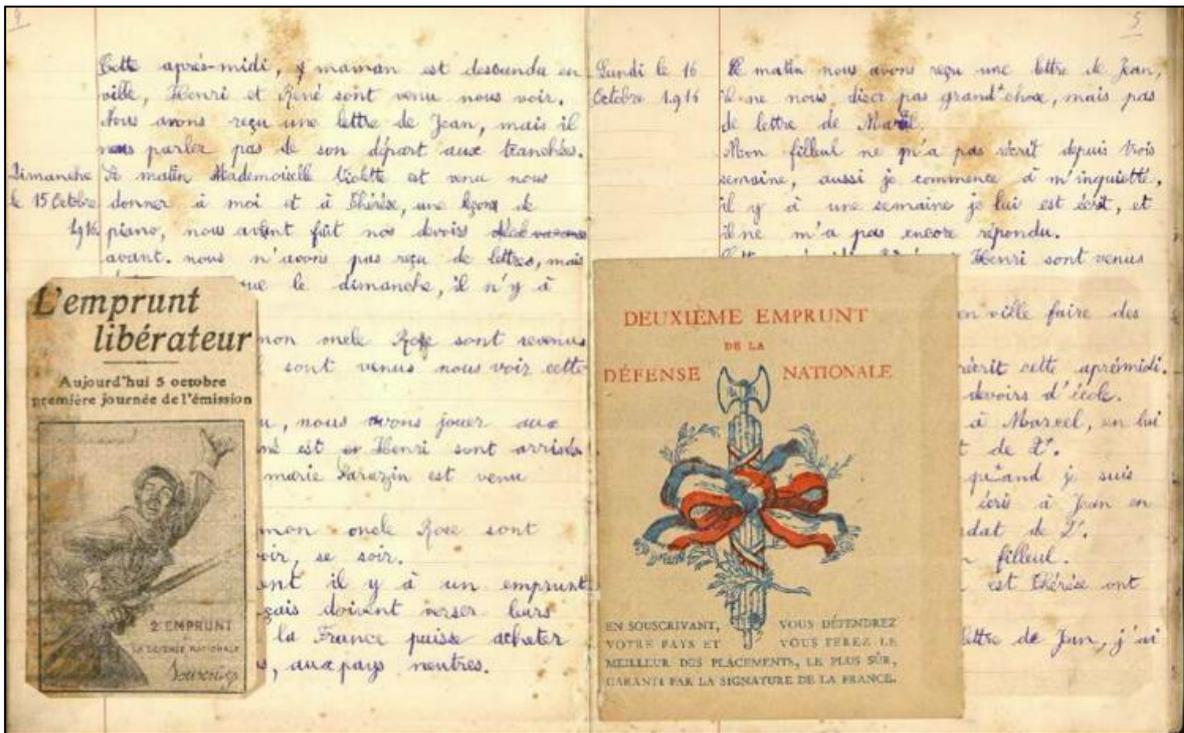


Figure 29: Tract du Deuxième emprunt de la défense nationale, « Mon Journal n°2 », octobre 1916

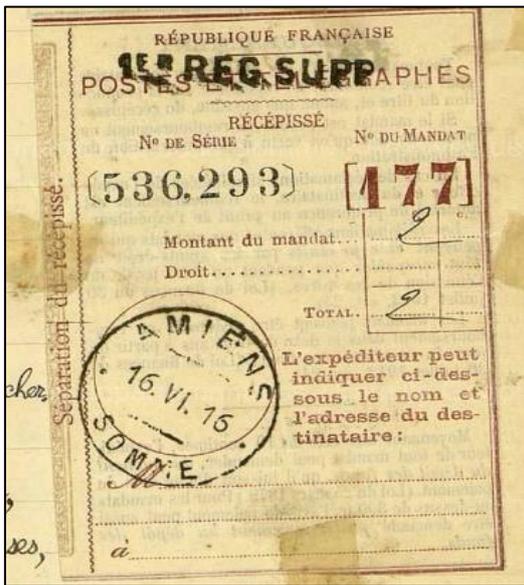
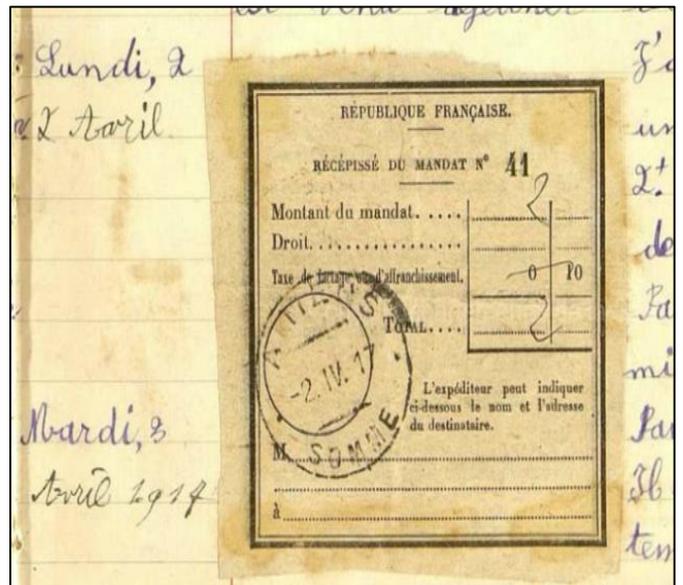


Figure 30: Mandats envoyés à Jean Gogois, « Mon Journal n°2 », Mars-Juin



Mandat envoyé à Antoine Léja, « Mon Journal n°2 », avril 1917

Partie II. La « guerre réelle » de Jacques Gogois.

Une fois le conflit installé, Jacques Gogois doit apprendre à vivre en guerre. Le conflit vient bouleverser son quotidien, et entraîne des modifications de son mode de vie. Le passage d'une guerre « rêvée » à une guerre « réelle » induit aussi des bouleversements dans ses représentations de la guerre. Jacques n'est pas épargné par la guerre. Comme beaucoup de ses petits contemporains, il commence une longue et anxiogène expérience affective de la guerre. En juillet 1915, son frère, Jean, s'engage dans la cavalerie et quitte le foyer familial. Une expérience renforcée en avril 1918 par le départ de son second frère, Marcel. Cette absence entraîne une modification profonde de la cellule familiale, une reconfiguration des rapports de chacun en son sein. La guerre s'invite aussi de façon plus concrète dans la vie du petit garçon. A Amiens, Jacques est, plus que d'autres, confronté à sa réalité. Ville de l'immédiat arrière-front, Amiens vit au rythme des batailles et les combattants font désormais partie du paysage. Jacques doit apprendre à vivre avec des hommes venus du monde entier. A travers eux, il découvre la violence des combats : les mutilés, les blessés de guerre constituent une vision encore inconnue de la guerre. A Amiens, Jacques découvre aussi l'ennemi, qu'il déteste tant, une rencontre qui l'amène à une nouvelle réflexion sur son humanité. Apprendre à vivre en guerre, c'est aussi en expérimenter la violence. Dès 1914, Jacques doit faire face aux bombardements. D'abord objet de sa curiosité, le bombardement devient, au fil des années une source d'angoisse quotidienne. Cette violence atteint son paroxysme au printemps 1918, date fondatrice de l'expérience de guerre de Jacques. La dernière offensive allemande, la menace qui pèse sur Amiens contraignent l'enfant à fuir, sous les bombes, laissant tout derrière lui. L'exode marque une rupture. Jacques passe la fin de la guerre en « exil » à Envermeu, en Normandie, où son engagement et son patriotisme cèdent la place à un sentiment de lassitude, de tristesse vis-à-vis du conflit et de ses souffrances. Le journal de Jacques dégage une souffrance indéniable, toutefois il s'agira aussi d'étudier les moyens de dépassement, de mise à distance de la guerre. Car en réalité, Jacques maintient durant presque toute la durée de la guerre, ses occupations d'avant-guerre, il ne connaît ni la faim, ni le froid, et reste à cet égard très protégé. Aussi, il s'agira d'étudier les facteurs – sociaux et géographiques – qui ont permis à l'enfant de mettre la guerre à distance tout comme les moyens de résilience que l'enfant se donne pour dépasser la peur et l'effroi.

Chapitre I. Vivre l'absence : l'expérience affective de la guerre : 1915-1918.

L'engagement volontaire¹⁵⁸ de Jean Gogois, en juillet 1915 constitue une rupture. Avec lui, l'enfant commence son expérience affective de la guerre : une expérience de l'attente et de l'absence qui s'accroît en avril 1918, par la mobilisation de son second frère, Marcel¹⁵⁹. Le départ de ces jeunes hommes provoque une béance au sein de la famille, « une béance qui n'est que très incomplètement comblée par les lettres, les nouvelles puis par les permissions. »¹⁶⁰. La guerre, en provoquant l'éclatement des familles, apparaît comme un moment charnière de l'histoire des relations : les liens entre les combattants et leurs familles sont transformés. Si les études se sont interrogées sur les relations entre les pères-combattants et leurs enfants, il ne faut pas sous-estimer le poids de l'absence des frères sur leurs cadets et benjamins ni son influence sur ces relations adelpiques. Le départ de Jean, Jacques l'évoque peu. C'est sa tante qui l'invite à en inscrire quelques mots sur son journal : elle y écrit : « *parles [...] de la grande marche militaire de Jean* ». Le 15 juillet, l'enfant écrit : « *Jeudi Jean c'est ennaler à Anger pour faire école car c'est dan le gavaliers qui s'engage.* ». Le petit garçon accompagne son frère à la gare, il ajoute à ce moment « *quand on été à la gare en a vue au desu de nous des tauben et en voyez les mitrailleuse et les coup de canon qui tiraient à St Pierre [...] Thérèse fait que de mentir du matin au soir.* » Finalement, le départ de Jean n'occupe pas une grande place dans son journal. L'enfant ne semble pas immédiatement percevoir le bouleversement qu'il va induire dans les semaines, les mois puis les années qui suivront. De même, le départ de Marcel en avril 1918, n'occupe pas une place

¹⁵⁸ Jean Gogois (classe 1917) s'engage le 12 juillet 1915 dans la cavalerie, à l'âge de 18 ans : il rejoint le 19^e régiments de chasseurs. Le 26 août 1916 il passe dans le 45^e régiment d'artillerie, dans le 28^e régiment d'artillerie le 4 septembre 1916 : il participe à la bataille de Verdun. En mars 1917, il est envoyé sur le front de la Somme où il participe à la bataille du Chemin-Des-Dames. Le 1^e octobre il passe dans le 81^e régiment d'artillerie. Enfin, le 9 mars 1918 il rejoint le 81^e régiment d'artillerie lourde. Il est démobilisé à l'automne 1919. Voir le feuillet de matricule de Jean Gogois, conservé aux Archives départementales de la Somme, côte 1R1124.

¹⁵⁹ Marcel Gogois (classe 1919), est mobilisé le 20 avril 1918 dans le 8^e régiment de Génie. Il est envoyé en Allemagne dans le cadre de l'opération de la Rhénanie en décembre 1918. Il obtient finalement un sursis d'études le 12 novembre 1919. Voir le feuillet de matricule de Marcel Gogois, conservé aux Archives départementales de la Somme, côte 1R1156.

¹⁶⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 114.

centrale dans son journal, lorsqu'il est mobilisé, Jacques vient de fuir Amiens, menacée par l'offensive allemande du 21 mars. Alors qu'il évoque longuement les conditions de son exode il écrit sobrement : « *Marcel a pris le train pour Rouen, d'où il ira à Paris, là il partira à Orléans, voir Jean. Puis à Tours, voir mon oncle Jules, et après à Angoulême, où est son dépôt. Il va dans le 8^e génie.* ». Les événements du printemps 1918 occultent d'une certaine manière ce départ. Pourtant de la même manière que pour Jean, ce départ constitue bien une rupture. Désormais, Jacques ne s'inquiète plus pour un, mais pour ses deux frères. Toutefois, nous ne disposons pas du même nombre de lettres, ou de mention concernant Marcel – sa mobilisation tardive, le contexte de l'exode – explique que Jacques s'exprime moins à son sujet.

I. Recevoir et donner des nouvelles : une fratrie à l'épreuve de la guerre.

La Grande Guerre, en provoquant l'éclatement des familles, induit de nouveaux recours à la correspondance : pour les combattants et leur famille s'écrire devient essentiel, indispensable. Durant ces quatre années de guerre, ce sont des millions de lettres et de cartes postales qui circulent entre le front et l'arrière et jamais une guerre n'avait donné lieu à une telle prolifération de lettres. S'écrire n'est pas une nouveauté dans la famille de Jacques, en effet, la « pratique épistolaire est assurément celle de gens alphabétisés, à l'écriture facile »¹⁶¹. Avant même l'entrée en guerre et le départ des hommes de sa famille, la correspondance fait partie du quotidien de l'enfant. Mais comme pour l'ensemble de la société, la guerre bouleverse les pratiques épistolaires, dans la famille de Jacques on s'écrit plus d'ailleurs. A partir de juillet 1915, Jacques commence à évoquer les lettres que son frère Jean envoie. Mais, ce n'est qu'à partir de l'année 1916 que ces mentions deviennent systématiques, au moment où le diariste écrit tous les jours dans son journal. Dès lors, chaque entrée commence par l'annonce de l'arrivée – ou de l'absence – de la lettre. Tous les jours, une lettre parvient au domicile de Jacques, parfois même plusieurs par jour. En effet, Jean correspond avec chacun des membres de sa famille ; avec sa mère surtout, mais aussi avec Jacques. Parmi les lettres qui lui sont destinées, certaines sont insérées dans son journal. Au total, Jacques dépose douze lettres de Jean, et seulement deux cartes de Marcel (en plus d'une lettre qu'il lui envoie depuis Paris), d'autres sont très certainement rangées dans ce

¹⁶¹ Michelle PERROT, « La vie de famille », *Histoire de la vie privée*, (dir.), op.cit., p.187-188.

qu'il appelle alors sa « *boîte pour la correspondance* ». Jacques écrit beaucoup : à partir de 1916, il écrit presque tous les jours, parfois même plusieurs fois par jour, consacrant ainsi, une partie de ses journées à « *faire [sa] correspondance* ». La quantité de courriers échangés entre Jean, puis Marcel et leur famille est considérable comme en témoigne la présence de ces lettres dans le journal témoigne de leur immense importance. Si on ne peut nier ici une influence familiale dans la correspondance, le petit garçon semble toujours très enthousiaste à prendre et donner des nouvelles. Ces quelques lettres ouvrent une fenêtre sur l'expérience affective de la guerre. A travers leur recensement systématique, c'est une expérience particulièrement anxiogène qui se fait jour, car si la lettre est une preuve de vie, elle est aussi la source d'une profonde inquiétude. S'écrire, c'est aussi le meilleur moyen de maintenir les liens, de garder le contact, c'est aussi à travers la lettre qu'on exprime son affection et le manque dans un contexte où on ne sait si l'on se reverra un jour. Enfin, la lettre est le moyen de témoigner de son engagement vis-à-vis de l'absent et de l'ensemble des combattants, écrire aux soldats, c'est aussi s'engager dans la guerre et contribuer à la victoire finale.

A. L'attente de nouvelles.

Ce besoin de prendre des nouvelles, de s'assurer de la survie et du bien-être de l'absent fait naître une nouvelle expérience : celle de l'attente. Une attente anxiogène qui rythme désormais le quotidien de Jacques et de sa famille. Tout au long de la guerre, Jacques n'a de cesse d'inscrire scrupuleusement l'arrivée – ou l'absence - des lettres de ses frères et rares sont les entrées qui n'en font pas mention. Chaque jour, Jacques commence par annoncer l'arrivée d'une ou plusieurs lettres, un événement qu'il place bien souvent avant d'autres considérations, notamment avant les événements guerriers : « *Mardi on a reçu à 4 heure une lettre de Jean et de Marcel, Mercredi une lettre de Jean* », « *Aujourd'hui nous n'avons pas reçu de lettre de Marcel ni de Jean, mais espérons que ce sera pour cette après-midi* ». L'attente de la lettre constitue un nouveau rythme de la vie familiale. Sa réception est un événement en soi, attendu avec impatience et accueilli avec une grande joie. Ainsi, l'arrivée du facteur devient un moment crucial de la journée comme en témoigne cette entrée de décembre 1918 : « *Le facteur est toujours le bienvenue quand il apporte les lettres* ».

A travers le recensement systématique des nouvelles, Jacques exprime son angoisse. Comme le rappelle Manon Pignot « l'attente ne peut être que génératrice d'angoisse dans la mesure où tout silence prolongé peut être interprété comme un signe de mort [elle] constitue

un aspect central, profondément anxiogène, de l'expérience de guerre enfantine »¹⁶². Pour Jacques, recevoir des nouvelles, c'est recevoir un signe de vie. A travers elles l'absent continue d'exister. Lorsque l'un de ses frères n'a pas écrit depuis quelques jours, ou qu'une lettre n'arrive pas au moment attendu, le jeune garçon s'inquiète, se « tourmente » et envoie plus de lettres encore jusqu'à obtenir une réponse : « *Lundi nous n'avons pas de nouvelles de Jean* » (12 Décembre 1917), « *Pas encore de nouvelles de Jean* » (13 Décembre 1917), « *Enfin, nous avons reçu une lettre de Jean. Il va venir en permission et il va s'arrêter à Paris.* » (14 Décembre 1917), ou encore : « *Marcel n'a pas encore écrit !... Il n'y a que Jean qui a écrit [...] il ne dit pas grand-chose de nouveau. [...] Pas de lettre encore de Marcel n'y de Jean ! Mais on ne se tourmente pas de Jean car hier il avait écrit [...] tandis que Marcel n'a pas écrit depuis Dimanche. Aussi nous nous inquiétons car lui avait du avoir le temps de nous écrire depuis qu'il est parti. Espérons que ce sera pour demain...* » (24-25 Juillet 1918), « *Enfin, nous avons reçu deux lettres de Marcel* » (26 Juillet 1918). Cette angoisse croît au fil des années, consécutive à la prise de conscience de plus en plus grande des dangers de la guerre. Cette angoisse s'accompagne inexorablement d'une lassitude liée à l'attente. Cette inquiétude atteint son paroxysme lorsque son frère Jean se trouve au cœur de la bataille. Jean participe à la bataille de Verdun et à celle du Chemin-des-Dames. La lettre est le meilleur moyen de s'assurer du bien-être des siens. Le 3 septembre 1916, alors que la bataille de Verdun a commencé depuis plusieurs mois déjà, Jacques écrit : « *Jean a été déverser dans le crapouillot, il est parti sur le front de Verdun en 1^{er} lignes.* » Au cours de ces mois, le journal de Jacques traduit une angoisse, une attente anxieuse des nouvelles de son frère. Jusqu'à la fin de la bataille en décembre, Jacques évoque tous les jours l'arrivée de la lettre. « *Nous avons reçu une lettre de Jean mais il nous parler pas de son départ aux tranchées* ». Le 15 octobre, il écrit : « *Nous n'avons pas reçu de lettres, mais c'est parce que le dimanche, il n'y a qu'une levée.* » : Jacques cherche des explications à l'absence de nouvelles, il cherche à la justifier pour se rassurer. Quelques mois plus tard, en mars 1917, Jean participe à la bataille du Chemin-Des-Dames, désormais dans le 28^e régiment d'artillerie le jeune homme participe du 12 au 15 avril au bombardement massif des lignes ennemies, comme l'atteste cet extrait : « *Nous avons reçu une lettre de Jean, ils font que de tirer nuits et jours, car il vont faire une grande attaque* ». Le 16 avril, l'offensive est déclenchée. Dès lors, l'enfant inscrit scrupuleusement tout ce qu'il sait de la bataille : le lendemain, il note

¹⁶² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 118

des renseignements glanés dans la presse « *17.000 prisonniers, 75 canons et 250 à 300 mitrailleuses ... ont été pris depuis le début de l'attaque.* », puis « *l'avance continue aux alentours de Reims.* ». Le petit garçon suit avec attention le déroulement des opérations. Il note tout ce qu'il sait de la situation de son frère : ses moments de repos : « *il va au repos* », sa montée en 1^{ère} ligne et les dangers qu'elle représente : « *il est à 20 mètres des boches !* » (22 juillet). La peur de Jacques atteint un nouveau seuil au cours de ces quelques mois. L'offensive est un échec, une hécatombe : en deux semaines, jusqu'au 30 avril les pertes françaises s'élèvent à 147 000 hommes dont 40 000 morts. A l'arrière, malgré la censure, les populations sont rapidement au courant de l'échec. Sans doute, Jacques a lui aussi connaissance du désastre de la bataille, aussi il est certain que le jeune Jacques ait rapidement pris conscience de l'immense péril qui pesait alors sur la vie de son frère, une prise de conscience qui explique son angoisse. Jean participe à la bataille de la Malmaison du 23 au 26 octobre qui met fin à la bataille du Chemin-Des-Dames. Il reste dans ce secteur jusqu'au mois de février 1918, comme l'atteste cet extrait : « *Il est toujours près du F. Malmaison* ». Au mois de mars 1918, Jean passe dans le 81^e régiment d'artillerie lourde, un événement que Jacques déplore : « *c'est malheureux car c'est une arme très dangereuse* ». Jacques illustre ces informations par de petites cartes du front sur lesquelles il situe son frère afin de suivre du mieux possible ses mouvements, comme cette carte « *des pays où Jean a passé* » qu'il met à jour tout au long du conflit¹⁶³. Dès l'engagement de son frère en 1915, le journal traduit une angoisse, une inquiétude. Il s'inquiète de l'absence de nouvelles qu'il perçoit comme un signe funeste, mais cette peur grandit au fil des années et atteint son paroxysme lorsque son aîné participe aux grandes batailles. Avec le temps, Jacques semble mieux percevoir les risques encourus, l'embourbement de la guerre dans les tranchées entraîne une lassitude croissante, une inquiétude de plus en plus grande chez l'enfant. Ecrire, devient le moyen de mettre en mots ses inquiétudes, de les dépasser : en inscrivant minutieusement chacun de ses déplacements de ses frères, en apprenant à le situer avec précision sur une carte, Jacques réduit la distance, atténue la séparation et l'inquiétude permanente.

¹⁶³ Figure 42 : « *Carte des pays où Jean a passé du 14 juillet 1915 au 10 janvier 1918* », « Mon Journal n°2. »

B. Les relations fraternelles à l'épreuve de la guerre.

Au sein d'une famille soudée et qui n'avait sans doute jamais été séparée pour une si longue période, se pose la question du maintien et des bouleversements du lien entre ces jeunes frères. Dix années séparent Jean de Jacques, tandis que Marcel a huit ans de plus que son cadet. Benjamin d'une fratrie de quatre enfants, Jacques est le petit dernier, le petit garçon de la famille. Malgré cet écart d'âge, la fratrie Gogois semble être particulièrement soudée. Avant que la guerre n'éclate, et à l'heure où tous sont encore réunis, Jacques les évoque déjà beaucoup ; il raconte leurs jeux, les bêtises de Thérèse, les promenades en auto avec Jean, les heures passées à se « *faire couler les bateaux* » avec Marcel. La fratrie éclate lorsque Jean, alors âgé de 18 ans s'engage dans la cavalerie. Un départ suivi de près par celui de Marcel pour Paris, où il suit des cours d'architecture. Jacques n'a alors que huit ans. Ce départ soudain entraîne un profond bouleversement dans le quotidien de l'enfant, sans aucun doute, le manque est immense. Quels changements la guerre a-t-elle entraîné dans ces relations ? Quels changements a-t-elle entraîné dans la cellule familiale ? La correspondance joue ici un lien primordial : seul lieu d'épanchement et moyen privilégié de l'expression des sentiments, la lettre est au cœur de ces relations fraternelles mises à l'épreuve par la guerre.

Exister pour l'autre.

En premier lieu, la lettre est le moyen privilégié d'exister pour l'autre, de ne pas s'oublier. Cette angoisse de l'oubli, primordiale chez les pères¹⁶⁴, est aussi présente chez les grands frères, Jean l'évoque à plusieurs reprises « *J'ai été bien content de recevoir de tes nouvelles et malgré tes leçons et devoirs de voir que tu pensais toujours à ton grand Jean* », ou encore « *Je vois que tu penses toujours à ton grand-frère, cela me fait grand plaisir* »¹⁶⁵. La lettre permet de conserver ce lien. A travers elle, l'absent continue d'exister pour l'autre : plus que son contenu c'est sa seule présence qui semble compter pour Jacques. Il colle, accroche, dépose entre les pages de son journal les lettres, les cartes postales, les photographies ou autres souvenirs reçus de son frère. Il conserve précieusement, intimement ces objets. Sans doute Jacques ouvre son journal pour lire et relire les lettres de son frère. Son journal se transforme en un mausolée du souvenir. Jean y est omniprésent. Son journal existe aussi pour se souvenir, dans la mesure où – Jacques le sait - ce frère ne reviendra peut-être jamais.

¹⁶⁴ Manon PIGNOT, « L'invention des pères », *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 271-274.

¹⁶⁵ Figure 33 : Lettre de Jean, 27 novembre 1916.

S'écrire est aussi le meilleur moyen de maintenir le lien, les relations. Jacques comme ses frères cherche toujours à conserver ce lien, à le maintenir, que ce soit dans le récit de banalités quotidiennes ou dans l'élaboration de projets à venir. Dans ses lettres, Jean interroge son jeune frère sur ses résultats scolaires, ses leçons de piano : « *Et ton piano ?* », « *Surtout n'oublie pas de me donner le résultat de ta composition d'histoire, dans ta prochaine lettre [...]* » : c'est bien la peur et la tristesse de rater des événements de la vie familiale que le jeune homme exprime. Jacques, pour lutter contre la perte de ce lien, semble détailler avec une grande minutie ses journées, son quotidien et celui de la famille : il évoque des épisodes très ordinaires, voire insignifiants, comme « *son petit malaise* »¹⁶⁶, ou les séances de cinéma auxquelles il assiste : « *T'es-tu bien amusé au cinéma ?* »¹⁶⁷. Jacques cherche à distraire son aîné, à le rattacher au quotidien familial. C'est aussi le rôle des photographies, ces objets précieux et cruciaux « pour garder le contact »¹⁶⁸. Dans son journal, Jacques insère une grande quantité de photographies de ses frères¹⁶⁹, en particulier de Jean : des portraits en uniforme pris à la maison comme des photographies prises au front et envoyées par Jean avec ses lettres. Enfin, la lettre est le moyen de faire des projets, d'organiser l'avenir. Jean évoque ses permissions futures, élabore des projets comme celui de découvrir les progrès de pianiste de Jacques : « *J'espère que je remarquerai au mois d'avril, quand j'irai en permission tes progrès* »¹⁷⁰ ou « *Je verrai à Pâques tes nouveaux progrès, n'est-ce pas.* »¹⁷¹. Se projeter ensemble permet à cette fratrie de « minimiser la guerre comme agent de séparation »¹⁷², la guerre apparaît de cette manière comme une parenthèse, « un laps de temps qui pourra être rattrapé sans peine »¹⁷³. Ces lettres révèlent bien le désir, de part et d'autre, de perpétuer ces liens privilégiés, de maintenir des relations malgré la distance, c'est ce que Jean et Jacques tentent de faire en se racontant les détails de leur vie respective.

¹⁶⁶ Figure 31 : Lettre de Jean, 22 septembre 1916.

¹⁶⁷ Figure 32 : Lettre de Jean, 20 novembre 1916.

¹⁶⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 277.

¹⁶⁹ Figures 40 : Série de photographies de Jean et Marcel durant la Grande Guerre, 1915-1919.

¹⁷⁰ Figure 35 : Lettre de Jean, 10 janvier 1917

¹⁷¹ Figure 36 : Lettre de Jean, 29 janvier 1917.

¹⁷² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.285.

¹⁷³ Itib, op.cit., p. 285-290

Exprimer son affection

La lettre constitue le meilleur moyen d'exprimer son affection et sa tendresse. A une époque où l'expression des sentiments et des émotions est encore difficile, l'éclatement des familles et la menace de ne jamais se revoir entraînent de grands bouleversements en ce domaine. On exprime plus facilement sa tendresse. Une expression de l'amour filial qui passe d'abord par des signes épistolaires, notamment par des formules affectueuses. On retrouve dans la correspondance de Jean de nombreux surnoms : « *Mon Jacquot aimé* », « *Mon petit Jacquot aimé* » : des « sobriquets affectueux qui restituent [...] la tendresse [...] même dans les messages les plus laconiques »¹⁷⁴. De la même manière, les lettres sont fournies de nombreux « baisers de papiers » : Jean clôt chaque lettre par ces « *Mille baisers de ton petit frangin qui t'aime tendrement.* » ou encore « *Je termine en t'embrassant, mon cher Jacques, de tout mon cœur. Ton grand frère qui t'aime tendrement.* »¹⁷⁵. Des formules rituelles, rassurantes par leur régularité qui traduisent la nécessité de se dire que l'on s'aime, alors même qu'on ne sait si l'on se reverra un jour. Nous pouvons ici comparer les lettres de Jean, parti au front, à celles de Marcel, envoyées depuis Paris. En mars 1917, Jacques insère une lettre reçue de Marcel, il écrit : « *Mon cher petit Jacques* » et la termine, lui aussi, par un baiser : « *En attendant mon cher Jacquot, je t'envoie un bon baiser ton grand-frère Marcel* ». Cette lettre témoigne que même en dehors de la guerre ces jeunes frères expriment leurs sentiments dans des « baisers de papier ». Toutefois, les lettres de Jean expriment bien plus de tendresse, le terme « *aimé* » revient très souvent. Aussi, en décembre 1918, Marcel, mobilisé depuis plusieurs mois, écrit à Jacques « *Un gros de baiser de ton grand-frère qui t'aime et t'embrasse de tout son cœur* ». On peut voir ici l'évolution des lettres échangées entre ces jeunes frères. La guerre a bien fait naître un besoin d'exprimer sa tendresse et son affection, même si chez Jacques il semble qu'on s'exprimait déjà plus facilement qu'ailleurs. A ces signes épistolaires s'ajoutent des signes d'affection plus matériels. La lettre constitue un objet à part entière. Pour Jacques, c'est le support plus encore que son contenu, qui importe : il n'évoque que très peu le contenu des lettres et se contente d'écrire qu'elles sont là, qu'elles ont été envoyées et reçues. On s'envoie aussi des « petits cadeaux » : Jacques envoie à Jean de nombreux mandats : « *Ton petit mandat m'a fait bien plaisir et je t'en remercie beaucoup* »¹⁷⁶ ou encore « *pour te remercier de ta lettre [...] ainsi que du mandat que je viens*

¹⁷⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.292.

¹⁷⁵ Figure 35 : Lettre de Jean, 10 Janvier 1917.

¹⁷⁶ Figure 34 : Lettre de Jean, 6 décembre 1916

aussi de recevoir. Cela m'a remonté ma petite bourse. Tu es trop gentil et me gâtes de trop. ».¹⁷⁷ De la même manière, Jean envoie des petits cadeaux à Jacques, des présents souvent bien ordinaires et dénués d'intérêt pour les adultes mais qui semblent avoir une grande valeur pour Jacques qui les conserve précieusement dans les pages de son journal, comme ces quelques crins de cheval, envoyés par Jean quelques jours après son départ, que Jacques colle dans son journal¹⁷⁸.

Un rôle d'autorité et de conseils.

Dans leurs lettres, les grands-frères de Jacques jouent un rôle – à distance – d'autorité et de conseil. Jean est né en 1897, dix ans le séparent de Jacques, ainsi le jeune homme détient sur son benjamin une certaine autorité, une certaine influence. En effet, au sein des fratries, l'aîné « doit être un modèle »¹⁷⁹ et fait bien souvent figure de guide, il entretient « une confusion des fonctions fraternelles et paternelles »¹⁸⁰. Comme un père, Jean détient un rôle d'autorité, de conseil envers ses cadets et sans doute plus encore envers le benjamin. Jean réprimande Jacques pour son petit malaise et l'invite à ne pas en faire trop : « *Je vois que tu t'amuses à être malade. Ce n'est pas bien ! Il y en a assez sur le front qui le sont pour de bon alors. Il faut vite te guérir pour quand j'irai en permission* ».¹⁸¹ Les lettres de Jean sont aussi remplies de conseils, d'encouragements et de félicitations, il l'incite à travailler en classe : « *Surtout travaille bien et applique toi dans tout ce que tu fais.* », « *Et surtout, travaille bien, mon Jacquot. Continue à bien étudier et termine bien l'année.* »¹⁸². Un rôle d'autorité qui « implique aussi de récompenser les enfants de leur bonne conduite »¹⁸³, ainsi Jean écrit « *Pour ta peine et pour te récompenser je te joins une de mes photographies.* »¹⁸⁴.

Responsabiliser, déléguer au cadet.

Enfin, dans ces lettres, on observe un bouleversement des rôles traditionnels. Peu à peu, Jean invite son jeune frère à agir, à prendre de nouvelles responsabilités, à grandir.

¹⁷⁷ Figure 36 : Lettre de Jean, 29 janvier 1917.

¹⁷⁸ Figure 41 : « *Crins de la queue du cheval de Jean, Ski.* », « Mon Journal n°1 », juillet 1915.

¹⁷⁹ Dominique LETT, *Histoire des frères et sœurs*, Paris, Editions de la Martinière, 2004, p. 89.

¹⁸⁰ Itib, op.cit., p. 163.

¹⁸¹ Figure 31 : Lettre de Jean, 22 septembre 1916.

¹⁸² Figure 33 : Lettre de Jean, 27 novembre 1916.

¹⁸³ Figure 36 : Lettre de Jean, 29 janvier 1917(une partie de la lettre manque)

¹⁸⁴ Figure 31 : Lettre de Jean, 22 septembre 1916.

Premier signe de cette responsabilisation, Jean écrit individuellement à Jacques. S'il n'a que huit ans lorsque Jean part au front, Jacques reçoit déjà ses propres lettres : « *nous avons reçu de Jean 2 cartes-lettres et 3 cartes, il y en avait une pour moi* » (27 décembre 1915). De cette manière, Jean lui donne un caractère plus exclusif. Au fil des années, et à mesure qu'il grandit, on écrit à Jacques, plutôt qu'à sa sœur Marie-Thérèse, pourtant son aînée de quatre ans. Dans ses lettres, Jean charge l'enfant de transmettre leur contenu au reste de la famille : « *Embrasse bien pour moi tout le monde, je te charge de cela.* »¹⁸⁵. Il lui demande de remercier Thérèse pour un colis et de l'embrasser : « *embrasses bien fort pour moi ma petite Thérèse et Marcel dès que tu les verras et surtout fait bien cette commission. Je compte sur toi...* »¹⁸⁶, « *Partages les avec ta petite sœur Thérèse, je compte sur toi.* ». Ces lettres traduisent bien cette volonté d'inviter Jacques à se conduire en jeune homme, Jean lui donne une mission, une responsabilité, il délègue une partie de son rôle d'aîné à son jeune frère. Puisque Marcel est parti, il l'incite à se comporter en « *homme* », en « *grand garçon* », c'est désormais lui, le garçon de la famille. Jean, manifeste aussi sa confiance à l'égard de l'enfant en le chargeant de petites missions : « *Puisque tu es grand et que tu deviens un homme je vais te charger d'une commission : C'est de demander à Maman qu'elle m'achète chez Brandicourt une petite [...]* »¹⁸⁷. Jean donne sa confiance, rappelant à Jacques que lui aussi est un homme, qu'il grandit et qu'il ne peut plus se comporter en enfant. Jean lui écrit : « *Comme te voilà grand je vais te charger de la remercier de ma part car je n'en ai pas le temps aujourd'hui.* »¹⁸⁸. Ainsi, la guerre a induit un bouleversement des rôles traditionnels : en l'absence de ses frères, Jacques est amené à agir, à combler le vide laissé par leur départ. Le petit garçon prend de nouvelles responsabilités. La guerre a aussi incité l'enfant à grandir plus vite, sans doute, qu'en temps de paix.

C. Ecrire aux siens.

Un sentiment de responsabilité

Si Jacques réclame toujours plus de courrier de ses frères, lui aussi en envoie en grande quantité. En effet, les mentions de réception d'une lettre s'accompagnent, presque toujours, de celles de l'écriture et de l'envoi de ses propres lettres. Jacques écrit énormément,

¹⁸⁵ Figure 32 : Lettre de Jean, 20 novembre 1916.

¹⁸⁶ Figure 31 : Lettre de Jean, 22 septembre 1916.

¹⁸⁷ Nous ne disposons pas de la suite de cette lettre.

¹⁸⁸ Figure 33 : Lettre de Jean, 27 novembre 1916.

parfois tous les jours, voire plusieurs fois par jour : « *J'écris toujours régulièrement à Jean, à Marcel, à Léja.* », « *Toujours de bonnes nouvelles de Jean et de Marcel. Je leur écris presque tout les jours.* » (12 au 13 Juin 1917). Avec la guerre, l'écriture de la lettre devient une scène de la vie quotidienne. Jour après jour il reçoit, ouvre, lit son courrier puis y répond. En partant des études sur les relations entre les enfants et leurs pères¹⁸⁹ partis au front, nous pouvons relever des similitudes certaines. D'abord cette écriture aussi assidue, aussi quotidienne, révèle un véritable sentiment de responsabilité de Jacques envers ses frères. Premier débiteur des combattants, l'enfant cherche à se montrer digne du sacrifice consenti, aussi, par ses frères. Au-delà du besoin de prendre des nouvelles, il s'agit ici, aussi, de soulager des détresses de la guerre, de faire plaisir, de consoler. En juillet 1918, Jacques écrit : « *Ce matin nous avons fait notre correspondance. Jean écrit tous les jours [...] il n'a pas trop le cafard car en arrivant il a trouvé beaucoup de lettre pour lui* ». Le petit garçon connaît ce « cafard » : Jean l'évoque dans ses lettres, conscient des difficultés des hommes du front. La lettre devient une arme à sa disposition, la possibilité de participer à la victoire en tentant d'apporter son soutien et son affection. Ecrire c'est aussi l'occasion de se montrer digne, responsable. Dans ses lettres, Jean félicite son cadet pour ses réussites scolaires, ses jolis dessins, ses progrès au piano etc. Jacques évoque donc dans ses lettres ses petits exploits personnels. L'existence de telles mentions témoigne d'un désir de prouver à ses frères-combattants qu'il est sérieux, qu'il travaille bien et fait son devoir depuis l'arrière. Jacques comme d'autres enfants « ambitionne de montrer qu'[il est responsable] et que le [frère] peut compter sur [lui] »¹⁹⁰. La réussite scolaire est très présente dans les lettres, l'école est le meilleur moyen de prouver son engagement, de montrer qu'il fait son devoir de « petit poilu » depuis l'arrière. Aussi, se charge-t-il de décrire au nom de la fratrie. Il écrit pour lui et pour sa sœur aînée, s'imposant comme le chef de la fratrie, comme celui qui maintient le lien entre l'arrière et le front. Pour Jacques, la guerre a aussi été l'occasion de prendre de nouvelles responsabilités, de tenir un rang auquel il n'était pas habitué. Une prise de position qui s'affirme au fil des années, à mesure qu'il grandit. Une autre manière de se montrer responsable est de s'inquiéter pour l'absent, de s'assurer de la bonne santé et des bonnes conditions de vie des siens. Jacques s'inquiète des conditions de vie de ses frères : dans leurs lettres, Jean et

¹⁸⁹ Voir ici l'étude de Manon PIGNOT sur des relations entre les enfants et leurs pères : « L'invention des pères », *Allons enfant de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 270-332.

¹⁹⁰ Itib, op.cit., p.302.

Marcel lui assurent être en bonne santé, tandis que Jacques semble les questionner sur leur santé physique et morale.

Les lettres, tout comme le journal intime, répondent à une forme de mise en scène de soi par soi. A travers elle, Jacques construit une certaine image de lui-même, une image valorisante, celle d'un « petit poilu » qui assure depuis l'arrière la bonne cohésion familiale, qui agit et qui se comporte en jeune homme. Il s'agit bien sûr de se montrer digne des sacrifices de ses frères mais aussi des attentes du monde adulte à son égard. L'écriture de la lettre est particulièrement valorisante, avec elle, Jacques a aussi le sentiment de partager les joies et les peines des combattants, de soulager leurs doutes et leur « cafard » et surtout d'apporter sa contribution à la victoire finale. Si le geste est enthousiaste, il répond aussi aux attentes du monde adulte : Jacques rappelle sans cesse qu'il écrit à ses frères et se justifie lorsqu'il ne le fait pas : « *Je suis en retard dans mon journal, parce que j'avais plusieurs compositions [...] j'ai pas beaucoup de temps d'écrire à Jean (une lettre de tant en tant tous les 13 ou 15 jours).* » (2 juin 1916). La lettre constitue donc aussi le moyen de prouver son engagement, à sa tante qui lit son journal bien sûr, mais aussi à lui-même. La lettre c'est aussi l'écriture d'un enfant qui se regarde.

L'expression du manque et de la peur.

Jacques fait aussi l'expérience du manque. Un manque qu'il exprime aussi dans les lettres qu'il envoie aux siens : la régularité avec laquelle il écrit en est un premier témoignage. Le petit garçon exprime aussi ce manque à travers la volonté de rattacher ses frères à son quotidien. En évoquant ses petits soucis, ses progrès, ses activités, Jacques manifeste son chagrin de voir ses frères manquer les grands événements de sa vie. De cette manière, l'enfant tente de perpétuer leurs relations. Il interroge souvent son frère au sujet de ses futures permissions. En novembre 1917, Jean lui répond : « *Quant à « ma perme » je n'y compte pas avant le 15 décembre au moins. Pas auparavant. [...] Tu vois, cela fait donc un mois et demi à attendre encore. [...] Enfin, patience, elle finira bien par arriver la perme tant attendue, et elle n'en semblera que meilleure.* ». Le jeune homme répond ici à une question de son cadet qui a manifesté son désir de le retrouver et ses espoirs d'un retour prochain. Cet extrait témoigne bien du sentiment de manque face à cette absence jugée trop longue et l'impatience de l'enfant à retrouver son aîné. Si Jacques espère cette permission, Jean l'attend tout autant, il écrit : « *Cela va me paraître d'autant plus long que nous voici au seuil de l'hiver* ». De part et d'autre, on espère se revoir bientôt. Jacques semble bien conscient

des angoisses de son frère, de son désir de rentrer chez lui. A travers ses lettres, le petit garçon tente de le rassurer, de lui assurer qu'il ne l'oublie pas et qu'il pense sans cesse à lui. Pour cela, l'enfant ne manque jamais d'envoyer une lettre lors des grands événements : « *Que j'étais fier de tes beaux dessins et que j'ai reçu juste pour le Réveillon* », « *J'ai été très touché de voir que tu avais pensé à ma Saint-Nicolas.* »¹⁹¹. Jacques, comme beaucoup d'enfants, semble bien conscient des angoisses des combattants : pères, frères ou oncles, des angoisses « que ses lettres tentent aussi de calmer »¹⁹². Outre le manque, c'est aussi sa propre peur de ne pas revoir son frère que Jacques exprime. Même si son frère cherche toujours à le rassurer sur sa santé : « *Suis toujours en bonne santé* »¹⁹³, son bon moral : « *Je suis toujours en bonne santé ici et le cafard que j'avais en arrivant est complètement passé.* » et s'il n'évoque jamais dans ses lettres, la réalité du front et la violence des combats, Jacques semble tout de même percevoir les risques encourus. Jacques exprime ses inquiétudes à travers ses lettres, notamment dans l'envoi presque frénétique de lettres lorsqu'il ne reçoit pas de nouvelles.

II. Espérer, imaginer, vivre la permission.

Outre la lettre, l'absence peut être entrecoupée par ces brefs moments que constituent les permissions. Instaurée en juillet 1915, au moment du départ de Jean, la permission constitue pour Jacques le lieu de formation d'attentes et d'espoirs. Toutefois, la permission reste rare, précaire, comme le rappelle Manon Pignot, « le temps de la permission, toujours trop court, concentre de nombreux enjeux [...] qui sont parfois déçus »¹⁹⁴. La permission constitue donc un moment clé de l'expérience de guerre de Jacques, si bien que ce dernier, lorsqu'il dresse la chronologie des événements, inscrit les différentes permissions de ses proches au même rang que les grands événements de la guerre.

A. De l'annonce à l'apparition du permissionnaire.

L'arrivée du permissionnaire peut être prévue. L'annonce se fait le plus souvent par le biais de la correspondance. Lorsqu'elle est officielle, Jacques la mentionne systématiquement, il écrit : « *on atant encore Jean d'un jour à l'autre car il avoir encore une permission,*

¹⁹¹ Figure 34 : Lettre de Jean, 6 décembre 1916.

¹⁹² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 310.

¹⁹³ Figure 38 : Lettre de Jean, 13 février 1917.

¹⁹⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 311

mon oncle Jules à écrit à Jean et Jean aussi, il nous à écrit. [...] Jean a eu une permission de 4 jours » (19 Novembre 1915). La permission est attendue, espérée et accueillie avec une grande joie, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de Jean « *Comme toi j'attends tu t'en doute avec impatience ma permission.* »¹⁹⁵. Lorsqu'elle est prévue, la permission est l'occasion de réunir l'ensemble de la famille. Ainsi on demande à Marcel de rentrer de Paris pour l'occasion, on tente de faire venir en permission l'oncle Jules : « *Hier soir, quand Jean est arrivé : papa a écrit une lettre à Marcel, pour qu'il vienne, Marcel est arrivé ce soir.* » (22 Mai 1917) ou encore lors d'une permission de Jean, ce dernier « *a écrit à Marcel pour qu'il obtienne une permission.* » (11 Mai 1918). Pourtant « dans les familles qui comptent plusieurs mobilisés, il est quasiment impossible de faire coïncider les permissions des pères, des fils ou des frères, tant les difficultés de communication et l'incertitude des départs sont grandes. »¹⁹⁶ et beaucoup « enragent de se manquer à quelques jours près. ». Jacques se réjouit donc lorsque la permission de son frère coïncide avec celle de son oncle : « *Quel malheur que Jean s'en va demain ! Mais il aura toujours vu l'oncle Jules* » (30 Janvier 1917).

L'apparition du permissionnaire.

Pourtant, il existe une large différence entre l'annonce de la permission et l'arrivée « réelle » du permissionnaire. L'arrivée du permissionnaire est un « événement en soi, isolable du reste du séjour. »¹⁹⁷. Comme le rappelle Emmanuelle Cronier « l'arrivée du permissionnaire a tout du miracle. Alors que seules ses lettres attestent de sa survie, il est soudain là, en personne, la permission est une parenthèse, un moment de bonheur absolu lié à la présence physique d'un homme revenu vivant du front »¹⁹⁸. L'arrivée se caractérise avant tout par sa soudaineté, « si les adultes sont prévenus, les enfants paraissent souvent confrontés au fait accompli »¹⁹⁹. Ainsi, Jacques, comme bien d'autres enfants, décrit l'arrivée de son frère Jean sous les traits d'une « apparition » soudaine et inopinée : l'expression « tout à coup » en témoigne : « *en allant, je vois, tout à coup, devant moi, Jean et un de ses camarades !* ». On retrouve chez Jacques les lieux communs à l'arrivée du permissionnaire : c'est d'abord la surprise qui semble caractérisée le mieux l'arrivée : « *Nous avons reçu une lettre*

¹⁹⁵ Figure 32 : Lettre de Jean, 20 novembre 1916.

¹⁹⁶ Emmanuelle CRONIER, *Les permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013, p.103

¹⁹⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.311.

¹⁹⁸ Emmanuelle CRONIER, op.cit., p.105

¹⁹⁹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 312

de Jean ! Quelle surprise ! A midi, il est arrivé en permission. Ma tante Marie Roze est arrivé en ce moment Jean dormait sur le lit de maman ; matante ne savez pas qu'il était ici. Maman a demander à matante d'aller lui chercher un mouchoir sur son lit... elle voit Jean au lieu du mouchoir !... » (11 Juillet 1917), « Marcel est arrivé ce matin sans qu'on si attende » (Octobre 1918) ou encore « A midi, Jean est arrivé ! Nous ne nous attendions pas à cela dans ses lettres il n'en parlait pas... Cela a été une belle surprise pour tous ! » (21 Décembre 1918). La surprise est parfois accentuée par sa dimension nocturne : « A 5 heure ½ du matin, quand nous étions encore au lit, papa entent sonner, papa à creut d'abord que s'éter le réveil de Susane qui sonner, puis Marcel à creut que c'était Jean car son train est à 4h ½ alors il regarde à la fenêtre, et il voit Jean, alors vite on lui a ouvert la porte. » (30 Décembre 1915). Ce sont aussi les lieux de l'apparition qui semblent marquer l'esprit du jeune diariste : l'arrivée se déroule d'abord au sein du domicile familial, mais aussi parfois dans la rue ce qui renforce plus encore l'effet de surprise : « Nous avons été au jardin, en revenant, maman m'a dit d'aller faire une course chez la couturière ; en allant, je vois, tout à coup, devant moi, Jean et un de ses camarades ! Tous les deux en bicyclette ; le camarade de Jean s'appelle Richard, il a dîner et coucher chez nous. » (21 Mai 1917). Cette apparition, au milieu de la rue, accentue l'émotion des retrouvailles. La gare est le dernier lieu de l'apparition mais, ici, ce n'est pas l'effet de surprise qui domine. Toutes ces caractéristiques : la surprise, les lieux de l'arrivée sont autant de lieux communs à l'enfance confrontée à l'apparition du permissionnaire, qu'il soit un père, un oncle ou un frère. La permission semble toujours être le fruit d'une surprise : un moment inattendu, pas toujours prévu ou annoncé qui rend le moment des retrouvailles encore plus fort et plus joyeux. Une joie que l'on peut lire aussi à travers la ponctuation qui accompagne son récit, l'enfant utilise de nombreux points d'exclamation, de suspension qui traduisent sa joie et sa surprise, une ponctuation qui fait office de véritables « cris de joie » face à l'arrivée du permissionnaire.

B. Vivre la permission.

Une fois le permissionnaire arrivé - de manière attendue ou non – la vie quotidienne est brutalement bouleversée par le retour de l'absent. Comment se déroulent ces permissions ? Quels en sont les enjeux ?

Pour Jacques, la permission est avant tout une expérience familiale. La venue du permissionnaire entraîne un bouleversement du quotidien familial, ce retour est toujours un moment d'émotion, de part et d'autre, après de long mois d'angoisse. Le journal de Jacques

exprime ce bonheur de retrouver un frère, un oncle qui n'existait depuis des mois qu'à travers les lettres. La joie de Jacques se manifeste dans les nombreuses exclamations qui accompagnent la mention de l'arrivée du permissionnaire, « *Cela a été une belle surprise pour tous !* ». Pour les permissionnaires, le retour à l'arrière est l'occasion de retrouver une routine civile²⁰⁰. Lorsqu'il revient, Jean renoue avec ses habitudes d'avant-guerre : il passe du temps avec ses frères et sa sœur, ensemble ils se promènent, jouent, vont au cinéma comme en témoigne cette entrée de décembre 1916 : « *Jeudi nous avons tous été au cinéma* ». Pour le jeune Jacques, ce retour est donc le moyen de retrouver la vie d'avant, la normalité du temps de paix. Ensemble, on rattrape le temps perdu pour « ne pas perdre une minute pour des projets longtemps préparés »²⁰¹. A l'occasion d'une permission de Jean, il écrit : « *Je n'ai pas été en classe. Le matin papa m'a conduit avec Thérèse, canoter ; Jean, Marcel, Gontrant été dans une autre barque.* », le lendemain tous vont au cinéma : « *Cette après-midi nous avons été au cinéma* » (26 et 27 Mai 1917). « La permission est aussi, à plus d'un titre, une occasion festive »²⁰². Si les combattants espèrent rentrer pour les fêtes de fin d'année, la venue des siens le jour de Noël ou celui de l'An semble très importante pour le petit garçon : « *C'est aujourd'hui le jour de l'an. Quel malheur que Jean soit parti la veille ! La fête de la nouvelle année 1918 aurait été encore meilleure.* ». La venue du permissionnaire est aussi « l'occasion de festivités privées »²⁰³, notamment celle du repas de famille qui rassemble oncles, tantes, cousins et grands-parents. Pour Jacques, ces moments sont une occasion de se réjouir, il les mentionne toujours : à l'occasion d'une permission de Jean, il écrit : « *nous avons été dîner dans le jardin de tante Marie Roze, boulevard de Bapaume.* » (mai 1917). Ces moments de joie, de retrouvailles semblent avoir profondément marqués le jeune diariste. Le retour de frères et d'un oncle est l'occasion pour le jeune garçon de retrouver une impression de normalité. Enfin, la venue du permissionnaire entraîne des perturbations scolaires : « *Le matin je n'ai pas été en classe, Madame Dufour n'a rien dit car elle s'est que Jean et Marcel sont venu.* » (23 Mai 1917), « *Je ne vais pas en classe parce que Jean est là* » (8 Juillet 1918). On sait que les permissions ont participé –entre autres facteurs – à l'absentéisme scolaire, au cours de la Grande Guerre. A Amiens, à partir de l'année 1915 « la guerre motive une foule de dérogations à l'obligation scolaire [...] les permissions des

²⁰⁰ Emmanuelle CRONIER, op.cit., p.112.

²⁰¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.319-320.

²⁰² Emmanuelle CRONIER, op.cit., p.115.

²⁰³ Itib, op.cit., p. 115

proches autorisées à Amiens à partir de Juillet 1915 sont aussi une occasion de prendre des congés. »²⁰⁴. Alors que la fréquentation scolaire est très importante pour le jeune Jacques, durant et en dépit de la guerre, la venue du permissionnaire constitue la rare – voir l’exceptionnelle – occasion de déroger à l’obligation scolaire, ce qui témoigne de son caractère primordial. La joie de la permission ne s’explique pas uniquement par l’émotion des retrouvailles, celles-ci viennent bouleverser le quotidien de l’enfant, elles lui permettent de manquer la classe, de se réunir en famille, d’organiser des jeux et des loisirs inhabituels. C’est aussi de ces bouleversements que Jacques se réjouit.

Toutefois, la permission peut échouer. Le caractère précaire du système de permission et les annulations de dernière minute entraînent d’immenses déceptions pour le petit garçon. A plusieurs reprises, Jacques et sa famille attendent en vain l’arrivée de l’absent tant espéré ; Jacques évoque l’interminable attente qui la caractérise : « *Ce matin nous avons été attendre à la gare Jean. Il n’était pas dans le train* » (7 Juillet 1918), « *Depuis hier nous allons à tous les trains pour voir Marcel arrivé mais rien...* » (30 Septembre 1918), « *Ce matin nous avons encore été au train mais rien ! A quoi attribué ce mystère ?* » (1^{er} octobre 1918), « *Pas encore de Jean ! ... Comment cela se fait-il ? ...* » (4 Novembre 1918). Jacques s’inquiète, il s’interroge, se demande ce qui a pu se passer, sans doute imagine-t-il alors le pire. Il l’exprime une fois encore ses inquiétudes à travers la ponctuation : points d’interrogation, de suspension, d’exclamation traduisent la peur, il s’interroge, s’inquiète, attend anxieusement des nouvelles. L’expérience de la permission tient donc davantage dans l’attente et la formation d’espoirs, en effet, « avant d’être un moment de retrouvailles, la permission est un temps espéré, attendu et fantasmé. »²⁰⁵. De plus, la joie de se retrouver, de part et d’autre, reste un moment éphémère, une parenthèse toujours interrompue par un nouveau départ. La brièveté de la permission transforme la joie en frustration, celle de retrouvailles jugées toujours trop courtes et chaque départ s’accompagne d’un profond sentiment de tristesse, que Jacques exprime : « *Quel malheur que Jean s’en va demain !* » (30 Décembre 1917). « *Départ de Jean et Marcel. Que ça a passé vite !* » (17 Juillet 1918) [...] *comme la permission a été vite passé, que la maison devient triste depuis le départ de Jean et Marcel.* ». Comme il exprime la tristesse de devoir attendre de longs moments avant de pouvoir revoir les siens : « *Cette après-midi nous avons été reconduire Jean, Marcel et mon oncle Jules, car ils se sont ennalés en voilà encore pour 4 mois !* » ou encore : « *Jean est parti ce*

²⁰⁴ Bruno BARBIER, « L’enseignement à Amiens. L’absentéisme », *La Grande Guerre à Amiens*, op.cit., p. 79.

²⁰⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 321-322.

matin à 7 heures. En voilà encore pour 4 mois à attendre, en attendant sa prochaine permission. » (31 Décembre 1917). Le départ se fait souvent en famille. On raccompagne le permissionnaire à la gare – à la guerre - « *Jean est parti se matin, en bicyclette, papa, Thérèse et moi nous l'avons reconduit jusqu'à Saint-Acheul.* » (30 Mai 1917), un départ qui s'apparente toujours à celui du premier départ en guerre. De plus, ces permissions ont pu ne pas être qu'un moment de joie pour Jacques : le retour des hommes, les retrouvailles peuvent être compliqués et « il serait illusoire d'imaginer que les permissions sont toujours vécues comme des moments heureux et réussis »²⁰⁶. Cependant, on ne trouve dans son journal, aucun signe de sentiments plus mitigés, jamais il ne mentionne un changement chez ses frères ni même une quelconque déception après la joie des retrouvailles. La permission a pourtant pu échouer, la réalité est souvent très différente des attentes formulées par les enfants et la réalité affective des permissions est complexe : si le retour du combattant est un moment d'intenses émotions, il est aussi souvent difficile de retrouver les gestes et les mots de l'intimité d'avant-guerre »²⁰⁷.

Le départ de Jean puis de Marcel constitue un élément clé de l'expérience de guerre de Jacques. Il entraîne de profonds bouleversements dans sa vie quotidienne. L'enfant doit apprendre à vivre sans eux et leur départ fait naître un véritable sentiment de manque. Plus encore, cette absence prolongée provoque le début d'une nouvelle expérience : celle de l'attente de nouvelles, une attente vitale dans la mesure où l'enfant perçoit de mieux en mieux la menace qui pèse sur eux. Ces bouleversements ont aussi pu être plus durables, plus profonds. L'éclatement de cette fratrie transforme le rôle de chacun en son sein. Durant plus de quatre ans Jacques est l'unique garçon à la maison : ses frères lui délèguent leur responsabilité. Dès lors on peut aussi imaginer qu'à la maison l'enfant se voit attribuer des tâches nouvelles qui étaient habituellement réservées à ses aînés comme les courses en ville, le ménage etc. Avec la guerre, l'enfant a été amené à grandir plus vite, à accéder à des responsabilités qui n'auraient sans doute pas été les siennes en temps de paix. Le journal de Jacques témoigne de la douleur de la séparation, de l'angoisse qu'elle a fait naître mais il s'agit aussi de mesurer ce qu'elle a permis à Jacques : l'occasion d'accéder à des responsabilités nouvelles, d'être valorisé comme un jeune homme qui participe lui aussi activement à l'effort de guerre. Ainsi l'exemple de la fratrie Gogois révèle que la guerre induit bel et bien un renversement des rôles de chacun au sein de la cellule familiale, au moins momentanément.

²⁰⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 321.

²⁰⁷ Emmanuelle CRONIER, op.cit., p.105.

91, RUE DELPECH
AMIENS

Le 22 / 9 / 16

Mon Jacquot aimé :

Je t'écris cette petite lettre pour te remercier de tout mon cœur de ta gentille lettre que j'ai reçue hier soir et qui m'a fait, inutile de te dire un grand plaisir.

Je vois que tu t'a-muse à être malade. Ce n'est pas bien ! Il y en a assez sur le front qui les sont tout de bon alors. Il faut vite te guérir pour quand j'ir

... en permission que je trouve tout mon monde en bonne santé. La fête serait manquée si j'en avait qui serait souffrant.

Nous quittons les tranchées aujourd'hui, ce soir vers les six heures pour être prêts à partir pour Bar-le-Duc demain matin.

Cette date est sûre. C'est notre lieutenant qui nous l'a dit.

J'ai eu en même temps que ta carte, une de oncle Jules. Il va bien et me fait toutes sortes de recommandations : Sois prudent, ne fait pas de vantardises, etc, etc... Pauvre oncle

... il ne voudrait pas qu'il m'arrive quoi que ce soit.

Je vais terminer la maintenant, en t'embrassant bien tendrement et en souhaitant de tout mon cœur que ma lettre te parvienne et te trouvera guéri tout à fait de ce petit malaise.

Ton grand frère qui t'aime beaucoup, beaucoup.

Jean

P.S. Embrasse-lie pour moi Obéressé et Marcel dès que tu les verras et surtout fait leur cette commission. Je compte sur toi..... Pour ta peine et pour te récompenser je te joint une de mes photos que je retrouve dans ma poche-feuille. Je te l'envoie pour mettre dans ton "journal".

Figure 31 : Lettre de Jean, 22 septembre 1916.

Le 20 Novembre 1916

Mon cher Jacques aimé:

Je réponds à ta lettre que j'ai reçue aujourd'hui et comme je suis aujourd'hui assez chargé de travail, je n'écrirai pas à Maman Minos.

J'ai reçu aussi une longue lettre de Marcel qui me demandera différents choses et il va falloir que je le renseigne aujourd'hui. Mère, mon petit Jacques pour ton petit mandat. Je ne l'ai pas encore reçu mais émani sans doute je l'aurai.

Je vois que tu penses

souvent à moi. Tu es trop gentil - Comme toi j'attends que l'on en doute avec impatience sans ma permission. Je n'en parle, j'aurais de notre très proche départ. Il y en a qui craignent Salomon. Je viens d'apprendre qu'il faut un rebord de 20.000 hommes pour célébrer ça. Et dire que cependant cela n'irait d'aller par là faire un tour. Est-tu très amusé au cinéma? Si bientôt. Embrasse bien pour moi tout le monde, je te charge de cela.

Ton grand père qui t'aime de tout cœur.

Jean Rogon

Figure 32: Lettre de Jean, 20 novembre 1916.

Le 27 Novembre 1916

Mon Jacquot aimé:

Je t'écris pour te remercier de tout mon cœur du petit mandat que tu m'as envoyé et que j'ai reçu hier.

Je vois que tu penses toujours à ton grand frère, cela me

fait grand plaisir. De Shiraz j'ai reçu hier une carte, lettre et comme je vais grand je vais te charger de la remercier de ma part car je n'en ai pas le temps aujourd'hui et demain, nous serons peut être partis d'ici.

Et surtout, travaille bien, mon Jacquot. Continue à bien étudier et termine bien l'année. J'aurai, je l'espère ma permission pour la Noël. Toi, Shiraz, Papa, tous, vous serez

... en vacances bien
que l'on va bien
à Amusez-moi
à Bientôt mon petit Jacques et
ton grand frère t'embrasse bien
fait.
Jean Rogon

Figure 33: Lettre de Jean, 27 novembre 1916.

Le 6 Décembre 1916

Mon petit
Jacques aimé?

J'ai été très touché
de voir que tu avais
pensé à ma saint-
Nicolas. Ton petit
mandat m'a fait
bien plaisir et je
t'en remercie beaucoup.

Ma permission
approche à grands pas.
C'est là que je t'aurai vu

... progrès en piano à
Thérèse et à toi.
Ce va faire plus de
cinq mois que je
n'ai pas vu Amiens.

Amiens, tu penses si
je suis impatient
de retourner, bien
qu'ici je sois très bien.
J'ai même un sommeil
pour me coucher la
nuit. Je me met bien.
n'est-ce pas?

Je termine en
t'embrassant très
tendrement:
Ton grand frère: Jean

Figure 34: Lettre de Jean, 6 décembre 1916

Le 10 Janvier 1917 —

Mon cher Jacquot-aimé:

• Je te remercie beaucoup de ta petite carte. Je suis
toujours en bonne santé et le cafard que j'avais
en arrivant est complètement passé —

Je pense que tu as repris tes cours au lycée avec
courage — surtout travaillé bien et appliqué toi
beaucoup dans tout ce que tu fais —

Et ton piano? J'espère que je remarquerai au mois
d'août quand j'irai en permission, tes grands pro-
grès — Je termine en t'embrassant, mon cher
Jacques, de tout mon cœur.

Ton grand frère qui t'aime tendrement:
Jean Gogon

vous avons reçu une lettre de Jean.

Figure 35 : Lettre de Jean, 10 janvier 1917

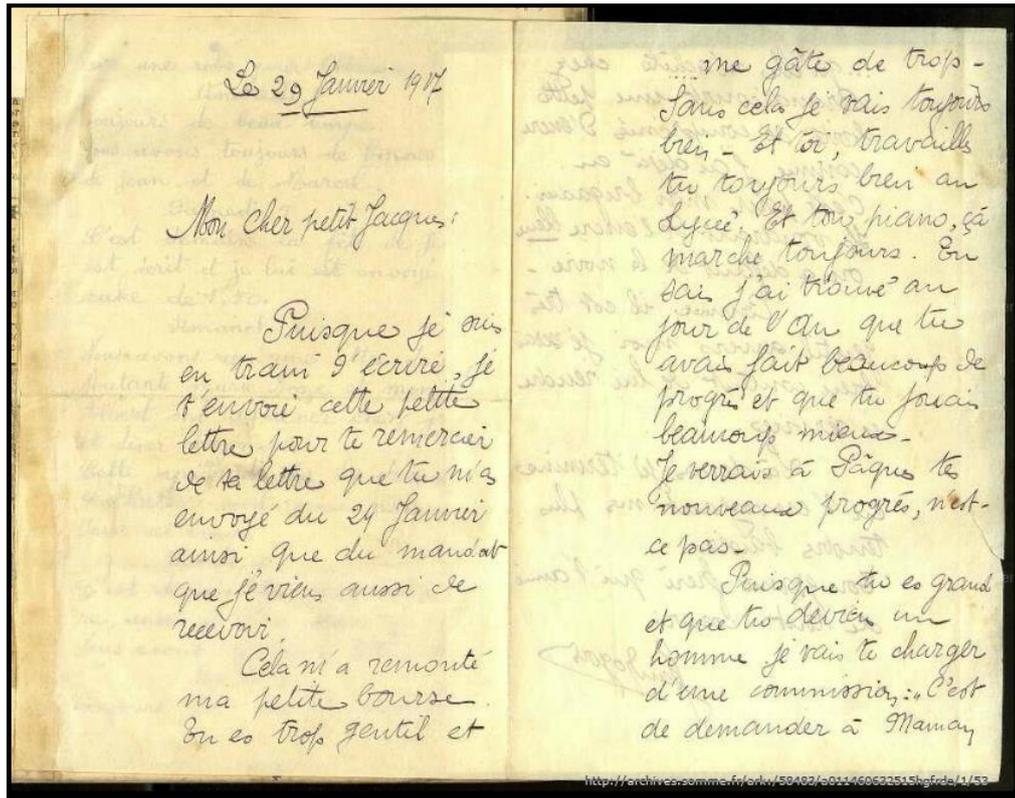


Figure 36: Lettre de Jean, 29 janvier 1917.

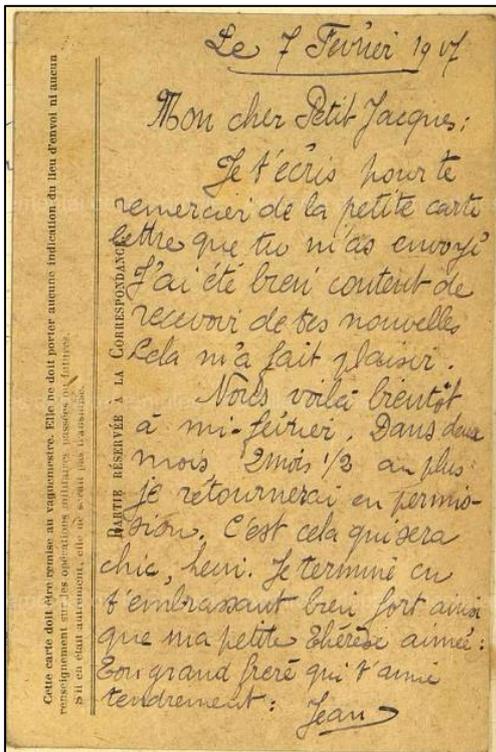


Figure 37: Lettre de Jean, 7 février 1917

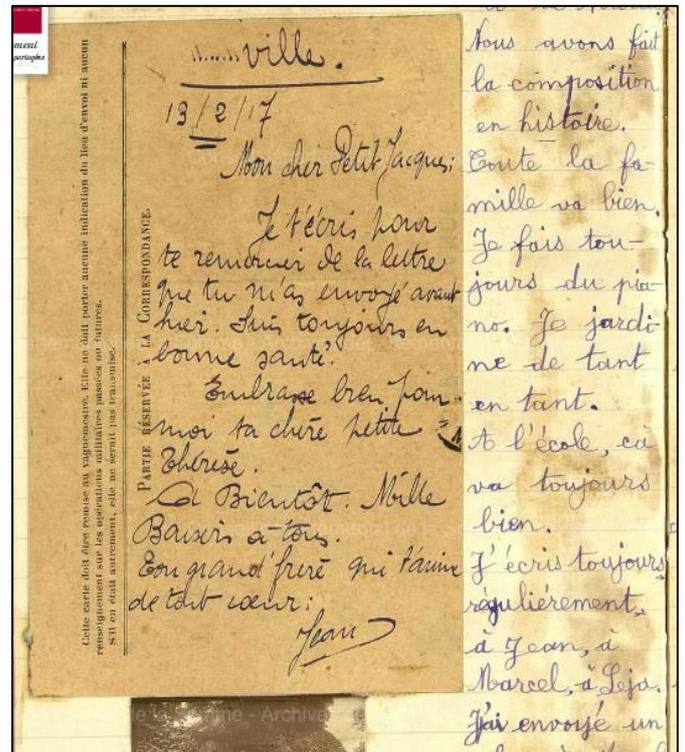


Figure 38: Lettre de Jean, 13 février 1917

Mon Cher Petit Jacques:

Je t'écris pour te remercier de ta gentille petite lettre que tu m'as envoyée du 31 Octobre. J'ai été très content de recevoir de tes nouvelles et malgré les leçons et devoirs de voir que tu pensais toujours à ton grand Jean.

Je te remercie de ton colis contenant une boîte de sardines, des cerises et des carrés de pommes. Tu me gâtes de trop....

Quant à "ma perne" - je n'y compte pas avant le 15 Décembre au moins. Pas auparavant.

...A moins que nous allions bientôt au repos et que les permissions marchent à un plus grand pourcentage. Tu vois, cela fait donc, un mois et demi à attendre encore.

Cela va me paraître d'autant plus long que nous voici au seuil de l'hiver.

Enfin, patience elle finira bien par arriver, la perne tant attendue, et elle n'en semblera que meilleure.

Je termine, mon Cher petit Jacques, en t'embrassant très affectueusement et de tout cœur. Embrasse très fort pour moi ma petite chère.

Bon : Jean

Figure 39: Lettre de Jean, 3 novembre 1917.

Figure 40: Photographie de Jean et Marcel Gogois : 1915-1919.

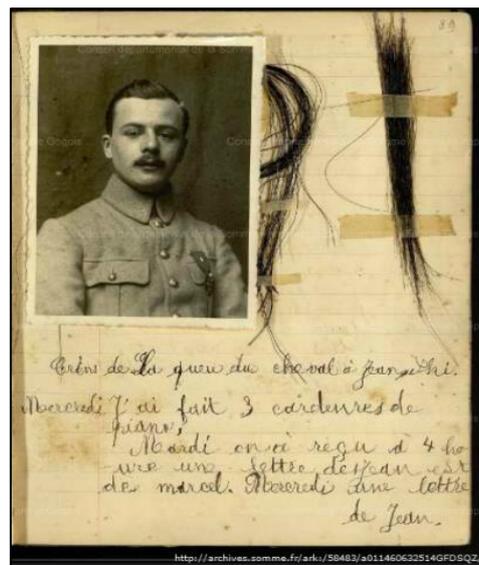


Figure 41: « Crins de la queue de cheval à Jean, Ski. »

Chapitre II. Découvrir les combattants.

Ville de l'immédiat arrière-front, Amiens « partage intensément le sort des combattants »²⁰⁸. La ville se transforme en une véritable fourmilière humaine, des combattants venus de tous les horizons transitent à Amiens, le temps d'une brève permission, ou en partance pour le front. Combattants français, britanniques, américains, canadiens, indiens, sénégalais, malgaches sont réunis à Amiens au contact de la population civile étonnée et curieuse. Jacques Gogois découvre dès les premiers mois de la guerre cette réalité. Durant plus de quatre ans, il partage le quotidien de ces hommes. La découverte de ces combattants, de chair et d'os, marque une irruption de la guerre « réelle » dans le quotidien de l'enfant. Que ce soit dans les rues de sa ville ou peut-être plus frappant encore, à l'intérieur du foyer familial, le jeune diariste découvre ces combattants qui ne reflètent pas toujours l'image véhiculée par le discours de guerre et la propagande. Jacques confronte ainsi ses représentations à la réalité, à travers la présence des combattants, le jeune diariste découvre à la fois des hommes venus d'ailleurs et leurs coutumes mais aussi la brutalité de la guerre, les blessures qu'elle inflige aux hommes, mais aussi l'humanité de l'ennemi.

I. Les combattants étrangers : la découverte de l'autre.

La présence militaire à Amiens offre au jeune diariste l'occasion de voir les combattants de la Grande Guerre mais aussi, plus exceptionnellement, de les rencontrer, d'échanger avec eux. Cette rencontre se fait d'abord à l'extérieur dans la ville, au coin d'une rue, à l'occasion d'un passage de troupes. Dans les premières années du conflit, le jeune diariste ne manque pas une occasion de mentionner le passage de troupes dans les rues de sa ville, des troupes qu'il observe avec enthousiasme et curiosité : « *Sur les boulevard il est passer 25 mille écossés et anglais se matin* », « *Il est passer sur les boulevard 80 mille anglais* » (24 Septembre 1915), visiblement impressionné par la masse de ces troupes qui traversent la ville, Jacques est confronté à la réalité de la guerre dans toute son ampleur, il met ainsi des visages, des costumes sur ces hommes qu'il a imaginés, rêvés. Jacques découvre ces soldats

²⁰⁸ Hugues HAIRY, « Préface » dans Bruno BARBIER, *La Grande Guerre à Amiens*, op.cit., p. 7.

souvent au coin des rues, dans le centre-ville ou au cours de promenades. Là encore, il s'enthousiasme à évoquer ces rencontres : « *en revenant j'ai vu des s'anglais et des français* » (11 Février 1915) ou encore « *On a été sur les boulevards. Arrivez au petit Saint Jean un sodat qui monter la garde, mais il nous à laissé passé à condition de ne pas passe sous le pon de Metz, car il y avait des jendarmes qui eu ne laissé pas passer.* » (21 Février 1914). Il est certainement impressionné par la vision de ces combattants si souvent exaltés. Leur présence est aussi l'occasion de découvrir un monde différent du sien. La présence de combattants coloniaux, indiens et sénégalais, constitue une autre découverte pour Jacques. Il les évoque souvent : « *Avant, nous alons chercher notre lélépassé, en y allant, nous avons vuent un train d'Indoux qui s'enalait vers la gare Saint Roc* » (19 Décembre 1915). La découverte de ces hommes venus de loin, de couleurs, aux coutumes et aux costumes très divers est certainement une grande nouveauté pour Jacques et leur présence attise la curiosité de l'enfant. Plus rare mais aussi plus frappant, la découverte des combattants peut se faire au sein du foyer. En effet la demeure familiale est aussi une « pension », gérée par Augustine, la mère de Jacques, une pension où transitent tout au long de la guerre des dizaines d'individus : des enfants et adolescents dont les parents sont en voyage, des épouses venues retrouver un mari le temps d'une permission, des soldats permissionnaires en transit etc. Parmi eux, quelques soldats, trouvent refuge pour un repas, une nuit ou même quelques jours dans l'intimité de Jacques. En 1915, l'enfant évoque un dîner partagé avec deux soldats britanniques : « *Le soir enéfait des soldats sont venu ils été trois, et j'ai été très sage pendant le diner, paul et ma tante été partis. On a bue une tasse de café et moi aussis, on ses dépécher car les soldats devez senaller à 8 heures. Papa les à un peu conduit pour leur fairvoir le chemin qui devez prendre.* » (8 Février 1915), ou encore : « *A la veiller nous avons inviter l'Anglais a entendre le piano, un autre Anglais est venu, s'est un ami de mon oncle, nous avons buent du Thé avec des biscuits et des bonbons.* » (30 Décembre 1915). L'irruption de ces hommes constitue l'objet d'une découverte mutuelle entre le combattant et le jeune diariste ; une découverte de l'autre. Ainsi, Jacques découvre de nouvelles coutumes, celle du « Thé » par exemple, des petites découvertes qui semblent l'amuser et l'enthousiasmer. La présence des soldats britanniques lui offre aussi l'occasion de parler anglais, comme à l'occasion d'une promenade en bateau avec Guvennie, une jeune anglaise en pension chez lui : « *J'ai été sur la rivière en bateau, sur nôtre chemin on à rencontrer deux barque remplit de soldats Anglais, Guvennie leur à parler anglais pendant tout le long du chemin et les soldats nous reparlé anglais* » (été 1915).

Toutefois, les mentions de la présence militaire s'amenuisent avec le temps. Au fil de la guerre, Jacques mentionne de moins en moins ces rencontres. Pourtant, en 1916, cette présence militaire s'accroît considérablement, à Amiens la bataille de la Somme « accroît la présence dans les villes et villages d'arrière front de nombreuses troupes française ou anglo-saxonnes »²⁰⁹. Durant toute la durée de la bataille, du 1er juillet au 18 novembre les routes d'Amiens sont traversées par des convois, des troupes en marche tandis que nombres de combattants transitent dans la ville le temps d'une permission. Pourtant, à ce moment Jacques n'écrit rien. L'enfant quitte Amiens à la fin du mois de juillet pour Merlimont, où il passe tout l'été au bord de la mer. De retour à Amiens, il n'écrit toujours pas. Ce nouveau silence témoigne aussi d'une forme d'accoutumance à leur présence : la guerre s'est durablement installée dans le quotidien de l'enfant qui ne semble plus s'émerveiller de la rencontre, au coin d'une rue, d'un soldat étranger. Ce qui constituait, au début de la guerre, une agréable rencontre n'est désormais plus qu'une présence quotidienne, presque banale.

II. Les blessés et mutilés de guerre : la violence de la guerre.

Autre irruption de la guerre réelle dans le quotidien de Jacques : celle des soldats blessés. Une fois encore la proximité au front fait d'Amiens une ville où transite une grande quantité de combattants blessés. Jacques croise quotidiennement ces hommes mutilés dans les rues de sa ville. A quelques mètres de chez lui, l'école Saint-Martin est transformée en hôpital²¹⁰, aussi il est impossible pour l'enfant de ne pas être confronté à cette réalité. Son journal témoigne même de sa rencontre avec des combattants blessés revenus du front. En 1915, à l'occasion des fêtes de Noël, Jacques, sa sœur Marie-Thérèse et Susanne se rendent à l'hôpital de l'école Saint-Martin, il écrit : « *Comme c'est Noël nous avons porté Susane, Thérèse et moi des friandises aux blessés de l'hôpital St Martin (nous avons un panier de pomme, 36 mandarines, 60 oranges, 50 pommes, 12 tablettes de chocolat, 80 cigarettes, 10 cigares, 5 pipes bouret de tabac, 15 paquets cigarettes, 12 boîtes d'allumettes, 15 paquets de papier pour cigarettes. Cela nous a prité trois paniers et une corbeille. J'ai oublié qu'il y avait aussi 12 cartes postales. Arrivés à Saint Martin nous avons déposés à la cuisine deux pots de confiture, et le reste nous l'avons distribué aux blessés. Nous avons fait le redressé et le 1^e et le 2^e et le 3^e étage, nous n'avons pas été au 4^e, ni au 5^e étage, car*

²⁰⁹ Marjolaine BOUTET., Philippe NIVET., *La bataille de la Somme. L'hécatombe oubliée, 1^e juillet-18 novembre 1916*, Paris, Tallandier, p.139.

²¹⁰ A. CHATELLE, « Les hôpitaux et ambulances », *Amiens pendant la guerre : 1914-1918*, op.cit., p. 62.

il aurer eu des maladi. Nous avons rentraient dans la chapelle (grande salle) pour distribuait au blessé en entran, il se sont mit à parlaient et à faire un pautint. [...] ». Le récit de cette sortie et de cette rencontre peut sembler banal à première vue, pourtant cet extrait est révélateur de l'expérience de Jacques : le diariste ne donne aucune description précise sur ce qu'il a vu dans cet hôpital. Plus étonnant, on n'y trouve aucune réaction émotive à l'égard de ces blessés. Jacques se contente ici de décrire - avec une grande précision- les « friandises » apportées, en insistant sur la grande quantité de cadeaux offerts. De la même manière, Jacques insère à son journal une photographie de soldats blessés, notamment au premier plan, de « gueules cassées »²¹¹. Pourtant, ici encore, l'enfant n'a rien écrit et s'est contenté de déposer la photographie. Un silence qui n'est pas extraordinaire, en effet, les sources écrites de l'enfance n'évoquent que très peu les blessés : leurs présences sont très inférieures à celles occupées par le bombardement. Pourtant, la vision des blessés, des corps meurtris et diminués a profondément frappé les enfants. La vision des blessés provoque chez eux de vives réactions comme l'ont démontré les études des dessins d'enfants pendant la Grande Guerre qui représentent ces corps meurtris et diminués dans bon nombres de dessins²¹². Nous pouvons alors nous interroger : pourquoi Jacques, bien qu'il ait vu ces combattants blessés et, plus encore, qu'il ait rencontré et qu'il ait échangé quelques mots avec eux, les évoque-t-il aussi rapidement ? Bien sûr, ce silence ne saurait être expliqué de manière certaine mais nous pouvons faire ici des hypothèses : selon Manon Pignot peut-être « la vision de ces soldats blessés paraissait aux enfants moins choquante que celle des bombardements »²¹³, comme en témoigne la large place réservée aux bombardements dans les carnets de Jacques, peut-être encore, cette rencontre l'a tellement bouleversé que l'enfant n'a pas su mettre les mots sur ce qu'il a découvert lors de cette visite. Il peut aussi s'agir d'une forme d'autocensure, peut-être Jacques n'écrit rien pour ne pas risquer de trahir son patriotisme, pour ne pas exprimer sa peur, ses doutes vis-à-vis du conflit. Il se peut aussi que Jacques était préparé : en 1915, il a déjà rencontré ces blessés de guerre, il n'a, peut-être, pas ressenti le besoin à ce moment de les décrire, ni même de les évoquer. Enfin, Jacques insiste ici sur les cadeaux qu'ils offrent aux blessés. Son journal est plus un moyen de s'écrire lui-même, de se donner à lui-même, comme aux adultes qui le liront, une image flatteuse, le récit de cet

²¹¹ Figure 43 : Photographie de blessés de guerre.

²¹² Le fond de dessins conservé au Musée du Vieux Montmartre, réalisé entre 1914 et 1918 dans les écoles des rues Saint-Isaure et Lepic étudiés par Manon PIGNOT dans *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit.

²¹³ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 172.

épisode est, avant tout, le moyen de recenser ce qu'il fait pour la patrie et envers les combattants. En 1916, au cours de la bataille de la Somme, les blessés sont eux aussi occultés. Pourtant, dès le déclenchement de la bataille « l'arrière-front voit l'arrivée des blessés et des prisonniers de guerre allemands ». ²¹⁴ Pas plus qu'il n'évoque les soldats en transit ou le passage des troupes, Jacques n'évoque à aucun moment les blessés pourtant si nombreux dans sa ville. Difficile de savoir à quoi attribuer ce silence. En réalité, la bataille de la Somme, pourtant si proche, est totalement occultée de son journal.

III. L'humanité de l'ennemi : les prisonniers de guerre

Une dernière rencontre fait basculer le quotidien du jeune diariste de la guerre « rêvée » à la « guerre réelle » : celle de l'ennemi. Lors de l'occupation d'Amiens, à la toute fin du mois d'août 1914, Jacques, alors âgé de sept ans, observe peut-être les interminables troupes allemandes dans les rues de sa ville. En juin 1915, il est à nouveau confronté à l'ennemi. Toutefois, le passage de prisonniers allemands dans les rues de sa ville lui présente un ennemi très différent de celui qu'on lui a décrit. Jacques découvre un ennemi vaincu, il écrit alors : « *il est passer 400 prisonniers allemands. Delman (tellement) qu'il avait soif il buver dans les ruisseaux, il passer place Gambette, on leur donner des coup de pied qu'on il buvé, c'est pauvre gents avait fait 45 kilomètres sent se reposé, c'est un soldat qui les conduiser qui le diser à Jean, est sent se reposé, c'est un sodat qui les conduiser que le diser à. Jean, est sen se reposer. Jean les a vu passer, il y en avait un place Gambette il est tombet, et il est mort, delleman il avait soif. Ceci montre que nous, nous sommes pareille à eux. Et Mardi, et Mercredi, et Vendredi, il en n'est passer encore, est toujours il buver dans les ruisseaux. Paul est venu, il m'a jeter des batons [...]* ». Jacques n'assiste pas à cette scène, il relate ici le récit de son frère, les rumeurs qui circulent. Pourtant, le récit qu'il entend fait naître un véritable sentiment de pitié envers ces hommes. La description d'hommes fragiles et épuisés par un trajet éreintant, qui ont les mêmes besoins que Jacques, celui de boire, de se reposer, un ennemi humilié entraîne chez Jacques une prise de conscience : « *ces pauvres gens* » sont « *pareille à nous* ». En découvrant la faiblesse de l'autre, sa fragilité l'enfant prend conscience de son humanité. Sans doute Jacques répète dans son journal ce qu'il a entendu des conversations des adultes discutant de l'événement. Si Jacques n'assiste pas à cet épisode, il voit, dans les jours qui suivent, passer d'autres prisonniers. Il évoque leur passage chaque

²¹⁴ Marjolaine BOUTET., Philippe NIVET., op.cit., p.161.

jour : « Rien de nouveau. Il passe toujours des prisonniers », « Il est passé encore des prisonniers », « Il est passé des prisonniers », « Rien de nouveau, il n'est pas passé de prisonniers », un recensement qui témoigne de l'impact de cette vision sur le petit garçon. Pour Jacques la découverte de l'ennemi réel et de son humanité a pu être difficile à admettre, à comprendre, en effet « cette dichotomie entre l'ennemi de papier et l'ennemi réel est parfois douloureuse à découvrir [...] Le désarroi naît du décalage profond entre l'image de l'ennemi véhiculée par le discours de guerre et la vision [...] de l'ennemi vaincu et soumis, dans toute son humanité. »²¹⁵. Aussi, Jacques continue de désigner l'ennemi comme un « boche » barbare et cruel. Quelques mois plus tard, il insère une photographie de prisonniers allemands, une photographie qu'il intitule « Photographies de boches fait prisonniers, après un combat par les Français »²¹⁶. Pour Jacques, l'Allemand reste un « boche » et ne cesse en aucun cas d'être un ennemi. Pourtant, au cours des années 1916 et 1917, les images dénonçant les crimes et la cruauté des Allemands se font beaucoup plus rares, Jacques semble moins réceptifs à ce genre de propagande. La rencontre de l'ennemi semble avoir fait naître chez Jacques des doutes, des incertitudes à l'égard du discours de guerre. S'il ne les exprime pas explicitement, il semble plus perplexe qu'au début du conflit. Cette dualité du propos révèle la complexité de l'intériorisation du discours de guerre par les enfants. Jacques semble l'avoir profondément intégré. Et pourtant, l'irruption de la guerre « réelle », la rencontre d'hommes réels, jeunes, fragiles, loin des canons de la propagande germanophobe, pousse l'enfant à interroger ses représentations, même pour un court laps de temps. Mais finalement, le discours de guerre semble tellement intériorisé que Jacques a recours à tous ses ressorts, parfois plus par automatisme que par réelle conviction. Pourtant, en 1918 et surtout après la guerre, le journal de Jacques témoigne d'une résurgence de ses sentiments antiallemands. L'exode mais aussi la fin de la guerre et son terrible bilan font renaître la haine du jeune garçon qui impute toutes ses horreurs et ses souffrances à l'ennemi, nous le verrons.

²¹⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.178

²¹⁶ Figure 44 : « Photographies de Boches fait prisonnier, après un combat par les Français », « Mon Journal n°1 ».



Figure 43 : Photographie de blessés de guerre : Journal n°1.

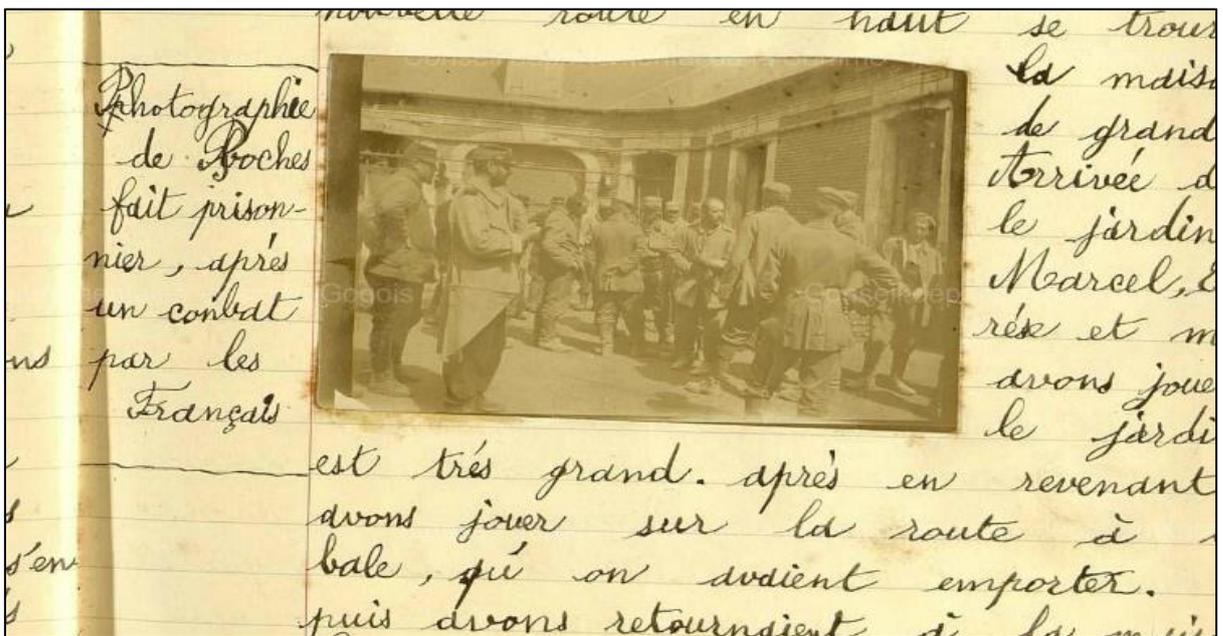


Figure 44: « Photographies de Boches fait prisonnier, après un combat par les Français », « Mon Journal n°1 »

Chapitre III. L'expérience du bombardement : 1914-1918.

Le passage d'une guerre « rêvée » à une guerre réelle passe aussi par la découverte d'une autre forme de la violence guerrière : le bombardement. A Amiens, comme à Paris, la guerre s'impose de façon inattendue dans le quotidien des enfants. Le passage de « tauben » et de « zeppelins » puis les bombardements par avions et par canonnades « matérialisent une extension de la guerre aérienne jusqu'à l'arrière »²¹⁷. Pour Jacques, cette expérience commence dès le mois d'août 1914 pour atteindre son paroxysme lors du bombardement massif de la ville en mars 1918. Son journal, parce que quotidien, « permet d'atteindre au plus près le vécu des bombardements, dans ses rythmes journaliers. »²¹⁸. En effet, jour après jour, Jacques y écrit *son expérience* du bombardement. Une expérience d'abord synonyme de curiosité mais qui se transforme au fil des années en appréhension. Le bombardement scelle l'expérience de guerre de Jacques et avec lui l'enfant fait aussi l'expérience de la violence. Faire face au bombardement, c'est aussi faire son baptême du feu, son expérience combattante.

I. Les bombardements de 1914-1915 : entre curiosité et fascination.

Dès le mois d'août 1914, le ciel amiénois est traversé par les « tauben » ennemis, puis par les zeppelins : des incursions que Jacques mentionne dès le mois de septembre 1914 : « *hier apres midi i les pasé un naré o a le man un na ré o fran ais é un na ré o englais qui le poursuivaient.* »²¹⁹. Toutefois, au début de la guerre, les bombardements restent clairsemés et le nombre de dégâts limité. Jacques a sept ans et comme une majorité d'Amiénois, il ne perçoit pas le danger que représente le largage de bombes dans les rues de sa ville. Au contraire, le petit garçon observe ce qui se passe au-dessus de lui avec une grande curiosité.

²¹⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfant de la patrie : génération Grande Guerre*, page 149.

²¹⁸ Itib, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.153.

²¹⁹ « *Hier après-midi il est passé un aéroplane allemand, un aéroplane français et un aéroplane anglais qui le poursuivaient.* »

A. La curiosité de Jacques.

En particulier au début de la guerre, Jacques se passionne pour tout ce qui concerne - de près ou de loin – la guerre aérienne et les bombardements. Cet intérêt se manifeste dans la multitude d'images et de dessins qui les évoquent. En effet, Jacques agrémente son journal d'une quantité d'articles de presse²²⁰ évoquant ces incursions, de photographies d'avions ou de pièces d'artillerie : comme cette « *grosse pièce d'artillerie tombée aux mains des alliés* »²²¹ avec laquelle les Allemands « *bombardé les villes.* ». Plus encore que les canons, les avions qu'il découvre dans le ciel ou sur les champs d'aviation séduisent Jacques. Déjà, avant le début de la guerre, Il semble fasciné par ces appareils, le 21 mars 1914, il dessine « *un homme avec un parachute* » accompagné d'un « *aéroplane* »²²². Cet intérêt ne disparaît pas avec la guerre et la confrontation soudaine à sa réalité. L'enfant continue de dessiner ces aéroplanes avec lesquels il joue, comme en témoigne le dessin de ce petit aéroplane fabriqué par son frère Marcel²²³. Tous ces dessins sont exécutés avec une grande minutie, malgré son jeune âge : le goût du détail dont fait preuve le jeune dessinateur témoigne bien d'un intérêt pour la perfection de ces équipements. Autre signe de cette curiosité, Jacques se rend fréquemment sur les champs d'aviation qu'il visite même au lendemain des bombardements dans l'espoir de pouvoir admirer des appareils, il écrit : « *J'ai été au champ d'aviation en bicyclette avec papa, nous n'avons pas vu d'aéroplane* » (28 Décembre 1915), « *Papa nous a conduit au champ d'aviation où nous avons vu un aéroplane.* » (20 Février 1916). Enfin, au début de la guerre, ce sont aussi les dégâts que provoquent ces incursions qui intéressent Jacques, le jeune garçon se rend sur les points de chute pour observer les ruines. Après les bombardements du 20 avril 1915, Jacques visite les dégâts de la maison d'une amie, il écrit : « *Un élève de papa lui à dit qu'un taube avait lancé une bombe sur la maison des Coléate des amis à nous. Mais il y a eu personne de tué ni de blessé. On a été le voir. On a pris notre bicyclette, en à été à tour de role pui en est arrivez à la maison. Un cherchan de ville été la, faler vite rentrer car à chaqueinstent il tombe des brique ou des tuile. En a demandé au cherchan de ville si en pouvait rentrait il a bien voulut car en lui a dot qu'on été des amis. En a peu rentrer en à monté au grenier, Marcel a fautographié.* ».

²²⁰ Figure 45 : Coupure de presse « Un taube est signalé »

²²¹ Figure 46 : Photographie « Une grosse pièce d'artillerie tombée aux mains des alliés »

²²² Figure 47 : Dessin de Jacques Gogois « *aéroplane* », « Mon journal n°1 », 1914.

²²³ Figure 15 : Dessin de Jacques Gogois : « *Marcel m'a fabriqué un petit aéroplane* », « Mon journal n°2 », 1917.

Cette curiosité n'est pas uniquement celle de Jacques ; en effet, à Amiens, alors que « les bombardements d'avions isolés restent clairsemés [...] les points de chute deviennent de véritables buts de promenade pour les curieux »²²⁴, de nombreux habitants se pressent pour observer les dégâts. A Amiens, comme à Paris, les bombardements ont pu provoquer l'amusement des enfants et la curiosité des parents.

B. Le spectacle du bombardement.

L'irruption des avions dans le ciel de sa ville a pu aussi constituer un étonnant spectacle. Dès les premiers mois de la guerre, Jacques découvre cette réalité ; les bombes s'invitent de façon inopinée dans son quotidien, sans alertes, il observe et les voit tomber dans les rues de sa ville. Le 18 novembre 1914, il fait le récit d'un bombardement survenu en pleine journée, à la sortie de l'école. Il écrit : « *En sortant de l'école, j'ai vu des taubes et des français. Un taube aver lanser une bombe sur l'hopital saintmartin mai la bombe aver éclaté en l'air l'enveloppe avait tombait dans la rue. Un autre avait lanscé une bombe sur la caserne qui a tué 14 chevaux et 2 homme. Les alemand avaient gétté 7 ou 6 bombes. En entend encore beaucoup le canon tante bonbon est venu ge lui est raconté se que gé vu.* ».²²⁵ Ici, Jacques insiste déjà sur les conséquences humaines du bombardement – quatorze chevaux et deux hommes tués – pourtant on ne peut lire ici son inquiétude, Jacques semble avant tout impressionné par « ce qu'[il a] vu » et s'empresse d'aller le raconter à sa vieille tante. En 1914, rien n'indique que Jacques ne se soit véritablement inquiété des bombardements. Au contraire, certains extraits de son journal donnent le sentiment que l'enfant vit le bombardement avec une certaine curiosité, voire une fascination. Le 16 avril 1915, la ville est soumise aux premiers grands bombardements meurtriers. La population s'inquiète. Jacques fait à son tour l'expérience des bombes, il observe cette fois de plus près les événements et commence à s'inquiéter. Toutefois à ce moment, le bombardement ne perturbe pas son quotidien. Quelques jours plus tard il ajoute : « *Je passe des jours mais ce n'est pas de ma faute car j'avais une composition de calcul à préparer.* ». Jacques continue de se préoccuper de ses devoirs et de ses examens. Le 19 avril, il fait le récit d'une bataille aérienne qui se déroule sous ses yeux : « *Ce matin [...] quand ont été dans la maison, en à entendu un taube. En à été voir dans la chambre de Jean et Marcel en à vue rien, en à été voir dans la chambre de*

²²⁴ Bruno BARBIER, *La Grande Guerre à Amiens*, op.cit., p.139.

²²⁵ Bombardement du 18 novembre 1914 vers 11h00 du matin : en effet le bombardement a entraîné la mort de deux hommes et celles de 19 chevaux, dans A. CHATELLE, op.cit., p.124.

maman, de papa, et de moi, en été avec maman, en à rien vue. En à vu enfin dans le ciel, deux aéroplane, le premier s'eter un taube, le deuxième, s'éter un Français, il le poursuivèrer, défois, il prenait de l'avance, le taube volait plus vite, en entendaé les mitraieuses, tout le monde regardé quand il été un peu éloigné, on entendre de canon, en voyez des fumé blanche, des fusé qu'on tiré après lui. Le taube se dirigé vers les lignes allemandes, touteletens le Français le poursuivre. Après il est venu un biplant Français, il à fait la tête en bas, l'aéoplane retourné, il redescendé, remonté, fesais paréllle, et fesais la feuille morte, pui dessendé sur le champ d'avaiation, pendant se tent là un autre biplans aller dans les lignes Après un autre Français revient, et intéris dans le champ d'aviation. »²²⁶. Le récit de Jacques s'apparente à celui d'un spectacle extraordinaire, un spectacle qu'il observe depuis sa fenêtre avec une grande attention : il décrit chaque mouvement, chaque manœuvre des appareils - « la feuille morte », « la tête en bas » - la scène semble avoir profondément impressionné le petit garçon. On lit une certaine fascination pour le bruit des explosions, l'intensité des lumières provoquée par les fusées. Ce récit en témoigne, le bombardement n'a pas forcément été vécu dans l'angoisse, il serait bien illusoire de croire que la peur l'ait emportée sur la curiosité. A Amiens, les alertes ne sont mises en place qu'en 1916²²⁷, on ne demande pas aux populations de se réfugier dans les abris. Aussi l'absence de panique générale, l'absence de mouvement de foule ne permet pas à Jacques de comprendre la menace que représente le bombardement. Il se sent en sécurité puisque les bombes tombent loin mais il est surtout entouré de ses parents. En effet, les études démontrent que ce ne sont pas les bombardements en eux-mêmes qui marquent le plus durablement les enfants, mais plutôt les effets de la guerre sur les liens affectifs familiaux et l'altération de leur quotidien. Lorsqu'ils sont fort jeunes, « les réactions des enfants face au traumatisme de la guerre sont étroitement liées

²²⁶ La date ne correspond pas aux événements : il y a eu un bombardement le 20 avril : plusieurs bombes lancées sur le quartier Saint-Acheul, A. CHATELLE, *Amiens pendant la guerre : 1914-1918*, op.cit., p.126-127.

²²⁷ Mises en place en février 1916 à Amiens : « l'alerte sera donnée à la population par la cloche, du Beffroi, qui sonnera trois séries de dix coups. Les séries seront espacées d'un intervalle de trois minutes, et des clairons circuleront dans la ville en sonnand le Gardes à vous. A ce signal les populations doivent évacuer les rues ; rentrer dans les maisons et se tenir de préférence au rez-de-chaussée ou dans les caves. Enfin, pour marquer la fin d'une alerte, les clairons circuleront dans les rues en jouant cette fois, la Berloque. », dans A. CHATELLE, op.cit., p. 130.

aux réactions de l'entourage. »²²⁸, et « l'anxiété des parents [...] est un élément plus perturbant que l'intensité des bombardements »²²⁹. Ainsi, le bombardement n'a pas forcément constitué un choc. Il a pu aussi être pour Jacques un moment de découverte, de dérèglement du quotidien. En effet, comme le souligne Manon Pignot : « outre le choc d'une confrontation potentielle avec la mort, l'alerte a pu être le moment d'une forme d'expérience, celle de la désorganisation familiale et sociale »²³⁰. Pourtant, au fil des années l'enfant est de plus en plus confronté aux bombardements, il perçoit mieux le danger et cette curiosité cède la place à une véritable appréhension.

II. Vivre et appréhender le bombardement : 1915-1917.

A Amiens, un an après le début des hostilités, le nombre des « incursions triple, tandis que double celui des tués »²³¹. Pour la population, comme pour Jacques, ils font naître « une prise de conscience du danger meurtrier que représente pour la ville le largage de bombes ». En 1915, les premières mesures de défense anti-aérienne sont mises en place. L'année suivante, on demande à la population de cacher suffisamment la lumière, en février les bombardements sont annoncés par des alertes et en octobre sont aménagées les premières caves-abris²³². Jacques a 8 ans. Il comprend désormais que la mort peut le toucher et concerner ses proches. Aussi Jacques commence à s'inquiéter.

A. Appréhender le bombardement.

A partir de 1915, le bombardement occupe une place importante dans son journal, l'enfant y recense désormais les dégâts, matériels et humains. Un recensement qui témoigne de son appréhension et de l'inquiétude progressive qu'ils font naître. En effet « la menace bien réelle, se concrétise dans un bilan humain et matériel, certes limité, mais dont l'impact psychologique dépasse amplement la réalité numérique. »²³³. Dans un premier temps, ce sont les dégâts matériels qui frappent Jacques, des dégâts qu'il représente bien souvent par le

²²⁸ Charles-F BARROUDA, « Traverser la guerre », dans Boris CYRULNIK (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Editions Hommes et perspectives, 1998, p.71.

²²⁹ *Itib*, op.cit., p.78.

²³⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfant de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p.162.

²³¹ Bruno BARBIER, *La Grande Guerre à Amiens*, op.cit., p. 144.

²³² Albert CHATELLE, op.cit., p. 141.

²³³ Manon PIGNOT, *Allons enfant de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p.160.

dessin. En mars 1915, Jacques insère un dessin de la Basilique d'Albert²³⁴ en ruine après les bombardements de janvier. Outre la dimension symbolique et affective – la Vierge dorée qui orne l'édifice est l'œuvre de son oncle Albert - ce dessin reflète sa propre perception du bombardement. Ce sont ici les ruines qu'il représente : celle de l'édifice religieux, mais aussi celles des « *maisons* » comme l'indique la légende. Avec une fidélité presque photographique, l'enfant dessine des foyers sans toits, sans murs. Il reproduit ce dessin en 1918²³⁵ dans un trait plus affirmé, il dessine les mêmes ruines, les mêmes maisons délabrées. On retrouve ces maisons en ruine dans un autre dessin de 1916 : « *Les zepelins à Paris* »²³⁶. Jacques dessine ici le bombardement par zeppelin des quartiers parisiens de Couronne et Belleville dans la nuit du 29 janvier 1916. Bien sûr le petit garçon n'a pas vécu l'événement, pourtant il est certain qu'il fait le lien avec sa propre expérience. Les maisons sont ici aussi en ruine, elles sont en flammes. Jacques dessine la mort qui tombe du ciel : les bombes tombent enflammées. Elles visent les maisons - en témoigne la ligne qui relie le zeppelin à la bombe - elles tombent aussi au hasard. Pour les enfants qui subissent les bombardements, la maison dans leurs dessins « devient le symbole de destruction [...] : elle brûle, elle est en ruine. »²³⁷. Le feu - seul élément en couleur – est omniprésent : il tombe du ciel et incendie les maisons qui brûlent par le haut. L'incendie semble tout particulièrement frapper l'enfant qui travaille minutieusement ses flammes. Ce sont aussi les conséquences humaines que Jacques dessine : aux pieds de la Tour Eiffel, on distingue deux personnages fuyant leur foyer en courant pour échapper à la mort. Jacques se réfère ici à sa propre expérience : en 1916, il sait la nécessité de fuir, de partir en courant vers les refuges. Ce dessin ressemble à ceux des enfants parisiens qui, eux, ont vécu l'événement²³⁸. On retrouve les mêmes flammes, l'importance des populations civiles, celle du foyer. Une telle concordance qui s'explique par la similitude de leurs expériences. Jacques, s'il ne vit pas *cet* événement, fait le lien avec ce qui se passe dans sa ville et ces images vues dans la presse ont très certainement fait écho à ce qu'il vit au quotidien. Ainsi son dessin, s'il se déroule à Paris reflète aussi ses propres angoisses, sa propre perception du bombardement. Aux dégâts matériels,

²³⁴ Figure 21 : Dessin de Jacques Gogois « *Ce que les allemands font* » : le bombardement de la Basilique d'Albert, « Mon Journal n°1 », 1915 (bombardée le 15 janvier 1915.)

²³⁵ Figure 48 : Dessin de Jacques Gogois, *la Basilique d'Albert, Février 1918.*

²³⁶ Figure 49 : Dessin de Jacques Gogois « *Les zepelins à Paris* », « Mon Journal n°1 », 1916.

²³⁷ Alfred Brauner, *J'ai dessiné la guerre. Le dessin d'enfant dans la guerre*, op.cit., p. 92.

²³⁸ Voir les dessins des enfants des écoles de Sainte-Isaure et Lepic étudiés par Manon PINGOT, *La guerre des crayons. Quand les petits parisiens dessinaient la Grande Guerre*, op.cit., p. 110-117.

s'ajoutent les dégâts humains. A partir de l'année 1915, Jacques inscrit le nombre exact de victimes, tuées ou blessées. Des chiffres qu'il écrit en plus grand, qu'il souligne. Déjà en avril 1915, au plein cœur des premiers bombardements meurtriers à Amiens, il perçoit dans le nombre de victimes, la menace que représente le bombardement, il écrit : « *Le même jour 50 anglais furent tués, à la gare du Nord, d'un seul obus* ». C'est ici l'effet de masse – plusieurs dizaines de victimes pour un seul obus – qui frappe l'enfant. Quelques jours plus tôt, le 16 avril, Jacques écrivait « *Il est venu des taubes, il s'en jetait derrir la rue du Ca,ge, il s'en lensé rue l'amiral Courbé, rue St Leu, deux personnes en eu la tête emporter. Dix personnes de tué s'en conter les blessés, et les blessé qui mourons, il en à déjà des mort.* ²³⁹ ». Jacques décrit ici la violence et l'extrême brutalité de la mort. S'il n'a certainement pas vu cette scène de ses propres yeux, la mention de ces « *têtes emportées* » témoigne de la prise de conscience de la violence et du danger que représentent les bombardements. En découvrant les conséquences du bombardement – à Amiens et ailleurs – en l'expérimentant lui-même, Jacques prend peu à peu la mesure du danger. Désormais, il connaît et comprend la menace qu'il constitue, c'est désormais dans le simple passage d'avions et de zeppelins que l'enfant perçoit une menace. Jacques mentionne ces passages systématiquement : « *Se matin et hier matin il est venu un taube.* » (21 septembre 1915) « *se matin nous avons vu un taube.* » (22 septembre), « *il est venu un taube* » (9 janvier 1916). Leur simple présence est devenue une source d'inquiétude, même lorsqu'aucune bombe ne tombe. Dans son journal, c'est bien sa peur que Jacques exprime. Mais ces sentiments sont peut-être plus difficiles à décrire par l'écrit, en particulier lorsqu'il est fort jeune. Par le dessin et l'écriture, Jacques s'approprie son expérience, il l'intériorise et développe des mécanismes de défense pour faire face à ses peurs : mettre en mots ou en images ces sentiments aide sans doute l'enfant à dépasser le choc, l'effroi. Si ces quelques dessins restent largement influencés par des images, des photographies, des conventions adultes, ils n'en sont pas moins révélateurs de l'expérience de Jacques et de l'impact du bombardement sur la vie et l'esprit du petit garçon, tous témoignent du choc, de l'effroi de l'enfant à la vue des ruines, plus encore vis-à-vis de la dimension profondément arbitraire du bombardement.

²³⁹ Bombardements du 19 avril : rue du Bloc, une femme, âgée de 63 ans est complètement décapitée : les deux bombardements font 18 victimes dont 11 morts, dans A. CHATELLE, *Amiens pendant la guerre : 1914-1918*, op.cit., p. 126.

B. Vivre l'alerte.

Nous l'avons vu, au mois d'avril 1915 Jacques subit quelques bombardements : ceux-ci sont observés depuis sa fenêtre et font encore l'objet de sa curiosité. Son expérience bascule véritablement en mai. Cette fois, il vit le bombardement de près. Le 12 mai 1915²⁴⁰, le petit garçon est réveillé à l'aube par les canons de la D.C.A et par des avions ennemis qui tentent de survoler la ville à faible hauteur. L'enfant fait le récit de ce bombardement, pour la première fois, il décrit le choc, l'effroi et la peur. Sa première caractéristique réside dans son irruption inopinée : « *Ce matin à cinq-heure il est venu taube en n'entendent les coups de canons, et les bombes.* ». Le bombardement entraîne un réveil brutal. A peine éveillé, les sens encore brouillés par le sommeil, il doit courir pour se protéger. Le récit se poursuit, l'enfant détaille avec précision les étapes de l'alerte : « *je me suis vite « abollé », et j'ai regardé à la fenêtre une grande secousse aller me faire tomber par terre les carreaux en tramblet et un roulement très fort, s'éter une bombe jeter par le taube, j'ai descendu et j'ai vu encore une bombe qui parrait soit être sur le boulevard, s'est élevé en l'air. Après boulet de canon, qu'on tiré pour abbatre le taube en éclater dans le ciel, près du taube. La bombe à tomber à Cagny.* ». La première réaction de Jacques est de se protéger. Jusqu'alors il était resté près de sa fenêtre pour observer le spectacle. L'enfant fait aussi référence à la dimension sonore du bombardement, il insiste sur le fracas des canons et des explosions : des bruits qui renforcent plus encore sa peur et son sentiment d'anormalité. Le bombardement est aussi aperçu : Jacques regarde par les fenêtres les bombes tomber, au hasard. Il tente de deviner où elles ont finalement atterries. Ce sont aussi les effets des bombes qui constituent un choc : l'enfant décrit les secousses, les meubles qui tombent, la difficulté de rester debout. Le bombardement provoque un profond sentiment d'anormalité : sa maison ne le protège plus et elle risque à tout instant d'être la cible d'une bombe. Enfin c'est la « descente » que Jacques décrit : « *j'ai descendu* ». Il ne précise pas où - il évoquera plus tard une cave sous sa maison - mais il semble qu'il s'agisse plutôt ici d'une descente au rez-de-chaussée. C'est aussi dans sa forme que le récit exprime la panique : il est saccadé, les étapes se succèdent dans un ordre chronologique, du réveil brutal provoqué par le bruit puis la vue des bombes, les secousses, en passant par la tentative de se protéger, la descende frénétique des étages. Tous ces éléments ; les dimensions sonore et visuelle, accentuées par la dimension nocturne et

²⁴⁰ Il s'agit des canons de la D.C.A d'Amiens qui tirs sur les avions ennemi : le bruit du canon réveillera la population amiénoise le 12 mai 1915, dans A. CHATELLE, op.cit., p.127.

l'obscurité semblent avoir profondément frappé Jacques. Cette première expérience entraîne une rupture dans la manière dont l'enfant appréhende les bombardements. Il découvre la possibilité d'être tué à son tour, la nécessité de se cacher. Cette première expérience explique qu'à partir du printemps 1915, Jacques recense plus systématiquement les conséquences des bombardements. Toutefois, on sait que nombres d'enfants choqués, malades des émotions de la veille ne peuvent pas assister au cours le lendemain, ce qui ne semble pas être le cas de Jacques. En dépit des événements, il continue de suivre régulièrement la classe. Son journal met au jour les inquiétudes de Jacques, pourtant au cours des années 1915-1917 il ne semble pas que le bombardement ait été vécu comme un traumatisme. Le 19 février 1916 a lieu le premier bombardement de nuit, un zeppelin lance quatre bombes sur la ville, le lendemain Jacques écrit : « *Journée calme, j'ai fait mes devoirs. Papa nous sa conduit au champ d'aviation où nous avons vuent un aéroplane. Matante et mon oncle sont venu. Cette nuit, il est venu un diriable boche et deux taubes on à tirer sur eux* ». Le lendemain, dans la nuit du 20 février, Amiens subit son premier bombardement de nuit par avion. Jacques n'écrit rien. De même les raids aériens du mois de mai sont occultés. Ceux de novembre, à peine évoqués : « *Nous avons eu la visite des taubes, ils sont fait beaucoup de dégâts.* ». En février 1917, Jacques fait pour la dernière fois mention de raids aériens avant ceux du printemps 1918, il écrit : « *Il est venu des taubes, le 7, le 8, le 9, le 10, le 11, le 12, le 13, le 14, le 15. Samedi, le 10, Mademoiselle Violette est venu, couchait chez nous, elle a eu peur des taubes.* ». De 1915 à 1917, l'enfant vit au rythme des bombardements et des alertes. Ils font désormais partie de son quotidien. Toutefois, en dépit de ces incursions, il continue de poursuivre ses activités quotidiennes, il ne manque pas l'école, il s'inquiète de ses compositions. De plus, les mentions des bombardements ne sont pas systématiques et parfois elles viennent après d'autres considérations, plus ordinaires. Aussi, il ne semble pas que l'expérience du bombardement ait été vécue comme un traumatisme même s'il ne fait aucun doute qu'elle a été l'objet d'inquiétude. Si elle n'a pas forcément été traumatisante, l'expérience du bombardement constitue une étape clé, fondatrice de l'expérience de guerre de Jacques, une expérience marquante.

III. Le printemps 1918.

En 1917, Amiens est relativement épargné par les raids ennemis. Jacques n'évoque presque pas ces incursions, elles ne constituent plus une menace. Toutefois, au printemps 1918, le jeune garçon se confronte à nouveau à cette réalité. Depuis janvier, Paris subit les

raids de gothas et à partir du 23 mars, la capitale est exposée aux bombardements des canons à longue portée que les Allemands ont installés au nord-ouest de la ville. Au même moment, la ville d'Amiens est menacée par l'offensive allemande sur la Picardie, commencée le 21 mars. La ville est bombardée à partir du 22 mars. Jacques a onze ans. Jamais il n'a fourni autant de détails. A ce moment, l'enfant possède une compréhension du concept de mort, il comprend la menace mortelle que ces bombardements constituent sur sa propre vie et la réaction de ses parents ne fait plus écran entre lui et l'événement. Cette infraction de la guerre dans son univers fait naître cette fois une terrible peur et tout au long du mois de mars son journal traduit une véritable anxiété. Le jeune garçon occulte tout le reste : la guerre est désormais au cœur de son récit. Cette fois ce sont bien l'effroi, la peur, le traumatisme qui dominant son journal.

A. L'inquiétude de Jacques

Les bombardements de Paris au printemps 1918 constituent une rupture dans le rapport de l'enfant au bombardement. Dès le mois de février, Jacques recense les bombardements qui touchent la capitale. C'est encore la dimension nocturne qui retient son attention, il la précise toujours entre parenthèse, la met en évidence : « *(pendant la nuit comme d'habitude)* », « *(dans la nuit)* », « *chaque nuit, Paris, est bombardé par les gothas* » (26 mars). Désormais, Jacques insiste sur le caractère massif du bombardement : il énumère des chiffres qui concrétisent pour lui la menace : le nombre d'avions présents : « *il y avait 51 gothas sur Paris* » (10 mars), « *60 gothas ont bombardés Paris* » (12 mars), « *60 gothas ont encore bombardés Paris* » (13 mars), le nombre d'obus lancés : « *Les allemands bombardent Paris avec des canons monstres : ils ont déjà tirer 24 obus de 240 sur Paris* » (24 mars), ou encore celui de la durée du bombardement : « *Il y a 8 jours que les gothas sont venus sur Paris, ils y sont restés 2 heures* » (24 février), « *Ils sont resté 4 heures pendant la nuit* », « *Ils sont restés plus de quatre heures* ». Ce nouveau type de précisions en témoigne, Jacques est plus que jamais conscient des dangers et sa peur semble atteindre son paroxysme au cours de ces quelques mois. A travers chacun de ces chiffres, c'est l'immensité du péril que Jacques tente de transcrire, un péril exprimé aussi dans la graphie : il souligne, écrit en plus grand. Les dégâts humains du printemps 1918 n'échappent pas à Jacques et semblent même être l'élément le plus marquant, ici encore il souligne, met en valeur le nombre de victimes. Il insiste sur la brutalité de leur mort – étouffés, brûlés - mais c'est aussi à la nature de ces victimes que le petit garçon s'intéresse, le 14 Mars 1918, il écrit « *Le raid de 60 gothas, d'hier sur*

Paris : 4 des gothas ont été abattus après leur crime. Les 60 gothas ont fait 106 morts, 79 blessés. 66 personnes ont été étouffées²⁴¹ dans un abris. Beaucoup de femmes et d'enfants tués. Par les bombes. Un hôpital fut détruit : 6 morts et 7 blessés. D'énormes dégâts matériels. ». Jacques met en évidence l'innocence des victimes. D'abord, avec la mention de la destruction d'un hôpital entraînant la mort de personnes désarmées et fragiles. Mais c'est surtout la mort de femmes et d'enfants, qui constitue pour lui le plus grand choc. A travers la mort de ces enfants, c'est la potentialité de mourir à son tour, étouffé sous les décombres, en pleine nuit qu'il perçoit. Le bombardement de Paris et ses conséquences permet une prise de conscience de la menace qui pèse sur Amiens, l'enfant semble faire le lien entre Paris et sa ville qui, à partir du 21 mars, est directement menacée par l'offensive allemande en Picardie. En effet, quelques jours plus tard, des gothas traversent le ciel d'Amiens, cette fois pour Jacques la menace est imminente, même s'« *ils ne lancent pas de bombes, [et ne] viennent que pour observer.* » (13 mars), leur simple présence entraîne une appréhension grandissante de jour en jour. Des inquiétudes qui se concrétisent le 22 mars, lorsque commence le bombardement d'Amiens.

B. L'effroi des derniers jours de mars.

Dans la soirée du 22 mars, alors que l'offensive allemande est commencée depuis la veille, Amiens est à nouveau bombardée. Le dimanche 24 mars, Jacques écrit : « *Les gothas sont venus sur Amiens ainsi qu'hier.* ». Depuis huit heures du matin les alertes se succèdent et les canons tirent. Quelques heures plus tard il ajoute : « *Les gothas sont venus, pour la 3^e fois. La maison tremblée, le tabouret de piano est tombés fenêtres et portes s'ouvraient !* ». Le 23 mars vers 22h15, une bombe tombe rue Delpech, à quelques mètres de chez Jacques²⁴². Pour la seconde fois, il décrit les effets du bombardement : les secousses, les portes et les fenêtre qui claquent. La menace est immense. Il décrit avec précision le bombardement sanglant de sa ville : « *Une bombe est tombée sur un train de munition qui a sauté pendant plus de 2 heures : toute la gare de Longueau est rasée. 6 torpilles sont tombés sur le Roy Dom-pierre, près du jardin des plantes : il ne reste plus rien : une dizaine de maisons de détruites :*

²⁴¹ Il s'agit ici d'une référence au bombardement du 11 mars et à ces 29 tués et 31 gravement blessé mais aussi à celle des 60 personnes étouffés suite à l'affolement dans la station de métro Bolivar : Jean-Jacques BECKER, « Les Gothas », dans *La Première guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003, p. 270.

²⁴² A. CHATELLE, op.cit., p. 241.

le Roy Dompierre est tués, sa bonne, sa femme, son enfants est tués²⁴³ aussi. [...] Une bombe est tombée sur la place du Cirque [...] D'énormes dégâts matériels. ». Jacques évoque ici la mort d'une famille entière, qu'il semble connaître. Leur mort extrêmement brutale rend la menace plus grande encore, ils ont été tués chez eux, ensevelis sous les décombres. Jacques perçoit sans doute à ce moment la possibilité de connaître un sort similaire. Au cours de ces journées, Jacques n'écrit rien d'autre dans son journal : il ne fait que le récit des événements qui se déroulent à Amiens. Le 26 mars, Jacques écrit : « *Cette nuit à Amiens, il y a eu une alerte, dans la nuit du 25 au 26.* ». Le lendemain, il fuit la ville, suite à l'ordre d'évacuation donnée aux fonctionnaires. Dans le chaos et la précipitation, l'enfant prend la route et quitte Amiens qui sera lourdement bombardée par avions et par canonnades jusqu'au mois d'août. Le récit de ces journées ne se fait qu'à posteriori, l'enfant évoque alors les mares de sang qu'il découvre lors de sa fuite : « *Rue de Noyon, on voit des mares de sang, c'est terrible* ». Dans les jours, les semaines qui suivent ce départ, le journal de Jacques traduit une tristesse profonde, un désarroi intense lié à l'exode mais aussi sans aucun doute au choc ressenti sous les bombes. Cette fois, nous pouvons sans crainte affirmer que les bombardements du mois de mars 1918 ont constitué un traumatisme.

Le journal de Jacques confirme l'impact des bombardements sur les enfants. Parce que quotidien, son journal permet de mettre à jour la construction de cette expérience. Dans les premières années du conflit, les bombardements ne semblent pas profondément modifier la vie de Jacques. Bien au contraire, l'enfant observe ce qu'il se passe dans le ciel de sa ville avec une immense curiosité. Mais au fil des années et à mesure qu'il grandit, Jacques perçoit de mieux en mieux la menace que représente le bombardement. Aussi, l'assiduité à noter tout ce qui le concerne, l'omniprésence de dessins le représentant révèle que Jacques y perçoit le signe d'une proximité à la guerre, d'une menace directe et arbitraire. Encore au cours des années 1916-1917, le bombardement ne semble pas profondément perturbé son quotidien qui continue, en dépit de la menace, à vivre normalement. Aussi un constat s'impose, le bombardement n'est pas aussi dramatique que l'on pourrait le penser : Jacques a aussi su le détourner. Ce n'est qu'au printemps 1918 que Jacques exprime le choc, l'effroi qu'a cons-

²⁴³ Bombardements du 23 mars : Rue Baillon une torpille écrase la maison de Monsieur Leroy Douillet (négociant en charbon) : il est retrouvé avec son épouse sous les décombres, leur bonne est tuée toutefois son fils âgé de sept ans n'est que légèrement blessé, dans A. CHATELLE, op.cit., p.149.

titué cette infraction dans son univers. Cette fois, le bombardement est vécu de manière traumatique. Son omniprésence dans le journal en témoigne, tout comme la tristesse intense qu'il fait naître au cours des semaines qui suivent. Quoi qu'il en soit, le bombardement – traumatisant ou non – scelle l'expérience de Jacques. Avec le bombardement, Jacques fait aussi son *baptême du feu*. Sous la menace des bombes, il expérimente à son tour la violence de la guerre et fait l'expérience de la mort. Le bombardement constitue bien une extension de la violence des combats jusqu'à l'arrière, comme le souligne Manon Pignot « c'est sous le feu que se forge l'expérience de guerre. »²⁴⁴.

²⁴⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.166.

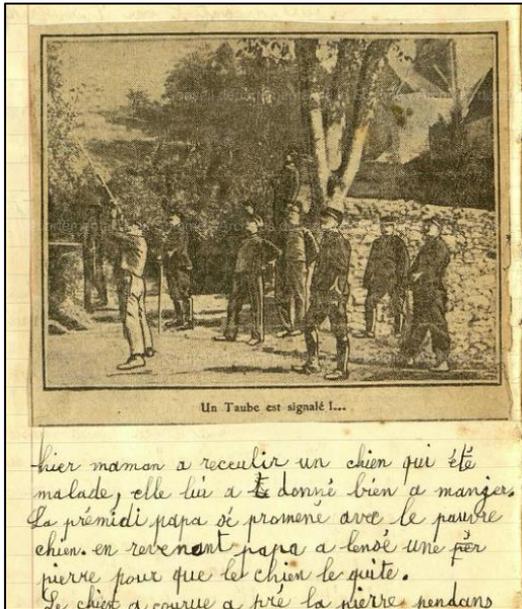


Figure 45: Coupure de presse : « Un taube est signalé ! »

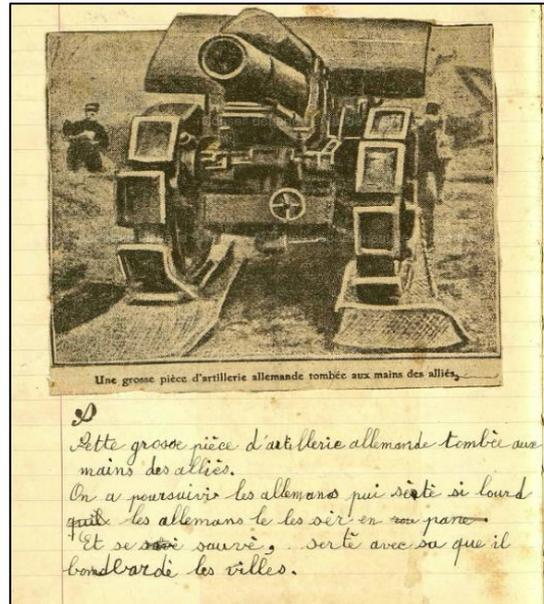


Figure 46: Photographie « Une grosse pièce d'artillerie tombée aux mains des alliés. »

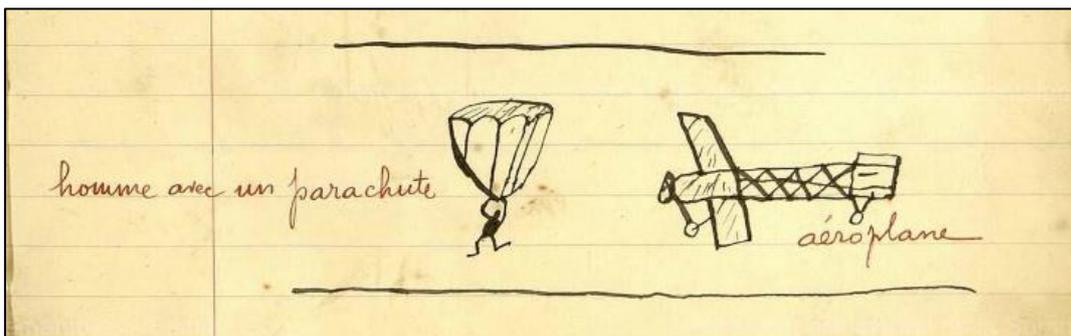


Figure 47 : Dessin d'aéroplane, Jacques Gogois, « Mon journal n°1 », 1914.

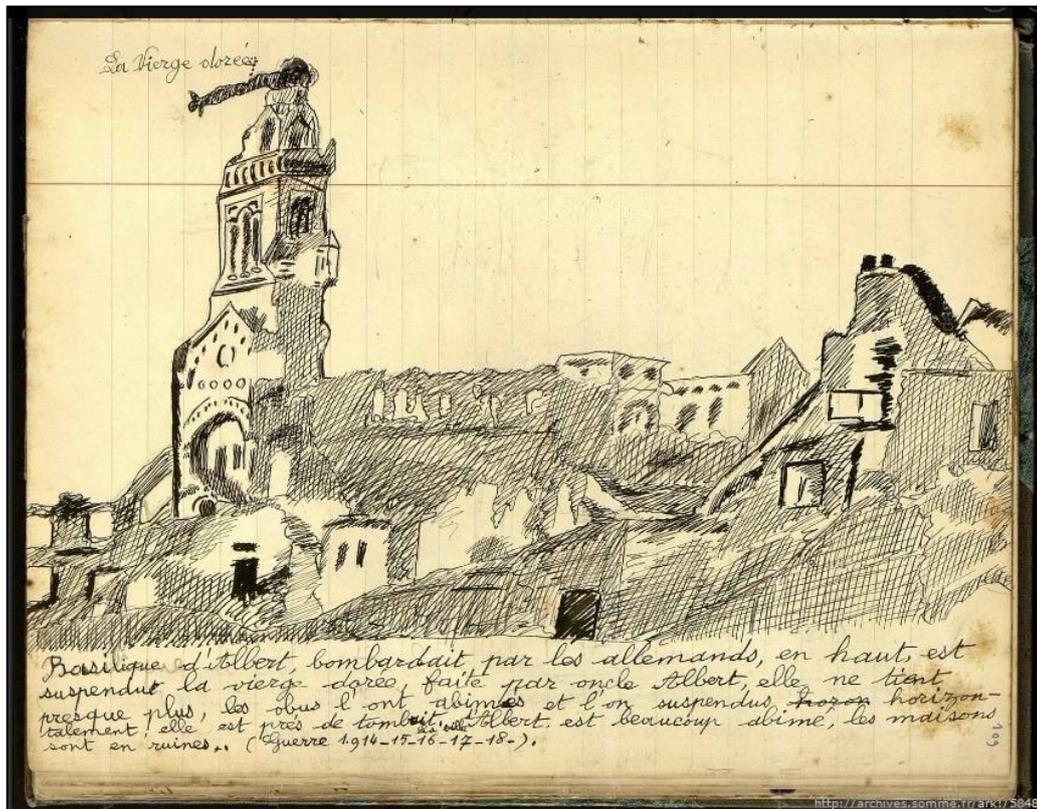


Figure 48: Dessin de Jacques Gogois, la Basilique d'Albert, Février 1918.

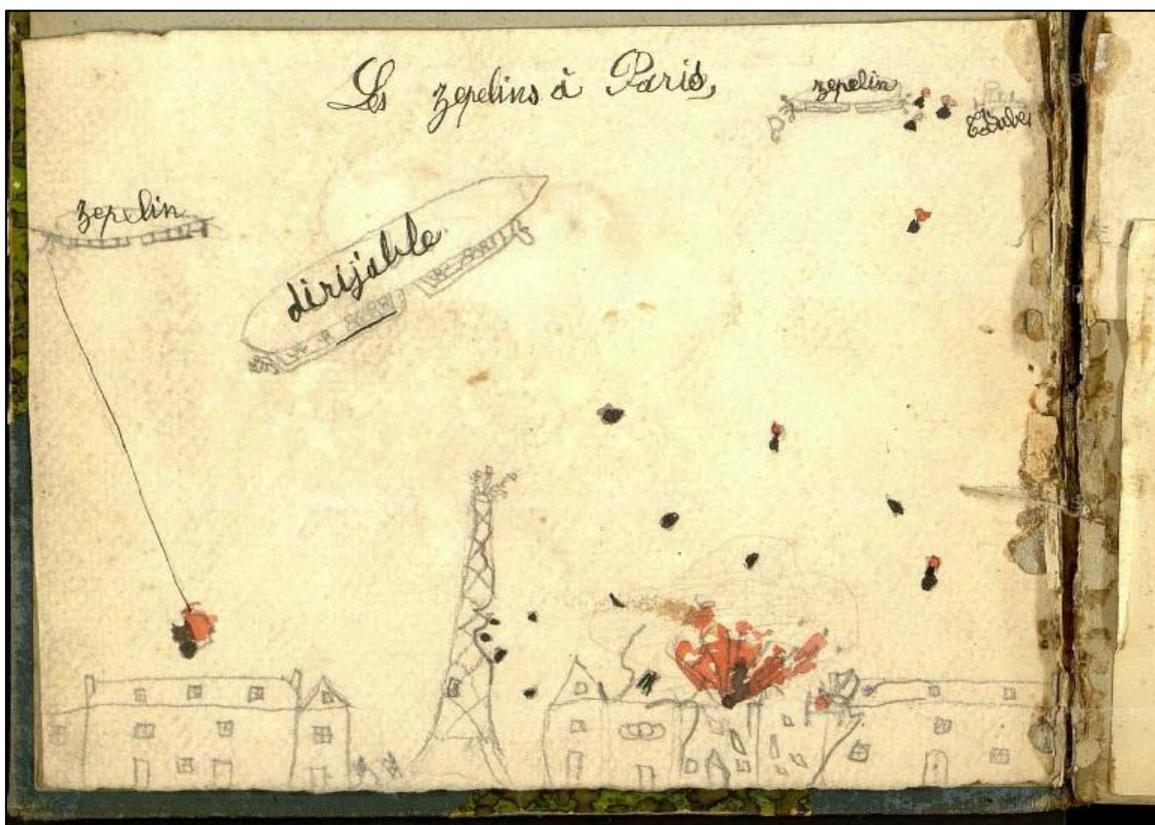


Figure 49: Dessin de Jacques Gogois : « Les zepelins à Paris », « Mon journal n°1 », 1916

Chapitre IV. « L'exil »

Si les réfugiés ont longtemps fait partie des « oubliés de la Grande Guerre »²⁴⁵, les travaux récents ont réhabilité cette figure du réfugié fuyant la guerre comme l'un des « personnages typiques du XXe siècle »²⁴⁶. En France, les réfugiés apparaissent dès les premiers jours de la guerre dans les régions du Nord et de l'Est de la France. Au printemps 1918, l'offensive allemande entraîne un nouvel exode. Celui-ci est vécu comme un véritable traumatisme, tant physique que psychique. Une expérience partagée par le jeune Jacques Gogois, alors âgé de onze ans. Au printemps 1918, son expérience de guerre bascule. Face aux bombardements et à l'approche imminente de l'ennemi dans sa ville, l'enfant est contraint de fuir. Jetés sur les routes parmi des milliers de réfugiés, Jacques et sa famille trouvent refuge à Envermeu, petite ville de Normandie, à moins d'une centaine de kilomètres d'Amiens. Commence ainsi « *l'exil* », un terme qu'il choisit puisque c'est ainsi qu'il titre cette période lorsqu'il dresse la chronologie des événements à la fin de son troisième journal. Son « *exil* » dure sept mois : Jacques ne rentre chez lui qu'en octobre. Il constitue sans aucun doute l'expérience la plus violente, la confrontation la plus brutale à la guerre qui le projette soudainement dans une nouvelle temporalité, synonyme d'une intense tristesse, celle d'avoir tout laissé derrière soi sans savoir s'il rentrera un jour chez lui.

I. L'exode : 23-27 mars 1918.

Le 27 mars 1918, Jacques fuit sa ville soumise depuis plusieurs jours aux bombardements et menacée par l'avancée de l'ennemi sur la Picardie. Parmi des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, Jacques prend la route, chargé de quelques bagages. Quelques jours après les faits, il fait le récit de son exode. C'est le danger que l'enfant décrit, la peur des bombes, celle de l'ennemi mais c'est aussi l'effondrement de ses repères et le chaos qui règne dans la ville.

²⁴⁵ Annette BECKER, *Les oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918 : populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Hachette, Paris, 2003.

²⁴⁶ Philippe NIVET, « Les réfugiés », dans *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Tome II, Perrin, Paris, 2012, p.255.

A. De l'inquiétude à la peur.

L'offensive Ludendorff est lancée le 21 mars 1918 en Picardie. Dès le lendemain, Jacques semble percevoir la menace, il suit avec appréhension l'avancée ennemie dans sa région. Du 21 au 26 mars, ses entrées traduisent l'escalade de son anxiété : le 22 mars il écrit « *Les allemands ont attaqués le front britannique (...) Les boches ont été repoussés; avancés, ils ont attaqués sur un front de 80km* », le 23 mars : « *Les boches sont encore avancés de plus de 12 km.* », le 24 mars : les « *boches sont toujours victorieux, ils ont franchit la Somme à divers point.* », le 25 mars : « *Les français ont été au secours des anglais. La terrible bataille se continut* », des informations qu'il illustre par des cartes²⁴⁷ trouvées dans la presse et sur lesquelles il suit anxieusement les opérations. L'inquiétude atteint son paroxysme le 26 mars. A la veille du départ, Jacques écrit pour la dernière fois : « *L'avancée allemande : Les boches ont encore amenés des troupes fraiches : malgré que les français sont venus au secour des anglais, les français et les anglais ont reculés. L'ennemi a avancé en subisant de lourdes pertes. C'est une véritable boucherie. Reims a reçu 1375 obus. Nesle a été prit et reprit plusieurs fois. [...] Cette nuit à Amiens il y a eu une alerte, dans la nuit du 25 au 26. A Amiens, nous entendons, très bien, le canon du front.* ». C'est ici la dimension sonore, le « son du canon » qui inquiète : l'ennemi arrive. En effet – plus encore que le bombardement - c'est dans l'approche de l'ennemi que Jacques perçoit la véritable menace. Comme pour la majorité de la population « ce qui alarme [...] ce sont les récits épouvantables faits par les réfugiés qui se sauvent de la ligne de feu : ce que les Amiénois craignent c'est l'avance allemande. »²⁴⁸. Bien qu'il ne les évoque pas, Jacques n'a pu manquer le spectacle des réfugiés affolés fuyant l'ennemi et qui débarquent à Amiens depuis le début de l'offensive ; un spectacle qui ravive certainement le souvenir de 1914. Jacques exprime implicitement cette peur de l'ennemi, il écrit : « *Le reste des provisions que maman avait fait ainsi que le reste de la volaille, nous l'avons donné aux blessés de Saint Martin, plutôt que de les laisser aux boches.* » ou encore « *Papa a caché 2 caisses de vin et une bouteille de champagne, que nous ont apporté M et Mme Passet* », c'est la peur d'être pillé que l'enfant évoque, les Allemands sont encore perçus comme ces « boches » « dont on est intimement persuadé [...] qu'ils sont des barbares prêts à tout »²⁴⁹. A cela s'ajoute l'inquiétude des bom-

²⁴⁷ Figure 50 : « La situation militaire dans la journée de Lundi » : 25 mars 1918, « Mon Journal n°2 »

²⁴⁸ A. CHATELLE, *Amiens pendant la guerre 1914-1918*, op.cit., p. 159

²⁴⁹ Annette BECKER, *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, p.56-57.

bardements. Au même moment Amiens est massivement bombardé, les dégâts sont immenses. Plus qu'à aucun autre moment auparavant, la possibilité de mourir sous les bombes s'imposent aux yeux de Jacques.

B. Le choc du départ.

Il est difficile de savoir si Jacques et sa famille avaient l'intention de fuir la ville ou s'ils la quittent suite à l'ordre d'évacuation donné aux fonctionnaires le 27 mars. Quoiqu'il en soit, le départ se fait dans l'urgence, « dans l'affolement, sans préparation »²⁵⁰. Une soudaineté qui frappe profondément le jeune diariste et qu'il décrit à travers les préparatifs du départ : « *Nous avons fait les paquets le plus possible que nous voulons emporter : 4 poules, beaucoup de chocolat, des pâtes alimentaires, un peu de linge.* ». Ce n'est pas ici le contenu qui frappe l'enfant mais plutôt le très mince paquetage que l'on emporte, le manque de temps avec lequel on s'apprête à fuir. Comme l'a souligné Philippe Nivet, « lors du nouvel exode du printemps 1918, les habitants ne peuvent, le plus souvent, emporter davantage d'affaires, car leur départ fut tout aussi précipité qu'en 1914 »²⁵¹. La précipitation constitue, en elle seule, un réel traumatisme pour Jacques qui doit fuir sans rien emporter, laissant tout derrière lui, même sa chienne dont il est brutalement contraint de se séparer : « *La pauvre Diane ! Nous l'avons mis en nourrice aux sœurs de St Martin.* ». Aussi, Jacques évoque la mise à mort de Tika, le singe de ses grands-parents : « *On ne pouvait emmener Tika (singe), nous l'avons depuis quelques jours [...] Nous avons donc ramenés, Tika, depuis quelques jours, ne pouvons l'emporter, grand-père, lui a tiré un coup de revolver en plein front... La pauvre bête ! Encore une victime de la guerre !* ». Cette mise à mort brutale d'un animal de compagnie auquel Jacques était attaché constitue sans aucun doute un terrible choc pour l'enfant. A travers cet événement, c'est aussi la brutalité et la violence du départ que l'enfant manifeste. L'événement a sans doute participé à la prise de conscience de l'anormalité de la situation.

Le choc s'explique aussi par la confrontation au chaos. En quelques heures, c'est l'ensemble de ses repères qui s'effondre. Une désorganisation sociale d'abord : il évoque un premier départ manqué : « *La laitière devait nous prendre à 1 heure ½ pour nous conduire à Dury [...] La laitière n'est pas venue nous chercher* », l'incapacité à s'organiser, l'absence

²⁵⁰ Annette BECKER, *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupée*, op.cit.

²⁵¹ Philippe NIVET, « Les réfugiés », op.cit., p.219.

de directive et d'ordre sont à l'origine de la sidération de Jacques. C'est sa confiance dans le monde adulte qui s'effondre. Un sentiment de chaos renforcé par les conditions plus que précaires du départ, l'enfant est jeté sur les routes chargé de bagages, affolé, pris au milieu d'une foule d'étrangers tout aussi paniqués que lui. Un désordre qui se poursuit jusque dans le train qui l'emmène hors d'Amiens : « *Arrivé à la gare St Roch, nous avons montés et hissé grand-mère dans un tortillard. Celui-ci devait partir à 9heure de l'après-midi, il n'est parti qu'à 5 heures moins le quart ! Nous sommes arrivés à Aumale qu'à 9 heures du soir... Toute l'après-midi dans le train pour faire 40km.* », Dans un train bondé de réfugiés, Jacques décrit l'interminable attente. Une attente sans aucun doute particulièrement anxiogène quand on sait qu'elle se fait dans de terribles conditions sanitaires mais aussi au milieu d'une foule paniquée et exténuée. Plus que social, l'effondrement est familial. Jacques assiste à l'effondrement des valeurs et des rôles au sein de sa propre famille. On imagine sa sidération devant l'inquiétude qu'il lit chez les adultes qui l'entourent : « *Maman cherche une voiture²⁵² pour éloigner grand-mère d'Amiens parce que Amiens est bombardé par les gothas et il peut-être bombardé par les canons boches. Tante Bonbon et maman Roze (la mère de tante marie Roze et d'oncle Albert) sont venus coucher ici. On a couché grand-mère dans notre cave. Hier papa a été a Conty, en bécane pour trouver une chambre, grand-mère, il n'a trouvé qu'un rez de chaussé, sans lit... Matante Marie Roze cherche une voiture pour transporter grand-mère. Depuis quelques jours, matante Marie Sarazin, M Irondart, Mme Irondart, Paul et Riri sont partis à Tours à cause des bombardements de gothas.* ». L'enfant décrit, ici, la fébrilité de ses parents et de sa tante, leur inquiétude et leur incapacité à évacuer sa grand-mère. C'est aussi la vulnérabilité des plus fragiles, celle de sa grand-mère et de « Tante Bonbon », qui avaient trouvé refuge chez lui. Jacques décrit une infantilisation des adultes : dans la panique, les rôles sont redistribués, les adultes deviennent des enfants qu'il faut protéger et porter tandis que les enfants doivent se comporter en adultes. En effet, on demande à Jacques de « *trainer jusqu'à la gare, sur la voiture à bras, qui était très lourde, grand-mère et les paquets* » ou, plus frappant encore, de se coucher après tous les autres membres de la famille : « *Arrivée à la gare d'Aumale nous avons cherchés des lits, mais il y avait tant de réfugiés, que toutes les chambres étaient prises. Nous avons cassés la croute dans le train, et nous avons couchés sur les banquettes, nous avons couché tout les vieux : grand-mère,*

²⁵² A Amiens, les véhicules sont quasiment impossibles à trouver à partir du 27 mars, dans A. CHATELLE, op.cit., p. 163.

grand-père Gus et maman Roze et tante Bonbon en première. Puis grand-père Gogois, maman, Thérèse, matante Marie Roze et Catherine en 2er. Puis oncle Albert, papa et moi en troisième. ».

L'exode constitue pour Jacques une extension de la guerre dans le quotidien. Plus encore que le bombardement, l'exode, qui se fait sous le feu des bombes et l'approche de l'ennemi, scelle l'expérience combattante de Jacques : c'est avec lui que l'enfant est confronté de façon la plus brutale à la réalité de la guerre.

II. La « tristesse de l'exode » : 27 mars- mai 1918.

Une fois dans le train qui l'emmène, Jacques réalise : « *C'est alors que nous comprimes toute l'après-midi, la tristesse de l'évacuation : mon oncle Albert et Tante Marie Roze ont été forcés d'abandonnés leurs statues, leurs médailles de la Vierge dorée et tant de bibelots si précieux... Et leur maison. Et nous abandonnons tout ! Comment retrouverons-nous cela ? C'était toujours notre question anxieuse.* ». Commence alors « l'exil » de Jacques, un exil synonyme de tristesse, celle d'avoir tout laissé derrière soi, sans savoir s'il pourra un jour rentrer chez lui. Son exil est synonyme d'ennui et d'isolement, le jeune garçon en sera profondément marqué.

A. « *Comment retrouverons-nous cela ?* »

En quelques mots, Jacques décrit l'un des enjeux les plus importants pour les populations réfugiées, comme l'explique Annette Becker : perdre, abandonner tout ce que l'on possède est toujours « un déchirement, une affreuse douleur »²⁵³. Une douleur partagée par Jacques qui réalise ce qu'il laisse derrière lui : un foyer, une école, une partie de sa famille, des amis. Pour les adultes « dans une société attachée à la propriété, à la fixité, être réfugié c'est avoir perdu son domicile, les souvenirs de famille, le linge de ses ancêtres. »²⁵⁴. Pour les enfants, c'est perdre un environnement familial, c'est perdre tous ses repères. A la tristesse d'avoir tout perdu, cède l'angoisse de ne jamais retrouver ce qu'il a laissé. Cette peur, Jacques l'exprime tout au long de son « exil ». Le petit garçon n'a de cesse que de dénicher toutes les informations possibles sur sa ville, ce qu'il s'y passe, ce qui est détruit : son journal se transforme en une suite d'énumération des dégâts qui touchent Amiens : il dénombre les

²⁵³ Annette BECKER, *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupées*, op.cit.

²⁵⁴ Philippe NIVET, « Les réfugiés », op.cit., p.360.

bombes qui tombent dans son quartier : « *Notre quartier Henriville a reçu quelques bombes et obus.* » (27 Juin). Il note les bombardements des endroits qu'il connaît : des endroits qui constituent pour lui des repères géographiques mais aussi affectifs, telle « *la maison de grand-père Gogois, rue Frédéric Petit, [qui] a été rasée par le feu des obus allemands.* », celle de l'oncle Jules : « *Le chapelier qui était à côté de la maison de mon oncle Jules, rue Duméril, fut touché, lui-aussi par un obus. Qui c'est si mon oncle Jules aura-t-il sa maison détruite ? Surement, ses vitres sont cassés.* ». Plus largement c'est l'ensemble des informations sur Amiens qu'il recense, il suit avec attention et inquiétude la bataille de Villers-Bretonneux qui scellera le sort d'Amiens : « *Formidables attaques allemandes sur tout le front : Les allemands attaquèrent tout le front avec des forces énormes. Ils avancèrent, près d'Amiens, de quelques km..., ils prirent Villers-Bretonneux, quelques bois et la lisière de Hangard-en-Senterre. Villers-Bretonneux a une importance considérable, car il est sur le grand plateau qui domine Amiens, où les boches dominent la ville toute entière. De plus Villers-Bretonneux est sur la route qui mène droit sur Amiens (...) hélas : les boches n'ont qu'à prendre le bois de Villers-Bretonneux et ils se trouveront à Longeau !!...* » (25 Avril), « *Aujourd'hui, Amiens reçoit 3 obus, toutes les 5 minutes : La Cathédrale a été violemment bombardée* », « *Amiens bombardé : La cathédrale a été beaucoup d'étruite. Rue de Beauvais, un abous allemand a enflammé 7 maisons, comme le feu se propagée rapidement, pour arrêter l'incendit, les soldats ont dus faire sauter à la dynamite, quelques maisons. Dans le centre, il y a déjà 1.000 maisons de détruites par les obus boches.* » ou encore « *5.000 obus sur Amiens en une journée.* ». Il insère aussi des articles, des cartes, des photographies qui la concernent²⁵⁵. A travers ces mentions, ce sont le chagrin et la peur de perdre les lieux qu'il aime, l'inquiétude de revenir et de ne trouver que des ruines, car « dans leur lieu d'exil, les réfugiés vivent avec la pensée de leurs biens détruits. »²⁵⁶.

B. « *Notre dure vie de chemineau* »

Cette « tristesse de l'évacuation » s'explique aussi par l'effondrement des conditions d'existence de Jacques. En quelques heures, l'enfant passe d'une vie confortable, rythmée par les cours au lycée, les leçons de piano, les promenades à une « *vie de chemineau* », de vagabond sans logement fixe, sans repères, sans école et sans jeux. C'est donc aussi la perte

²⁵⁵ Figure 50 : Coupure de presse : les bombardent d'Amiens et de Béthune 27 juin 1918, « Mon Journal n° 3 ».

²⁵⁶ Philippe NIVET, *Les réfugiés de la Grande Guerre, les « Boches du Nord »*, Paris, Economica, 2004, p.219.

de ses repères sociaux traditionnels et l'expérience de la précarité qui sont une source de « tristesse ».

Trouver refuge.

Dans un premier temps, c'est la précarité de sa situation qui perturbe Jacques. Notamment, les difficultés de trouver un logement stable, une préoccupation très présente dans le journal. Au lendemain de l'exode, alors qu'il se trouve à Aumale, il écrit : « *Après avoir passé une mauvaise nuit, nous avons été boire un café dans une auberge en face de ma gare. Avant d'avoir notre café nous avons attendus 2 heures ! Nous avons cherchés des chambres pour ce soir. A l'hôtel du Dauphin, avec beaucoup de peines nous avons trouvés une chambre à 3 lits : la patronne de l'hôtel, une vraie ogresse : Mme Sagot, rue Saint Lazare Aumale. Celle-ci a bien voulu que l'on couche mais elle laissait sous entendre qu'il faudrait manger chez elle !... Elle n'était pas du tout aimable !... Elle fit payer des prix fous* ». Ces difficultés se poursuivent durant plusieurs jours : le petit garçon s'installe provisoirement dans le pensionnat de jeunes filles de la ville « *Pour nous, nous avons trouvés, chez Mademoiselle Rebaux (directrice du pensionnat de jeunes filles à Aumale) une chambre a 5 lits* », plus tard il ajoute : « *J'ai été avec maman et Thérèse voir, si, à Vieux Rouen, il y a une maison à louer. Il n'y a rien. Chaque jour nous cherchons des maisons à louer, mais il n'y a rien* » (30 mars). Au sujet des réfugiés de 1914, Annette Becker rappelle la nécessité de « chercher un lieu de résidence, toujours perçu comme provisoire, mais un provisoire qui dure, dure et use, d'autant plus que les conditions d'accueil sont loin d'être idylliques »²⁵⁷. Ainsi, c'est la quête d'une stabilité qui inquiète l'enfant. A travers ces mentions, c'est le besoin d'un refuge, d'une stabilité que Jacques exprime. Aussi, l'enfant évoque une nouvelle condition sociale qui semble le faire souffrir : du jour au lendemain Jacques devient un « chemineau ». En effet « être réfugié c'est aussi être déclassé [...] assimilé à ces vagabonds, à ces rominichels qui font peur aux populations », ces derniers sont bien souvent – et surtout à la fin de la guerre – rejetés par les populations locales et « confinés dans des logements médiocres ». C'est aussi ce que décrit Jacques, lorsqu'il évoque la patronne de l'hôtel qu'il qualifie d'« ogresse ». Ce sentiment de rejet et cette difficulté d'intégration participent aussi à la « tristesse de l'évacuation ». L'enfant trouve finalement une stabilité au mois d'avril :

²⁵⁷ Annette BECKER, *Les cicatrices rouges*, op.cit., p. 68.

avec sa famille, il trouve refuge à Envermeu, petite ville normande, où il loge chez une habitante, il écrit alors : « *Donc il y a quelques jours que nous sommes logés chez Mme Hauchecorne.* ».

La précarité alimentaire.

La précarité inhérente à son nouveau statut de « réfugié » entraîne aussi la découverte d'une nouvelle expérience de la guerre : celle du manque et de la « faim ». Jusqu'alors, Jacques avait été épargné par ces difficultés. En effet « les classes bourgeoises des villes étant de ce point de vue très protégées [...] se limitant à quelques restrictions touchant le superflu »²⁵⁸. Rapidement, l'alimentation devient une préoccupation. Celle-ci se manifeste dans l'énumération quotidienne des quantités de nourriture dont il dispose : « *Nous avons été chercher étaient cherchés à l'hotel de ville, notre carte de pain car nous n'avons droit, chacun, qu'a 300 gr par jour.* », des quantités dont il déplore l'insuffisance et les prix exorbitants : « *Jean et Marcel pendant leur permission, avaient chacun 500 grammes de pain par jours tandis que nous nous n'ont avons que 300 grammes chacun. Les œufs qui coutaient 12t le carton ont été taxés à 7t le carton. Que ça de différence ! [...] Les [...] très chers [...] choux 18 sous et le reste coûte également très chers. Depuis longtemps il y avait dans la semaine 3 jours sans viande : les bouchers n'avaient pas droit de vendre de la viande le mardi, mercredi et jeudi : mais depuis cette semaine les trois jours sans viande sont supprimés comme c'est l'été il fait très chaud aussi la viande ne se garde pas et elle serait perdu si comme avant en ne vendait pas le mardi, mercredi et jeudi* » (21 juillet). Jacques insère ses cartes de rationnement²⁵⁹ à son journal, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Le problème de la nourriture est désormais au cœur de l'expérience de Jacques. Sans doute, celle-ci est plus frappante encore pour cet enfant de la bourgeoisie qui n'avait jamais connu la faim et était resté, en dépit de la guerre, habitué à l'abondance et au confort alimentaire. Toutefois, il serait illusoire de voir dans ces mentions du manque de nourriture, une véritable angoisse d'avoir faim. Il s'agit plutôt dans le cas de Jacques d'une nécessité de se « *serrer la ceinture* », d'une difficulté à se procurer certains aliments, notamment le lait pour lequel le jeune garçon doit parcourir de longs trajets : « *Mais nous ne trouvons pas facilement de lait, malgré que ces un pays de vaches. Car les fermiers font beaucoup de beurre parce que*

²⁵⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 103

²⁵⁹ Figure 51 et 52 : Cartes de rationnement de Jacques Gogois, août-octobre 1918, « Mon Journal n°3 ».

cela leur profite mieux que du lait. » (19 Avril 1918), « Depuis que nous sommes à Envermeu, nous allons, à pied, chercher du lait, chez une fermière qui habite à Sainttoing (petit village à 3 km d'Envermeu). Nous en avons donc 3 litres de lait tous les jours, mais comme c'est loin, nous allons le chercher tous les 2 jours : cela nous fait 6 litres tous les 2 jours. » (22 Avril).

C. « *Nous nous ennuyons tout le temps.* »

Enfin, si l'exil fait l'objet d'une si profonde tristesse, c'est aussi parce qu'il est ressenti comme un déracinement. Sans doute, Jacques a été « arraché » à un domicile qu'il n'avait jamais quitté pour une si longue période. La perte du domicile et, plus largement, de tous les repères propres à son enfance ; l'école, les jouets, le mobilier, entraînent une douloureuse perte de l'environnement familial. C'est le renversement complet des rythmes quotidiens qui s'impose à Jacques : d'une vie faite de jeux, de loisirs et d'école, l'enfant se retrouve isolé, confiné à l'intérieur d'un logement qui n'est pas le sien. C'est d'abord la carence scolaire – l'école pourtant si fondamentale dans la vie de Jacques – qui l'isole de son univers traditionnel, de ses camarades, d'un rythme quotidien, celui des devoirs et des compositions. C'est ensuite la séparation avec une partie de sa famille, notamment celle de son cousin Paul avec qui il passait une grande partie de ses journées et avec qui il partageait les jeux et les disputes. La réduction des lieux de sociabilité - le cinéma, le piano, les visites et les repas chez les divers membres de sa famille - ainsi que le confinement à l'intérieur sont la source d'un profond sentiment d'ennui. Un ennui qui devient une véritable obsession : « *Nous continuons notre triste vie de chemineaux. Triste vacances. Nous nous ennuyons tout le temps. Demain c'est Pâques.* », « *Nous nous ennuyons à rester à la maison.* », « *Nous ne sommes plus que quatre ! Nous nous ennuyons doublement.* » (19 juillet). Une souffrance que l'on peut très bien assimiler à une forme de « *dépression juvénile* »²⁶⁰, une forme d'accablement. En effet, alors que les fêtes étaient restées, tout au long de la guerre, des moments de joie, elles sont désormais vécues avec une profonde tristesse, le 30 mars, il écrit : « *Aujourd'hui c'est Pâques. Triste Pâques !...* ». Jacques compare les souvenirs joyeux d'une fête vécue en famille, autour d'un repas festif, à celui qu'il vit loin de chez lui, loin des siens. Brutalement, Jacques est « projeté dans une temporalité parallèle à la guerre :

²⁶⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 189.

à la question « Quand finira la guerre » s'ajoute celle, tout aussi insoluble : « Quand rentrerai-je chez moi ? »²⁶¹. Cette question du retour peut être lue dans la quête frénétique d'informations sur les événements militaires : bien plus qu'auparavant, Jacques recense chaque avancée militaire, insère des cartes du front²⁶², en élabore lui-même²⁶³. En somme, il suit avec un immense intérêt la bataille à la recherche d'indices qui annonceraient la fin de la guerre et la possibilité d'un retour chez soi. Ainsi, l'exil, en confrontant brutalement Jacques à la réalité de la guerre, participe largement à un sentiment de lassitude profonde du conflit.

L'exode a profondément bouleversé Jacques, cette expérience constitue cette fois un traumatisme. Au cours des jours, des semaines qui suivent, le journal de Jacques se transforme en un véritable refuge. Le jeune garçon ne le laisse pas à Amiens, il l'emporte avec lui malgré la précipitation du départ. Lorsqu'il arrive en Normandie, loin des bombes, loin du danger, le jeune diariste rouvre son journal pour y écrire frénétiquement : plus qu'à aucun autre moment depuis le début de la guerre, l'enfant noircit les pages de son journal. Il commence par faire le récit de ces journées tragiques : un récit de l'exode, long de 6 pages, un récit précis, complet. Jacques tente de rassembler ses souvenirs, parfois désordonnés mais aussi très réalistes. Sans aucun doute, le choc provoqué par l'exode a fait naître un véritable besoin, une nécessité de mettre par écrit ce qu'il a vécu, et ce qu'il vit. Par le recours à la plume, Jacques « donne du sens à une expérience insensée »²⁶⁴. Il met un sens sur ce qu'il a vécu, et en faisant un récit cohérent, Jacques s'approprie son expérience, il l'intériorise. La valeur thérapeutique de l'écriture est ici essentielle, pour Jacques elle est un moyen de dépasser le traumatisme, s'exprimer aide l'enfant à faire face, à soulager ses peines et combattre ses peurs. Cette fonction perdue durant plusieurs semaines, Jacques rédige plusieurs pages par jour : le 29 mars, il écrit six pages, le 19 avril, il remplit cinq pages complètes. La mise en mots de son chagrin, de ses angoisses participe à soulager ses peines et aide l'enfant à mieux les supporter. Ainsi, peu à peu, au fil des jours et des semaines, Jacques dépasse l'effroi de l'exode et la tristesse qu'il a fait naître.

²⁶¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 40-41.

²⁶² Figure 50 : Cartes du front : « L'offensive allemande : 23 mai 1918 », « Carte du front : 19 avril 1918 ».

²⁶³ Figure 50 : Cartes de Jacques Gogois : « Les attaques allemandes sur Amiens », 1e avril 1918, « Les Boches veulent encerclés et entrer dans Reims », 29 juin 1918.

²⁶⁴ Antoine GUEDENEY, « Les déterminants précoces de la résilience », dans Boris CYRULNIK (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, op.cit., p.22.

III. La guerre, une aventure ? (mai- septembre 1918)

En effet, au fil des semaines la tristesse de l'exil cède la place au goût de l'aventure. Le jeune diariste dépasse cette difficile épreuve. La vie reprend son cours malgré la fuite, malgré le chagrin. Jacques trouve de nouveaux repères : une nouvelle école, de nouveaux chemins de promenades, de nouveaux paysages à dessiner. Jacques élabore des projets, celui d'un « grand voyage » sur les routes de Normandie et de Picardie : un projet qui occupe rapidement toute la place dans son journal. Le carnet d'actualités militaires se transforme alors en carnet de voyage, un journal de bord dans lequel l'enfant écrit ce qu'il découvre au fil des chemins. Ainsi, en dépit du choc de l'exode et de la tristesse de l'exil, le jeune garçon poursuit son développement, reprend le cours de sa vie enfantine faite de jeux et de découvertes. Une résilience rendue possible par de multiples facteurs : par la mise en mots de son expérience, l'équilibre familial, mais aussi par l'humour et le sens de l'aventure.

A. Un nouvel équilibre.

Peu à peu, Jacques retrouve dans son « exil » un semblant de normalité. Il retourne à l'école dès la fin du mois d'avril : « *demain j'irai à l'école, ainsi que Thérèse* », l'école retrouve sa place dans le journal de Jacques. Bien qu'il soit libéré des longues heures de travail que le lycée exigeait, la fréquentation de l'école redonne un rythme quotidien à Jacques : « *Nous avons été, Thérèse et moi à l'école, ça a été.* » (22 avril), « *je vais tous les jours en classe.* » (23 avril). Aussi, il recommence à sortir, il se promène : « *Nous avons été nous promener sur les collines et dans les bois.* » (13 mai), « *Il fait un temps magnifique. Nous allons chaque jour nous promener et chercher du lait* » (14 mai), visite les villes et les villages alentours, Dieppe où « *nous nous sommes bien amusés. Nous avons visités le château d'Arques* » (le 2 juillet), le Tréport où « *nous avons eu beaucoup de plaisir* » (le 31 mai). L'enfant découvre une nouvelle région, de nouveaux paysages, il voyage. Son journal donne l'impression de vacances, des « vacances volées » rendues possible par la guerre. Jacques retrouve des préoccupations plus ordinaires, plus banales, il adopte des petits lapins qu'il évoque presque tous les jours et qui lui font oublier, pour un temps, « la tristesse de l'évacuation » : « *Depuis que nous sommes à Envermeu, Thérèse et moi avons 2 petits lapins, ils sont de grandes oreilles. L'un d'eux se nomme Porthos : c'est celui de Thérèse : [...] L'autre se nomme Athos : c'est le mien [...]* » (28 avril). Ainsi, malgré l'exil et l'isolement dans lequel il était plongé, le petit garçon retrouve au fil des semaines une certaine stabilité :

l'école, les promenades, les voyages, les jeux etc. facilitent le renversement de son expérience de l'exode.

B. Rire de l'exode.

Le changement brutal du statut d'enfant bourgeois épargné à celui de petit réfugié, de « *chemineau* » comme il se surnomme lui-même, entraîne de profonds bouleversements. Avec l'exil, c'est l'effondrement des codes et des conventions sociales traditionnels que Jacques expérimente. Le petit garçon se met à mendier du pain, il ne va plus à l'école - pendant un temps - ainsi s'offre à lui un nouveau mode de vie. Si les difficultés et les contraintes de ce nouveau statut l'attriste dans un premier temps, Jacques, peu à peu, s'en amuse. Il ironise sa situation, il la détourne. Alors que sa mère l'envoie, avec Thérèse, chercher du pain, l'enfant s'amuse de ses nouvelles qualités de « *roublard* » : « *Durant tout ce parcours, nous manquions de pain, nous entrions dans toutes les boulangeries, Thérèse et moi ou l'un après l'autre, demandaient : « un ou deux sous de pain ». Croyant que nous étions des malheureux les boulangères nous donnaient pour 1 sous de pain une bonne grosse tartine de pain. Il y avait bien de temps en temps une boulangère qui refusait de donner du pain sans tickets, mais nous ne désespérions pas et à Houqueville nous avons déjà plus d'une livre de pain!... C'est que nous devenions roublards comme des chemineaux* » (17 août), Jacques joue avec son statut de réfugié, il s'amuse de ce qu'il le pousse à faire. Jacques transgresse les règles, avec l'accord de ses parents. La guerre lui permet d'expérimenter de nouvelles choses, de découvrir un nouveau mode de vie, très éloigné du sien. Une découverte qui l'amuse beaucoup. Un autre extrait en témoigne : « *Ces jours ci nous avons manqué de pain à Rouen. Les boulangers sont pillés. Aussi nous avons été forcés de nous « serrer la ceinture. Cela me fait repenser à une drôle de scène qui est arrivé à Envermeu [...] au déjeuner il restait un petit restant de pois, Thérèse nous le partagé, de cette manière nous avons chacun 3 ou 4 poids ! Mais il y avait des bonnes cotelettes et des pommes de terre dans le four qui attendait, lorsque M. Leroux (qui est très gros), rentre avec matante Marie. Matante savait bien qu'il y avait autre chose mais elle dit à M. Leroux « Pauvres gens, on voit que ce sont des réfugiés... » Mais M. Leroux qui ne voit que les quelques pois, dit : « C'est lamentable !... « nous avons eu le fou rire... et il y avait de quoi ! »* (10 août 1918). Cet épisode témoigne de la capacité de Jacques à ironiser son statut de « réfugié », un statut qu'il relativise - notamment parce qu'il continue de vivre convenablement - et avec lequel il s'amuse. Etre réfugié s'apparente parfois à un jeu, Jacques joue « *au réfugié* », au « *chemineau* »

comme il joue au soldat. L'autodérision de Jacques sur son nouveau statut et sur son expérience permet de mettre à distance la gravité et la tristesse de son « *exil* », Jacques utilise l'humour comme résilience²⁶⁵.

C. La guerre comme aventure.

L'exil entraîne un brutal changement du mode de vie de Jacques. Libéré de la contrainte du lycée, l'exil et les vacances scolaires qui commencent en juillet, offrent des temps libres. L'exil s'apparente peu à peu à une grande aventure faite de découvertes et de voyages. Jacques visite les villes et les villages alentours, découvre la Normandie, « *ce beau pays* ». L'enfant élabore des projets comme celui, au mois de juillet, d'un « grand voyage » sur les routes de Normandie : « *Nous avons projetés de faire un grand voyage à pied jusque Caen en passant par Rouen, Evreux et en revenant par le Havre, Fécamp, [...] Nous coucherions dans les champs et nous mangerions sur l'herbe. Nous passerions 8 jours dans chaque grande ville [...] pour que papa fasse des aquarelles.* ». Un voyage qui devient sa préoccupation principale et qui lui donne l'occasion d'oublier un peu la guerre et sa condition de réfugié : Jacques n'est plus un « réfugié » mais un « aventurier ». Chaque jour, l'enfant évoque ce voyage que ce soit dans l'élaboration de projet ou dans la frustration d'un départ sans cesse reculé : « *Aussi nous avons hâte de faire notre voyage à pied mais le wagon n'arrive pas...* », « *Le wagon n'est pas encore arrivé ! C'est à désespérer. C'est probablement l'offensive qui cause ce retard* », « *Puis le wagon qui n'arrive pas, tout cela met des obstacle pour le grand voyage à pied* », « *Et sans ce maudit wagon qui n'arrive pas, nous serions presque prêt à aller sur les grands chemins* ». Finalement, la joie de Jacques est immense lorsque le départ est imminent : « *Hourrah !... Le wagon est enfin arrivé. Le clou de papa est presque guéri, il faut du beau temps, plus rien ne nous empêche de partir sur les grandes routes* » (31 juillet). Jacques et les siens partent le 1^{er} août. Ces voyages, « à pied, à vélo ou en chemin de fer » sont aussitôt au cœur du journal qui s'apparente alors à un journal de bord. L'actualité militaire si présente et si précise depuis le début de l'exil est, peu à peu, occultée. La guerre est mise de côté et n'occupe plus, à elle seule, l'esprit de Jacques. L'enfant fait le récit détaillé de ses excursions, il inscrit consciencieusement chacune des villes

²⁶⁵ Marie ANAUT, « Traumatisme, humour et résilience : élaboration du traumatisme et utilisation de l'humour dans le processus de résilience », dans Roland COUTANCEAU., Joanna SMITH., Samuel LEITRE, *Trauma et résilience : Victimes et auteurs*, Paris, DUNOD, 2012, p.4-14.

qu'il visite – Rouen, Saint-Benoît, Caen, Fécamp, Dieppe etc. - il réalise des petites cartes à la main²⁶⁶ – et dans une précision exceptionnelle – des chemins parcourus, il rapporte des images, des souvenirs²⁶⁷ qu'il insère au journal qui fait définitivement office de carnet de voyage. Certes, ces voyages ne se font pas sans heurts, Jacques évoque les difficultés à se loger : « *il fallut prendre autour de la gare, un hôtel [...] qui était trop luxueux pour notre vie de chemineaux.* » (16 août), l'enfant dort dans la gare, à la belle étoile : « *nous fûmes forcé de coucher sur le bord de la route, à la belle étoile* », pourtant Jacques semble, malgré tout, très enthousiaste. A travers ces voyages, l'exil s'apparente à une grande aventure, une aventure faite d'expériences inhabituelles, exceptionnelles. Des expériences que l'enfant n'aurait certainement jamais connues en temps de paix. Aussi, en « dégageant des temps libres, que les enfants associent à des vacances volées »²⁶⁸, la guerre a eu sa dimension récréative, une dimension que Jacques a, lui aussi, su saisir. En détournant la guerre et l'exil à son profit, Jacques a réussi à détourner le traumatisme qu'aurait pu constituer la terrible expérience de l'exode puis de l'exil.

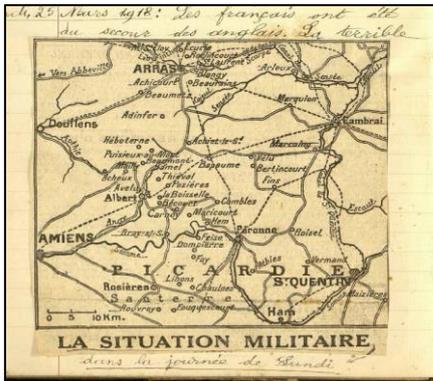
L'exode scelle l'expérience de guerre de Jacques. Avec lui l'enfant est plus qu'à aucun autre moment confronté à la « guerre réelle », à sa violence. Sous la menace des bombes et celle de l'ennemi, l'enfant est contraint de fuir son univers. Son journal atteste de l'effroi provoqué par l'exode, de sa peur et de sa douleur face à cette terrible épreuve. Un exode auquel succède l'exil, synonyme d'une profonde tristesse liée à l'isolement, à la peur de ne jamais rentrer chez lui, d'avoir tout perdu et l'inquiétude de ne retrouver que des ruines. Pourtant le sens de l'aventure, la mise en mots de ses peurs et de ses angoisses, la capacité de s'adapter à un nouvel environnement, permettent à Jacques de dépasser le traumatisme, de développer des mécanismes de défense face à la peur, à l'inquiétude et au chagrin. Son expérience de l'exode atteste de l'impact de la guerre sur la vie du jeune garçon, mais aussi de sa capacité à rebondir, à faire face. Mais l'exode entraîne des modifications durables au rapport de l'enfant au conflit. A partir du printemps 1918, Jacques exprime plus facilement sa tristesse de la guerre, sa volonté qu'elle se termine enfin. En l'expérimentant d'aussi près, la guerre entraîne un profond sentiment de rejet, de dégoût à son encontre et à son cortège de souffrances, nous y reviendrons.

²⁶⁶ Figure 53 : Carte de Jacques Gogois : Voyage en Normandie-Picardie : 1e-20 août 1918.

²⁶⁷ Figure 54 : « La Transatlantique « La Touraine » du Havre que nous avons vus », Carte postale de Jacques Gogois, 17 août 1918.

²⁶⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 164-165.

Figure 50: Série de carte représentant le front : été 1918



« La situation militaire dans la journée de Lundi » : 25 mars 1918

A Amiens

Premières et douloureuses stations de notre pèlerinage à travers les villes « sous le coup », nous avons revu, ces jours derniers, Amiens et Béthune.

A Amiens, l'odieuse, l'inutile dévastation se poursuit, méthodique, acharnée. Dix mille obus et mille bombes se sont déjà abattus sur la ville et ses faubourgs. Une maison sur sept est meurtrie, une sur vingt-sept pulvérisée. La cathédrale a reçu deux nouvelles blessures. Je ne puis pas ne pas parler, avec autant d'attendrissement que d'admiration, de l'homme de cœur qui, jour et nuit, penché sur les plaies de la malheureuse cité, s'efforce par tous moyens d'y remédier.

Les fervents de l'art, aussi bien que les malheureux habitants d'Amiens, devront au colonel X..., commandant d'armes de la place, d'avoir, avec une énergie dont l'âge semble avoir accentué la vigueur autant que la noblesse, défendu et sauvegardé pied à pied leurs trésors et leurs biens. Ce n'est que justice d'inscrire ici en hommage la ferveur de son dévouement et celle de ses collaborateurs.

A Béthune

A Béthune, j'ai vu et entendu ceci. Un enfant d'une douzaine d'années — un galibot — est appréhendé à l'entrée de la ville et conduit chez le provost-marshall.

— Où vas-tu ? lui demande l'officier.

— Chez moi, répond l'enfant.

Il désigne sa maison, dans un faubourg de Béthune.

— Mais il n'y a plus personne à Béthune...

— Je ne savais pas... Je sors de l'hôpital.

Et il sort d'un pansement une pauvre menotte, toute tordue, à laquelle il manque trois doigts.

— Maintenant que je suis guéri, je retourne à ma maison.

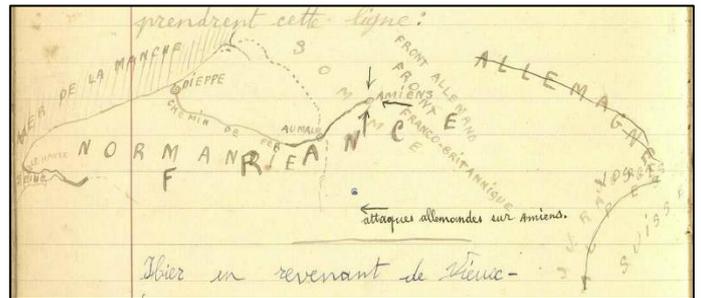
— Mais tu n'y retrouveras ni ton père ni ta mère.

— Je le sais bien, répond l'enfant dans un sanglot. Le même obus qui m'a broyé la main les a tués tous les deux... Du moins, je veux revoir ma maison...

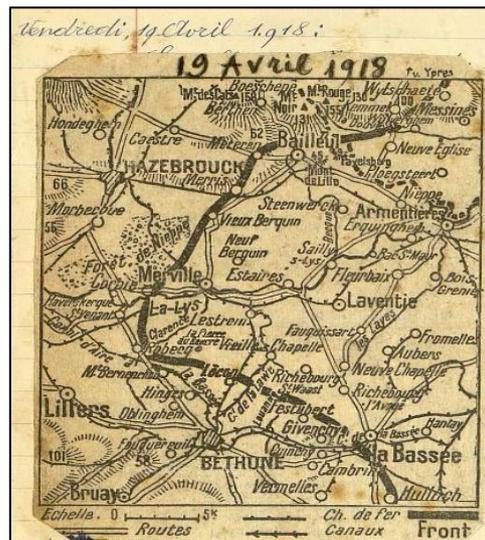
— Tu n'as plus de maison non plus...

— Alors qu'on m'emploie à travailler aux mines. J'ai une main de propre... Je peux encore me rendre utile...

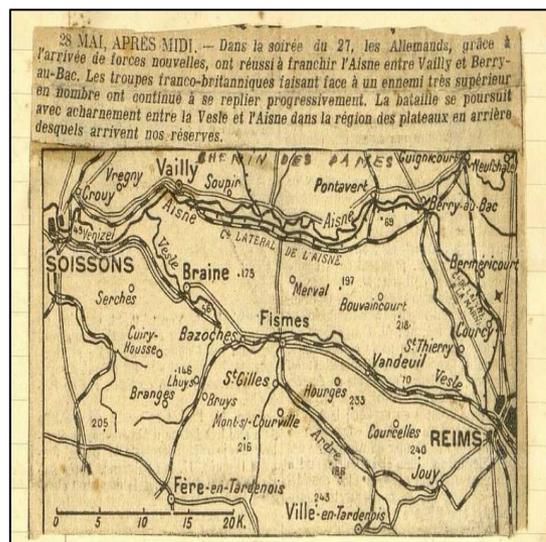
Coupage de presse : bombardement d'Amiens et de Béthunes



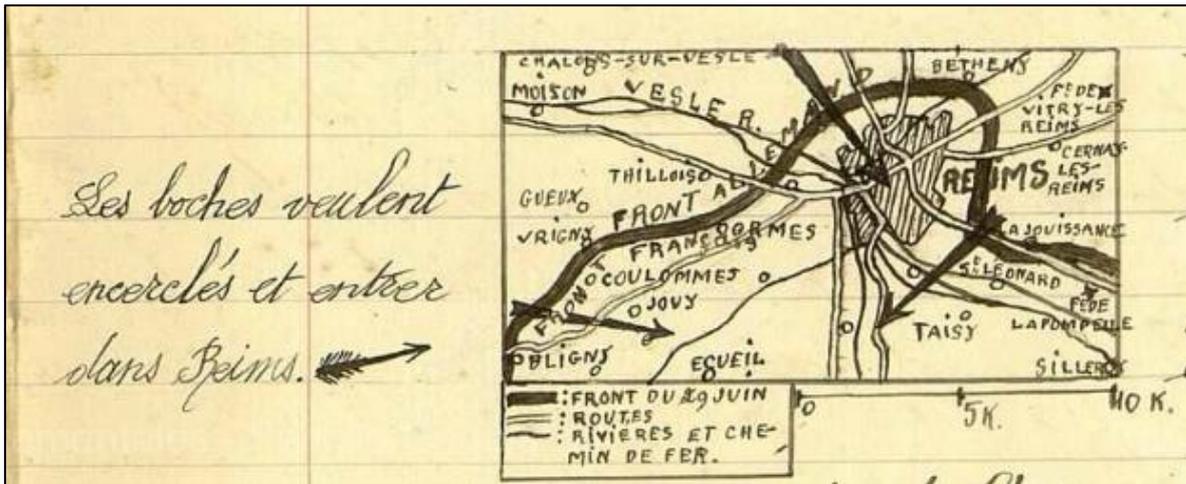
Carte de Jacques Gogois : attaques allemandes sur Amiens,



Carte du front, le 19 avril 1918.



Carte du front, le 23 mai 1918.



Carte de Jacques Gogois, « Les boches veulent encerclés et entrer dans Reims », 29 juin 1918.

Figure 51 : « Ma carte de pain » : Jacques Gogois, 29 août 1918.

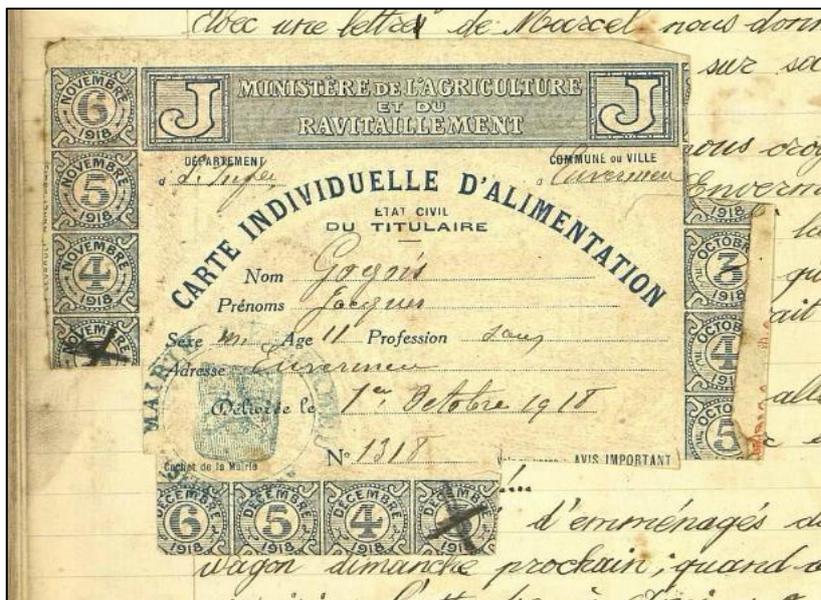
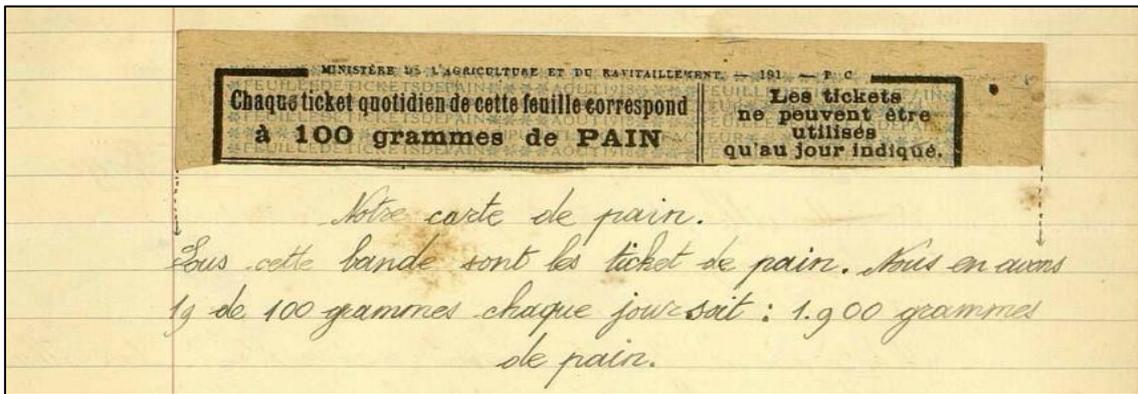
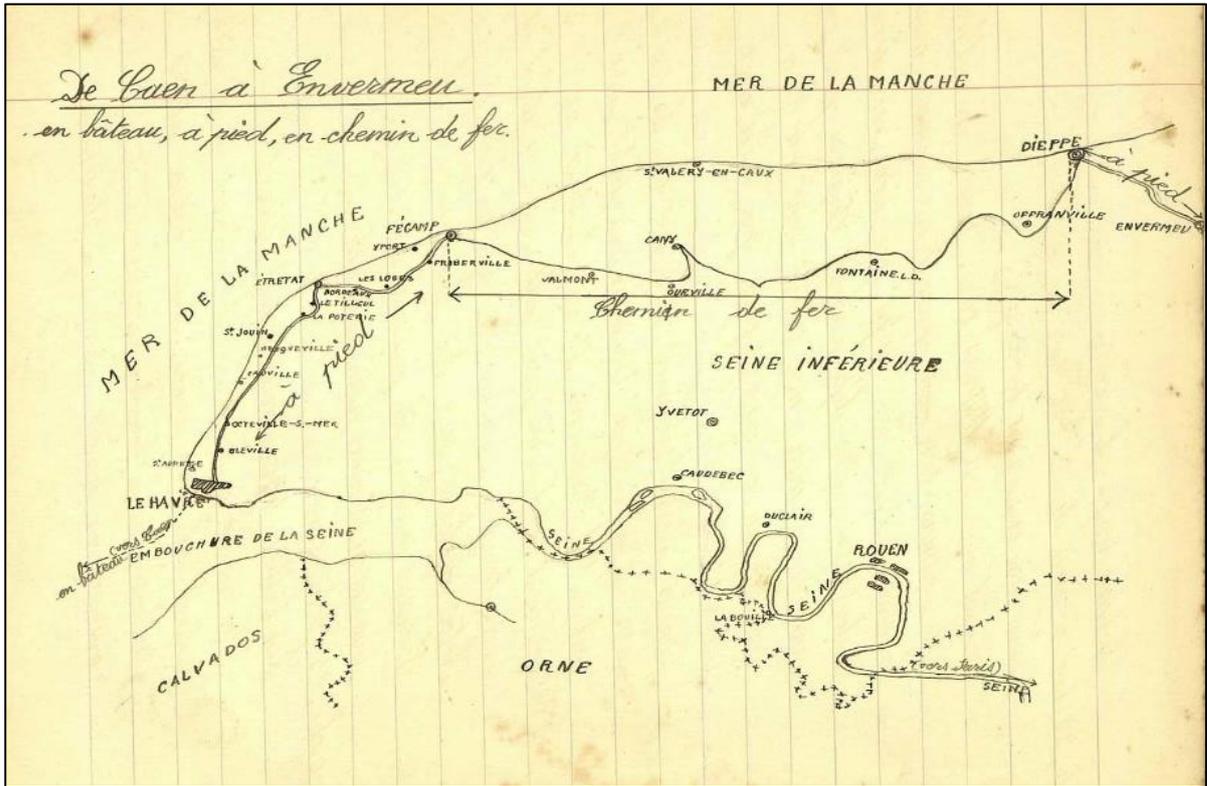
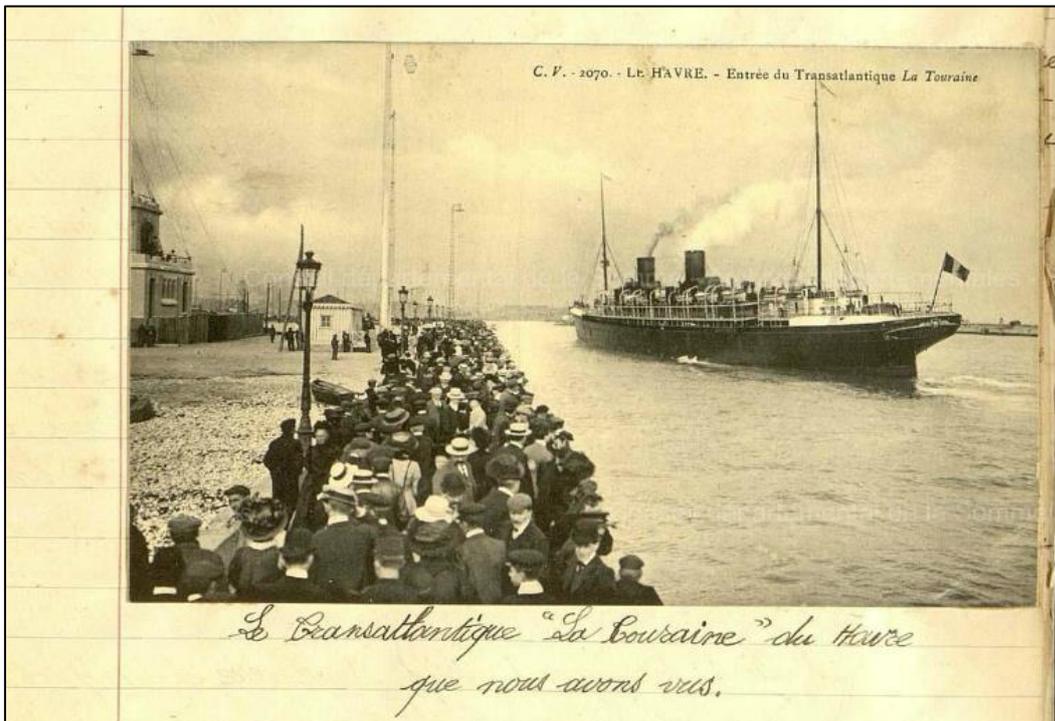


Figure 52: Carte individuelle d'alimentation : Jacques Gogois, 2 octobre 1918



« De Caen à Envermeu. En bateau, à pied, en chemin de fer. », Carte de Jacques Gogois, 21 août 1918.

Figure 54 : « La Transatlantique « La Touraine » du Havre que nous avons vue », Carte postale de Jacques Gogois, 17 août 1918.



Chapitre V. La distance à la guerre : 1914-printemps 1918.

Jacques Gogois n'échappe en aucune façon à la guerre. Nous l'avons vu, ses deux frères aînés et son oncle sont partis au front. Il connaît une courte invasion en 1914, il découvre les combattants, les blessés, il a un filleul et participe activement à l'effort de guerre, enfin plus que d'autres, Jacques est exposé au risque des bombardements. Pourtant jusqu'au printemps 1918 et l'exode, le journal de Jacques atteste d'une forme de distanciation à la guerre. En effet, Jacques semble parfois vivre la guerre de loin, de plus loin notamment qu'un enfant de la zone occupée. Deux facteurs peuvent expliquer cette forme de « distanciation » à la guerre. Elle est d'abord géographique, Jacques n'est ni confronté à l'ennemi, ni aux privations et à l'isolement comme les enfants envahis. A Amiens, le lycée n'est pas fermé, Jacques peut sortir se promener. Elle est ensuite sociale, l'appartenance à la petite bourgeoisie locale atténue sans aucun doute les duretés de la guerre. Jusqu'au printemps 1918, Jacques jouit d'un certain confort qui contribue à amoindrir l'impact de la guerre. Si la guerre occupe une grande place dans son journal, l'enfant y montre aussi que *sa* guerre prolonge le temps de paix.

I. La vie continue...

Le journal de Jacques Gogois n'est pas un journal de guerre, l'enfant y évoque avant tout sa vie quotidienne. Ainsi, presque au jour le jour, on découvre ce qu'il vit et ce qu'il pense, ce qui constitue son quotidien. Dès lors, on s'aperçoit que Jacques conserve son rythme de vie et ses occupations d'avant-guerre, qui n'ont finalement pas toujours été bouleversés par le conflit. D'abord, la guerre n'a pas modifié le rapport de Jacques à l'école. S'il manque les cours à l'occasion des permissions de ses frères, cet absentéisme reste rare, même au lendemain des bombardements l'enfant semble suivre les cours de façon normale alors que bien d'autres, rendus malades de l'émotion de la veille sèchent la classe. L'école reste la préoccupation principale de Jacques. En effet, presque toutes les entrées du jeune diariste évoquent

le lycée. Il inscrit ses places en compositions²⁶⁹, insère ses bulletins scolaires²⁷⁰, mais aussi les bons points qu'il reçoit etc. Même lorsqu'il ne donne pas détails, l'enfant mentionne sobrement sa fréquentation scolaire : « *j'ai été en classe* », « *je vais toujours en classe* ». Le passage dans la classe supérieure reste aussi un événement majeur de la vie du petit garçon : « *ces la rentrés, j'ai sauté la 9^e* » (1^e octobre 1915), tout comme la rentrée des classes qu'il mentionne à chaque fois : « *C'est aujourd'hui la rentrée des classes* » (2 octobre 1916). L'école apparaît bien souvent avant tout le reste et bien devant les considérations sur la guerre, comme en témoigne cet extrait : « *mardi dernier on n'avait composition de géographie, j'ai fait mon piano. On n'antant encore beaucoup le canon* ». Plus frappant encore, le 19 avril 1915, alors que la ville est lourdement bombardée, Jacques écrit : « *je passe des jours mais ce n'est pas de ma faute car j'avais une composition de calcul à préparer* », les devoirs scolaires restent, même lors des grands bombardements, la préoccupation principale de Jacques. Même les bombes ne le détournent pas de son travail scolaire. D'autre part, Jacques bénéficie, jusqu'en 1918 d'un certain confort matériel. Contrairement à bien des enfants de sa génération, Jacques ne connaît ni la « faim », ni le froid. De 1914 jusqu'au mois de mars 1918 et l'exode, Jacques n'évoque à aucun moment le problème de l'alimentation. Si « le froid et la faim peuvent être considérés comme des marqueurs essentiels de l'expérience de guerre à l'arrière, particulièrement pour l'enfant [...] tous n'y sont pas confrontés avec la même intensité »²⁷¹. En effet, « les classes bourgeoises des villes restent de ce point de vue très protégées »²⁷². Malgré la montée des prix, importante à partir de la fin de l'année 1915, et les pénuries qui touchent de nombreux produits, Jacques ne semble pas souffrir de la faim ni même des petits sacrifices qui touchent le superflu. De même l'enfant ne semble pas souffrir de la pénurie de charbon, qui pourtant concerne tous les Français. Jacques ne fait pas la queue devant les magasins, il n'attend pas des heures durant pour obtenir quelques denrées. Ce confort matériel participe sans aucun doute à amoindrir les souffrances de la guerre et donc plus largement à sa mise à distance. Au-delà d'un confort matériel, Jacques maintient une mode de vie bourgeois, fait de voyages et de loisirs. Tout d'abord, il poursuit des activités ludiques et éducatives, il continue de prendre des cours de piano régulièrement, une occupation, là encore, centrale dans son journal puisqu'il l'évoque

²⁶⁹ Figure 56 : « Places en composition, 1^e trimestre », « Mon Journal n°2 », février 1917.

²⁷⁰ Figure 55 : Bulletins scolaire de Jacques Gogois, « Mon Journal n°2 », 1^e trimestre 1917.

²⁷¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 100

²⁷² Itib, op.cit., p.103

presque chaque jour par la simple mention « *j'ai fait mon piano* » ou « *j'ai fait une heure édemi de piano* ». Aussi, Jacques mène ce que l'on peut qualifier de « vie sociale intense »²⁷³. Chaque semaine est rythmée par des promenades, en bicyclette ou à pied autour de la ville, jusqu'à Longueau où vivent ses grands-parents. Son journal est rempli du récit des soirées passées chez sa tante Marie Roze et son oncle Albert Roze où il s'initie à la sculpture et à la peinture, des veillées passées à faire du piano. Jacques va aussi au théâtre, très souvent au cinéma, comme en témoigne les programmes qu'il insère à son journal²⁷⁴ et les résumés qu'il fait des films qu'il découvre. Régulièrement, Jacques quitte Amiens pour quelques jours. Il voyage à Paris à plusieurs reprises, visite la Tour Eiffel, Versailles, le Sacré Cœur. Il va au théâtre, au musée, il fait du bateau et en rapporte une multitude de souvenirs. etc. Chaque été, une fois le lycée terminé, Jacques part en vacances, à Nemours, chez son grand-père en 1915, mais le plus souvent à la mer, à Merlimont où on loue une villa, comme à l'été 1914, mais aussi en 1916, alors que la bataille de la Somme s'engage tout près. A l'occasion de ces voyages, pendant de longues semaines parfois, le journal est délaissé et la guerre presque complètement occultée. En effet, chacune de ses occupations, chacun de ses voyages accusent davantage la distance entre sa propre vie et le conflit. Finalement, en dépit des bombardements et de l'absence de son frère Jean, Jacques maintient un rythme de vie similaire à celui de l'avant-guerre. Le conflit ne vient pas bouleverser en profondeur son mode de vie et ses habitudes. Le maintien d'une vie sociale intense mais aussi le confort matériel dont il jouit, lui permettent une certaine « distanciation » à la guerre. Si la guerre est présente, les conditions privilégiées dont jouit Jacques en ont certainement atténué la dureté.

II. La guerre à distance.

Ce maintien d'un quotidien stable, la permanence des loisirs et d'une scolarité assidue ont permis à Jacques de mettre la guerre à distance. Ce journal, comme d'autres, offre au lecteur « une impression d'imperméabilité »²⁷⁵ à la guerre. Il ne s'agit pas d'une forme de désintérêt pour la guerre, mais on peut lire à travers ces lignes une évidente distanciation à la guerre. Contrairement aux enfants de la zone occupée, la fin de la guerre ne constitue en rien une obsession pour Jacques. Les jours de fêtes restent des moments de joie, pour Noël

²⁷³ Manon PIGNOT, « Petites filles dans la Grande Guerre : un problème de genre ? », op.cit., p. 9-16

²⁷⁴ Figure 57 : Programme cinéma de l'Excelsior d'Amiens, 1916

²⁷⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 198-204

1914, Jacques mentionne les cadeaux trouvés dans son soulier, l'année suivante, il se contente d'inscrire sa visite à l'hôpital St Martin pour offrir des « friandises aux blessés », comme en 1916, aux petits réfugiés belges de Merlimont. En 1917, l'enfant n'inscrit rien. Le jour de l'an, date clé pour la formulation de vœux, n'est pas pour Jacques, l'occasion de vœux patriotiques, l'enfant se contente ici encore de mentionner les cadeaux reçus ou en 1917, la tristesse que Jean ne soit pas présent pour que « *la fête soit encore meilleure* ». Une dernière mention qui révèle bien que les fêtes n'ont pas été bouleversées par la guerre, elles restent l'occasion de se réunir en famille, autour d'un repas et constituent un moment de joie pour le petit garçon et non l'occasion de se remémorer les temps de paix, dans la dimension tragique des enfants de la zone occupée²⁷⁶. C'est donc, avant tout, de ce maintien d'une vie d'avant-guerre que naît la distanciation à la guerre. Bien sûr la guerre n'est pas absente, mais elle est loin. A cela s'ajoute, alors, une forme d'insouciance lisible dans la hiérarchie des événements que construit le jeune diariste. Aux mentions d'événements guerriers ou de nouvelles malheureuses se mêlent des considérations plus banales : l'enfant commence souvent par évoquer sa place en composition avant d'en venir aux événements militaires. Même confronté à la mort ou à la destruction, l'enfant conserve « une distance à l'événement de guerre – mais non aux événements plus quotidiens »²⁷⁷. Avant tout, Jacques note ce qui concerne l'école, ses disputes avec son cousin Paul, les méchancetés de sa sœur Thérèse ou encore les multiples adoptions d'oiseaux blessés, des préoccupations très éloignées de la guerre et qui traduisent bien ce sentiment de distance vis-à-vis de sa réalité.

²⁷⁶ Par exemple celui du jeune sedanais Yves Congar : CONGAR Yves., *Journal de la guerre 1914-1918*, Paris, France, Cerf, 1997 ou de la jeune Henriette Thiesset, habitante de Ham : THIESSET Henriette., N. JUNG-BAUDOUX, *Journal de guerre, 1914-1920, d'Henriette Thiesset*, Amiens, Encrage, 2012.

²⁷⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, op.cit., p. 199.

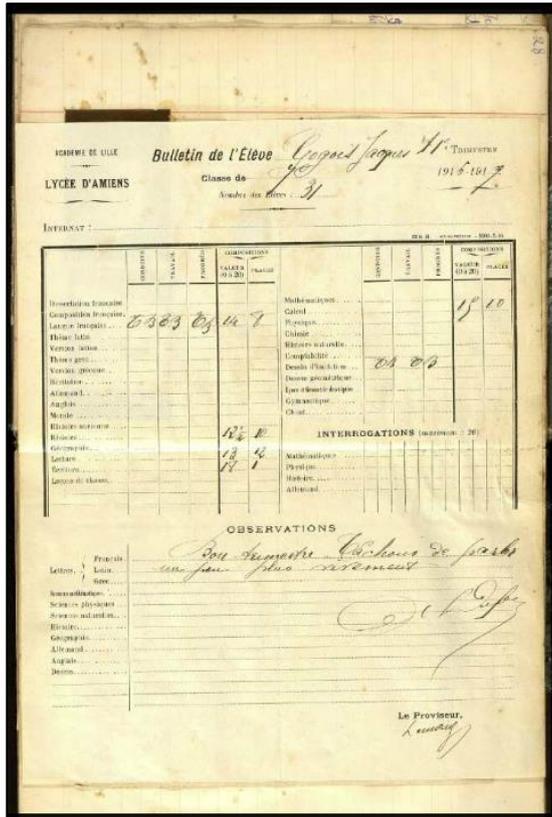


Figure 55: Bulletin de Jacques Gogois, 1^{er} trimestre 1916-1917, « Mon Journal n°2 », Février 1917

Places	composition	Nombre	Notes
1 ^{re} série	en Français	31	17
2 ^e série	en Écriture	26	15
3 ^e série	en Histoire	26	12
4 ^e série	en Géographie	26	7
5 ^e série	en lecture	31	13
6 ^e série	en Calcul	31	15
7 ^e série	en Français	26	14
8 ^e série	en Français	26	14
9 ^e série	en Français	26	14
10 ^e série	en Français	26	14

Figure 56: « Places en composition, 1^{er} trimestre », « Mon Journal n°2 »

"EXCELSIOR"
 CINÉMA DES ALLIÉS
 14 et 16, Rue de Metz (Près de la Gare)
 AMIENS

DIMANCHE 27 FEVRIER & JEUDI 2 MARS
 Spectacle permanent de 2 à 8 h.

A toutes les Séances le grand succès
HEROÏSME D'ALPIN
 Drame patriotique sensationnel en 3 parties

Il n'y a pas de Film sans-télégramme
LES DEUX CONSCIENCES
 Comédie

UNE MÈRE FRANÇAISE
 (Scène émouvante)

NOS AVIONS À SALONIQUE
 Actualité

CHARLOT ARBITRE
 Comique

Supplément Facultatif (Jeudi: seulement)
LA PRISON DE FER
 Troisième épisode des MYSTÈRES DE NEW-YORK
 Drame en 2 parties, tiré du célèbre Roman du Maître

Prix des Places: 0.50 - 1 fr. - 1.50 Droit des Pauvres en sus.

Tout Spectateur n'ayant pas assisté au début de la Séance peut rester pour la suivante.

Figure 57: Programme du cinéma « L'Excelsior », Amiens.

La longueur du conflit entraîne des mutations profondes du rapport de l'enfant à la guerre, la confrontation quotidienne à sa réalité, à ses souffrances modifie la façon dont Jacques perçoit et vit le conflit. S'il parvient à maintenir – au moins jusqu'à 1918 – une mode de vie relativement similaire à celui du temps de paix, Jacques doit malgré tout aussi faire face à une nouvelle réalité quotidienne. Son journal met à jour des tournants après lesquels sa vision de la guerre se trouve transformée. La première grande fracture se fait en 1915 lorsqu'il est brutalement séparé de son frère, Jean. L'enfant doit apprendre à vivre l'absence, dans l'attente anxieuse de nouvelles. Cette absence - accentuée par celle de Marcel – entraîne aussi des modifications plus durables, plus profondes au sein de la cellule familiale : elle fait accéder Jacques à une place nouvelle. Ainsi la guerre a aussi poussé l'enfant à grandir plus vite sans doute qu'il ne l'aurait fait en temps de paix. A Amiens, il doit apprendre à vivre au contact des combattants, il découvre leurs blessures et à travers elles la réalité des combats, il est aussi confronté à l'humanité de l'ennemi. Des confrontations qui entraînent des interrogations, des réflexions nouvelles et qui remettent en question les représentations initiales de l'enfant. Enfin, la guerre réelle de Jacques est aussi une confrontation à sa violence. Plus que d'autres, l'enfant subit les conséquences directes des affrontements. En 1914, il vit l'invasion bien sûr, mais ce sont surtout les bombardements, réguliers à partir de l'année 1915 qui constituent une extension de la guerre jusque dans son univers. Une violence qui atteint son paroxysme en 1918 avec l'exode. Cette confrontation à la violence et à la mort scelle définitivement son expérience. Elle constitue une étape fondatrice de son rapport au conflit dans la mesure où elle fait naître des sentiments plus mitigés à l'égard du discours de guerre. L'exode de 1918 marque une rupture nette. Il fait naître des sentiments de peur et de souffrance, une lassitude que Jacques exprime désormais plus facilement. Finalement, son engagement et son ardeur patriotique n'ont pas survécu à l'expérience réelle de la guerre. La longueur du conflit confronte Jacques à la guerre dans sa vie quotidienne. L'enfant découvre au fil des années le décalage entre la réalité et la guerre « rêvée », véhiculée à l'école et partout ailleurs, aussi il semble peu à peu se libérer de l'étau du discours de guerre, il exprime des sentiments plus mitigés, ses doutes et ses angoisses. Aussi dès le printemps 1918, Jacques commence à anticiper sa sortie de guerre. Le désinvestissement, l'attente anxieuse du retour à la maison, la quête d'indices annonçant la fin des hostilités, tout atteste que Jacques commence à se préparer à sortir de la guerre, et ce bien avant la signature de l'armistice. Pourtant celle-ci ne se fera pas aisément, les modalités de sortie de guerre empêchent l'enfant de retrouver la normalité du temps de paix. C'est ce que nous tâcherons de voir dans une dernière partie.

Partie III. Sortir de la guerre : 1918-1921.

Les sorties de guerre constituent un phénomène qui intéresse les historiens depuis une dizaine d'années. Cette notion succède à celle d'« après-guerre » se limitant à une approche chronologique et diplomatique de la fin des conflits. Elaboré à partir des études sur la Grande Guerre et de son approche culturelle²⁷⁸, le concept de « sortie de guerre » cherche à appréhender les dynamiques et les processus de démobilisation des Etats, des armées, des économies et des sociétés. Il s'agit d'étudier le passage de la guerre à la paix et « la persistance, en temps de paix, des constructions idéologiques forgées en temps de guerre »²⁷⁹. Un processus « nullement homogène mais fragmenté, compartimenté et dont les évolutions peuvent être contradictoires. »²⁸⁰. Dans le cadre de la Grande Guerre, une analyse des armistices et des traités de paix semble bien insuffisante car « ce serait alors manquer l'essentiel de ce qui s'est joué et dans la guerre proprement dite et dans les années qui l'ont suivie. »²⁸¹. La Grande Guerre ne se termine pas le 11 novembre 1918. En Allemagne, en Russie, en Grèce, en Turquie, en Pologne, en Irlande on continue à se battre et à mourir sous les armes. La montée des totalitarismes en Europe peut être analysée comme la continuation de la guerre de 1914-1918. Un phénomène de « brutalisation » analysé par Georges Mosse qui conduit à s'interroger sur les affects, le deuil de masse, la douleur physique et psychique laissés par la guerre. Se pose alors la question de la « démobilisation culturelle »²⁸², des populations préalablement mobilisées pour la guerre. Pour les enfants de 1914-1918, sortir de la guerre n'est pas une évidence. L'armistice n'est pas une date clé pour tous : enfants de la zone occupée, enfants réfugiés, enfants de l'arrière, tous ne sortent pas du conflit au même moment et cette sortie n'a rien d'homogène. Il serait aussi illusoire de croire que l'arrêt des combats et le retour du temps de paix signifient un retour à la normale. Les modalités matérielles – la pénurie, la destruction – mais aussi le deuil, le traumatisme et la douleur – comme le processus de commémoration largement reporté sur les enfants

²⁷⁸ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Christophe PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, Tallandier, Paris, 2008.

²⁷⁹ Bruno CABANES et Guillaume PIKKETY, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier », *Histoire-Politique. Politique, culture, société*, n°3, novembre-décembre 2007.

²⁸⁰ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU., Christophe PROCHASSON., « Introduction », op.cit., p. 15-16.

²⁸¹ Itib, op.cit., p.15.

²⁸² John HORNE, « Démobilisation culturelle après la Grande Guerre », *14-18 Aujourd'hui, Today, Heute*, n°5, Paris, Noésis, 2002.

bloquent le processus de sortie de guerre. La guerre de Jacques ne se termine pas le 11 novembre 1918, mais elle suit, elle aussi un long processus. Au cours de l'été 1918, il attend la fin des combats, le retour de ses frères et son retour chez lui. Pourtant, l'armistice bien que vécue comme une fête ne met pas un terme définitif à son expérience de la guerre. Ses frères, Jean et Marcel ne sont démobilisés qu'un an plus tard, à l'automne 1919. Aussi Jacques est, durant plusieurs années, confronté à ses conséquences : il parcourt une région dévastée, découvre ses ruines mais aussi de nouvelles réalités dont il avait été jusque-là épargné : la pénurie, le froid, les restrictions alimentaires. Enfin, Jacques reste « maintenu » dans la guerre : l'injonction mémorielle, la permanence du discours de guerre et de sa dimension culpabilisatrice occupe encore, pour longtemps, les pages de son journal. Pour Jacques comme pour ses petits contemporains, la fin des combats et le retour au temps de paix ne signifient en rien un retour à la normale.

Chapitre I. Les derniers mois de guerre : de la lassitude à la délivrance (mars – novembre 1918)

Comme l'a souligné Manon Pignot, il n'existe pas « une seule et unique manière de sortir de la guerre. Loin de se faire à date fixe – autour du 11 novembre – les sorties de guerre surviennent au contraire progressivement, au rythme d'un lent processus de désinvestissement nourri notamment d'un sentiment de lassitude croissant vis-à-vis du conflit. »²⁸³. Enfants de l'arrière, enfants de la zone occupée, enfants réfugiés, tous ne vivent pas la fin de la guerre au même rythme et il serait bien illusoire de croire à l'homogénéité des sorties de guerre enfantines. La sortie de guerre de Jacques Gogois ne se fait pas, elle non plus, à l'heure de l'armistice. La fin de la guerre, Jacques la passe en exil, à Envermeu, loin de chez lui, loin d'une partie de sa famille, loin de ses repères. Jacques vit la fin de la guerre en tant que réfugié. Ni enfant de l'arrière, ni enfant de la zone occupée, son expérience de sortie de guerre est donc un entre-deux partagé entre un profond sentiment de lassitude vis-à-vis du conflit et l'attente anxieuse de la fin des hostilités synonyme pour lui d'un retour chez soi. Aussi, bien avant le 11 novembre, on assiste à une forme d'anticipation de la victoire. Dès le début de son exil, Jacques exprime sa « tristesse » de la guerre, son désir ardent de la voir se terminer. La contre-offensive alliée de juillet, la progressive libération des territoires occupés puis le dégagement d'Amiens, au début du mois d'août, constituent un horizon d'attentes immenses pour le jeune garçon qui, dès lors, se projette et se prépare à sortir de la guerre. Le retour à Amiens est une première étape de la sortie de guerre de Jacques. En même temps qu'il retrouve ses repères et renoue avec ses occupations ordinaires, Jacques observe avec attention le déroulement des opérations. A l'automne, l'enfant perçoit dans chaque percée alliée le signe d'une victoire imminente. Dès le mois d'octobre, Jacques anticipe la fin de la guerre et commence à en faire le bilan. Anticipée, la victoire se concrétise finalement au matin du 11 novembre. Une date clé de son expérience de guerre vécue avec une immense joie. Elle concrétise enfin l'arrêt des combats et la possibilité d'un retour à la normale.

²⁸³ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 333.

I. Finir la guerre : juillet-novembre 1918.

A. Entre lassitude et désinvestissement (mars-juillet 1918)

Nous l'avons vu, l'exode constitue une rupture dans l'expérience de guerre de Jacques Gogois. Isolé, loin de chez lui, le jeune garçon exprime désormais sa « tristesse » de la guerre. Entamé au cours de l'année 1917, le sentiment de lassitude vis-à-vis du conflit atteint son paroxysme au cours du printemps et de l'été 1918. Une lassitude qui s'accompagne logiquement d'une forme de désinvestissement. Jacques ne participe plus aux quêtes de charité, il n'envoie plus d'argent, de dons aux petits belges de Merlimont ni aux blessés de Saint-Martin. Même à Antoine Lejà, son filleul de guerre, Jacques écrit moins. Son nouveau statut de réfugié l'éloigne, un peu plus chaque jour, de la guerre. Le jeune garçon n'exprime plus dans son journal son patriotisme, sa foi d'une guerre du Droit menée au nom du Bien et de la Civilisation. Au cours des derniers mois de la guerre, c'est son désir de la voir se terminer enfin qui prime sur tout le reste. Jacques attend anxieusement le retour des siens : de Jean, de Marcel mobilisé au mois d'avril. Le 27 avril, il s'inquiète du départ prochain de Jean au combat, il écrit : « *Jean va partir dans une direction inconnue... Pourvu que ce ne soit pas au front.* ». Jamais jusqu'alors, le jeune garçon n'avait exprimé aussi explicitement sa peur du combat, le souhait que son frère n'aille pas se battre. Ce cours extrait révèle bien un profond dégoût vis-à-vis de la guerre et de son cortège de morts. La défense de la Civilisation, la lutte contre la Barbarie ennemie ne suffisent plus à justifier le sacrifice d'un frère. Bien sûr, la guerre occupe toujours une grande place dans le journal de Jacques. Toutefois, chacune des mentions de batailles, de percées ennemies, de prisonniers, de canons pris ne sont plus là pour les mêmes raisons. A travers ces mentions, Jacques cherche en réalité le signe d'une défaillance ennemie, d'une défaite possible et donc la possibilité de rentrer chez lui. L'exil mais aussi sans doute la longueur, la monotonie du discours de guerre font naître chez Jacques un sentiment profond de lassitude et plus largement de désinvestissement vis-à-vis du conflit. Finalement, son ardeur patriotique, son empressement à s'investir toujours plus n'ont pas résisté à l'expérience terrible de l'exode. Le désir de rentrer chez lui, de retrouver ses frères –vivants- l'emporte sur sa mobilisation. Jacques ne fait pas figure d'exception. En effet, pour beaucoup d'enfants de sa génération, en particulier à l'arrière, la longueur de la guerre, la monotonie du discours de guerre pour certains, la blessure, le deuil et la mort pour d'autres ont fait naître un sentiment de saturation et finalement ont entraîné l'échec du discours de guerre. Un discours de guerre qui s'effrite lui aussi au cours du conflit

et qui permet « une amorce voire un tournant vers la démobilisation. »²⁸⁴. Toutefois, pour Jacques, c'est davantage la libération des territoires occupés et la « libération » d'Amiens qui constituent une première étape dans sa sortie de guerre. Une « délivrance » progressive qui signifie pour Jacques un possible retour à la maison, un retour à la normale.

B. Rentrer chez soi (8 août- novembre 1918)

Tandis que Jacques entame son « grand voyage » et qu'il occulte peu à peu la terrible expérience de l'exil, la contre-offensive alliée de l'été 1918 se prépare. Le 18 juillet, les troupes alliées enfoncent les lignes allemandes à Villers-Cotterêts obligeant l'ennemi à se retirer en direction de l'Aisne. Foch déclenche, le 8 août, l'attaque dans la région d'Amiens²⁸⁵. La ville est rapidement dégagée. L'offensive victorieuse se poursuit dans le nord et le sud, de nouveaux territoires sont libérés²⁸⁶ et vers le 10 septembre, les armées alliées se retrouvent en Picardie à peu près sur les positions abandonnées en mars. Trois nouvelles offensives sont déclenchées, le 26, 27 et 28 septembre. En octobre, le Pas-De-Calais est libéré²⁸⁷ ainsi que la Marne. C'est avec un immense enthousiasme que Jacques, dans son exil, apprend la libération de sa région. Peu à peu, il perçoit la possibilité de rentrer enfin chez lui. Le jeune garçon commence à imaginer, à préparer son retour. Si l'autorisation de réintégration de la population évacuée entre en vigueur le 1^{er} novembre, Jacques, comme beaucoup d'Amiénois, rentre chez lui bien avant. Il retourne brièvement à Amiens le 16 septembre et son exil se termine définitivement le 14 octobre. Un retour chez soi qui constitue pour Jacques une première « sortie de guerre ». Une date charnière de son expérience de guerre, une sorte « d'antichambre de la victoire, un horizon d'attente primordial. »²⁸⁸.

Un retour espéré.

Le 18 juillet, Jacques écrit : « Les franco-américains attaquent sur un front de 45km entre Château-Thierry et Soissons. 20 villages repris. Une avance de 2 ou 3 km en certains

²⁸⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.338-339.

²⁸⁵ Philippe NIVET, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les « Boches du Nord »*, op.cit., p.473.

²⁸⁶ Moreuil le 9, Montdidier de 10, le 13 la ligne Albert-Bray-Sur-Somme, Chaulnes, Est de Roye est atteinte, le 28 celle de Bapaume, à Nesle, Noyon est repris le 30 août, Péronne le 1^{er} septembre, Ham, le 6 et Roisel 7. Manon PIGNOT, op.cit., p.339.

²⁸⁷ Cambrai le 9 octobre, Douai, Lille, Roubaix, Tourcoing les 17 et 18, Valenciennes, le 4 novembre, Maubeuge, le 9.

²⁸⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.339.

points » : la contre-offensive commence. Aussitôt, le jeune garçon suit scrupuleusement l'avancée des troupes. Chaque jour, il inscrit le déroulement des opérations : chacun des villages libérés, le nombre exact de prisonniers et de canons pris à l'ennemi : « *Nous continuons à progresser entre l'Aisne et la Marne [...] Nous reprenons Montvoisin et d'autres villages. L'ennemi menacé d'être encerclé bat en retraite, de nombreux morts sur le terrain* » : une avancée qu'il illustre dans une carte élaborée de sa main et qu'il entretient jusqu'au début du mois d'août²⁸⁹ ou par l'insertion de cartes du front trouvées dans la presse²⁹⁰. Un exercice qu'il poursuit tout au long du mois de juillet : « *Nous avons avancés de 3km de l'Ourcq à la Marne. Partout nous avons gagnés du terrain malgré la résistance acharnée de l'ennemi. A notre gauche nous occupons Armentières, Brécy et le bois de Châtelet. Au nord de Montdidier, le chiffre de prisonniers s'élèvent à 1.850* » (24 juillet), « *Partout nous avons repoussés l'ennemi en lui faisant subir de lourdes pertes et des prisonniers.* » (25 juillet), « *Nos troupes continuent à nettoyer la rive nord de la Marne.* » (26 juillet). Avec beaucoup de détails et d'enthousiasme, Jacques recense en réalité ce qu'il perçoit déjà comme une victoire possible. Il insère à son journal de nombreuses coupures de presse illustrant la victoire progressive des alliés²⁹¹. Au même moment, Jacques organise son « grand voyage ». Le 1er août, il quitte Envermeu et part sur les routes. Son journal se transforme alors en carnet de voyage. La guerre et la bataille sont provisoirement mises de côté. Elles retrouvent leur place au moment de l'attaque sur Amiens. Le 9 août, au lendemain de l'offensive, Jacques écrit : « *les franco-britanniques attaquent au sud-est d'Amiens. Nous avons fait une grande avance. C'est ce qu'il y avait sur le communiqué. C'est une bonne nouvelle ! Pourra-t-on retournés à Amiens ? C'est cela qui serai chic...* ». Enfin, le signe que Jacques a attendu tout l'été est là. Enfin, il va pouvoir rentrer chez lui. Sa joie est immense, en témoigne les exclamations qu'il utilise alors et plus encore l'expression joyeuse « *C'est cela qui serai chic...* ». Dès lors, Jacques suit, avec minutie et une joie grandissante, le déroulement des opérations. Le 13 août, il ajoute : « *L'avance franco-britannique continue en Picardie : Amiens est dégagé.* ». Malgré son voyage – il ne rentre à Envermeu que le 20 août – la guerre réoccupe une grande place dans son journal. Parce que de son évolution dépend son existence, Jacques cherche dans les déroulements des opérations la preuve d'un possible retour à la maison. Ainsi, au cours du mois d'août, l'espoir qui semblait s'être évanoui depuis plusieurs semaines renaît avec force. De retour à Envermeu, Jacques se met à jour, il

²⁸⁹ Figure 58 : Carte du front du 27 mai au 5 août 1918.

²⁹⁰ Figure 60 : « Les opérations militaires sur le front de la Somme », 27 août 1918.

²⁹¹ Figure 59 : Coupures de presse « La deuxième victoire de la Marne » : août 1918.

consigne dans son journal les événements qui se sont déroulés depuis son départ : « *Notre victoire s'élargie. Plusieurs milliers de prisonniers* », une entrée suivie le lendemain par : « *Les Britanniques prennent Albert. Notre avance est considérable. Beaucoup de villages tombent entre nos mains.* ». Aussi, Jacques recommence à insérer des cartes du front comme celle des « opérations militaires sur tout le front de la Somme »²⁹² qu'il dépose dans son journal le 27 août. Comme pour l'ensemble de la population, la victoire est éclatante, Amiens est sauvée. Le 25 août, on se prépare déjà à partir. Jacques écrit alors : « *Nous espérons bientôt retourner sur Amiens qui est tout à fait dégager.* », un retour qui se concrétise le lendemain : « *Voyant l'avance franco-britannique sur Amiens, nous avons décidés papa, maman, Thérèse et moi d'aller à Amiens à pied en passant par Monflires et Domart. Nous ferons comme pour le voyage à pied : Rouen, Caen, Le Havre ! C'est ça qui va être amusant pour finir nos vacances.* ». La voix de Jacques est ici à l'unisson avec celle d'une majorité de la population réfugiée, en effet « dès que cela est possible, dès que le départ des forces ennemies laisse entrevoir la possibilité d'un retour, la plupart des réfugiés expriment leur volonté de quitter le plus rapidement les départements de l'intérieur pour regagner leur département d'origine. »²⁹³. Si à l'automne 1918, certains préfèrent attendre la fin de la guerre, Jacques et les siens désirent rentrer tout de suite. Rentrer pour retrouver ses repères, son foyer, ses habitudes, en somme « une identité perdue du fait de l'exil »²⁹⁴. Comme pour l'ensemble des populations réfugiées qui « pendant toute la durée de leur exil, ont idéalisé leur ancienne vie et ont hâte de la retrouver, quel que soit l'état de leur village ou de leur ville »²⁹⁵. Jacques attend impatiemment ce retour. Une attente qui s'explique aussi, sans doute, par le désir de retrouver une partie de sa famille dont il a été séparé au printemps : son cousin Paul notamment, mais aussi « Riri » et sa tante Marie Sazain qui ont trouvés refuge à Tours.

Sur la route.

Un premier retour est organisé au début de septembre. Un retour provisoire, temporaire sans doute afin « de se rendre compte de l'état de la maison ou pour emporter du linge ou des objets de première nécessité »²⁹⁶. Pourtant, ce retour ne se fait pas aisément, ce que Jacques

²⁹² Figure 60 : Carte « Les opérations militaires dans la Somme », 27 août 1918.

²⁹³ Philippe NIVET, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les « Boches du Nord »*, op.cit., p.425.

²⁹⁴ Itib, op.cit., p.429.

²⁹⁵ Itib, op.cit., p.429.

²⁹⁶ Itib, op.cit., p. 449.

déplore. Le 30 août, il écrit : « *Les laissez-passer pour Amiens n'arrive pas. Nous avons appris par Marguerite qui a écrit qu'ils ne laisseraient entrés dans la ville que très peu de monde car le ravitaillement n'est pas encore établi.* ». En effet, les autorités civiles et militaires tentent de canaliser les retours et mettent en place des règles strictes²⁹⁷. A Amiens, la Préfecture n'en octroie « qu'aux personnes s'occupant utilement du ravitaillement de la ville ou exerçant une industrie ou un commerce ». Le retour est officiellement impossible. Malgré tout, on se prépare à partir : « *Nous avons fixé notre départ pour Amiens à pied à Dimanche le 8 au matin, si les laissez-passés n'arrivent pas ! Tampi aux gendarmes qui nous arrêterons.* ». Le 8 septembre, Jacques reprend la route, cette fois vers Abbeville où il espère obtenir ces « fameux laissez-passés » ; en vain. Sur le chemin, il se fait arrêter par les gendarmes : « *Ils nous demandèrent nos permis de circulation en bicyclette, comme nous n'en avions pas, ils nous demandèrent nos noms... et nous eûmes un procès pour chaque bicyclette [...] Ce n'étaient pas de bons gendarmes.* ». Finalement, à Abbeville, les bureaux de la Préfecture « sont retournés à Amiens » : il faut repartir. Malgré tout, en dépit des lois « nous avons décider d'aller tout de même à Amiens ». Jacques et les siens, comme de nombreux Amiénois qui avaient trouvé refuge en dehors de la ville, « s'efforcent de déjouer les vigilances des gendarmes, en utilisant les petits chemins et les sentiers peu surveillés »²⁹⁸. Il écrit alors : « *pour éviter les gendarmes nous avons pris un petit chemin qui faisait un grand tour par Saveuse et Pont-De-Metz. [...] nous avons été à travers champs jusqu'à Amiens.* ». Aux abords de la ville, Jacques est contraint de se cacher. Il écrit : « *croyant que c'était un gendarme nous nous cachons derrière une cabane, mais c'était un soldat ! ...* ». De la même manière que pour son « grand voyage » de l'été, Jacques dresse les cartes²⁹⁹ de ce nouveau périple ; le retour s'apparente une fois encore à un voyage, une aventure. Le goût de l'aventure semble prendre le pas sur l'inquiétude : hors la loi, l'enfant transgresse les règles avec l'autorisation de ses parents, il déjoue les autorités et les normes sociales traditionnelles. Finalement, le 16 septembre, Jacques, son père, sa mère et sa sœur Thérèse parviennent à entrer dans la ville, il écrit alors : « *après quelques alertes de ce genre nous somme enfin arrivés à la maison.* ».

²⁹⁷ « une instruction du ministère de la Guerre de mars 1917 complétée en mai par le ministère de l'Intérieur stipule que les réfugiés et les rapatriés ne sont autorisés à se fixer dans la zone des armées qu'après en avoir fait la demande à l'autorité militaire, qui leur fera parvenir un sauf-conduit [...] mais les autorisations ne sont d'abord accordées qu'avec parcimonie et prioritairement aux habitants dont la présence est jugée utile pour la remise en marche administrative et économique des régions» dans Philippe NIVET, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les « Boches du Nord »*, op.cit., p.442-443.

²⁹⁸ A. CHATELLE, op.cit., p. 257-270.

²⁹⁹ Figure 61 : Cartes du voyage de retour à Amiens, 8-16 septembre 1918.

A la maison.

Jacques est de retour chez lui, provisoirement d'abord, puisqu'il retourne à Envermeu le 20 septembre. Ce premier retour est marqué par la découverte des dégâts engendrés par la guerre. Le 17 septembre, au lendemain de son retour, Jacques écrit : « *Nous avons passés presque tout l'après-midi à visiter la ville voici les principaux dégâts que nous avons vu [...] le cirque est très touché [...] et combien d'autres rues ont-été touchées ! Que de dégâts !* ». C'est un tableau désolant qui s'offre alors à ses yeux, celui d'une ville partiellement détruite, aux rues désertes. Au cours de ces quelques journées, Jacques écrit très peu. On imagine bien que ses préoccupations sont ailleurs. Lorsqu'il écrit, c'est avant tout pour décrire ce qu'il voit : « *La ville est dans un triste état... Beaucoup de maisons réparables [...] mais il y en a beaucoup d'autres qui sont complètement rasées ou écroulées.* », « *tout un côté de la rue Laurendeau (près de la belle école neuve) est bien éprouvé* », « *beaucoup de maisons éventrées* ». Bien loin de la dévastation des villes et des villages des régions envahies, les destructions d'Amiens semblent tout de même avoir profondément frappé Jacques. S'il savait, par le biais de la presse, que sa ville avait été lourdement éprouvée depuis le printemps, le choc est certain. Visuellement, Jacques découvre les rues qu'il connaît si bien parsemées de ruines, les bâtiments qu'il fréquente écroulés. Finalement, Jacques rentre définitivement à Amiens le 14 octobre, cette fois en toute légalité : « *enfin les laissez-passés sont arrivés !* » (2 octobre). Jacques écrit peu sur ce retour, il s'exprime plus par le dessin. Son journal s'agrémente alors de plusieurs dessins, croquis et aquarelles représentant les ruines d'Amiens : celles de la rue de Beauvais³⁰⁰, des Nouvelles Galeries³⁰¹ ou encore celles de l'Eglise Saint-Martin³⁰² qui se situe à quelques rues de chez lui. Des dessins dans lesquels Jacques exprime le choc, le « traumatisme des ruines »³⁰³. Dans une précision presque photographique, l'enfant représente les dégâts provoqués par les bombes. Bien moins spontanés que les dessins qu'il faisait quelques années auparavant, ceux-là n'en restent pas moins révélateurs. Le simple désir de représenter ce qu'il voit révèle bien l'impact de cette vision sur le jeune garçon, l'effroi ressenti face à la vision des ruines, des pans de murs écroulés. Tout autant qu'une volonté de témoigner, de représenter l'horreur pour ne jamais l'oublier. Déjà, alors que la guerre n'est pas finie, Jacques commence à faire le bilan de

³⁰⁰ Figure 63 : Dessin de Jacques Gogois, « *Rue de Beauvais* », octobre 1918.

³⁰¹ Figure 62 : Dessin de Jacques Gogois, « *Nouvelles Galeries d'Amiens (après le bombardement)* », octobre 1918.

³⁰² Figure 64 : Dessin de Jacques Gogois, « *Un coin de l'église Saint Martin après le bombardement* », octobre 1918.

³⁰³ Philippe NIVET, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les « Boches du Nord »*, op.cit., p.485.

la guerre, le bilan des destructions. Pour autant, le retour chez soi ne constitue pas un retour à la normale. En effet, « pour les premiers, réintégrer la vie quotidienne est extrêmement difficile »³⁰⁴. Si Jacques renoue alors avec certaines de ses occupations ordinaires – le piano, les promenades, les jeux – il est aussi confronté à de nouvelles réalités. Ce sont d’abord aux difficultés d’approvisionnement en eau et en nourriture auxquelles Jacques doit faire face. Lors de son premier retour à Amiens, il écrit : « *Nous descendons presque tous les jours en ville pour nous ravitailler, mais c’est très difficile. Il n’y a qu’un boucher et un charcutier à l’autre bout de la ville ! La coopérative ne donne que du pain et un peu d’épicerie à ceux qui ont des laissez-passer.* ». En effet, la ville d’Amiens, fortement éprouvée, connaît d’immenses difficultés à se ravitailler : les commerçants ne réintègrent la ville que progressivement et pour les habitants qui s’y trouvent, se nourrir et se chauffer n’est pas chose facile. Aussi, l’école – si importante aux yeux de Jacques – constitue un autre facteur de l’impossibilité d’un retour à la norme. Le lycée d’Amiens ne rouvre pas immédiatement. Cette défaillance scolaire, Jacques l’évoque beaucoup – même s’il ne la regrette pas particulièrement - le 1^{er} octobre il écrit : « *C’est aujourd’hui que devrait être la rentrée des classes !* ».

Ainsi, pour Jacques une « première sortie de guerre » est possible avant la signature de l’armistice et l’arrêt des combats. Tandis que pour les enfants de la zone occupée la fin de la guerre se fait avec la libération de ces territoires par les Alliés et c’est elle « bien plus que l’armistice qui constitue la date charnière de leur expérience de guerre. »³⁰⁵. Pour Jacques, exilé depuis le printemps, c’est le retour chez soi qui constitue la date clé de sa sortie de guerre.

C. « *La victoire ne sera pas longue à venir* »

De retour à Amiens et malgré les difficultés de ravitaillement, la vie reprend son cours. Jacques attend la rentrée scolaire. Il retrouve ses occupations ordinaires, s’occupe des poussins qu’il vient d’adopter, de son jardin, s’inquiète de la mutation de son père : « *Hier, nous avons eu une terrible nouvelle : Papa est nommé à Lorient ou à Château-Thierry !!... C’est pas de chance* ». Parallèlement l’enfant suit avec zèle et attention le déroulement des opérations. Tandis que l’offensive alliée s’élargit à partir du 26 septembre³⁰⁶, Jacques espère plus que jamais la fin de la guerre et la victoire. Il suit avec une joie grandissante la progression des armées. Le

³⁰⁴ Philippe NIVET, *Les réfugiés français de la Grande Guerre. Les « Boches du Nord »*, op.cit., p.496.

³⁰⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.339.

³⁰⁶ Offensive des 26, 27, 28 septembre : armée française et américaines en direction de Mézières, armée anglaise vers Valenciennes et armée des Flandres vers en direction de Bruges, dans Philippe NIVET, op.cit., p.473.

29 septembre, il apprend la signature de l'armistice par la Bulgarie, un événement qu'il perçoit aussitôt comme « *un grand pas vers la victoire* ». Déjà, Jacques anticipe la victoire. Quelques jours plus tard, les événements se précipitent : le 4 octobre, l'Allemagne demande un armistice auprès du président américain. Au même moment, nombres de villes et de villages sont libérés : Saint-Quentin, Laon, Cambrai, Douai et bien d'autres sont reprises des mains de l'ennemi. Jacques inscrit scrupuleusement chacune des libérations : « *Durant cette semaine l'avance des troupes alliées a été considérable : Saint-Quentin et Cambrai entièrement délivrés [...] Reims est dégagé.* » (3-10 octobre). Il continue d'élaborer des cartes de la progression alliée comme à l'occasion de la libération de Lille, Tourcoing, Roubaix³⁰⁷. Une libération suivie de près par la demande d'armistice des alliés de l'Allemagne : l'Autriche-Hongrie d'abord : « *Une brillante journée : L'Autriche demande la paix et l'armistice, elle dépose les armes [...] si cela continue la victoire ne sera pas longue à venir...* » (27 octobre) suivie par la Turquie, le 31 octobre : « *La Turquie signe l'armistice et capitule* », puis de l'Autriche-Hongrie le 3 novembre : « *L'Autriche a signé l'armistice.* ». Jacques écrit alors : « *enfin la victoire est proche, c'est le principale.* » (6 novembre). En novembre, Jacques en est certain, la victoire est imminente. Le 7, à l'annonce – fausse – de la conclusion d'un armistice allemand, il note : « *L'Allemagne demande en armistice général et elle accepte toutes nos conditions ! C'est une bonne nouvelle. Sentant qu'on va aller chez elle, l'Allemagne veut l'armistice à n'importe qu'elle conditions ! Tout le monde était content.* ». Finalement, la victoire se concrétise : le 9 novembre, Guillaume II abdique. Jacques, enchanté, écrit alors : « *Le kaiser a abdiqué. Révolution dans toute l'Allemagne. Maubeuge est pri. Avesnes investit. Tournay, Hirson et Charleville menacés. Vers la libération de la Belgique et de l'Alsace-Lorraine.* » (10 novembre). Depuis juillet, Jacques commence à percevoir la possibilité de finir la guerre. A l'automne, la précipitation des événements se concrétise : pour Jacques, enfin, la victoire est imminente. Rien de spécifique pourtant. En effet, « tout au long du mois d'octobre, l'opinion avait oscillé entre l'espoir de la fin de la guerre et la crainte d'une paix prématurée dont l'Allemagne ne sortirait pas suffisamment et symboliquement vaincue. Au fur et à mesure que les jours passaient, une tendance l'emporta : une attente de plus en plus impatiente de l'armistice. Au début du mois de novembre, on en attendait l'annonce tous les jours. »³⁰⁸. C'est cette même attente qui se dégage du journal de Jacques. Frénétiquement, impatientement il écrit sur le papier la victoire qui se dessine. A travers ses lignes, on peut lire

³⁰⁷ Annexe 65 : Carte du front : « *Lille, Tourcoing, Roubaix [...] ont été enlevés par les belges et les britanniques* », 15 octobre 1918.

³⁰⁸ Jean-Jacques BECKER, *La Première Guerre Mondiale*, Paris, Belin, 2013, op.cit., p. 299.

son enthousiasme grandissant, les entrées sont de plus en plus longues, de plus en plus détaillées, les exclamations de plus en plus nombreuses. Au cours de ces quelques mois, Jacques anticipe la fin de la guerre. Aussi, alors même que l'armistice n'est pas signé, il commence à dresser le terrible bilan de la guerre. Il note : « *La guerre de 1914-1918 a fait 20 millions de victimes. Comme nous étions content que ce maudit kaiser a abdiqué !* ». Lorsque les cloches sonnent la fin de la guerre dans sa ville, Jacques s'est déjà préparé, pour autant, l'armistice reste une date clé de son expérience de guerre.

II. La délivrance : novembre 1918.

« Véritable lieu de mémoire enfantin. »³⁰⁹, l'annonce de l'armistice est décrite par les enfants qui l'ont vécue comme un moment de saisissement. Nombres d'entre eux décrivent une « joie délirante » mêlée d'explosions de joie et d'une dimension excessive un peu inquiétante. La voix de Jacques est ici encore à l'unisson avec celle des autres enfants de sa génération : il décrit la même joie, les mêmes sons de cloches, les mêmes drapeaux tricolores, la même foule en liesse. Son récit en témoigne : l'annonce de l'armistice est bien un événement clé de *son* expérience de guerre. Si le retour à Amiens constitue une sortie de guerre anticipée, si la victoire s'annonce depuis plusieurs semaines déjà, l'armistice est aussi une rupture : Jacques l'écrit « cette fois la guerre est finie pour de bon !! ».

« L'Allemagne a signé l'armistice !!!

Victoire !... On les a !... Cette fois la guerre est finie pour de bon !!

La paix ne tardera pas à être signé ! Le kaiser et le komprinz ont pris la fuite en Hollande. Berlin en révolution... et toute l'Allemagne. Quel bonheur ! Et Jean qui allait partir au front. Comme il a fait ses trois ans de service il va bientôt revenir pour de bon ! Mais comme Marcel n'a fait qu'un an de service, il en a encore à faire. Mais du moment qu'on ne se bat plus ça ne fait rien.

Toute la France en fête !

A Amiens : toutes les cloches sonnaient le beffroi.

Dans les rues des gens criaient « Vive la France ! »

³⁰⁹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 343.

Les maisons étaient pavoisées de drapeaux. Papa en a mi aussi. Toute la soirée nous avons fait des drapeaux américains ! Grand-père Gogois découpé les étoile ; papa les cousait, ma tante, maman, Thérèse et moi nous cousions le drapeau. » (11 novembre 1918)

Le bonheur de Jacques est immense, il l'écrit : « *Quel bonheur !* ». Il pointe aussi son soulagement aussi : « *c'est la fin de la guerre. Et Jean qui allait partir au front* », pour lui, c'est la fin des dangers, la fin de l'angoisse de ne jamais revoir ses frères. C'est surtout ce sentiment qui domine son récit. La place octroyée à ses frères en témoigne. Jacques décrit également le spectacle de l'armistice. Un spectacle sans aucun doute exceptionnel, sidérant pour le jeune garçon : celui d'une « joie délirante » décrite par de nombreux témoins de l'époque. A Amiens, la Préfecture reçoit l'ordre de prendre les dispositions pour que les cloches de toutes les églises et celle du beffroi sonnent à toute volée tandis que les édifices municipaux doivent être pavoisés aux couleurs alliées. L'ordre de tirer des salves d'artillerie aux canons de la D.C.A est donné. Vers midi, celle-ci tire ses derniers coups de canons alors que dans les rues les drapeaux se multiplient. Enfin les cloches se mettent en branle. Un vacarme qui recommence dans la soirée. C'est à sa dimension sonore que Jacques se réfère en premier lieu : « *A Amiens : toutes les cloches sonnaient le beffroi.* ». Le retentissement des cloches est primordial, il rappelle l'entrée en guerre bien sûr mais il rend aussi la nouvelle officielle. C'est avec lui qu'on comprend que la guerre est bel et bien finie. La rue est, comme dans bien d'autres récits, un « personnage à part entière de l'événement »³¹⁰. Il écrit : « *dans les rues les gens criaient : « Vive la France !* » ». Jacques met ici en lumière la dimension publique de l'événement. Enfin, les drapeaux semblent avoir particulièrement retenu l'attention du jeune garçon : les couleurs qui parent les maisons, le bleu, le blanc, le rouge, les couleurs de la France mais aussi celles des Etats-Unis. Ce sont les couleurs de la victoire. Des drapeaux aux couleurs alliées, Jacques en confectionne lui aussi : des drapeaux américains pour célébrer les libérateurs. Il reste difficile de savoir si Jacques est, lui aussi, sorti dans la rue ou s'il observe la foule en liesse depuis sa fenêtre. Chez Jacques, comme chez d'autres, c'est le sentiment d'étourdissement qui domine. Le spectacle auquel il assiste semble l'avoir beaucoup impressionné. Son récit est parsemé de ponctuations tels que des points d'exclamation, de suspension. A le lire, un sentiment de liesse se fait jour et la joie de Jacques semble immense. Ce sentiment se poursuit pendant plusieurs jours. Le lendemain, Jacques écrit : « *Il y a eu à Paris des fêtes magnifiques. Il y a eu aussi une grande*

³¹⁰ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.346.

séance à la chambre : Clémenceau et le Maréchal Foch ont été acclamés par une foule nombreuse. Que ça doit être beau Paris en ce moment ! Avec cela il fait toujours un temps superbe, il fête aussi la victoire ! ... ».

L'expérience de sortie du conflit telle qu'elle est décrite dans le journal de Jacques donne « l'impression d'une fin de guerre effilochée. »³¹¹. L'année 1918 marque bien une rupture. En faisant l'expérience de l'exode puis de l'exil, le jeune Jacques Gogois attend plus qu'à aucun autre moment la fin de la guerre ; une fin qui signifiera pour lui le retour à la maison mais aussi le retour des siens. Ainsi, durant l'été 1918, on assiste à une forme de tristesse profonde de la guerre, une tristesse qui s'accompagne d'un désinvestissement vis-à-vis de la mobilisation. La lassitude, le retour chez soi puis l'annonce de la libération des régions envahies contribuent à anticiper le processus de sortie de guerre. Le 11 novembre concrétise enfin la victoire et la fin des hostilités. Vécue avec joie et enthousiasme, l'armistice signifie pour Jacques le retour de ses deux frères. Toutefois, celle-ci « ne met pas un coup d'arrêt définitif à la guerre »³¹². Comme d'autres enfants dont un père, un frère, un oncle sont partis au front depuis plusieurs années, Jacques éprouve cette « suspension du temps de la victoire tant que la démobilisation des hommes n'est pas achevée ». Un retour qui se fait pour Jacques à la toute fin de l'année 1919, soit un an après la fin des hostilités. Ainsi, la sortie de guerre a fait naître des sentiments parfois contradictoires : un mélange de joie et de soulagement bien sûr mais aussi un sentiment de désillusion, de tristesse. Ce sentiment s'explique aussi par la confrontation à de nouvelles réalités. En effet, une fois la guerre finie, il faut en dresser le bilan, se confronter aux dégâts d'une guerre aussi destructrice que meurtrière.

³¹¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit. p. 365.

³¹² Itib, op.cit. p.365.

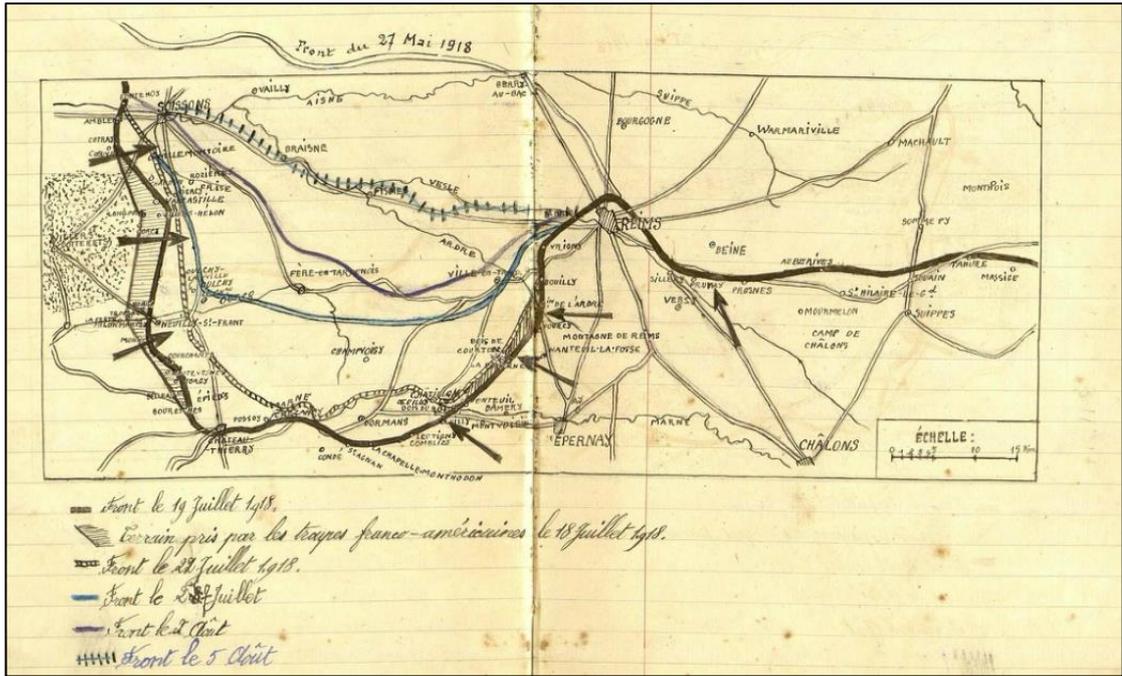


Figure 58: Carte de Jacques Gogois : Le front du 27 mai 1918 au 5 août 1918.



Figure 59: Coupures de presse : « La deuxième victoire de la Marne ». Août 1918.

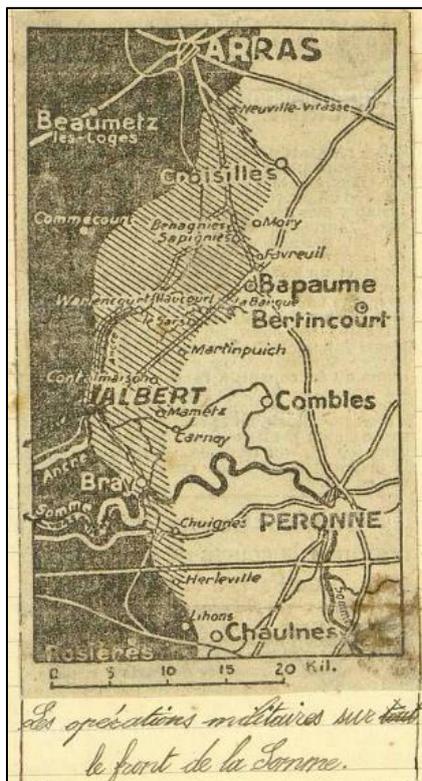


Figure 60 : Les opérations militaires sur le front de la Somme », 27 août 1918.

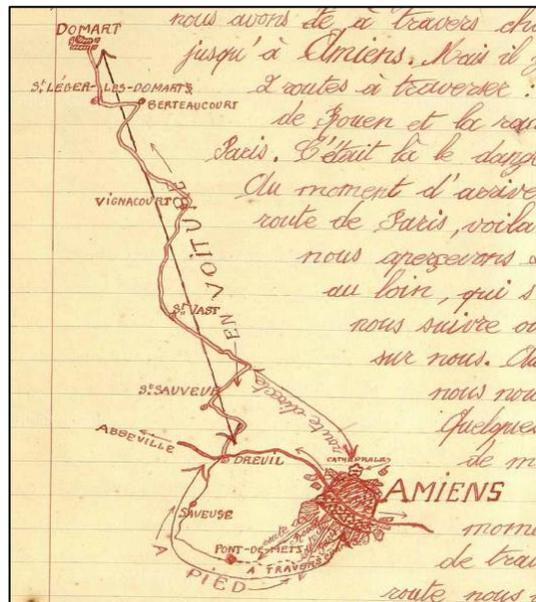
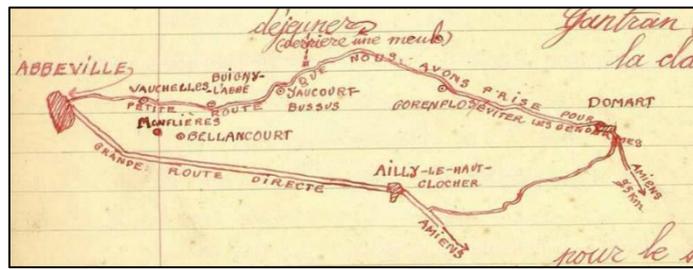
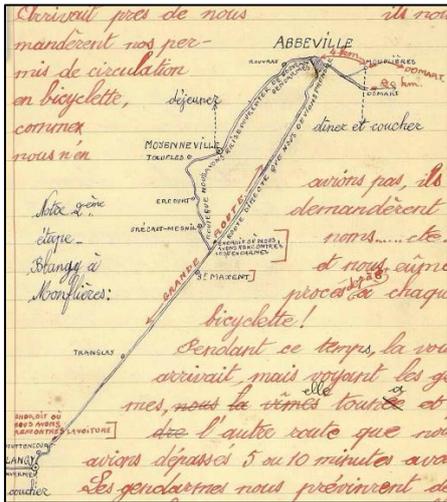
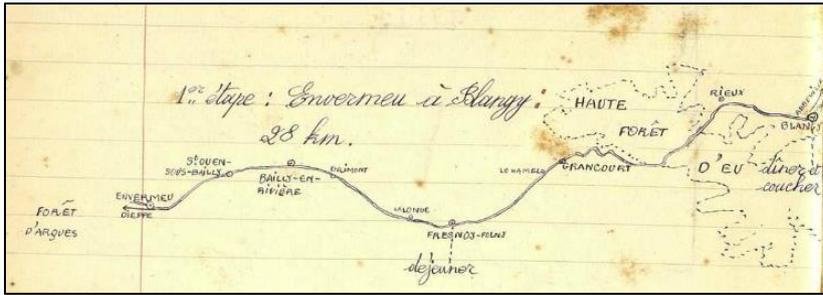


Figure 61: Cartes du voyage de retour à Amiens : 8-16 septembre 1918.

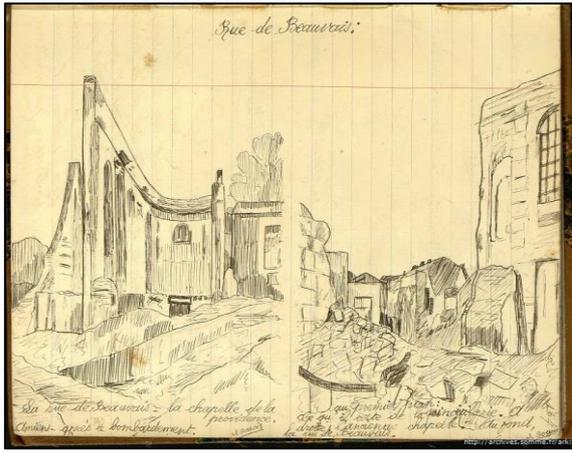


Figure 63: Dessin de Jacques Gogois, « Rue de Beauvais », octobre 1918, « Mon Journal n°4 »

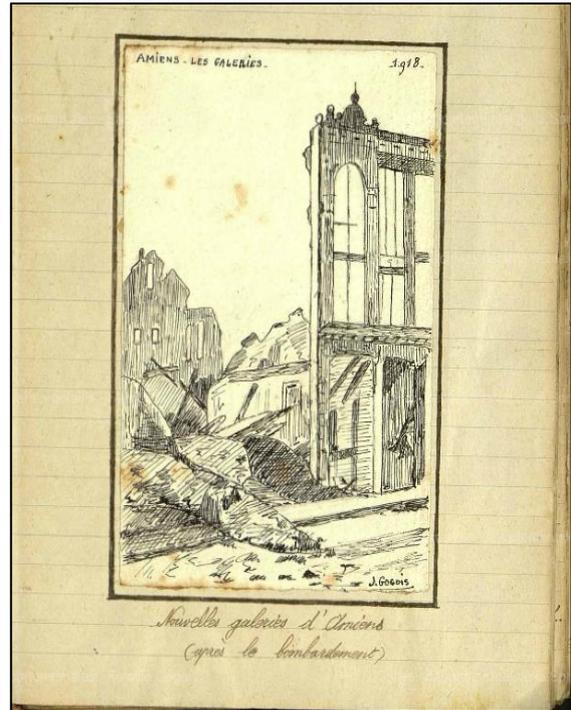


Figure 62 : Dessin de Jacques Gogois, « Nouvelles galeries d'Amiens (après le bombardement) », « Mon Journal n°4 », octobre 1918

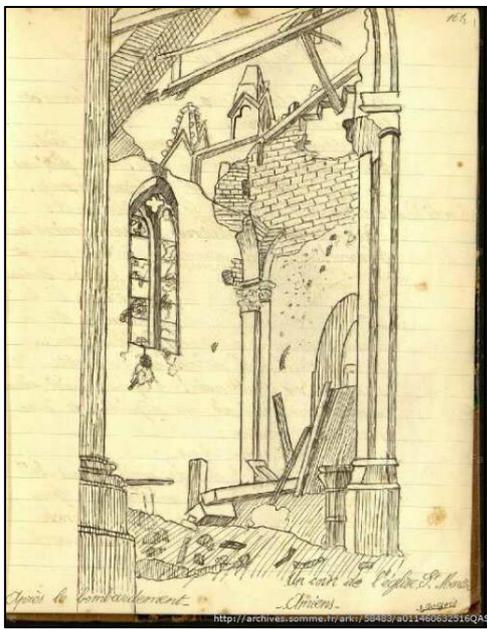


Figure 64: Dessin de Jacques Gogois, « Un coin de l'église St Martin après le bombardement », octobre 1918 « Mon Journal n°4 »

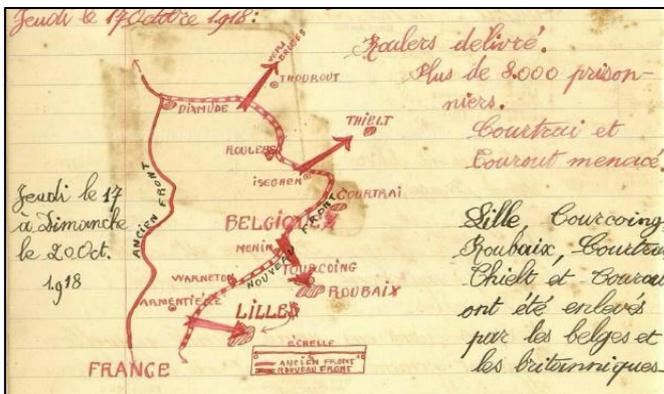


Figure 65 : Carte du front : « Lille, Tourcoing, Roubaix (...) ont été enlevés par les belges et les britanniques », 15 octobre 1918

Chapitre II. La guerre prolongée : 1918-1921.

« Victorieuse mais exsangue, la France de l'après-guerre n'a plus le même visage qu'à l'été 1914. Dans dix départements, la violence du conflit a labouré les paysages, réduit les habitants à l'exode, ruiné l'économie locale. »³¹³. Le poids des morts, celui des ruines, la lente démobilisation des combattants sont autant de facteurs de l'impossible sortie de guerre. Les sorties de guerre varient selon le milieu d'origine, le lieu de vie, le statut, le deuil. Jacques Gogois se trouve une fois encore au tournant de ces expériences. Épargné de la mort de ses deux frères aînés et de celle de son oncle, Jacques n'est pas confronté au deuil intime. Pourtant, il a connu les bombes, l'exode puis l'exil, sa ville et sa région subissent les conséquences de la guerre. Malgré la fin des combats, le jeune garçon ne retrouve pas au lendemain de l'armistice la normalité du temps de paix. Aucun de ses frères ne rentre à la maison et Jacques poursuit durant une année encore son expérience de l'absence. Jacques est aussi confronté, des années durant, à la destruction et aux ruines de sa région (qui ne sont relevées que dans les années 1930). Enfin, c'est après la guerre qu'il découvre de nouvelles réalités matérielles – la pénurie et le froid - dont il avait été épargné jusqu'alors - mais qui constituent désormais son quotidien. Pour Jacques comme pour beaucoup de ses petits contemporains « le retour à la norme de l'avant-guerre ne signifie pas un retour à la normale [...] et les modalités de sortie de guerre montre que la guerre n'est en rien une parenthèse »³¹⁴.

I. Le retour des frères (novembre 1918 – automne 1919)

Le 11 novembre 1918, à l'annonce de l'armistice Jacques écrit : « *Et Jean qui allait partir au front. Comme il a fait ses trois ans de service il va bientôt revenir pour de bon ! Mais comme Marcel n'a fait qu'un an de service, il en a encore à faire. Mais du moment qu'on ne se bat plus ça ne fait rien.* ». Jacques pense en premier lieu à ses frères. S'il sait que leur démobilisation ne sera pas immédiate, ils ne sont plus en danger, ils ne risqueront plus leur vie. C'est ce qui compte avant tout. En effet, les démobilisations sont lentes³¹⁵,

³¹³ Bruno CABANES, « Les vivants et les morts : la France au sortir de la Grande Guerre », dans S. AUDOIN-ROUZEAU et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, op.cit., p.27.

³¹⁴ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p 330.

³¹⁵ Bruno CANABES, *La victoire endeillée, la sortie de guerre des soldats français*, « Finir la guerre, La paix et l'attente de la démobilisation », Seuil, « L'univers historique », Paris, 2004, p.70-77.

elles s'échelonnent jusqu'à la fin de l'année 1919. Ainsi, pour Jacques comme pour des millions d'enfants dont un père, un frère, un oncle a été mobilisé « la fin de la guerre s'étire sur plusieurs mois, jusqu'au retour »³¹⁶ des hommes. Jean Gogois est démobilisé en septembre 1919. Marcel, mobilisé en 1918, doit finir son service militaire. A partir du 1^{er} décembre, il est envoyé en Allemagne dans le cadre de l'occupation de la Rhénanie. Il obtient finalement un sursis pour poursuivre ses études en octobre 1919. Pendant plusieurs mois – presque dix - Jacques poursuit son expérience de l'absence, de l'attente de nouvelles et de permissions.

A. Une séparation prolongée.

Jusqu'au retour de ses frères, à la fin de l'année 1919, Jacques continue d'attendre de leurs nouvelles. L'arrivée de la lettre et l'annonce de la permission restent des moments clés de la vie de l'enfant. A travers l'absence des frères, c'est plus largement la guerre qui se poursuit car il est bien impossible de retrouver un sentiment de normalité tant que ces derniers ne sont pas rentrés – vivants – à la maison. Toutefois, cette absence ne revêt plus les mêmes enjeux que durant le conflit. Si Jacques attend toujours avec impatience les lettres de ses frères et s'il déplore toujours leur absence, l'angoisse terrible dont elles étaient porteuses n'est plus aussi forte. Désormais lorsqu'une lettre n'arrive pas et que l'un de ses frères ne donne pas de nouvelles durant plusieurs jours, Jacques semble plus en colère qu'inquiet. De fait, ses frères écrivent peu et Jacques s'en indigne : « *vraiment ils n'écrivent pas beaucoup !* » (mars 1919). De la même manière, Jacques s'irrite d'une permission ratée de Jean, en décembre 1918 : « *Nous attendions Jean à midi, mais il n'est pas venu, le gredin ! Ce n'est pas bien !* ». Auparavant, Jacques se serait tourmenté d'une telle absence, il se serait interrogé sur les raisons de cette permission ratée. Ces extraits en témoignent, l'absence de ses frères n'a plus le même sens aux yeux de Jacques. La guerre terminée, il ne semble plus percevoir de danger, ni de risque sur la vie de ses aînés. Aussi, il ne s'inquiète plus outre mesures à leur égard. Marcel est envoyé en Allemagne dans le cadre de l'occupation de la Rhénanie. Pour Jacques, cette opération s'apparente à un voyage fait de découvertes. Dans ses lettres, Marcel lui raconte ce qu'il découvre de l'autre côté du Rhin : les paysages, les coutumes de l'ennemi, les représentations théâtrales auxquelles il assiste etc. Dans son journal, Jacques inscrit ce que son frère fait, il dresse des cartes des endroits qu'il découvre. Il demande à Marcel de lui faire parvenir des « souvenirs » d'Allemagne, comme une « *pièce*

³¹⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.355

boche », ou encore une fleur qu'il intègre à son journal³¹⁷. Jacques s'enthousiasme de chacune des découvertes que fait son frère à l'occasion de ce qu'il semble voir comme un voyage d'agrément. En janvier 1919, il écrit : « *Marcel apprend toujours le « boche ». Il va au théâtre de temps en temps... Le veinard ! ...* ». Il évoque les « *leçon de piano, d'anglais et d'allemand* » qu'il prend à Mayence. Cependant, l'inquiétude ne disparaît pas totalement ; en mai 1919, Jacques s'inquiète d'un possible départ de Marcel en Orient. Il inscrit alors : « *Terrible nouvelle de Marcel : il va partir... en Orient, à Constantinople [...] il paraît quant ce moment il y règne 50° de chaleur, il y a des fièvres et des maladies terribles !!* ». Mais, de façon générale, tout au long de l'année 1919, Jacques recense bien moins les lettres qu'il reçoit et la réception de nouvelles ne constitue plus une obsession. De plus, s'ils ne sont pas démobilisés, les combattants obtiennent plus facilement des permissions. Jean est bien souvent à la maison. De novembre 1918 à sa démobilisation en septembre 1919, le jeune homme obtient plus de neuf permissions. Des permissions qui sont aussi plus longues. C'est le « *rabio* » que Jacques évoque bien souvent : « *Jean est toujours avec nous il prend du « rabio » [...] et s'il se fait pincé ?* », « *une grande permission de 20 jours... sauf bien entendu le « rabio » !* », « *Quelle surprise : à midi Jean s'est encore amené... toujours en fraude !* », « *Jean est encore venu ! : il s'est envoyé une dépêche (qu'il a fait lui-même et il a signé du nom de papa) comme quoi maman allait mourir !!! Encore 48 heures de pris en passant.* » (15 juillet 1919). Donc, si Jean n'est pas officiellement de retour, il revient régulièrement auprès des siens, auprès de Jacques. Au cours de l'année 1919, sa présence se fait plus quotidienne, on se retrouve partiellement, on réapprend peu à peu à vivre ensemble. Si l'inquiétude n'est plus la même, l'absence des siens et la lenteur de la démobilisation constituent tout de même pour Jacques une prolongation du temps de guerre. Jusqu'à la fin de l'année 1919, le jeune garçon attend, espère les nouvelles et les permissions des siens. Leur absence constitue ainsi une première barrière au retour à la normale.

B. « Un retour sans heurts ? »

A la lecture de ce journal, le retour des hommes semble se faire sans heurts, naturellement, comme si on ne s'était jamais quitté. A première vue, le retour de Jean, en septembre 1919, ne constitue pas une rupture brutale. En effet, lorsque le jeune homme va enfin être

³¹⁷ Figure 66 et 67 : « *Fleurs des bords du Rhin que Marcel nous a envoyé* » et « *Casques à pointes boche [...] un deux-sous boche* ».

démobilisé, Jacques s'exprime peu. On ne trouve dans son journal aucune exclamation pouvant traduire son émotion, il écrit sobrement : « *Jean va être démobilisé* ». Jean est « libéré » le 14 septembre. Jacques note alors : « *Jean est libéré, il compte se marier bientôt avec Marguerite. Marcel va avoir un sursis d'un an pour continuer ses études.* ». Au même moment, en effet, Marcel tente d'obtenir un sursis pour poursuivre ses études. Ce court extrait symbolise, à lui seul, les enjeux que représente pour Jacques le retour de ses frères : on prépare un mariage, le retour à la vie normale est enfin possible. Toutefois, rien dans son journal n'exprime la joie de voir enfin son frère rentrer à la maison. Rien d'étonnant car les « récits témoignent de retrouvailles simples : loin de l'imagerie développé par la presse, la littérature autour du thème de retour. »³¹⁸. Alors que pendant la guerre chacune des permissions était accueillie avec un immense enthousiasme, le ton est ici bien différent. Les retrouvailles ont pu se faire dans la « simplicité et la reprise d'une vie normale. ». Le retour de Jean ne semble pas constituer un événement exceptionnel ni une perturbation de la vie quotidienne. Dès le lendemain, la vie reprend son cours. Jacques évoque son piano, le beau temps, ses « *petites cobayes* » et la rentrée scolaire qui approche. Jean semble reprendre sa place dans la famille et dans la vie de Jacques : ensemble, on se promène, on partage les repas, on se fait le portrait etc. Un retour a priori sans heurts. Facilité peut-être par les fréquentes visites de Jean au cours de l'année : lorsqu'il rentre définitivement, Jacques ne découvre pas un inconnu, il a passé beaucoup de temps avec son frère depuis la fin de la guerre. Et pourtant, le journal de Jacques ne dit pas tout. Il est possible que ces retrouvailles se soient faites plus difficilement, moins naturellement. Quatre années de séparation, certes ponctuées par les lettres et les permissions, ont très certainement bouleversé les relations fraternelles. Aussi, nous l'avons vu, la guerre en provoquant l'absence des frères aînés au sein du foyer familial avait fait accéder Jacques à un degré supplémentaire de responsabilité. Durant presque quatre ans, Jacques était l'unique garçon de la fratrie. Une place nouvelle qui a pu être bouleversée par le retour définitif de Jean en provoquant un « sentiment d'encombrement ». Au sujet du retour des pères, Manon Pignot souligne que « le retour paternel vient parfois perturber un ordre familial recomposé au cours de la guerre et qui avait trouvé une sorte d'équilibre. »³¹⁹. Il a pu en être de même pour le jeune garçon. De plus, la guerre a changé les hommes – traumatisés, blessés, irritables, nerveux – les survivants sont parfois méconnaissables, ce qui a rendu les

³¹⁸ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.361.

³¹⁹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.362.

retrouvailles et le retour à la normale difficile, voire impossible. On peut aisément imaginer que la guerre a laissé ses traces sur Jean, sur Marcel et même si Jacques n'évoque rien à ce sujet, le retour des siens a pu être plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Quoiqu'il en soit, aussitôt démobilisé, Jean prépare son mariage. Le jeune homme épouse Marguerite Laurent, sa marraine de guerre. Celle-ci partage la vie de Jacques et de sa famille depuis plus d'un an déjà, elle les accompagne lors de promenades, elle les retrouve au cours de leur exil à Envermeu. Ensemble, ils préparent le déménagement du jeune couple, au 93 rue Delpech à côté de la maison familiale. Le 12 novembre, Marcel retourne à Paris « *cette fois définitivement pour finir ces études.* ». Les noces sont célébrées le 23 décembre 1919 : un événement heureux qui clôt la première année de paix. A la fin de l'année 1919, la reprise de la vie civile de ces frères - un mariage pour Jean, les études pour Marcel – constituent une nouvelle étape dans le processus de sortie de guerre de Jacques. Il marque définitivement la fin de l'expérience de l'attente, la fin de l'inquiétude et plus largement le retour à une vie familiale ordinaire, « normale ».

II. Les conséquences de la guerre.

Les modalités matérielles des mois, des années qui suivent l'armistice « contribuent à ce que le retour aux normes de la paix ne soit pas un retour à la normale. »³²⁰. Pour Jacques, la proximité des zones de combat le mène à découvrir l'horreur de la guerre qui vient de se terminer. A Amiens mais surtout dans les villes et les villages de sa région, le jeune garçon fait face aux conséquences de la guerre. Les ruines offrent des années durant un spectacle de désolation et constituent l'un des facteurs majeurs de l'impossible oubli. Aussi, les modalités matérielles – la pénurie, le manque d'eau, de charbon – empêchent ce retour à la normale. L'enfant découvre une réalité qui n'était pas la sienne durant la guerre. Pour Jacques, les mois qui suivent l'armistice lui semblent parfois bien « *pires que pendant la guerre* ».

A. « *Les pays dévastés* ».

« La paix retrouvée de 1918 lève le voile sur le paysage apocalyptique des campagnes de la Somme. »³²¹. Dans le département, 381 villages ont été touchés par les combats

³²⁰ Itib, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.365.

³²¹ David de SOUSA, *La reconstruction et sa mémoire dans les villages de la Somme (1918-1932)*, Woignarue, Ed. La vague verte, 2001, p.19.

d'artillerie ou les bombardements précédant les assauts. Parmi ces communes, 104 sont complètement détruites, 184 le sont à plus de 50% et seulement 93 localités sont simplement endommagées³²². Quelques jours seulement après l'armistice, Jacques écrit : « *Nous avons décidés que Dimanche nous irons à pied (aller et retour) à Villers-Bretonneux (à 17 km d'Amiens) pour en voir les ruines car les boches y ont passés lors de leur dernière offensive. Ce sera très amusant.* ». Des voyages comme celui-ci, Jacques et sa famille en font plusieurs au cours de l'année 1919 : Villers-Bretonneux, Moreuil, Albert, Corbie puis Péronne. A pied, ils parcourent leur région meurtrie pour voir « *ce que les allemands en ont fait* ». Une pratique qui n'est pas isolée. En effet, déjà au cours de la guerre mais plus encore après, les contemporains visitent les zones de combats et les régions dévastées. Pour Jacques, comme pour beaucoup d'autres « la motivation principale était bien cependant le désir de pouvoir s'approcher de la guerre ; l'histoire devenait réalité à travers le paysage des champs de bataille »³²³.

Le « traumatisme des ruines. »

A la première lecture, c'est d'abord le choc, l'effroi de Jacques qui se manifeste. Un effroi qui se traduit en premier lieu dans la longueur du récit. De fait, le premier voyage, à Villers-Bretonneux, occupe sept pages du journal, celui de Moreuil, plus de cinq tout comme celui de Péronne. Le jeune diariste décrit avec une grande précision tout ce qu'il a vu au cours de ces journées : les églises en ruines, les pans de murs des maisons éventrées, les champs incultes, les arbres hachés, la nature méconnaissable, les croix de bois isolées etc. Un paysage d'horreur et de désolation qu'il a parfois du mal à mettre en mot : « *impossible de décrire tant de tristesse de ruines* ». Dans un premier temps, c'est le « bouleversement du paysage » que l'enfant décrit. Il évoque longuement les immenses trous d'obus qui rendent le paysage méconnaissable. A Villers-Bretonneux, il écrit : « *partout dans les champs des trous d'obus en grandes quantités* », qui empêchent la circulation à pieds, tant ils sont nombreux : « *c'est à peine si on peut avancer à travers des centaines de trous d'obus qui se touchent les uns aux autres [...] on se butent avec des obus tout chargé et entiers, gros et*

³²² Ce lourd bilan résulte de plusieurs vagues de destructions : celle de l'invasion de 1914, des grands combats de 1916, de l'offensive allemande du printemps 1918 et enfin du repli des troupes à l'automne suivant qui s'accompagne d'une véritable politique de la terre brûlée.

³²³ Susanne BRANDT, « Le voyage au champ de bataille », dans *Guerre et Culture. 1914-1918*, Armand Colin, Paris, 1994, p.414.

petits. C'est très dangereux. ». Ces obus, Jacques les dessine et les annote, les décrit³²⁴. C'est aussi la découverte d'une nature spoliée qui bouleverse Jacques, il décrit « *les arbres arrachés* » de Villers-Bretonneux, « *les bois hachés par les obus, les champs incultes* » de Moreuil, la « *terre bouleversée* » de Corbie, enfin à Péronne, Jacques évoque « *ses champs bouleversés* » mais aussi « *les arbres coupés, arrachés, morts par les gazs asphyxiants.* ». En somme, c'est un paysage dévasté, méconnaissable que Jacques décrit : un paysage morbide, mort qu'il illustre avec une photographie aérienne des zones de combats de Péronne³²⁵. Ces paysages lui font prendre la mesure de la réalité des combats – des combats jusqu'ici imaginés, et bien souvent idéalisés – la violence, l'anéantissement s'imposent brutalement à ses yeux. En se confrontant d'aussi près au combat, la guerre devient immédiatement plus concrète, plus « vraie ». Autre personnage de ces pèlerinages : les ruines ; en particulier celles des maisons et des bâtiments civils. A Villers-Bretonneux il écrit : « *Pas une maison n'est intact : toutes les maisons sont plus que démolies, mais pulvérisées. Toutes les rues, tout le village est détruit [...] L'hôtel de ville, les écoles, il n'y en a plus du tout et toutes les maisons n'ont plus de toits [...] Tout, tout est rasé.* », à Bertaucourt : « *Ce grand village autrefois de 3.000 habitants n'en a peut être pas 10. 10 maisons sur 1.000 sont habitables. Le reste plus rien, plus d'église, plus de maisons : que des pans de murs.* ». Pourtant, Jacques connaît les ruines : à Amiens, il en a vu durant la guerre et à son retour. Mais, c'est la première fois qu'il voit des villages entiers réduits à néant, en poussière. Comme il l'explique, il est bien difficile de décrire « *tant de tristesse* », aussi il la dessine. Avec son père, parfois sa sœur, il dessine sur place : « *Papa a fait 3 aquarelles et moi aussi.* ». Une fois encore, Jacques représente avec une immense précision ces ruines : les pans de murs isolés, les amas de pierres : le réalisme est total, Jacques « reproduit avec une exactitude presque obsessionnelle, les formes bizarres restées debout »³²⁶. Une précision, un goût du détail qui traduit l'effroi, l'inquiétude peut-être, face à la destruction et au chaos. Outre les maisons, Jacques dessine les édifices religieux : la basilique Notre-Dame de Brebières d'Albert, la même qu'il a dessinée plusieurs fois au cours du conflit mais qu'il n'avait encore pas vu de ses propres yeux. Fait d'après ses souvenirs, au retour à la maison, son dessin représente les mêmes amas de ruines, les mêmes pans de murs isolés. Un dessin similaire à celui qu'il fait de l'église et du clocher de Villers-Bretonneux. Comme l'explique Alfred Brauner, les ruines dans les

³²⁴ Figure 69 et 71 : Dessins de la visite de Moreuil et de Péronne.

³²⁵ Figure 71 : Photographie aérienne de Péronne, 22 avril 1919.

³²⁶ Alfred BRAUNER. *J'ai dessiné la guerre. Le dessin d'enfants dans la guerre*, op.cit., p.42.

dessins d'enfant occupent une place fondamentale, ils traduisent « l'effroi des enfants entourés de ruines. »³²⁷ comme leur sentiment d'insécurité. Les dessins de Jacques – comme son récit – ont aussi valeur de témoignage. La précision dont il fait preuve en témoigne, dans son journal, Jacques cherche aussi à représenter, à témoigner de l'ampleur de la destruction pour se souvenir, toujours, de ce qu'il a vu lors de ses périples.

La mort et les corps.

Plus encore que les ruines, c'est la mort que Jacques découvre et décrit. En parcourant un à un ces villes et villages, le jeune garçon est brutalement confronté à la mort : aux tombes isolées, aux cimetières militaires mais aussi, peut-être, aux cadavres. A Bertaucourt, il décrit un paysage « où l'a mort a plané longtemps. ». Il découvre les nombreux cimetières militaires : « nous avons vus plusieurs cimetières de nos malheureux soldats ! », « les cimetières de poilus », « Des cimetières de soldats français. ». La mort, Jacques la dessine aussi : on retrouve dans son journal les petites croix de bois plantées dans l'herbe, au milieu des destructions³²⁸. Parmi ces croix, les tombes sans noms, sans indications semblent tout particulièrement frapper le jeune garçon. A Corbie il décrit : « les tombes partout isolées, seules, perdues : des tombes boches aussi... et ... des tombes avec écrit « Inconnu » ! Des cimetières de soldats et des centaines de tombes isolées ! D'autres pas une indications car dans cette terrible guerre il n'y a pas d'armistices pour les enterrer [...] », comme à Péronne où il découvre « ses petites croix seules, isolées et perdues dans les champs et ses immenses cimetières aux petites croix serrées... une hécatombe !!! ». La mort de masse se concrétise dans le nombre incalculable de croix plantées sur le champ de bataille. Plus encore c'est l'anonymat dans la mort qui bouleverse Jacques : l'absence de sépulture, de funérailles, l'anonymat des morts. A tel point que ces « tombes anonymes » sont, elles aussi, dessinées³²⁹. Il est possible que Jacques découvre à ce moment la réalité de la mort au combat, si typique de la Grande Guerre, l'absence de funérailles, parfois même de tombes, la mort anonyme. Le choc n'a pu en être que plus grand encore. Enfin, il semble que Jacques ait été confronté aux corps sans vie des combattants. A Corbie il note : « d'autres malheureux ont été décomposés, séchés au soleil. ». Difficile de savoir si Jacques a réellement vu de ses yeux les cadavres. Aucun dessin, aucune description plus précise n'est présente dans son journal.

³²⁷ Alfred BRAUNER, op.cit., p. 40.

³²⁸ Figure 69 : Dessins des tombes des soldats français de Moreuil.

³²⁹ Figure 70 : Dessins de tombes anonymes, visite d'Albert.

Quoi qu'il en soit, Jacques se confronte de près à la mort : à travers les tombes – peut-être même les cadavres – une confrontation sans aucun doute choquante, voire traumatisante. Il exprime son effroi dans la longueur de ses récits, dans la description détaillée qu'il en fait. Jacques manifeste alors une douleur, une compassion vis-à-vis de ces combattants, vis-à-vis des populations de ces régions.

Jacques, un spectateur de la guerre ?

Pourtant, malgré l'effroi et le choc, ces « pèlerinages » traduisent aussi une certaine distance avec l'espace des zones dévastées. Avant de partir visiter Villers-Bretonneux, Jacques écrit : « *Ce sera très amusant.* », une expression qu'il réutilise à la veille du départ. Le jeune garçon s'enthousiasme de découvrir les pays dévastés. Il y voit une occasion de plus de voyager, de partir sur les routes : « *Nous voilà... encore sur les routes ! ...* ». Il compte et note le nombre de kilomètres parcourus : « *16 km à faire à pied* », « *40 km de fait* ». Il dresse une fois encore des petites cartes³³⁰ du voyage. En juillet 1919, alors qu'il prépare « *un beau et grand voyage vers Paris et à l'est pour voir en détails les ruines* » Jacques note : « *Ainsi je monterai ma belle collection de tous les insectes que je trouverai sur les grandes routes.* ». Pour Jacques, il s'agit bien d'une nouvelle aventure. Plus frappant encore, Jacques évoque un épisode surprenant du retour de Villers-Bretonneux : « *Nous n'étions pas à un km du village tout en ruines, qu'un convoi de voitures trainaient par des chevaux nous croisa juste dans la direction d'Amiens. Comme nous étions un peu fatigués, Thérèse court à la dernière voiture du convoi pour s'avoir s'il y avait des places. Le soldat va le demander à un officier qui était monté sur un très beau cheval. Cet officier me fit monter sur son cheval et il a dit à maman, papa et Thérèse de monter dans une voiture. [...] Je fis ainsi (pour la première fois) une promenade à cheval de 5km... Je ne suis pas tombé et même je me tenais très bien.* ». Malgré l'horreur décrite quelques lignes plus tôt, Jacques n'oublie pas de mentionner cet épisode. Si le récit est à chaque fois long de plusieurs pages, il y mêle aussi des choses plus ordinaires, plus banales. Jacques est profondément frappé par ce qu'il découvre : la destruction et la mort le bouleversent sans aucun doute. Pourtant, après quelques heures passées dans les ruines, Jacques rentre chez lui, en sécurité, loin des champs de batailles et des villages dévastés. Le rapport au front de Jacques est bien différent de celui d'un enfant

³³⁰ Figures 68, 69, 70 et 71 : Cartes de Jacques Gogois, périple à Villers-Bretonneux, Moreuil, Albert et Péronne.

de l'ex-zone des combats qui vit ou revient chez lui au milieu des ruines. En effet, « pour les enfants de l'arrière, la perception des ravages de ces régions existe bel et bien mais elle se fait au travers d'un prisme scolaire ou touristique »³³¹. Le journal de Jacques et la façon dont il appréhende ces visites traduisent bien la distance qu'il entretient avec l'espace des zones occupées et des zones de combats. Une distance qui, même si elle se traduit par une compassion sincère, reste tout de même « extérieure et temporaire », celle d'un spectateur.

B. La « faim » et le froid : une expérience physique de l'après-guerre.

Si Jacques est épargné de la faim et du froid au cours du conflit, les années de l'après-guerre constituent la découverte d'une expérience physique de la guerre. A partir de l'hiver 1918, le jeune garçon expérimente le froid qui devient, dès lors, une source d'angoisse lisible dans le recensement systématique des températures et du manque de charbon, jusqu'à l'hiver 1920. Une expérience à laquelle vient s'ajouter celle de la « faim » due aux difficultés à se procurer certains aliments de base en raison de la pénurie et de l'augmentation des prix. La guerre laisse durablement ses traces dans le quotidien des Français et la fin des combats ne signifie en rien un retour à la normalité en ce domaine. Ainsi, pour Jacques les années d'après-guerre apparaissent d'un point de vue matérielle bien pire qu'au cours de la guerre. Ces nouvelles expériences prolongent le temps de guerre et donne le sentiment à l'enfant de ne jamais en sortir.

Pendant la guerre, rien ne laisse supposer que Jacques ait été confronté au froid. Aucune mention n'évoque la pénurie de charbon ni même une quelconque expérience du froid. Pourtant ce problème s'est posé à bien des contemporains. Le problème du froid « transcende les classes sociales, tout le monde a froid. »³³². Même les enfants de la bourgeoisie. Sans doute, chez Jacques, on a trouvé des moyens de contourner la pénurie de charbon, « la plus grave et la plus dure de toutes les crises » qui a sévié dans tout le pays³³³. Cette réalité, Jacques ne la découvre qu'après la guerre. Dès l'hiver 1918, il commence à évoquer le problème du froid. Un froid qui sévit d'abord à l'école où il n'y a ni charbon, ni pétrole et où il règne un froid terrible : « *en classe [...] comme il n'y a pas de charbon nous avons eus très froid. Je me suis un peu enrhumé, Thérèse aussi.* » (9 décembre 1918) ou encore « *A l'école nous*

³³¹ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.360.

³³² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.108.

³³³ Gabriel PERREUX, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Hachette, Paris, 1966 p.117

gelons car il n'y a plus de charbon » (20 décembre 1918). Rapidement, le froid se fait sentir à la maison, où l'on peine à se procurer du charbon. Le 19 décembre 1918, Jacques s'inquiète pour sa grand-mère souffrante : « *Grand-mère est encore plus mal ! Elle grelotte tout le temps et pour comble de malheur nous n'avons pas de charbon.* ». Le froid représente une véritable menace pour Jacques qui y voit l'impossibilité de voir sa grand-mère se rétablir. En effet, celle-ci décède quelques mois plus tard. Au fil des hivers, le froid devient une véritable préoccupation, une angoisse, lisible dans l'omniprésence de références au froid. En 1919, Jacques n'a de cesse que d'inscrire le terrible froid qui règne chez lui : « *Il gèle terriblement : l'eau gèle dans les chambres et même dans la cuisine. Depuis cinq jours nous n'avons pas du tout de charbon ! Car les charbonniers ne livrent pas et nous n'avons pas touchés le charbon de Janvier. Avec cela on est limité ! Maman est forcé dans emprunter à grand-mère qui en a encore...et pas de bois.* » (11/02/1919), ou encore « *Nous n'avons plus du tout de charbon ni de bois.* » (12-14/02/1919). La crise du charbon ne se résout pas avec la fin des hostilités, les chargements annoncés n'arrivent pas toujours. Un an plus tard, en février 1920, les mêmes difficultés perdurent, « *Il fait très froid ces jours-ci [...] Nous n'avons plus du tout de charbon, car on ne nous a pas livré celui de janvier et de février ! Mme Chambon, heureusement, nous en prête un peu.* » Avec l'aide d'amis ou de membres de la famille, on parvient malgré tout à se chauffer un peu. Cette angoisse du froid est d'autant plus forte qu'à Amiens depuis l'évacuation du printemps 1918, l'eau ne coule plus dans les robinets. Aussi, le froid de l'hiver gel l'eau des fontaines où on se fournit. Jacques est particulièrement soucieux à l'égard de ce problème, en janvier 1919, il écrit : « *Il a gelé à glace. Pourvu que les fontaines ne soient pas gelées !* ». Depuis la guerre, la pénurie de charbon s'accompagne d'une pénurie d'essence et de pétrole, l'« essence devient un produit de luxe. [...] à partir du 19 avril 1917, on ne l'obtient plus qu'avec une carte spéciale »³³⁴, le pétrole devient si rare que beaucoup de contemporains reviennent à l'éclairage à la lampe à huile et à la chandelle. Cette réalité s'impose, elle aussi, à Jacques, il insère à l'occasion une carte de rationnement en essence³³⁵. En janvier 1920, il écrit : « *Plus de charbon, ni de pétrole, ni d'essence ! Aussi nous avons très froid en classe ; de plus plus d'électricité au lycée puisqu'il n'y a plus de charbon. Donc on n'a plus rien non plus pour s'éclairer. Pas de gaz depuis l'évacuation. [...]* ». Aux yeux de Jacques, la situation matérielle de ces années

³³⁴ Itib, op.cit., p.118.

³³⁵ Figure 72 : Carte de rationnement en essence, 1920.

d'après-guerre sont bien plus difficiles qu'auparavant, ce sentiment il l'exprime explicitement, en janvier 1920 : « *C'est encore pire que pendant la guerre !* . ». L'omniprésence du froid dans son journal en témoigne, Jacques a peur d'avoir froid, il en souffre. Une angoisse, sans aucun doute, renforcée par le fait qu'il en avait été jusqu'alors épargné. En effet, cette expérience est peut-être « plus frappante pour les enfants de classes bourgeoise que pour ceux de la classe populaire habitués aux difficultés et au froid avant-guerre et qui n'ont pas été privés brutalement de conditions de vie confortables et de la chaleur. »³³⁶.

Outre le froid, Jacques expérimente la « faim ». Là encore, cette réalité quotidienne n'avait pas été la sienne au cours du conflit. Ce n'est qu'au cours de son « exil » qu'il la découvre, nous l'avons vu. Toutefois, celle-ci s'accroît plus encore dans les mois et les années qui suivent la fin des hostilités. La hausse des prix se dessine véritablement à partir de l'année 1915 et s'accroît en 1917 « pour atteindre son apogée, avant et surtout, après l'armistice. »³³⁷. A l'approche de l'armistice « tout est hors de prix » et à la veille du 11 novembre « les pommes de terre, le café, l'huile, la vinaigre, le chocolat sont introuvables. Le sucre et la viande sont de plus en plus rares [...] et la cérémonie de Rethondes ne fut malheureusement pas le coup de baguette magique attendu par beaucoup. [...] les crises succèdent aux crises : loyers, charbon, gaz, électricité, la hausse des denrées est fantastique. Certaines se vendent dix fois le prix d'avant-guerre ». Jacques est soudain confronté à ces réalités, désormais il insère ses cartes de rationnement, comme ce « carnet de pain » qu'il dépose dans son journal en mars 1919³³⁸. La « vie chère » devient un personnage à part entière de son journal. Il compare les prix, s'indigne de leur augmentation : « *Comme le beurre était taxé, il n'y en avait pas au marché et dans les épiceries ils vendaient le beurre 8,50 au lieu de 5,50. Aussi les femmes ont été pillées le beurre des épiceries en le payant 5,50 au lieu de 8,50 ! Elles criaient « plus d'eau, plus de charbon, plus de gaz, plus d'œufs et plus de beurre alors nous n'avons plus qu'à mourir de soif et de faim »* Sans doute Jacques, pour avoir assisté à une telle scène, a été envoyé par ses parents faire la queue devant les magasins. Sans être une véritable obsession, le jeune garçon inscrit désormais les difficultés à se procurer certains aliments de base, notamment le beurre, le sucre et les œufs. En janvier 1919, il déplore : « *Toujours pas d'eau, pas de beurre, pas d'œufs, pas de charbon.* ». Jusqu'en

³³⁶ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.112.

³³⁷ Gabriel PERREUX, op.cit., p.92.

³³⁸ Figure 72 : « Carte de pain », mars 1919.

1920, le jeune garçon évoque ses difficultés : « *La vie est de plus en plus chère : Le pain va tripler, le charbon, l'eau, le gaz vont augmenter. Tout est inabordable... à ce point de vue, on est plus malheureux qu'avant la guerre ! On manque de charbon, de sucre, de pétrole. Et nous n'avons pas encore de gaz ! ...* ». Encore une fois, Jacques perçoit ces réalités comme une prolongation du temps de guerre. Le problème de l'eau occupe une place majeure dans le journal de Jacques. En décembre 1918, l'enfant craint qu'il ne gèle et que les fontaines soient gelées : « *Toujours pas d'eau !!... Et aujourd'hui il n'y en avait même pas aux fontaines ! Cela devient inquiétant ; on ne peut pas se servir de l'eau du réservoir pour boire et pour faire cuire les légumes. Quelle administration !... Nous manquons de tout...* » (28/12/1918). Pour se procurer de l'eau, le jeune garçon est contraint de faire de longs trajets comme en témoigne cet extrait : « *Pour avoir de l'eau il faut aller rue de Beauvais ! C'est à une demi-heure d'ici... Ou bien il n'y en a qu'à 6 ou 7 heures du matin, Boulevard Jules Verne. C'est de mieux en mieux...* » (29/12/1918) ou encore : « *Nous manquons d'eau toujours : les soldats en apporte mais souvent et comme il ne pleut pas nous n'avons pas d'eau dans le réservoir : il faut aller en chercher avec des cruches au boulevard Jules Verne.* » (23/01/1919). Jacques est donc chargé de rapporter de l'eau à la maison. Une responsabilité immense qui est probablement une source d'angoisse supplémentaire. Finalement, l'eau revient dans les robinets en février 1919. Le soulagement de Jacques est grand : « *Heureusement que depuis hier nous avons de l'eau dans les robinets car la fontaine du boulevard Jules Verne est gelé : ce ne serait pas drôle ! Il aurait fallut faire fondre la neige et la glace !! Il vaut mieux ne pas faire l'essai.* »

Les problèmes matériels liés à la guerre sont loin de se résoudre au lendemain de l'armistice. Jacques découvre dans les mois, les années qui la suivent, de nouvelles réalités : la « faim » et le froid constituent une expérience physique particulièrement angoissante pour le jeune garçon dans la mesure où il en avait été jusqu'alors épargné. Ces réalités donnent à Jacques le sentiment que sa situation est « pire » que pendant la guerre. Ainsi, les modalités matérielles de l'après-guerre constituent, elles aussi, une forme de prolongation du temps de guerre, un facteur essentiel de l'impossible retour à la normale.

III. Attendre la paix : entre inquiétude et impatience. (1919-1921)

A. Les menaces allemandes.

L'armistice ne constitue pas aux yeux de Jacques la fin de la guerre. Dès sa signature, le jeune garçon attend impatiemment et anxieusement la signature de la paix qui, pour lui, marquera enfin la véritable fin des menaces. Dès les premières semaines de 1919, Jacques Gogois recense avec attention le déroulement du processus de paix entre les Alliés et les vaincus. La conférence de paix de Paris, ouverte en janvier, préoccupe tout particulièrement le jeune garçon qui en note chacune des étapes et, plus encore, qui s'inquiète des difficultés qu'elle rencontre. Le 14 janvier, quelques jours avant l'ouverture, Jacques commence à s'inquiéter, il souligne : « *L'armistice est prolongé d'un mois parce que l'Allemagne n'a pas restituait tout ce qu'on lui demander* », plus encore il s'inquiète de la révolution spartakiste alors en cours « *les boches se battent entre eux* ». Déjà, l'enfant craint le pire. La Conférence de paix commence le 18 janvier 1919. Les puissances alliées, considérant l'Allemagne comme le principal investigateur de la guerre, décident de lui imposer des conditions rigoureuses. Durant plusieurs mois, les négociations traînent, les Allemands peinent à accepter les conditions imposées par l'armistice, ce que Jacques déplore et perçoit comme une menace de l'Allemagne. En février il écrit : « *L'Allemagne n'accepte pas les conditions d'armistice : Hindenburg (généralissime allemand) prépare contre nous une armée de 600.000 volontaires, l'Allemagne se soulève !* ». : « *L'Allemagne ne se considère pas comme vaincue !... Elle concentre plusieurs armées et nous ne sommes pas prêts ! Beaucoup de nos soldats avaient été libérés !* » ou encore : « *Les boches se ressaisissant ! L'armistice leur a permis de refaire une armée et des munitions... Quel malheur qu'on leur a accordé !* » (18 février 1919). En mai, la délibération de la Conférence de paix achevée, il faut que le traité soit signé par le gouvernement allemand³³⁹. En cas de refus, l'armistice serait rompu et les troupes alliées envahiraient l'Allemagne³⁴⁰. Aussitôt, Jacques recommence à inscrire le déroulement des négociations dans son journal. Le 6 mai, il note : « *Aujourd'hui c'est la conférence de la paix, on présentera les conditions de paix aux délégués allemands. S'ils les refusent, c'est la guerre. Et dire que les hécatombes vont peut-être recommencer. Qui sera*

³³⁹ La procédure retenue par les Alliés et les Associés prévoit que le texte du traité soit communiqué aux délégués allemands le 7 mai, ils disposent alors de quinze jours pour formuler des observations par écrit. Après 16 mai, le gouvernement allemand dispose de cinq jours pour accepter ou refuser.

³⁴⁰ Jean-Jacques BECKER, « Chapitre IV. La signature du traité de Versailles », dans *Le traité de Versailles*, PUF, Collection « Que sais-je ? », Paris, 2002, p.128.

le vaincu ? ». L'inquiétude est grande. L'enfant attend anxieusement le résultat des négociations et, déjà, il se prépare à la possibilité de voir la guerre éclater à nouveau. Le 7 mai, il marque : « *La journée historique de Versailles ! Le traité de paix a été présenté aux délégués allemand, le conte Brockdroff (le principale) a extrêmement pallié. Ils vont retourner en Allemagne où ils examineront dans un délai de 15 jours le livre entier du traité de paix* ». Le traité qu'on demande aux Allemands de signer le 7 mai 1919 impose aux vaincus des conditions rigoureuses³⁴¹. Outre-Rhin, les conditions du traité provoquent un véritable tôle, on assiste à « un refus complet de signer un tel « traité de la honte »³⁴². Les puissances victorieuses réitérent leurs propositions le 16 juin, avec un délai de réponse de sept jours. L'inquiétude de Jacques atteint alors son paroxysme : pour lui, la guerre va recommencer. Le 22 juin, au lendemain du sabordage par les marins allemands de la flotte allemande, Jacques indigné écrit : « *Dernières menaces allemandes : les allemands ont fait couler sur les côtes de l'Angleterre, leur flotte qu'il devaient restituer aux alliés ! Et, ils ont brûlé les drapeaux qu'ils devaient nous rendre ! C'était nos drapeaux pris par eux en 1870 et à cette dernière guerre... Quel vandalisme !! Ils ont encore 24 heure pour répondre si ils veulent signer ou s'ils ne veulent pas (dans ce cas ce serait à nouveau la guerre.* ». A ce moment, en effet, les Allemands refusent de signer et d'accepter l'article 231 qui porte atteinte à « la dignité et à l'honneur de l'Allemagne », ce que les Alliés refusent. Finalement dans la nuit du 22 au 23 juin, le gouvernement allemand et l'Assemblée nationale acceptent de signer. » Enchanté, soulagé surtout, Jacques écrit le 24 juin : « *Les allemands acceptent de signer la paix ! Elle sera signée vers la fin de la semaine.* » (24 juin 1919). La date de signature est fixée au 28 juin. Impatiemment, Jacques attend cette « journée inoubliable ». A la veille du 28 juin, il écrit, enthousiaste : « *Nous sommes à la veille de la paix !! Dimanche nous serons comment s'est passée cette journée inoubliables...* ». La signature de la paix occupe une grande place dans son journal, ce qui témoigne de son importance aux yeux de Jacques. Enfin, il aperçoit la possibilité d'en finir, pour de bon. Son enthousiasme se lit à travers le nombre de coupures

³⁴¹ Les clauses du traité forcent l'Allemagne à céder de nombreux territoires ainsi que ses colonies d'outre-mer. Il exige aussi la démilitarisation et l'occupation de la Rhénanie. Mais la partie la plus humiliante est sans nul doute l'article 231 qui affirme la responsabilité Allemande dans le déclenchement de la guerre. Elle est alors tenue de verser d'immenses dommages aux nations alliés, son armée est réduite à 100 000 hommes et la conscription est interdite, le pays ne peut acquérir ou entretenir ni flotte, ni aviation.

³⁴² Gerd KRUMEICH, « L'impossible sortie de guerre de l'Allemagne », dans S. AUDOIN-ROUZEAU., C. PROCHASSON, *Sortie de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, op.cit., p.158.

de presse qui accompagne l'événement³⁴³. Toutefois, si la joie est grande, Jacques voit ici l'occasion, une fois encore, de dresser le terrible bilan de la guerre. Il précise le 29 juin : « *La paix est signée dans la galerie des glaces du château de Versailles !!! Triste paix... hélas ! elle nous a coûté des millions d'hommes... et on se bat toujours en Orient... pour la Russie... contre le bolchévisme.* ». Jacques écrit alors en plus grand, ponctue l'événement de nombreuses exclamations. Pourtant, très vite, le poids de la mort et la perpétuation des combats dans certaines régions du monde empêchent la joie d'être totale. La paix fait naître un sentiment contradictoire : un mélange de joie et de tristesse. Pour Jacques comme pour ses contemporains, l'empreinte de la guerre entache la joie de la paix. De plus, cette joie n'est pas durable. Aux yeux de Jacques, la guerre n'est pas encore liquidée. Dès le lendemain de la paix, il écrit : « *La paix d'hier ne compte pas !... Les allemands trouvent de leurs deux plénipotentiaires ne suffirait pas et qu'il fallait que les conditions de paix passent pas par la chambre allemande. D'autre part les allemands commenceront à remplir leurs conditions que plus tard !! Cela ne finira donc jamais !* ». C'est bien sa lassitude – son ras-le-bol – que Jacques exprime ici. Aux yeux de Jacques, la signature du traité ne signifie ni paix, ni sécurité. Le jeune garçon est déçu. Comme une majorité de Français, Jacques « fait preuve d'amertume »³⁴⁴. Ces inquiétudes se perpétuent tout au long des années qui suivent la paix. En 1920 comme en 1921, Jacques s'inquiète régulièrement de ce qui se passe outre-Rhin. L'Allemagne peine à recouvrir ses dettes, elle conserve, malgré les clauses du traité, une armée puissante et ne condamne pas les responsables politiques de la guerre. Jacques s'en indignent et y perçoit une menace terrible : « *L'Allemagne prépare t-elle la revanche ? Les Alliés avaient demandé les coupables de la guerre et les chefs allemands qui avaient commis ou fait faire commettre des pillages ou des atrocités. Les principaux sont : l'ex-kaiser, le Kronprinz et ses autres fils. Eh bien l'ambassadeur allemand qui était à Paris, a renvoyé la liste des coupables au président de la République, puis il a quitté Paris.* »³⁴⁵. Plus encore, c'est dans la remilitarisation de l'Allemagne que Jacques perçoit la véritable menace ; au cours des années 1920 et 1921, il évoque très fréquemment ce problème : « *Et l'Allemagne*

³⁴³ Figure 73 : Coupures de presse : la signature de la paix, juin 1919.

³⁴⁴ Jean-Jacques BECKER, *Le traité de Versailles*, op.cit., p. 113-122.

³⁴⁵ En effet, l'article 229 du traité prévoyait la mise en jugement de Guillaume II devant un tribunal international tandis que l'article 228 prévoyait celle devant les tribunaux militaires alliés des personnes « accusées d'avoir commis des actes contraires aux lois et aux coutumes de la guerre. Toutefois, l'Allemagne refuse de livrer ni Guillaume II ni même les criminels de guerre : dans Jean-Jacques BECKER « Chapitre III. L'Allemagne au ban des nation », *Le traité de Versailles*, op.cit., p. 36-56

fabrique des obus, des armes, des canons. Elle a encore une puissante armée, car on lui rend les prisonniers de guerre ! » (7 février 1920), « *en cas de mobilisation l'Allemagne peut mobiliser 3.400.000 hommes ; et de plus elle fabrique toujours en secret armes et munitions ; dans peu de temps sans doute elle nous redéclarera la guerre.* » (26 mars 1920). En 1921, soit deux ans après la paix, l'Allemagne proteste contre la somme qu'on prétend lui faire payer. Le 8 mars, les Français et les Anglais décident en représailles de l'occupation des villes du Rhin pour faire fléchir les Allemands. A cette occasion, Jacques écrit : « *Nous attendons avec impatience les évènements, car, comme l'Allemagne ne veut pas remplir les conditions de paix, les alliés lui enverront sans doute un ultimatum, et nous occuperons les principales villes. De là, viendrait la mobilisation, et cette affaire pourrait s'aggraver.* ». Il est très clair, ici, que cette opération inquiète le jeune garçon : une occupation militaire de l'Allemagne pourrait signifier une remobilisation des hommes – de ses frères – et donc le début d'une nouvelle guerre. Le journal de Jacques s'arrête quelques semaines plus tard.

L'armistice signée, Jacques attend et espère la paix. Une paix qui signifierait, à ses yeux, la fin certaine des combats et des périls. Son impatience, son désir ardent de voir la guerre se terminer, pour de bon, s'exprime dans l'attention toute particulière qu'il porte au déroulement des négociations. Toutefois, ses espoirs sont déçus. La lenteur, l'inefficacité de la paix fait naître chez le jeune garçon une inquiétude profonde vis-à-vis du péril qu'une guerre éclate à nouveau. Jacques reste perplexe et inquiet jusqu'à la fin de son journal, soit plus de deux ans après la fin de la guerre. A travers son journal, c'est son dégoût de la guerre, voire un certain pacifisme que Jacques exprime. Ce qui ressort de son journal au cours de ces années, c'est aussi la difficulté de tourner la page de la guerre, le contexte politique de l'après-guerre empêche l'enfant d'oublier la guerre.

B. « *La guerre n'avait pas fait encore assez de victimes ?* »

Ce sont aussi les guerres qui se poursuivent dans le monde et les mouvements sociaux, voire les révolutions, qui occupent le journal de Jacques. Loin de n'être que de simples considérations sur l'actualité du monde, ces mentions révèlent un profond sentiment de lassitude à l'égard de la guerre, il s'indigne du fait qu'on continue de mourir sous les armes ou pire que l'on se batte entre Français. Entre les lignes, c'est encore une fois le désir de tourner la page que l'enfant exprime. En premier lieu, Jacques rappelle régulièrement que la guerre, si elle est finie sur le front de l'ouest, se poursuit ailleurs. En octobre 1920, il écrit : « *Toujours*

de mauvaises nouvelles... Malgré la paix, nos alliés, et surtout la France envoient toujours des troupes en Sibérie, en Pologne... L'on se bat toujours par là. La Pologne est envahie pas les russes ou les bolcheviks ; ceux-ci par leur nombre menacent l'Europe : c'est un grave péril (le Bolchévisme a pour objet de supprimer les gouvernements) », en décembre 1920, il ajoute : « Les affaires extérieures vont mal, toujours : La révolution irlandaise, se poursuit, sanglante en Angleterre. Les Soviets en Russie menacent la France. Le roi Constantin de Grèce, est remonté sur le trône ; c'est lui qui pendant la guerre, a fait, assassiner nos marins à Athènes. Il est contre la France ; et cela pourrait devenir grave. ». En Russie, quatre années durant – de 1918 à 1921 – l'ex-Empire tsariste en révolution est plongé dans une guerre civile, la « guerre de 1920 » qui oppose la Russie à la Pologne, celle en Grèce qui se poursuit jusqu'en 1922, tout comme la guerre civile irlandaise qui l'oppose violemment à la Grande-Bretagne indiquent qu'en réalité la guerre de 1914-1918 est prolongée bien au-delà de l'armistice. Ce prolongement des conflits en Europe et dans le monde oriental inquiète Jacques qui y perçoit une menace importante sur la paix. Enfin, il s'inquiète de l'éclatement d'une guerre civile en France, d'une révolution qui entraînera le pays dans un nouvel épisode sanglant. De fait, en France, « l'immédiate après-guerre a été marquée par de fortes tensions sociales, des violences de rues et des phénomènes de peur et de fascination pour la révolution russe et l'avènement du régime bolchévique »³⁴⁶. Au printemps 1919, le pays fait face à une crise sociale grave. Le 1^{er} mai, un manifestant meurt place de l'Opéra, à Paris, cet événement frappe Jacques qui décide d'en faire le récit dans son journal : « Fête du travail. Un 1^e Mai mouvementé à Paris : Violente bagarres : 1 mort, nombreux blessés. Charge de police ! Les manifestants (ouvrier qui ont chômé demandent par semaine 5 jours de travail et 8 heures de travail par jour), ils se sont révoltés contre le gouvernement et la police les a chargés sabre au clair ! La guerre n'avait pas fait encore assez de victimes ? il faut que les français se battent entre eux !!!... ». Jacques perçoit cet épisode comme le risque d'une « prolongation » de la guerre. Il s'indigne que l'on meure encore tandis que la guerre vient de se terminer avec son insupportable bilan humain. Tandis qu'en Allemagne la révolution spartakiste vient d'être réprimée dans le sang³⁴⁷, qu'en Russie les tensions sont grandes, Jacques semble craindre anxieusement l'éclatement d'un phénomène similaire en France. Dans les semaines qui suivent, une vague de grève parcourt le pays. Jacques inscrit une fois

³⁴⁶ Bruno CABANES, « Les vivants et les morts. La France au sortir de la Grande Guerre, dans S. AUDOIN-ROUZEAU et C. PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre. Le monde et l'après 1918*, op.cit., p.42.

³⁴⁷ Gerd KRUMEICH, « L'impossible sortie de guerre de l'Allemagne », op.cit., p.154.

encore le déroulement des événements : « Depuis près d'un mois des grèves générales ont épuisées la France : Les ouvriers gagnent des sommes énorme et veulent encore plus, plus la journée de 48 heures... [...] Et comme les patrons ont refusés de se livrer aux exigences des ouvriers qui sont maintenant les maîtres, ceux-ci ne travaillent plus du tout depuis longtemps. A Amiens les ouvriers du bâtiment sont en grève... A Paris, c'est encore pire. On a peur qu'une révolution des ouvriers éclate et horreur... que ce soit la guerre civile... après une si terrible guerre. La France déjà ruinée le serait encore plus. » (17 juillet 1919). Et pourtant, l'année suivante, tandis qu'en France des grèves révolutionnaires éclatent dans les mines et les chemins de fer, Jacques n'écrit presque rien, il se contente de noter : « Toujours des grèves depuis le 1^e mai, mais pas entièrement la grève générale [...] il y a moins de grève en ce moment ». La peur d'une guerre civile semble s'être dissipée au cours de l'année. Jacques est bien moins inquiet et peu à peu, il s'éloigne de la guerre. En effet l'année 1921, marque un tournant, Jacques sort de la guerre, elle est déjà bien moins présente dans son journal.

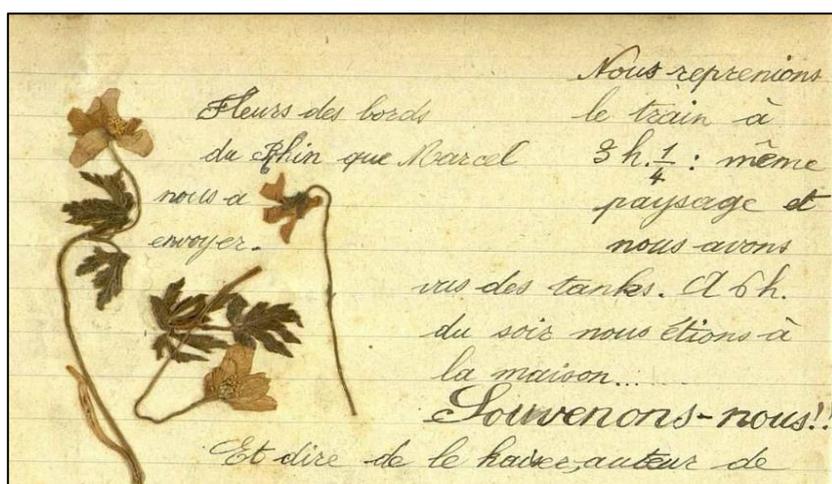


Figure 66: « Fleurs des bords du Rhin que Marcel nous a envoyés. »



Figure 67: Souvenirs d'Allemagne, « Casque à pointe boche » et « Un deux-sous boche »

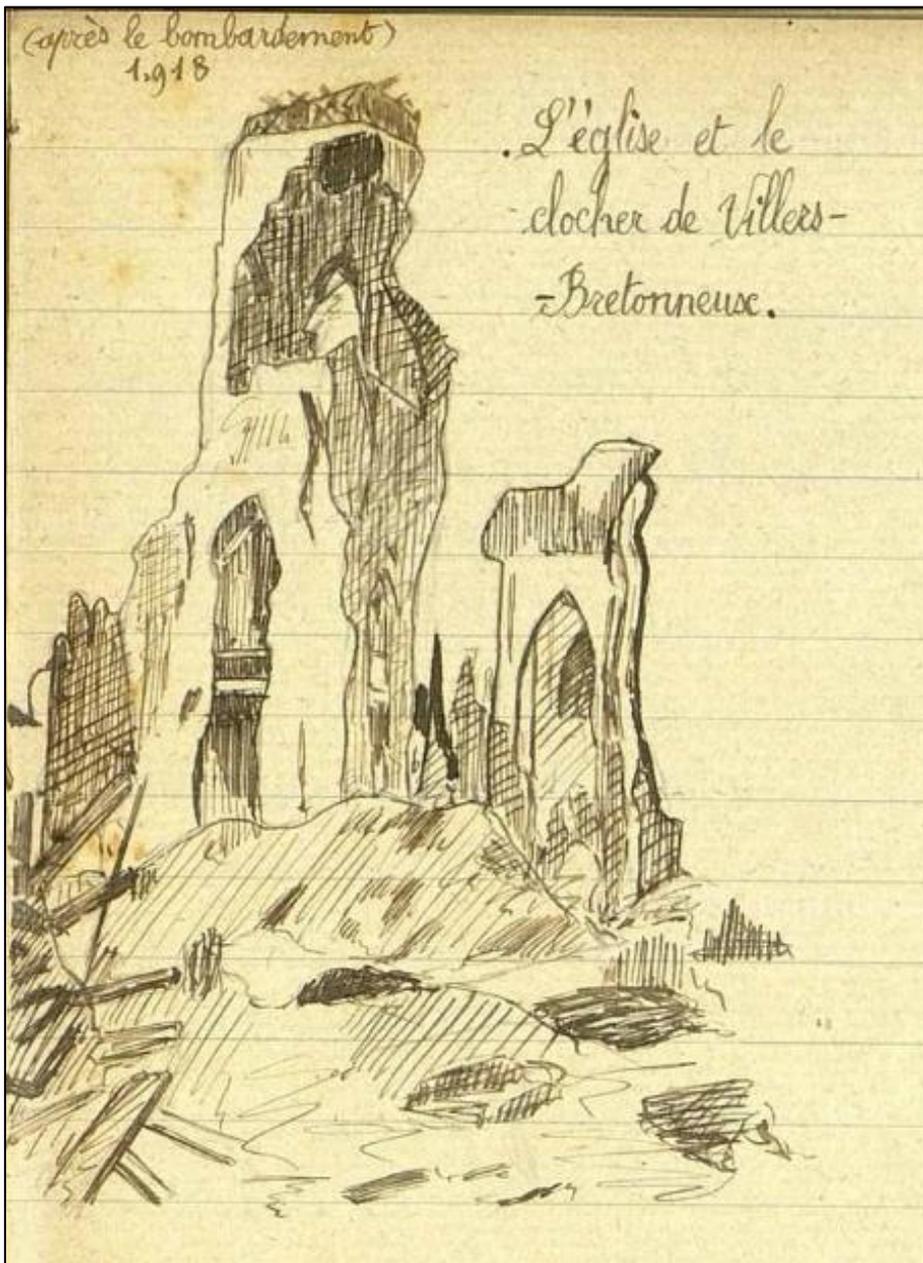
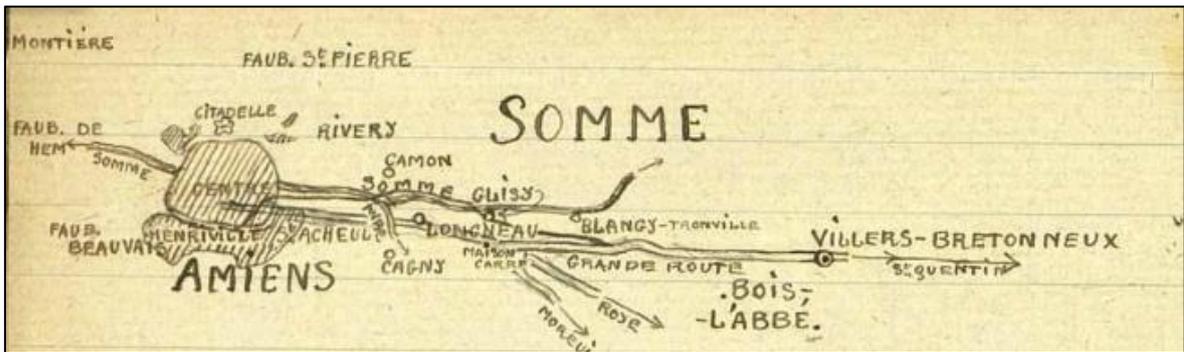


Figure 68 : Visite de Villers-Bretonneux, 8 décembre 1918.

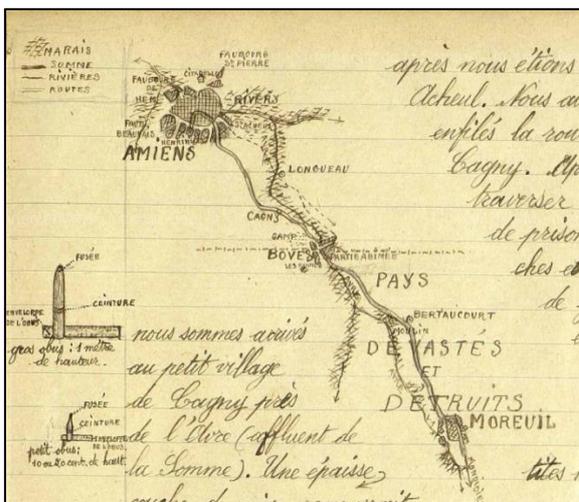


Figure 69: Visite de Moreuil, 25 janvier 1919.

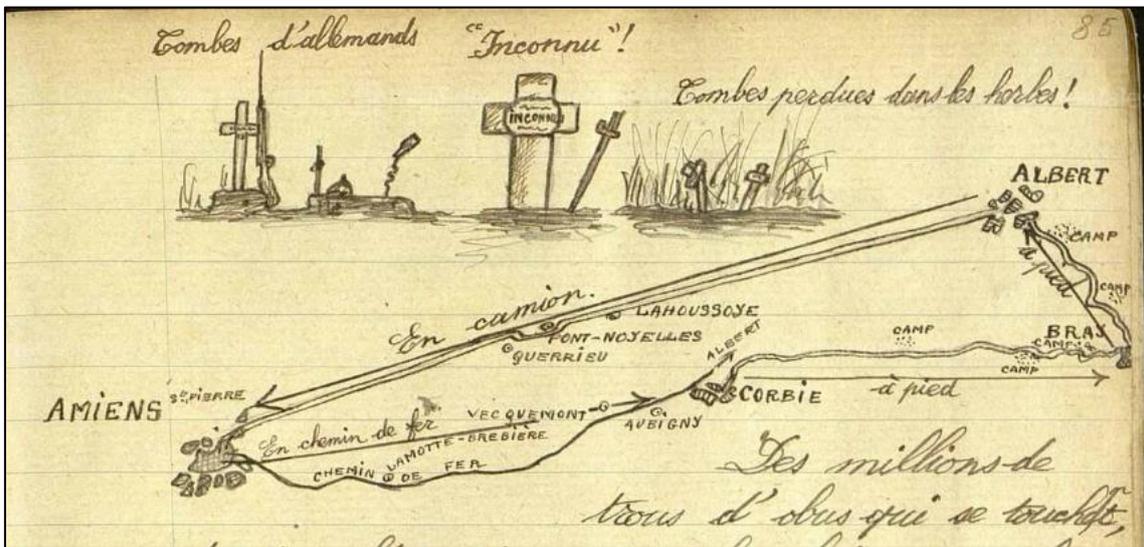
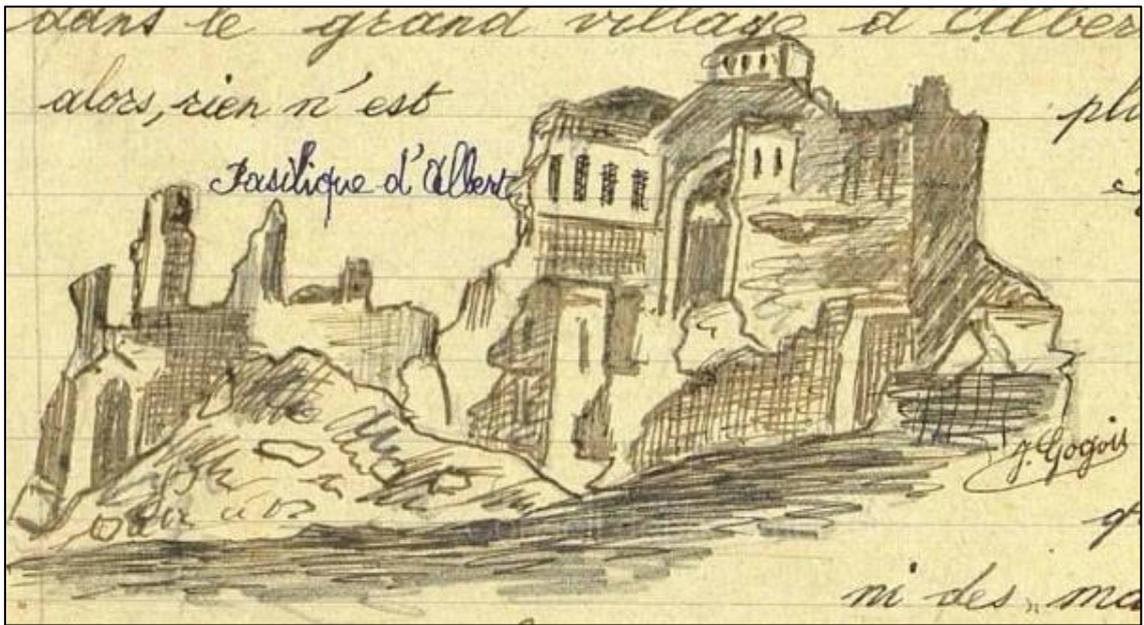


Figure 70: Visite d'Albert.



Figure 72 : Ticket de rationnement en essence et carnet de pain, mars 1919.

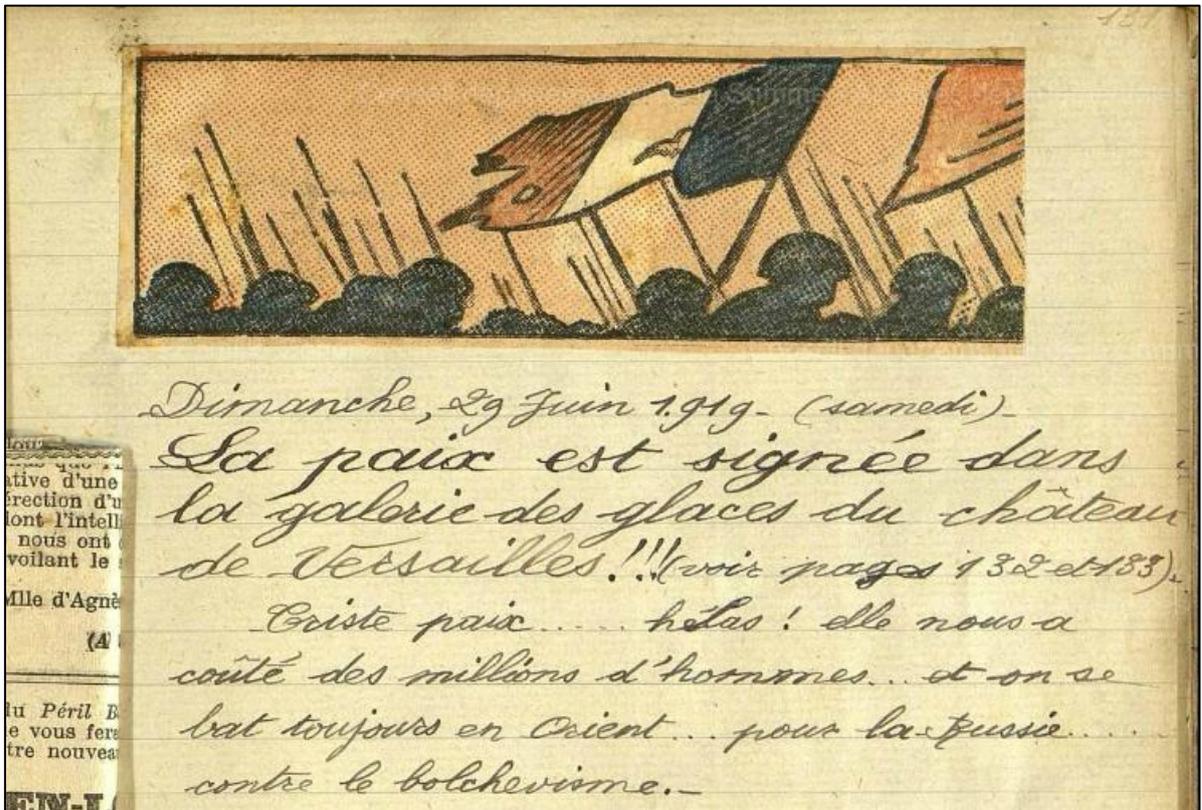


Figure 73 : Coupure de presse, « La paix est signée », 28-29 juin 1919.

Chapitre III. La démobilisation culturelle de Jacques Gogois. Une enfance maintenue dans la guerre ?

I. Le maintien d'un discours de guerre : la haine de l'ennemi.

La haine de l'ennemi – principal support de la culture de guerre – ne disparaît pas au lendemain du 11 novembre, ni pour les soldats³⁴⁸, ni pour les populations civiles, ni pour les enfants. En effet, à la lecture de son journal, on s'aperçoit que la haine de Jacques à l'égard de l'ennemi ne disparaît pas. Bien au contraire, on assiste même à une résurgence du sentiment antiallemand. A travers son vocabulaire, le jeune garçon manifeste sa haine vis-à-vis d'un ennemi qu'il perçoit toujours comme une brute barbare et sanguinaire. Une violence qui manifeste l'appropriation, l'intériorisation par le jeune garçon de cette « culture de guerre » dans ses composantes les plus haineuses. Il serait bien illusoire de croire que la « culture de guerre » se soit effacée au profit d'une « culture de la paix »³⁴⁹ dès la fin de la guerre. La haine de l'ennemi en témoigne, la sortie de guerre culturelle de Jacques ne se fait pas immédiatement et suit un long processus de démobilisation culturelle.

A. La barbarie allemande.

Cette résurgence d'un sentiment antiallemand s'explique d'abord par la découverte ou redécouverte des « crimes » allemands. La guerre finie, il faut lui donner un sens, aussi les crimes d'atrocités de la période d'invasion reviennent en force, de plus la découverte des régions dévastées et les retrouvailles avec les prisonniers rappellent à Jacques la barbarie de l'ennemi. Le 20 novembre 1918, tandis que Monsieur Passet – un ami de la famille – revient d'Allemagne où il était prisonnier, Jacques écrit : « *Les prisonniers allemands reviennent en France mais dans un état... Ils meurent par centaines en Hollande, d'autres s'en ressentiront toute leur vie ou mourront à la suite. Les boches les renvoyaient à pied sans nourriture ! Monsieur Passet est revenu d'Allemagne mais il a passé par toutes les misères [...] Ils furent*

³⁴⁸ Bruno CABANES, « La « guerre après la guerre » : la détestation de l'ennemi et violences antiallemandes chez les soldats français (1918-1920), dans Stéphanie CLAISSE., Thierry LEMOINE, *Comment (se) sortir de la Grande Guerre : regards sur quelques pays vainqueurs : la Belgique, la France et la Grande-Bretagne*, Paris, L'Harmattan, 2005, p.89-106.

³⁴⁹ Itib, op.cit., p.90.

témoins de terribles atrocités : un enfant de 16 ans fut fusillé par les boches pour avoir donné un bout de pain à un prisonnier français mourant de faim. ». Un épisode qui rappelle beaucoup celui d'Emile Després, véritable « emblème de l'héroïsme juvénile en guerre »³⁵⁰, largement repris par la propagande au cours du conflit et dont Jacques a sans doute eu connaissance. Réalité ou rumeur, cet épisode frappe sans aucun doute le jeune garçon. Sortir de la guerre, c'est aussi retrouver ceux qui l'ont subie de plus près. En retrouvant ce prisonnier de guerre, Jacques est soudain confronté à la réalité de sa condition. Le récit d'atrocités telles que celle-ci rappelle à Jacques le caractère profondément barbare de l'ennemi. Une barbarie que Jacques ne met absolument pas en doute. Cet épisode en est la preuve : les Allemands sont bel et bien ces brutes, ces barbares décrits par la propagande tout au long de la guerre. La découverte des « crimes » de l'ennemi se fait aussi dans le paysage dénaturé qu'il a laissé derrière lui. La haine de Jacques se nourrit du spectacle des destructions infligées à sa région. Nous l'avons vu, dès les premières semaines après l'armistice, Jacques parcourt sa région dévastée – Albert, Moreuil, Péronne, Villers-Bretonneux – la vision des habitations, des églises en ruines, des arbres dévastés et de la nature spoliée confirme à ses yeux la barbarie de l'ennemi et la manière allemande de faire la guerre. A Amiens, à la vue des dégâts de sa ville, le jeune garçon écrit : « *Faut qu'elles soient fortes leurs torpilles au barbares de boches...* ». Après la découverte des ruines de Moreuil, il note : « *les barbares ont passés par là !* ». Après être revenu de Péronne Jacques écrit : « *et dire que le kaiser, auteur de cette guerre et de ses atrocités vit retiré, paisiblement dans château de Hollande... on devrait le condamner à mort... Autre chose, dans les pays détruits comme Albert, on voit dans les rues, des prisonniers boches chantaient à tue-tête devant les ruines et fraternisaient avec les anglais qui les gardent.* ». En réalité, chacun de ses pèlerinages attise la haine et la colère de Jacques vis-à-vis de l'ennemi. En découvrant les paysages dévastés de sa région et la politique de « terre brûlée » menée par les Allemands lors de leur retraite, Jacques perçoit – cette fois de ses propres yeux – l'ampleur de la « barbarie » ennemie. Aussi, tout au long de l'année 1919, Jacques insère régulièrement des coupures de presse, des articles et des caricatures germanophobes. Parmi eux, ce dessin représentant d'une part des petits allemands, laids et méchant qui hurlent qu'ils « veulent manger » et d'autre part les enfants français, en pleurs, affamés. Les enfants ne sont épargnés, profondément germanophobe cette caricature ne

³⁵⁰ S. AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants*, op.cit., p. 197. Pour une étude de ce thème voire le chapitre « L'enfance héroïque », *La guerre des enfants. 1914-1918, essai d'histoire culturelle*, op.cit., p. 145-213.

gêne pas Jacques qui l'insère dans son journal, une présence qui témoigne de sa bonne réception par l'enfant.³⁵¹ Enfin, la haine de Jacques à l'égard de l'ennemi se lit à travers leur simple désignation. Malgré la fin de la guerre les Allemands ne cessent d'être désigné comme les « *Boches* » ou les « *barbares* » : « *ces barbares de boches* ».

B. Le poids des morts.

Ce regain de haine s'explique aussi par le poids des morts. En mars 1919, Jacques écrit : « *La guerre a fait près de 8 millions de tués, sans compter les milliers de disparus, les dizaines de millions de blessés et de mutilés !... Et encore des quantités de malheureux innocents victimes des bombardements des torpillages de paquebots : femmes, vieillards et enfant, et de la cruauté des allemands dans les régions envahis !... et les soldats et les civils qui mourront des suites de leur blessures !... Que de victimes... Et tout cela, de la faute du Kaiser : Guillaume II, ex-empereur des allemands.* ». Jacques ampute les morts de la France à l'Allemagne. Pour lui, il n'y a aucun doute, c'est elle qui est responsable de l'immensité des pertes humaines de la Grande Guerre. Plus encore, c'est à Guillaume II qui en est le principal responsable. Un extrait de son journal témoigne tout de même de la capacité de Jacques, en 1919, à redonner à l'ennemi un semblant d'humanité. En mars 1919, Jacques évoque la gentillesse des « boches » à l'égard de son frère Marcel, alors en campagne en Allemagne. Il écrit : « *Les boches de la maison sont très gentils : ils ont donné à Marcel leur plus belle chambre, celle de leur fils (prisonnier en Angleterre). Le propriétaire a ouvert la porte de la chambre, pendant que Marcel était parti, pour que la chaleur y rentre.* ». Toutefois cet extrait révèle que Jacques est très surpris de l'attitude chaleureuse de ces Allemands envers son frère. S'il l'écrit avec tant de précision, c'est bien que l'enfant est étonné. Les nouvelles de Marcel, depuis l'Allemagne, ne correspondent pas avec ce que Jacques entend tous les jours et partout depuis plusieurs années déjà. Et malgré leur gentillesse, ces Allemands restent aux yeux de Jacques des « boches ». Aussi cet extrait est unique, jamais Jacques ne ré évoque un quelconque signe d'humanité chez l'ennemi. La démobilisation culturelle, en ce qui concerne l'ennemi, reste imperceptible.

³⁵¹ Figure 74 : Coupure de presse : caricature germanophobe, mars 1919 : « Nous voulons manger – Nous avons faim. »

II. Le maintien de l'investissement.

« La persistance d'une utilisation de la guerre comme support de jeux et de discours à destination des enfants constitue un élément supplémentaire de perturbation d'un retour à la normale après l'armistice. »³⁵². Jeux, littérature, matériel scolaire, tout « contredit l'idée d'un retour à la paix immédiat. ». Tous ces vecteurs continuent d'entretenir l'atmosphère des années de guerre. Le discours culpabilisateur, si prégnant durant le conflit, ne disparaît pas au lendemain de l'armistice et « sa persistance dans l'après-guerre souligne la difficulté pour les enfants, de tourner la page de la guerre. »³⁵³. Maintenus dans un discours sacrificiel à caractère guerrier, les enfants se sentent le devoir de continuer à participer, à donner en faveur de la guerre et de la reconstruction. Au cours des mois, des années qui suivent l'armistice, l'investissement de Jacques se maintient. Si au cours de l'année 1918 – en lien avec l'exode et l'exil – le jeune garçon avait pris ses distances, sa sortie de guerre est marquée par un regain de mobilisation.

A. Reconstruire.

Nous l'avons vu, au cours de la guerre, Jacques Gogois participe avec zèle à l'effort de guerre, cet investissement ne s'arrête pas dans l'après-guerre. Bien au contraire, Jacques continue à participer – à sa mesure – à la reconstruction. En novembre, le ministre lance un dernier emprunt : l'« Emprunt de la Victoire ». S'il ne mentionne pas explicitement sa participation, on imagine bien que dans sa famille on donne aussi. Les mois et les années qui suivent l'armistice sont eux aussi parcourus de nombreux appels à la souscription : paix, reconstruction tout est prétexte à donner. Son journal en témoigne, Jacques Gogois participe, lui aussi, activement et avec enthousiasme à la reconstruction de son pays. En mars 1920, à l'occasion d'un emprunt de la reconstruction, Jacques écrit : « *Il y a un nouvel emprunt, j'ai pris un bon de 100t* », une mention qu'il illustre par son affiche officielle qu'il intitule l'« emprunt de la paix »³⁵⁴. Sur cette affiche on distingue au premier plan un paysan, assis dans les ruines de sa maison, tandis qu'au second plan se dessine un village et son église ensoleillée et surplombée d'un arc-en-ciel avec comme légende « *Pour la renaissance de notre Pays.*

³⁵² Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.373.

³⁵³ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.374.

³⁵⁴ Figure 75 : Tract « L'Emprunt de la paix », mars 1920.

Souscrivez à l'emprunt 1920 ». Le message est clair, il s'agit d'inciter la population à reconstruire la nation et, en particulier, à reconstruire les zones dévastées. Quelques mois plus tard, un autre emprunt est évoqué par Jacques : le 24 juin, il insère l'affiche du Crédit national « pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre et la reconstruction des régions dévastées³⁵⁵. On y voit, cette fois, une femme drapée de rouge, épée à la taille et couronne de laurier au front, frappant une enclume avec une masse. A l'arrière-plan, un homme laboureur près des ruines, tandis qu'à droite, on peut voir une mère de famille et sa fille lire un livre. Toujours en 1920, en novembre, le diariste note : « *il y a un nouvel emprunt ; j'y souscrirai* ». En effet, dans les comptes qu'il tient à la fin de son journal, on peut voir qu'en novembre 1920, Jacques a donné 4,15 francs en faveur de l'emprunt. C'est donc avec empressement que Jacques souscrit. En dépit de la fin des hostilités, en dépit de la victoire, le jeune garçon cherche, au même titre que pendant la guerre, à témoigner de son engagement. Chacune des sommes qu'il concède est un témoignage de son investissement. Maintenu dans un discours de guerre et plus encore dans un discours culpabilisant, l'enfant n'est en rien démobilisé. L'empressement de Jacques à donner pour la reconstruction de son pays s'explique peut-être par la proximité des zones de guerre et la confrontation presque quotidienne à ses dégâts. Jacques parcourt ces zones dévastées qu'on appelle ici à reconstruire, il a vu de ses yeux les maisons, les clochers et les églises en ruines, les champs dévastés. Les images qu'il découvre sur ces différentes affiches ne sont en aucun cas lointaines. Son désir de donner s'explique donc par une sincère volonté de relever le pays ; son pays, sa région. Aussi sincère qu'il soit, cet engagement révèle aussi à travers les lignes, l'efficacité du discours de guerre à destination des enfants et le maintien dans l'après-guerre d'un discours culpabilisateur. Jacques est maintenu dans l'idée que, si les combattants ont offert leur sang et leur vie, les populations civiles et même les enfants doivent à leur tour participer. Un sacrifice loin d'être à la hauteur de celui des hommes mais qui permet à Jacques de se déculpabiliser, de se rendre digne du sacrifice immense consenti par les combattants et les souffrances des populations des zones dévastées. La maintenance d'un tel engagement en témoigne, la fin de la guerre ne signifie en rien un retour à la normale. Pour Jacques l'empreinte de la guerre : la mort et la dévastation, le maintient – pour longtemps – dans un devoir patriotique et symbolique : celui de porter à sa mesure le poids de la guerre. Le constat est clair : la fin de la guerre ne signifie pas pour Jacques la fin des sacrifices.

³⁵⁵ Figure 76 : Tract pour l'emprunt de la « réparation des dommages causés par la guerre et la reconstruction des pays dévastés », 1920.

B. Les éprouvés et l'orphelin : une enfance charitable ?

Plus encore qu'économique, l'engagement de Jacques dans l'immédiat après-guerre est charitable. Tout au long de la guerre, Jacques Gogois apporte son soutien, son aide aux populations éprouvées par la guerre en particulier à l'égard des combattants blessés et des petits réfugiés. La guerre finie, ceux-ci disparaissent de son journal. Toutefois, un autre personnage s'y invite : l'orphelin de guerre. La Première Guerre mondiale fait naître une génération d'enfants sans pères. A la fin de la guerre, les combattants tombés au combat laissent derrière eux plus de 600 000 veuves et 1 100 000 orphelins en France³⁵⁶. Le phénomène est immense et interpelle rapidement la communauté et l'Etat. Dès 1914, nombre d'associations philanthropiques tentent de prendre en charge ces enfants jusqu'à l'adoption générale des pupilles par la Nation au cours de l'année 1917. Exalté, voire sacralisé l'orphelin s'impose comme « le personnage central de la société à reconstruire. »³⁵⁷. Le sort de ces enfants occupe une place importante dans le journal de Jacques Gogois. En effet, les comptes que Jacques tient à la fin de son journal en témoignent, il continue de sacrifier une partie de ses économies en faveur des orphelins de guerre : en janvier et en février 1919, Jacques sacrifie quelques pièces, en 1920, il consacre une fois encore régulièrement quelques-unes de ses économies. A l'occasion de la fête de Noël de l'année 1920, Jacques écrit : « *Nous avons acheté beaucoup de jouets pour le Noël des orphelins.* ». Plus frappant encore, Jacques « adopte » un « filleul de guerre » qui remplace Antoine Léja, disparu de son journal depuis l'armistice. Ce « filleul » est un jeune amiénois, Alfred, dont le père est mort au combat. Le 18 février 1919, il note : « *Pas grand-chose de nouveau si ce n'est que ma tante nous a donné un petit filleul de guerre ! Il a 14 ans, son père est mort à la guerre. Il ne sait rien, que lire, compter et écrire ; aussi nous devons le faire travailler deux heures par semaine : moi le français, le dessin. Pierre l'arithmétique, l'histoire et la géographie. Ce sera amusant, nous voilà passés professeurs !* » Si la démarche n'est pas spontanée – c'est une fois encore Marie Roze, la tante de Jacques qui le pousse à agir – l'enthousiasme est certain. De février à juillet, Jacques et Pierre – l'un des pensionnaires qui vit chez lui – reçoivent le jeune Alfred et lui donnent des leçons. L'adoption par Jacques et sa famille d'un jeune orphelin de guerre révèle bien l'importance que la société accorde durant et surtout après la guerre au sort de ces enfants dont le père a été tué– ou blessé – au cours du conflit. Les orphelins font l'objet de toutes les

³⁵⁶ Olivier FARON, *Les enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la Nation de la Première Guerre mondiale. 1914-1941*, Editions La Découverte, Paris, 2001, p. 13

³⁵⁷ Itib, op.cit., p. 305.

attentions, en particulier auprès des milieux bourgeois qui cherchent sans cesse à s'investir, notamment par le biais d'œuvres charitables. Une prise en charge avant tout éducative et pédagogique. Le rôle de Jacques est très clair : il est chargé d'éduquer Alfred pourtant plus âgé que lui - Jacques a alors 12 ans, Alfred en a 14. Mais comme le souligne Jacques, le jeune garçon « *ne sais rien* ». Jacques et Pierre reçoivent Alfred chaque jeudi et chaque dimanche durant plusieurs mois. Ensemble, ils travaillent, apprennent les leçons, révisent leurs compositions etc. Une éducation quasi complète en somme qui vise à faire rattraper son retard à ce jeune garçon qui ne sait que lire, compter et écrire. L'objectif de ce « parrainage » est donc clairement pédagogique. Marie Roze donne à Jacques la responsabilité d'éduquer, d'aider un enfant issu d'un milieu sans doute populaire. Outre la dimension pédagogique, il semblerait que ce « parrainage » organisé ait aussi une perspective moralisatrice. De fait, Alfred se désintéresse très vite des leçons de Jacques, il ne travaille plus, arrive en retard et, pire encore aux yeux de Jacques, il fume dans les rues : « *Nous donnons toujours des leçons à Alfred, il travaille mieux car ma tante l'a grondée... Mais il fume dans la rue ! ...* » (8 mai 1919). L'initiative de sa tante avait très certainement pour objectif de remettre ce jeune garçon dans le « droit chemin », de le faire travailler pour lui assurer un avenir moins incertain. L'adoption d'Alfred, comme une grande partie des œuvres de charité à l'égard des orphelins, a une « vocation éminemment pédagogique et moralisatrice »³⁵⁸.

En offrant – voire en imposant – un filleul à Jacques, sa tante Marie Roze tend à maintenir Jacques dans le discours sacrificiel de la guerre. Elle donne à Jacques la responsabilité – énorme – d'éduquer un jeune garçon orphelin. A travers Alfred, c'est plus largement Jacques qu'elle cherche à atteindre. La guerre finie, le relâchement est impossible. Sous l'impulsion de sa tante, il doit poursuivre ses efforts, continuer de consacrer du temps et de l'argent aux œuvres de charité. Une fois encore, le monde adulte empêche Jacques de se sortir de la guerre, de passer à autre chose. Il s'agit aussi de confronter Jacques à la réalité de guerre, à la réalité de la mort des pères et de la chance de Jacques de ne pas connaître le deuil. Toutefois, il semble que cette tentative de maintenir Jacques dans la guerre par le biais de l'adoption d'un nouveau « filleul de guerre » ait échoué. Dès le début, l'enthousiasme de Jacques ne porte pas sur le bien-fondé d'une telle action. Si Jacques s'enthousiasme, c'est parce qu'il voit dans l'adoption d'Alfred une occasion de jouer, de s'imaginer professeur, il l'écrit « *Ce sera amusant, nous voilà passés professeurs !* ». Cette mission, le jeune garçon

³⁵⁸ Olivier FARON, op.cit.

semble d'abord la voir comme un jeu. Jacques joue au « professeur », il imite son père et met en place un système de « bons points » comme à l'école : « *J'ai donné à Alfred sa leçon comme d'habitude ; nous lui avons fait des bons points, au bout de 25 il aura un déjeuner et au bout de 50, Pierre et moi nous lui achèterons un livre. Il en a un quand il travaille bien.* » (9 mars 1919). Cependant, au fil des semaines son enthousiasme s'amenuit, Jacques se lasse, il se plaint de son élève qui ne travaille pas : « *Alfred est venu come à l'ordinaire, mais il travaille moins bien, aussi il n'a pas eu de bons points* » (12 avril 1919), « *ce matin Alfred est venu : il ne travaille plus, il n'a pas fait ses devoirs et ne sais jamais ses leçons et arrive toujours en retard* » (1^e mai 1919). Jacques semble rapidement vivre cette expérience comme une contrainte à laquelle il ne peut échapper. Ainsi, si Jacques manifeste au début un réel enthousiasme, le parrainage d'un orphelin de guerre échoue. La charité, le désir de soulager les souffrances, d'apporter un soutien ne semble en réalité n'avoir émané que du monde adulte qui entoure Jacques. En effet, à aucun moment le jeune garçon ne plaint Alfred, jamais il ne s'épanche sur son statut d'orphelin, jamais il ne l'évoque réellement. Aussi, peut-on que Jacques ne le considère que comme un élève dissipé et indiscipliné auquel il faut donner des leçons. Alfred et Jacques interrompent leur relation à la fin de l'année scolaire. En juillet, Jacques se prépare à partir en vacances à Merlimont. Son filleul de guerre est aussitôt oublié et jamais Jacques ne fera mention de lui dans les pages suivantes.

III. L'injonction mémorielle.

« Dans la plupart des pays, le traumatisme de la guerre avait été si grand qu'il n'était pas possible de retourner à la paix comme si de rien n'était. Le souvenir de la guerre était trop prégnant, le besoin de commémorer trop intense. »³⁵⁹. La guerre a tué dix millions de combattants. En France on estime à 1 375 800 le nombre de soldat tués, soit près d'un mobilisé sur six³⁶⁰. Au lendemain de la guerre, son souvenir est partout ; dans les habits des jeunes veuves et des orphelins, à travers les mutilés de guerre, dans les paysages dévastés par plus de quatre années d'affrontement. On assiste en France à une immense activité commémorative. Dans tous les villages, des monuments aux morts sont dressés, d'anciens champs de bataille sont transformés en lieux du souvenir, dans les grandes cérémonies du souvenir : le 14 juillet 1919 et le 11 novembre 1920 et l'inhumation du Soldat Inconnu sous

³⁵⁹ Jean-Jacques BECKER, « Les legs de la Grande Guerre », *La Première Guerre mondiale*, op.cit., p.312.

³⁶⁰ Bruno CABANES, « Les vivants et les morts : la France au sortir de la Grande Guerre », op.cit., p.32

l'Arc-de-Triomphe. Les enfants jouent un rôle fondamental dans le dispositif mémoriel qui se met en place pendant le conflit, mais celui-ci est considérablement amplifié après la guerre, en témoigne leur association aux différentes cérémonies du souvenir ou encore leur présence sur les monuments aux morts. Les enfants, responsables indirects de la guerre sont chargés de sa mémoire. C'est une responsabilité collective qui incombe à toute une génération : « celle de porter la mémoire de la guerre, autrement dit, le souvenir des combattants tombés au champ d'honneur pour *elle* ». Toutefois, un sort particulier est réservé aux orphelins de guerre pour qui l'oubli est rendu d'autant plus impossible que deuil et mémoire sont devenus consubstantiels. Jacques Gogois n'est pas un orphelin, son père n'a pas combattu, il n'est pas non plus un enfant endeuillé. Jacques fait partie des rares enfants qui n'ont pas connu la mort ni au sein de sa famille, ni même, semble-t-il, dans son proche entourage. Pourtant, Jacques n'échappe pas à la responsabilité mémorielle. Comme ses petits contemporains, il est dépositaire du souvenir éternel du conflit. Une injonction solennelle à laquelle Jacques Gogois répond dans son journal qui se transforme en un mausolée du souvenir de la guerre dans lequel il honore les morts et livre un témoignage de la guerre, pour à jamais se « souvenir ».

A. Honorer les morts.

Dans son journal, Jacques n'a de cesse que de dresser le bilan de la guerre, en particulier son bilan humain. Le jeune garçon évoque les morts et leur octroie une grande place. Déjà, le 10 novembre 1918, alors qu'il attendait d'un jour à l'autre, l'annonce de l'armistice, il écrivait : « *La guerre 1914-1918 a fait 20 millions de victimes ! ...* ». Ce bilan, Jacques continue de le faire dans les mois, les années qui suivent. En octobre 1920, il souligne : « *La guerre a coûté à l'humanité 35 millions d'individus ! (en tenant compte aussi de la baisse des naissances à cause de la guerre.)*³⁶¹. Plus encore que le bilan chiffré des victimes de la guerre, Jacques met dans son journal, les morts à l'honneur. En mai 1919, cinq mois après la signature de l'armistice et la fin des combats en France, Jacques écrit : « *La terrible guerre (1914-1919) 5 mois après l'armistice ; les morts du Chemin-Des-Dames n'étaient pas encore enterrés ! [...] Voici un malheureux soldat tué pour la Patrie et qui, depuis septembre*

³⁶¹ On estime à près de 40% de moins le nombre de naissances au cours de la Grande Guerre par rapport à l'avant-guerre.

1918 n'a pas été inhumé ! Je le mets sur mon Journal pour qu'il soit à l'honneur. »³⁶². L'intention est explicite, il s'agit bel et bien de rendre hommage à ce combattant et, à travers lui, à tous les combattants. Le geste de Jacques traduit bien ce désir de commémorer les morts, de montrer sa reconnaissance, d'honorer le sacrifice consenti pour *lui*. Le discours culpabilisateur de l'enfance qui s'appuie sur celui de la « der des ders » fait des enfants les premiers débiteurs des combattants, en particulier de ceux qui sont morts au champ d'honneur pour *eux*. Responsable, lui aussi, Jacques est aussitôt et pour longtemps chargé de porter la mémoire de ces hommes. Aussi, l'omniprésence des morts jusque dans son journal témoigne de l'efficacité de ce discours culpabilisateur des années après la fin de la guerre. Le journal de Jacques atteste de la difficulté pour les vivants de vivre avec les morts. Plus encore, il témoigne du rôle joué par les enfants dans ce processus mémoriel.

B. « *Souvenons-nous* »

Le discours pacifiste de l'après-guerre, porté notamment par les anciens combattants et les artistes est largement relayé auprès des enfants. Outre la mémoire des morts, les enfants sont chargés de la mémoire de la guerre. Ce discours pacifiste s'appuie sur l'injonction du souvenir, le « *N'oubliez jamais* » qui porte en lui, aussi, l'injonction mémorielle. Ce devoir de mémoire, Jacques l'intègre une fois encore particulièrement bien. La question de l'oubli est très présente dans les mois, les années qui suivent la guerre. Jacques se souvient, il commémore la guerre et son souvenir. En effet « si la guerre est bien finie, son esprit doit demeurer. ». Au cours des années 1919-1920, le journal de Jacques constitue le meilleur lieu d'expression de son souvenir, de l'impossible oubli. Pour Jacques, le devoir de mémoire passe d'abord par les visites des champs de bataille qui constituent dans l'après-guerre de véritables pèlerinages. Nous l'avons vu, aussitôt le conflit terminé, Jacques et les siens sillonnent leur région pour découvrir les dégâts et les ruines des « pays dévastés » par la guerre. Nous avons constaté le choc de ces confrontations à la mort et à la dévastation, la prise de conscience des horreurs de la guerre mais la fonction mémorielle de ces pèlerinages est essentielle. En effet, comme le souligne Susanne Brandt « la visite au front entre tranchées, fortins et premiers cimetières. Edifiant ou morbide, pèlerinage ou chemin de Damas du pacifiste, selon les uns ou les autres, le voyage au front est toujours un itinéraire de l'impossible

³⁶² Figure 77 : Coupure de presse « *Nos héros sans sépulture* », « Mon Journal n°4 », mai 1919.

oubli. »³⁶³. Pour Jacques, comme pour ses contemporains, chacun de ces voyages est un voyage de mémoire, du souvenir. Il s'agit sans aucun doute de constater les dégâts, de se confronter à la réalité des combats, de se confronter à la mort pour ne jamais oublier. Le journal de Jacques atteste d'une même volonté, d'un même désir de se souvenir. Elle se voit d'abord dans la longueur des récits – plus de cinq pages chaque fois comme pour Péronne, dans l'importance accordée aux détails. Chacun des dessins de Jacques, chacune des phrases qu'il écrit est un témoignage. Le journal se transforme en mausolée du souvenir, dans lequel Jacques écrit pour la postérité. Tous ses récits sont extrêmement travaillés, Jacques n'écrit pas par hasard, il n'écrit pas uniquement pour lui. A travers ces pages, Jacques semble chercher à laisser une trace de la guerre pour les années à venir sans doute, peut-être aussi pour les générations futures qui n'auront pas connu la guerre. Avant tout, c'est l'horreur de la guerre que l'enfant met en évidence : la mort, les ruines, les paysages méconnaissables, les corps sans sépultures et anonymes tendent à en témoigner. Témoigner pour ne jamais oublier, telle semble être la volonté de Jacques. Une volonté exprimée explicitement à l'occasion de son récit du voyage dans les ruines de Péronne. Jacques, après avoir décrit minutieusement ce qu'il y a découvert, ajoute dans une calligraphie plus grande : « *Souvenons-nous !!!* ». Jacques met en évidence cette injonction qui est la sienne, bien sûr, mais aussi celle de toute la communauté. Jacques se souvient et invite son lecteur à se souvenir lui aussi. Au mois de mai 1919, cinq mois après l'armistice, lorsqu'il met à l'honneur le combattant sans sépulture cité plus haut, Jacques ajoute, une fois encore : « *La terrible guerre (1914-1919) 5 mois après l'armistice ; les morts du chemin des Dames n'étaient pas encore enterrés ! Souvenons-nous !* ». Avec la même calligraphie, avec les mêmes exclamations, le jeune garçon réitère cette injonction. Le devoir de mémoire de Jacques se manifeste aussi explicitement dans son journal. En effet il intègre régulièrement ce qu'il surnomme des « *souvenirs de guerre* », comme, par exemple, un article d'août 1919 qui célèbre « le jour de deuil de l'armée allemande » et le début de la contre-offensive alliée sur Amiens le 8 août 1918, Jacques continue aussi de déposer les dessins des ruines d'Amiens, comme celui de l'école des beaux-arts d'Amiens en juillet 1920³⁶⁴. L'omniprésence de la guerre dans le journal de Jacques témoigne d'une volonté ardente de la commémorer. Pour répondre à l'injonction

³⁶³ Susanne BRANDT, « Le voyage au champ de bataille », dans *Guerre et Culture. 1914-1918*, op.cit., p.144.

³⁶⁴ Figure 78 : Dessin de Jacques Gogois, « *Amiens, l'école des Beaux-Arts en 1919 (après les bombardements)* », « Mon Journal n°5 », juillet 1920.

mémorielle dont il est chargée, Jacques octroie à la guerre une place considérable dans son journal. Continuer d'écrire sur elle, continuer de dessiner les ruines et d'évoquer les grands moments de la guerre c'est en conserver la mémoire. Jacques est lui aussi responsable du souvenir éternel de la guerre. Comme le souligne Manon Pignot, « l'élaboration d'un discours pacifiste, tout comme la persistance de certains ressorts du discours de guerre, repose sur une injonction solennelle du souvenir du conflit et de ses morts. »³⁶⁵. Aussi, les enfants, mêmes épargnés du deuil comme Jacques se trouvent dans l'impossibilité de tourner la page, de se sortir de la guerre.

C. Une enfance épargnée ?

Toutefois, Jacques reste un enfant épargné : Jean et Marcel, ses deux frères aînés reviennent vivants, son oncle Jules Sarazin revient à son tour à Amiens. La famille de Jacques est l'une des rares à sortir « indemne » de l'hécatombe de la Grande Guerre. Une absence de deuil familial qui joue évidemment un rôle essentiel dans le processus de sortie de guerre de Jacques Gogois. Bien sûr, « le deuil n'est pas nécessaire pour rendre les enfants responsables du souvenir éternel du conflit » et nous l'avons vu, Jacques est, lui aussi, investi de la prise en charge de sa mémoire. Pourtant sa situation n'a rien de comparable à celle des enfants endeuillés. En effet, ces derniers ne portent pas seulement le deuil d'un père ou d'un frère mais d'une « certaine manière, ils portent également la mémoire de tous les combattants tombés au champ d'honneur et de la raison pour laquelle ils sont morts. Stéphane Audoin-Rouzeau souligne que « la commémoration, tout en insistant sur la mort au combat, en a refoulé une de ses conséquences essentielles : la douleur et la perte. ». Les deuils de la Grande Guerre ne sont pas des deuils ordinaires, ils sont ceux d'une jeunesse foudroyée en pleine fleur de l'âge, tuée d'une façon brutale et violente ; la mutilation des corps, l'absence de corps a rendu le deuil « compliqué « impossible » parfois prolongé toujours » [...] d'autant plus qu'ils furent, dans une large mesure, interdits aux survivants : car c'est un des objectifs cachés de la commémoration de l'après-guerre que de tenter d'interdire une prolongation du deuil censé trahir ceux qui se sont sacrifiés au champs d'honneur. »³⁶⁶. Pour les enfants, terminer son deuil, passer à autre chose serait oublier la guerre. Or l'oubli est impossible, voire « interdit au nom de la mémoire des morts et de la guerre ». Ces conditions

³⁶⁵ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 378

³⁶⁶ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « La Grande Guerre, le deuil interminable », *Le Débat*, n°14, 1999, p. 129.

rendent le deuil « infini, « impossible « pour un grand nombre d'enfants de la génération de 1914-1918 comme pour la génération suivante ». Jacques ne fait pas parti de ces enfants. Son expérience de guerre n'est pas une expérience du deuil. Aussi, le jeune garçon a-t-il pu en sortir plus rapidement, plus aisément que d'autres.

Le processus de sortie de guerre de Jacques l'atteste : pour les enfants de 1914-1918 sortir de la guerre n'est pas une évidence. La sortie de guerre de Jacques suit un lent processus. Elle est d'abord anticipée, puis célébrée mais pourtant les modalités de sortie de guerre – la démobilisation des hommes, les destructions, le poids des morts et la commémoration – empêchent l'enfant de retrouver la normalité du temps de paix. Son expérience de guerre fait naître chez Jacques un profond sentiment de rejet, de dégoût à l'égard de celle-ci, un certain pacifisme aussi. Tout comme une résurgence des sentiments antiallemands qui ne disparaît jamais de son journal et qui témoigne de la lenteur de la démobilisation culturelle qui reste dans son journal imperceptible. Un autre constat se fait jour, ce journal le confirme, il n'existe pas d'homogénéité de l'enfance même dans l'après-guerre. En effet, Jacques est, cette fois, un enfant épargné. L'absence de deuil le distingue profondément des enfants dont un père, un frère, un oncle n'est jamais revenu du front. En effet « la perte du père combattant constitue [...] une frontière indépassable entre des expériences à jamais différenciées. »³⁶⁷. Dès 1919, Jacques retrouve sa famille, une certaine stabilité, son frère Jean se marie et attend un enfant. Jacques retourne à l'école et malgré des difficultés de ravitaillement, malgré l'inquiétude à l'égard de l'Allemagne, l'enfant commence à sortir de la guerre. L'année 1921 marque définitivement sa sortie de guerre. En janvier, il quitte Amiens pour le Lavandou, sur la Côte d'Azur. A nouveau il quitte sa maison, son école, son père et ses proches. Sur le conseil de son médecin, Marie-Thérèse part se ressourcer sous le soleil du sud de la France, son jeune frère l'accompagne. Le 1^e janvier, Jacques écrit : « *Une nouvelle année commence ; espérons qu'elle sera meilleure...* ». Jacques quitte Amiens le 8 janvier, il n'y reviendra qu'en avril. Au Lavandou, il commence une vie nouvelle. Son journal redevient un carnet de voyage dans lequel il consigne les villes qu'il visite – Toulon, Saint-Raphaël, Saint-Tropez- ses promenades dans, la « *végétation tropicale* », ses excursions et ses aventures dans les collines et à la plage, il commence un herbier, une collection d'insectes et un journal de lecture qu'il envoie à sa tante Marie Roze. Mais contrairement à ses voyages de l'été

³⁶⁷ Manon PIGNOT, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p.392-393.

1918, la guerre n'a désormais plus sa place dans son journal. On peut aisément affirmer qu'en 1921, Jacques est sorti de la guerre et qu'elle n'occupe plus ni son esprit, ni son journal.

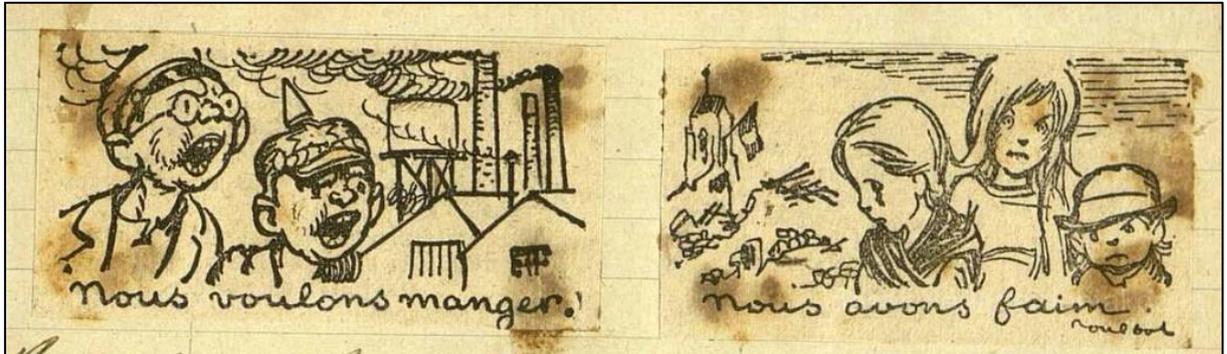


Figure 74: Coupure de presse : caricature, mars 1919.

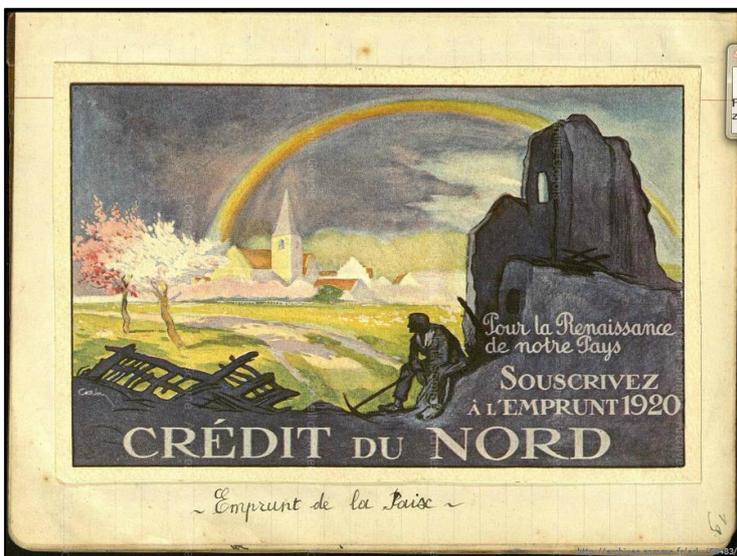


Figure 75 : Affiche « Emprunt de la paix », 1919.

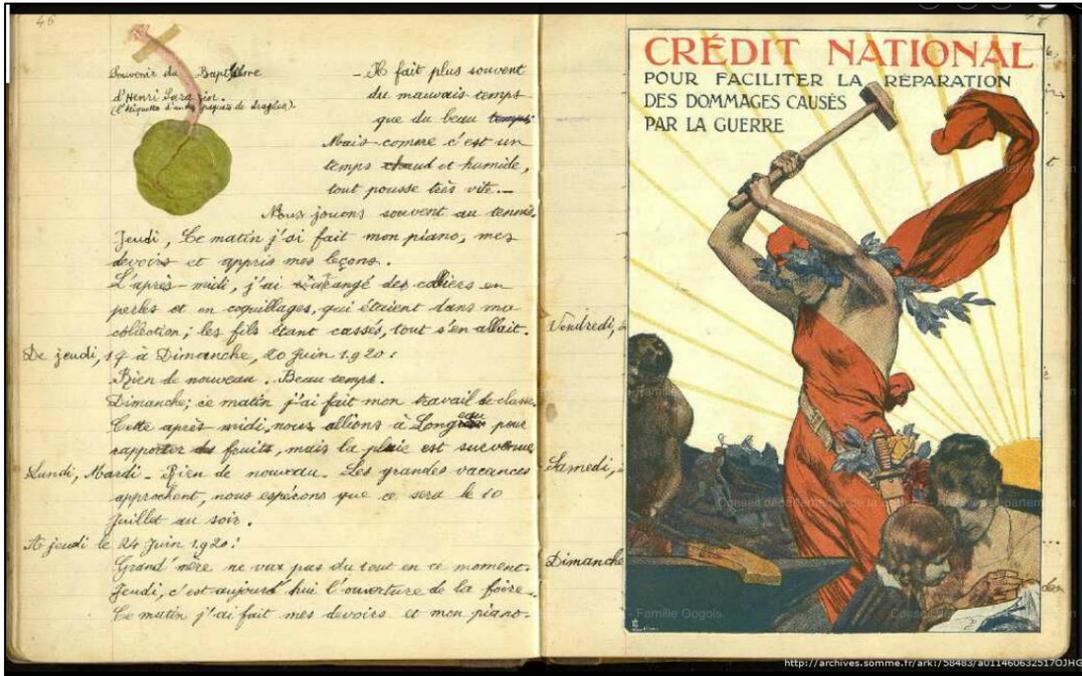


Figure 76: Affiche « Crédit national. Pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre. »



Figure 77: « La terrible guerre (1914-1918) », « Nos héros sans sépultures », 1919.

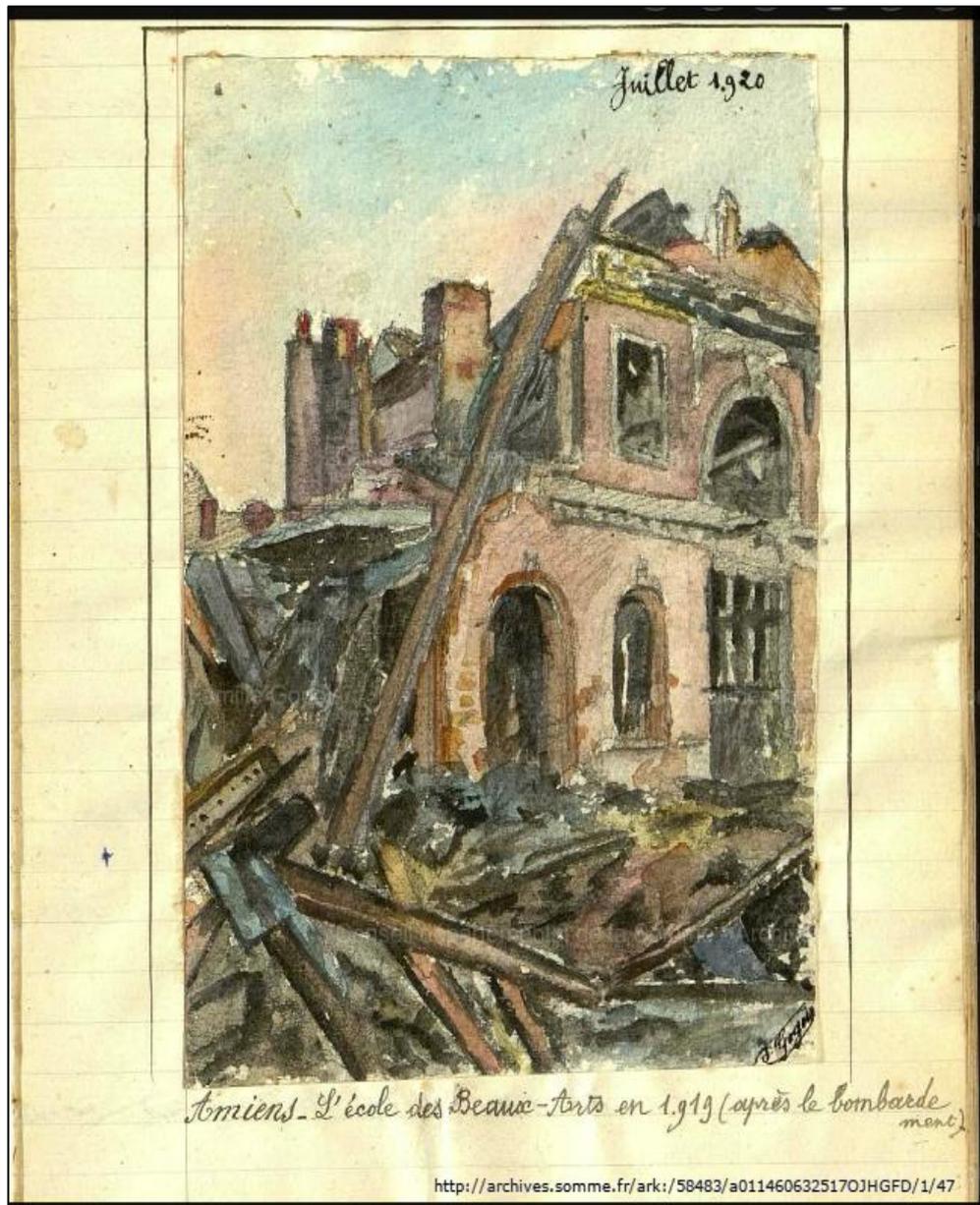


Figure 78: Dessin de Jacques Gogois « Amiens, l'école des Beaux-Arts en 1919 (après le bombardement), juillet 1920, « Mon Journal n°5 »

Conclusion.

A l'heure du Centenaire, la voix de Jacques Gogois vient éclairer une expérience enfantine de la Grande Guerre, une expérience singulière parmi des milliers d'autres, celle d'un petit garçon issu d'un milieu favorisé, d'un petit amiénois qui vit au rythme des combats et qui découvre sa réalité peut-être de plus près que d'autres enfants de sa génération. Le journal de Jacques constitue un brèche authentique sur une expérience de la guerre, une expérience mouvante, en construction qui évolue au fil des années.

Un premier constat serait de souligner la concordance de la parole de Jacques avec celle des enfants de sa génération. Si elle est singulière, elle est aussi largement représentative de l'enfance en temps de guerre. Des similitudes, des récurrences se font jour. En premier lieu, Jacques découvre avec la guerre, la séparation familiale et les conséquences qu'elle induit. Le départ de son frère Jean en 1915 constitue une rupture. Elle fait naître une douleur, celle de l'absence mais aussi celle d'une attente interminable, anxiogène dans la mesure où l'enfant connaît les risques qui pèsent sur la vie de l'être aimé. Cette séparation, accentuée par le départ de son frère Marcel en 1918 entraîne aussi des conséquences plus durables, plus irréversibles. Son journal en témoigne, la guerre provoque une restructuration de la cellule familiale et Jacques accède avec elle à un degré de responsabilité plus grand, qu'il n'aurait sans doute pas connu en temps de paix. Ainsi, l'expérience de Jacques vient confirmer le rôle de la Grande Guerre sur les relations familiales, à la fois dans les rapports affectifs entre ses membres mais aussi dans les bouleversements qu'elle induit sur la place de chacun en son sein. D'autre part, Jacques n'est pas qu'un simple spectateur de la Grande Guerre. Il en est aussi, dans une large mesure, un acteur. Le premier conflit mondial attribue, pour la première fois, une place particulière aux enfants dans le processus guerrier. Pour Jacques la guerre revêt un sens : celui d'une lutte du Bien contre le Mal, de la Civilisation contre la Barbarie. Aussitôt et pour longtemps, l'Allemand est décrit comme un barbare et la patrie exige tous ses dévouements. Jacques s'insère parfaitement dans le système de représentations de son époque, dans sa « culture de guerre » si prégnante, si indissociable de la Grande Guerre. Son journal confirme le poids sur l'enfance d'un discours de guerre spécifiquement conçu pour elle et son efficacité, au moins ponctuelle. Jacques apparaît bien comme un enfant docile, soumis aux exigences sacrificielles dont il est la cible. Son engagement est grand et traduit une part réelle d'intériorisation et à cet égard, l'enfant est aussi

représentatif d'une génération. Pourtant à y regarder de plus près, se sont aussi ses doutes et ses incertitudes vis-à-vis de cette culture de guerre que Jacques exprime. Dès 1916 sa haine à l'égard de l'ennemi est moins nette, moins visible. Jacques parvient – peut-être plus que d'autres - à se dégager de l'état du discours de mobilisation. Sa confrontation à la réalité de la guerre le pousse à de nouvelles réflexions et modifient sa perception du conflit. C'est aussi sa lassitude, sa tristesse de la guerre que l'enfant trahit, un sentiment qui s'affirme dès l'année 1917 et qui atteint son paroxysme en 1918. Le journal de Jacques confirme un phénomène là encore plus général. La monotonie du discours de guerre, celle de la guerre elle-même, l'ennui pour certains, le deuil, la douleur, la blessure, l'isolement pour d'autres font naître des sentiments plus mitigés, allant de l'indifférence à la lassitude en passant par un profond sentiment de tristesse. Finalement, le discours de guerre mit en place au début de la guerre pour mobiliser Jacques échoue. Source de l'intime par excellence, il ne fait aucun doute que le journal de Jacques ait subi une forme de mise en scène de soi par soi. Son journal, mais aussi l'ensemble de ses engagements répondent à des convenances en conformité avec la volonté des adultes. Il est donc difficile de faire la part de ce qui relève d'une réelle intériorisation, d'un désir de s'attirer l'approbation des adultes. La relation de l'enfant à la guerre est complexe et ambiguë, elle se construit au fil des années, Jacques ne vit pas la même chose en 1914 et en 1918, à sept ans et à onze ans. Son rapport direct au conflit et à sa violence entraîne des modifications, des réflexions nouvelles sur ce qu'on lui enseigne partout et tous les jours. Ainsi pour Jacques, comme pour beaucoup d'enfants, c'est sans ce mélange – entre conformisme et autonomie – que réside la vérité de *son* expérience de guerre.

Toutefois, si son expérience de guerre est largement représentative d'une génération, elle est, à bien des égards, singulière. On y observe aussi des spécificités, des contradictions. Tout d'abord, Jacques est un petit *garçon* en temps de guerre. Si Jacques et sa sœur Thérèse ont en commun certaines modalités de confrontation à la guerre – les bombardements par exemple – tous deux ne sont pas égaux face au discours culpabilisateur. Alors que Jacques peut se projeter dans un avenir guerrier – à travers le jeu notamment - son aînée est doublement débitrice des combattants. Elle semble plus investie dans l'effort de guerre et le conflit ne lui a sans doute pas offert les mêmes possibilités qu'à son jeune frère. Une autre fracture se fait jour : la vie sociale et matérielle de Jacques n'est pas profondément bouleversée par la guerre. La faim et le froid sont totalement absents de son journal. Il continue d'aller à l'école et elle reste sa préoccupation principale, il poursuit ses cours de piano et circule à sa

guise dans les rues de sa ville. En dépit de la guerre, l'enfant maintient une vie sociale intense. Une singularité dans la mesure où « les enfants quel que soit leur milieu social ou leur lieu de vie, font à des degrés divers l'expérience de la faim, du froid, du manque d'une manière générale ». ³⁶⁸ Seul l'exode le confrontera à ces réalités. Cette facilité de la vie matérielle permet à Jacques de mettre la guerre à distance et de n'y penser finalement que ponctuellement. Mais, Jacques doit aussi apprendre à vivre au son du canon, au rythme des incursions aériennes. Plus que d'autres enfants, il doit se confronter à la violence guerrière. La vie à Amiens n'a que peu de choses à voir avec la vie à Lille, à Paris ou à Lyon. S'il n'est pas un enfant de la zone occupée, Jacques n'est pas non plus un enfant de l'arrière. Son expérience se trouve à au carrefour de celles des enfants de sa génération. A Amiens, il multiplie les expériences. En 1914 il est un enfant envahi, puis de 1915 à 1918 un enfant de l'immédiat arrière front, enfin en 1918 il est un réfugié. L'enfant est donc particulièrement exposé à la violence de la guerre, certainement plus que d'autres enfants. Aussi, son expérience de guerre est mouvante, changeante au gré de l'évolution de la situation de la ville où il vit. Si l'invasion ne constitue pas un épisode fondateur, l'exode l'est sans aucun doute, il scelle son expérience de guerre et constitue ce que l'on peut sans hésitation qualifier de traumatisme. Jacques découvre avec la guerre la peur, l'isolement et de la tristesse et son journal manifeste une douleur réelle. L'expérience de Jacques Gogois atteste très bien du déplacement de la violence vers les populations civiles et avec elle de nouveaux rapports entre les enfants et le phénomène guerrier. Enfin, le journal de Jacques a la particularité de couvrir une longue période. Un temps long qui met à jour les continuités et les ruptures de son rapport au conflit. Pour Jacques le retour à la norme imposé par l'armistice et la paix ne signifie en rien un retour à la normalité. Les modalités de sortie de guerre – la démobilisation des hommes, la reconstruction, les commémorations – prolongent sa guerre et le plonge des années durant dans une impossibilité voire une interdiction de passer à autre chose. D'une part on observe un effort de la part des siens pour le maintenir dans la guerre. On le pousse à souscrire, à adopter un orphelin de guerre, à porter la mémoire de la guerre. Si un premier temps Jacques répond favorablement à ces nouvelles injonctions, il manifeste très vite son désir de tourner la page. C'est davantage les adultes qui le pousse à continuer de s'engager. La part de conformisme est encore très grande et il semble que Jacques est l'air vécu plutôt comme une contrainte. L'échec de l'adoption d'un orphelin en témoigne. La fin de son journal met aussi à

³⁶⁸ Manon PIGNOT, « Conclusion » *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, op.cit., p. 396.

jour un sentiment de lassitude profonde à l'égard de la guerre. Jacques fait preuve de pacifisme. Ses inquiétudes vis-à-vis d'une possible résurgence des hostilités ou d'une guerre civile révèlent que la guerre a fait naître chez l'enfant un dégoût profond, une haine de la guerre et de son cortège de souffrances. Paradoxalement ce pacifisme vient se mêler à une résurgence de ses sentiments antiallemands. Jacques reste dans les années d'après-guerre et sûrement au-delà très imprégné de la culture de guerre forgée entre 1914 et 1918. La démobilisation culturelle de Jacques reste, jusqu'à la fin de son journal, imperceptible. Son journal l'atteste, la guerre ne fut pas une simple parenthèse, elle marque profondément son existence et il peine, lui aussi, à s'en sortir. Pourtant, à l'inverse d'autres enfants, sa sortie de guerre n'est pas « *impossible* ». Jacques ne vit pas le deuil. Ses frères, Jean et Marcel, son oncle Jules reviennent vivants du front. Une spécificité qui détermine la suite de son expérience, lui permettant d'en sortir bien plus aisément et rapidement que d'autres, sans aucun doute cette absence de deuil jouera beaucoup sur la construction de sa mémoire de la guerre. Malgré tout son journal offre la possibilité d'entrevoir la sortie de guerre de Jacques. On l'observe retrouver un rythme de vie stable, « normal », il renoue avec ses occupations d'avant-guerre. On peut affirmer sans crainte qu'en 1921, l'enfant est sorti de la guerre. Ainsi, son journal vient confirmer l'existence d'une fracture du monde enfantin qui se poursuit jusque dans l'après-guerre, une fracture entre les enfants « *épargnés* » et les enfants de l'ex-zone occupée ou les enfants endeuillés.

L'expérience de Jacques en témoigne : la Grande Guerre des enfants ne fut pas que traumatisme. Les enfants n'ont pas été que les spectateurs passifs, ni même de simples victimes de la violence des affrontements. Si ce journal révèle une souffrance, on y trouve aussi ce que la guerre a permis à Jacques. Elle fut d'abord un moyen de valorisation inédit. La guerre a offert à Jacques la possibilité de prendre part à l'immense épreuve en cours. Une participation particulièrement valorisante qui lui a permis d'accéder à une place nouvelle, à des responsabilités plus grandes, qu'il n'aurait sans doute pas connu en temps de paix. La guerre a aussi dégagé des temps libres, ouvert une brèche pour le jeu et l'aventure, offert de nouvelles images, de nouveaux jeux à l'enfant. Les bombardements n'ont pas toujours été vécus dans la peur, l'exode lui a aussi permis de voyager, de découvrir un monde et un mode de vie différent. Le journal de Jacques dégage aussi un parfum d'aventure. Il met à jour les moyens déployés par l'enfant pour dépasser, sublimer ses souffrances et ses peurs. La curiosité, le rire, le jeu, la découverte, le sens de l'aventure font aussi partie de son expérience de la guerre. Enfin, la facilité avec laquelle l'enfant caricature l'ennemi, le goût à représenter la

violence témoigne de la capacité d'attraction de la violence auprès de l'enfant. Dans une plus large mesure, le témoignage de Jacques confirme que la confrontation des enfants au phénomène guerrier n'est pas inévitablement traumatisante. Il invite, à son tour, à se dégager du prisme contemporain de l'enfant victime passive et innocente de la violence des adultes. La Grande Guerre n'a pas seulement été synonyme de tristesse et de peur, elle a aussi été un divertissement et les enfants n'en ont pas été que les victimes, ils en ont été les agents, pensant et agissant, capables de retravailler selon leur volonté le monde qui les entourait. La voix de Jacques Gogois vient s'ajouter à celles – désormais nombreuses – dont nous disposons aujourd'hui. Son expérience de guerre est multiple, mouvante et c'est peut-être aussi cela qui en fait la spécificité. Son journal témoigne bien de l'hétérogénéité des expériences et confirme qu'il n'y a pas *une* mais *des* expériences enfantines de la Grande Guerre. Finalement, le journal de Jacques atteste que la Grande Guerre a bien été un moment crucial de l'expérience de guerre enfantine du XXe siècle au cours de laquelle s'est mise en place de nouvelle forme de confrontation entre les enfants et le phénomène guerrier.

Si au départ, son journal a pu être une contrainte liée aux exigences de sa tante Marie Roze, il devient sans conteste au fil des années un refuge dans lequel l'enfant s'exprime librement sur le monde qui l'entoure. La valeur thérapeutique et mémorielle de son journal ne fait aucun doute. Plus les années passent, plus son journal a une valeur de témoignage. L'enfant y conserve lettres de ses frères, les photographies des êtres qui lui sont chers, il y fait le récit de son exode, celui des désastres d'une guerre qui se termine. La quantité de documents et de souvenirs qui remplissent les pages de son journal révèle qu'il a bel et bien une fonction mémorielle. Son journal existe aussi pour se souvenir. Ce qui explique peut-être que l'enfant ne le poursuit pas au-delà de l'année 1921. La guerre a fait naître chez Jacques un véritable besoin d'expression personnelle et on peut imaginer qu'il existait aussi pour cela. Le journal de Jacques est donc une mémoire en construction. On imagine qu'il le relira parfois et le liera longtemps à cette période. Reste alors à interroger l'impact de la Grande Guerre à long terme, sur la vie de l'adulte qu'est devenu Jacques Gogois. S'il est un enfant de 1914-1918 il est aussi un adulte de 1939-1945. Se pose l'inévitable question de l'influence de cette expérience fondatrice dans son rapport au phénomène guerrier. Jacques a été un témoin, une victime et un agent de la Grande Guerre. Sans aucun doute elle a laissé des traces dans sa mémoire. Le pacifisme dont il fait preuve après le conflit, la persistance d'une culture de guerre dans les années qui la suivent ont sans nul doute joué un rôle dans son rapport au second grand conflit mondial et dans la construction de sa vie d'adulte.

Figure 79: Arbre généalogique de Jacques Gogois.

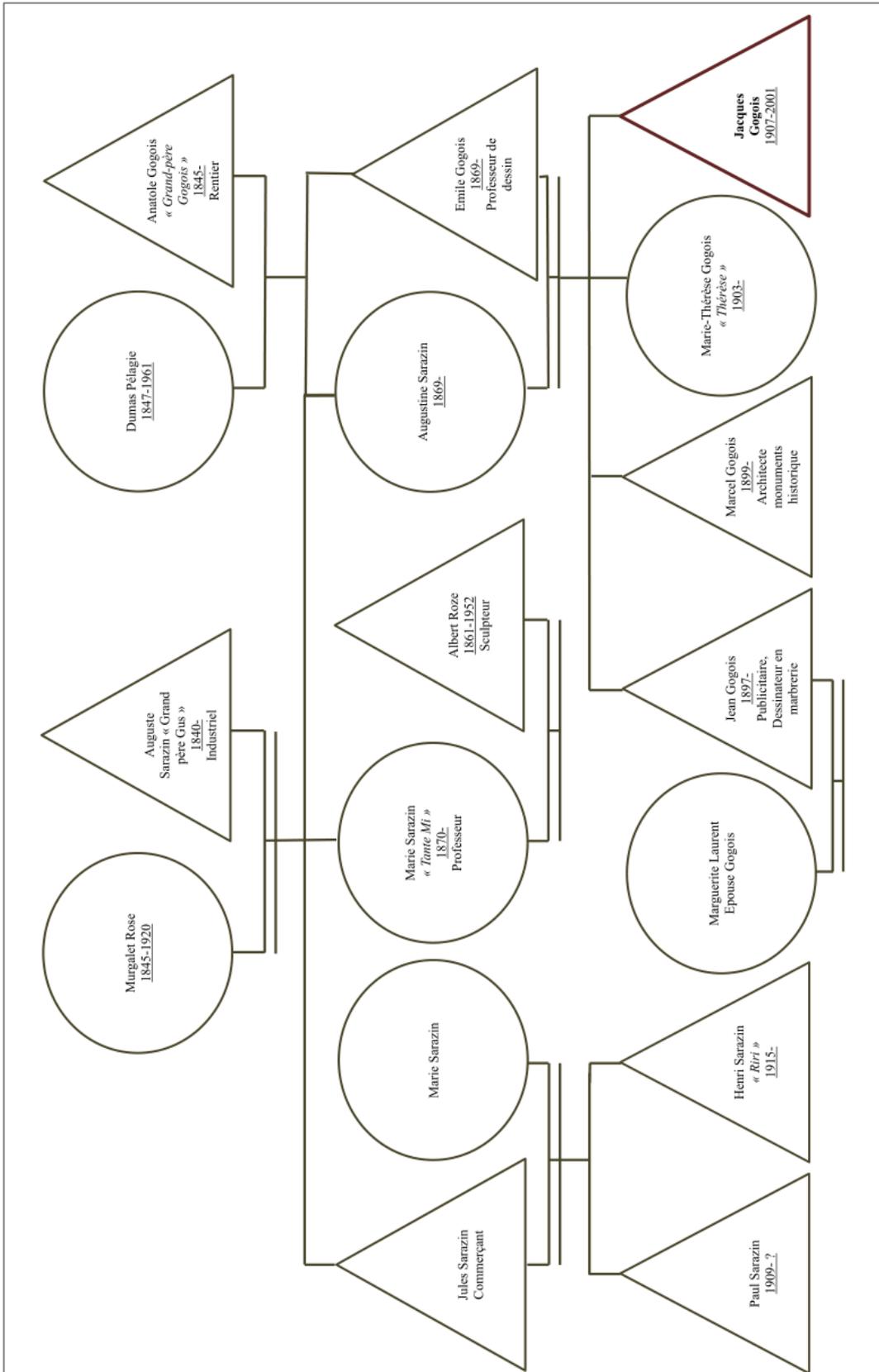


Figure 80: Portrait de Jacques Gogois et sa famille.



Marie-Thérèse et Jacques Gogois, « Mon Journal n°2 », 1916.



Jacques Gogois et son cousin Paul Sarazin, « Mon Journal n°3 », 1918



Portrait de Jacques Gogois, « Mon Journal n°1 », 1914-1916.



Portrait familial : Marcel, Augustine, Marie-Thérèse et Jacques Gogois, « Mon Journal n°3 »

Bibliographie.

Histoire de l'enfance.

- ARIES Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Editions du Seuil, 1973.
- BECCHI Egle et JULIA Dominique (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Seuil, 1998, vol. 2.
- CRUBELLIER Maurice, *L'enfance et la jeunesse dans la société française, 1800-1950*, Paris, Armand Colin, 1979.
- DUBY Georges., ARIES Philippe., PERROT Michelle (dir.), *Histoire de la vie privée. Tome 4, De la Révolution à la Grande guerre*, Paris, Seuil, 1987.
- LETT Dominique, *Histoire des frères et sœurs*, Paris, Éditions de la Martinière, 2004.
- LUC Jean-Noël, *L'invention du jeune enfant au XIXe siècle*, Paris, Belin, 1997.
- POROT Maurice, *L'enfant et les relations familiales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971.
- PROST Antoine, *L'Enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, 1968.

Enfance en guerre.

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Enfances en guerre au 20e siècle : un sujet ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006, no 89, n° 1, p. 3-7.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants : 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1993.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Une enfant catholique dans la Grande Guerre ; le journal d'enfance d'Anaïs Nin », dans Nadine-Josette CHALINE (dir.), *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993, p. 35-46.
- CONGAR Yves, *Journal de la guerre 1914-1918*, Paris, Cerf, 1997.
- DEHAY Valérie, *L'Enfance et l'école dans la Somme, pendant la guerre de 1914-1918.*, Amiens, Mémoire de maîtrise, Histoire., 1992.
- DUCLOS Jean-Luc., HERMANT Daniel (dir.), La violence politique des enfants, numéro spécial de la revue *Cultures et conflits*, n°18, 1995.
- FARON Olivier, *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale*, Paris, La Découverte, 2001.
- GAAULUPEAU Yves., PROST Antoine, *Dessins d'exode*, Paris, Le grand livre du mois,

2003.

Historial de la Grande Guerre, *Les Enfants dans la Grande Guerre. Catalogue de l'exposition.*, Péronne, Milan, Les Cinq continents, 2003.

PIGNOT Manon, *La guerre des crayons, quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre.*, Parigramme, 2004.

PIGNOT Manon, « Les enfants », dans BECKER Jean-Jacques., AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre. 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p.627-640.

PIGNOT Manon, « Avoir douze ans dans Ham occupé : le journal de guerre d'une jeune picarde, Henriette Thiesset (1914-1919) », dans CARPI Olivia., NIVET Philippe (dir), *La Picardie occupée, du Moyen-Age au XXe siècle. Actes du colloque.*, Encrage., Amiens, collection « Hier », 2005, p.137-146.

PIGNOT Manon, « Petites filles dans la Grande Guerre : un problème de genre ? », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Enfances en guerre », numéro spécial de la revue *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006, no 89, janvier-mars 2006, p. 9-16.

PIGNOT Manon, « Expériences enfantines du deuil pendant et après la Grande Guerre », dans *Histoire@Politique*, n° 3, novembre 2007.

PIGNOT Manon, *Allons enfants de la patrie, génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

PIGNOT Manon (dir.), *L'enfant-soldat, XIXe-XXIe siècle : une approche critique*, Paris, Armand Colin, 2012.

PIGNOT Manon, dans WINTER Jay (dir.), *La Première Guerre mondiale. Tome III. Sociétés.*, Paris, Fayard, 2014, p.47-63.

PIGNOT Manon, « La triple responsabilité des enfants pendant la Grande Guerre », dans *Penser/Rêver : revue de psychanalyse*, n° 17 : « A quoi servent les enfants ? », Seuil, « Editions De L'olivier », 2010, p.181-195.

RIPA Yannick, « Naissance du dessin de guerre », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Enfances en guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no 89, n° 1, p. 29-46.

STARGARDT Nicholas, « Jeux de guerre », dans AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Enfances en guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006, no 89, n° 1, p. 61-76.

SIERRA BLAS Veronica, *Paroles orphelines : les enfants et la guerre d'Espagne (1936-1939)*, Presses universitaires de Rennes, 2016.

THIESSET Henriette., Nathalie JUNG-BAUDOIX, *Journal de guerre, 1914-1920, d'Henriette Thiesset*, Amiens, Encrage, 2012.

Première Guerre mondiale

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane., BECKER Jean-Jacques., KRUMEICH Gerd., WINTER Jay (dir.), *Guerre et cultures (1914-1918)*, Paris, Armand Colin, 1994.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi (1914-1918) : viol, avortement, infanticide pendant la Grande guerre*, Paris, Aubier, 1995.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane., BECKER Annette, « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial », dans RIOUX Jean-Pierre., SIRINELLI François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p.251-271.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane., BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Galimard, 2000.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Cinq deuils de guerre, 1914-1918*, Paris, Noësis, 2001.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « La Grande Guerre, le deuil interminable », *Le Débat*, 1 janvier 2011, n° 104, p 117-130.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Perrin, 2012.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne, XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 2008.

BECKER Annette, *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 2003.

BECKER Annette, *Les cicatrices rouges : 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.

BECKER Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande guerre*, Paris, R. Laffont, 1980.

BECKER Jean-Jacques, *Le traité de Versailles*, Paris, Presses universitaires de France, Collection « Que sais-je ? », 2002.

BECKER Jean-Jacques, *La première guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003.

BECKER Jean-Jacques, *La Grande guerre*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

BECKER Jean-Jacques, HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE CENTRE DE RECHERCHE (dir.), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005.

BOUTET Marjolaine., NIVET Philippe, *La Bataille de la Somme. L'hécatombe oubliée. 1^e juillet-18 novembre 1916*, Paris, Tallandier, 2016.

COURMONT Juliette, *L'odeur de l'ennemi. 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2010.

CRONIER Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande guerre des Français : l'incompréhensible*, Paris, Perrin, 1994.

HORNE John., KRAMER Alan, *1914, les atrocités allemandes : la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, 2nd édition, Paris, Tallandier, 2005.

NIVET Philippe, *Les réfugiés français de la Grande guerre, 1914-1920 : les « Boches du Nord »*, Paris, Economica, 2004.

NIVET Philippe, « Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946) », *Histoire, économie et société*, vol. 23^e année, Paris, Armand Colin, 2004, p. 247-259.

PERREUX Gabriel, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.

RENOUVIN Pierre, *La Première guerre mondiale*, Paris, France, Presses universitaires de France, 1983.

WINTER Jay.M (dir.), *Penser la Grande Guerre : un essai d'historiographie*, traduit par Antoine PROST, Paris, Seuil, 2004.

WINTER Jay.M, *La Première Guerre mondiale. 3 volumes*, Paris, Fayard, 2014.

Amiens pendant la Première Guerre mondiale.

BARBIER Bruno, *La Grande guerre à Amiens*, Amiens, Encrage : Le Courrier picard, 1992.

CHATELLE Albert., HANOTAUX Gabriel, *Amiens pendant la guerre, 1914-1918*, Amiens, France, Impr. du Progrès de la Somme, 1929.

NIVET Philippe, « L'occupation d'Amiens (31 août-11 septembre 1914) », *Revue du Nord*, 18 décembre 2014, n° 404-405, p. 51-66.

DE SOUSA David., AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La reconstruction et sa mémoire dans les villages de la Somme : 1918-1932*, Woignarue (Somme), Ed. la Vague verte, 2002.

TROGNEUX Alain., *Amiens entre deux guerres : fêtes, spectacles et distractions*, Amiens, Encrage, 1991.

Sortie de guerre.

AUDOIN ROUZEAU Stéphane, PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la Grande Guerre : le monde et l'après-1918*, Paris, Tallandier, 2008.

BECKER Annette., *Les monuments aux morts : patrimoine et mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Editions Errance, 1988.

CABANES Bruno., *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français, 1918-*

1920, Paris, Éditions du Seuil, DL 2014, 2014.

CABANES Bruno., PIKETTY Guillaume, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier », *Histoire@Politique*, vol. 3, no. 3, 2007, p. 1-1.

CLAISSE Stéphanie., LEMOINE Thierry (dir.), *Comment (se) sortir de la Grande Guerre ? Regards sur quelques pays « vainqueurs » : la Belgique, la France et la Grande-Bretagne*, Paris, L'Harmattan, 2005.

FARON Olivier, *Les enfants du deuil : orphelins et pupilles de la nation de la première guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, Ed. La Découverte, 2001.

FLATEAU Cosima, « Les sorties de guerre. Une introduction », *Les Cahiers Sirice*, vol. 17, no. 3, 2016, p. 5-14.

Écritures enfantines, écritures de soi.

ARTIERES Philippe., KALIFA Dominique (dir.), *Histoire et archives de soi*, numéro spécial de la revue Sociétés et représentations, n°13, 2002.

BONNET Claire-Lise., GARDES-TAMINE Joelle, *L'enfant et l'écrit : récits, poésies, correspondances, journaux intimes*, Paris, Armand Colin, 1990.

CORBIN Alain, « Le secret de l'individu », dans Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée. Tome 4, De la Révolution à la Grande guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 389-459.

DUBY Georges., PERROT Michelle., THEBAUT Françoise, *Histoire des femmes en Occident, T.V. Le XXe siècle*, Paris, Plon, 1992.

ESCARPIT DENISE., POULOU BERNADETTE (DIR.), *Le récit d'enfance : enfance et écriture*, Paris, Éditions du Sorbier, 1993.

LEJEUNE Philippe., *Le moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993.

PERROT Michelle, « Introduction », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée. Tome 4, De la Révolution à la Grande guerre*, Paris, Seuil, 1987.

Micro-histoire

GINZBURG Carlo., PONTI Carlo, « La micro-histoire », dans *Le Débat*, 17, 1981, p. 133-136.

REVEL Jacques, « L'histoire au ras-du-sol », Préface de LEVI Giovanni, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Seuil, 1996.

Aspects psychologiques

ARBISIO Christine, *L'enfant de la période de latence*, Paris, 2^e éditions Dunod, 2007.

BRAUNER Alfred., *J'ai dessiné la guerre : le dessin de l'enfant dans la guerre.*, Paris, Expansion scientifique française, 1991.

T. BAUBET., H. ROMANO., M-R MORO., G STURM, « Le jeu chez l'enfant victime d'événements traumatiques », dans *Annales Médico-psychologique, Revue pédiatrique*, novembre 2008, p. 103-110.

COUTANCEAU Roland., SMITH Joanna., LEITRE Samuel, *Trauma et résilience : Victimes et auteurs*, Paris, DUNOD, 2012.

CYRULNIK Boris (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Revigny-sur-Ornain, France, Edition Hommes et perspectives, 1998.

CYRULNIK Boris, *Un merveilleux malheur*, 2^e éditions, Paris, O. Jacob, 2002.

DEWULF Anne-Cécile, VAN BROECK Nady., PHILIPPOT Pierre, « L'état de stress post-traumatique chez l'enfant : questions autour de la description diagnostique », *Bulletin de psychologie*, vol. numéro 481, no. 1, 2006, p. 119-132.

DOLTO Françoise, *Psychanalyse et pédiatrie. Les grandes notions de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1971.

PIAGET Jean, *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF, 2^e édition « Quadrige », 2013.

PIAGET Jean., INHERLDER Barbel, *La psychologie de l'enfant*, Paris, 18^e éditions, Presses universitaires de France, Collection « Que sais-je ? », 1998.

ROMANO Hélène, « L'enfant face à la mort », *Etudes sur la mort*, vol 131, n°1, 2007, p.95-114.

VINAY Aubeline, *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et de l'adolescent*, 2^e édition, Paris, Dunod, 2004.

WALLON Henri, *L'évolution psychologique de l'enfant*, Paris, Armand Colin, 1995.

Table des illustrations.

Figure 1 : Dessin de canon, « Mon Journal n°1 », août 1914.	22
Figure 2 : Médailles de la journée du poilu, décembre 1915.....	36
Figure 3 : « Souvenirs de la guerre, les journées », « Mon Journal n°4 », 1918-1919.	37
Figure 4 : Tract pour l'Emprunt de la Défense Nationale, Décembre 1915 « Mon Journal n°1 ».....	37
Figure 5 : Diplôme de versement de Jacques Gogois pour la souscription au deuxième emprunt de la défense nationale, « Mon Journal n°2 », 1916.....	37
Figure 6 : Lettre d'Antoine Léja, 27 mars 1916.....	38
Figure 7 : Lettre d'Antoine Léja, 16 mai 1916.....	39
Figure 8 : Lettre d'Antoine Léja, 2 juin 1916.	39
Figure 9 : Lettre d'Antoine Léja, 23 juin 1916.	39
Figure 10: Lettre d'Antoine Léja, 20 juillet 1916.	39
Figure 11 : Lettre d'Antoine Léja, 22 septembre 1916.....	40
Figure 12 : Lettre d'Antoine Léja, 27 septembre 1916.	40
Figure 13 : Lettre d'Antoine Léja, 29 novembre 1916.....	40
Figure 14 : Lettre d'Antoine Léja, 28 septembre 1918.	41
Figure 15 : Dessin de Jacques Gogois, « petit aéroplane », 1917.....	50
Figure 16 : Dessin de Jacques Gogois, soldat au tir couché, 1914, « Mon Journal n°1 ».....	50
Figure 17: Dessin de Jacques Gogois, « Guillaume », novembre 1914, « Mon Journal n°1 ».....	65
Figure 18: Dessin de Jacques Gogois « Têtes de boches. Souvenir de guerre. », Juillet 1918, « Mon Journal n°3 ».....	65
Figure 19: Caricatures de presse.....	66
Figure 20: » Leur façon de faire la guerre ».....	66
Figure 21 : Dessin de la Basilique d'Albert « Ce que les allemands font », « Mon journal n°1 ».....	67
Figure 22 : Caricature : « L'inutile cadeau », « Mon Journal n°1.....	67
Figure 23 : Dessin de Jacques Gogois, « Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemands veulent attaquer nos lignes. », « Mon Journal n°1 », 1914-1915.....	68
Figure 24 : Détails : « Les champs d'aviation est derrière les lignes. les allemands veulent attaquer nos lignes. », « Mon Journal n°1 », 1914-1915.....	68
Figure 25: Dessin de Jacques Gogois, « Bataille aérienne : un biplan français à la poursuite d'un « taube ». », « Mon Journal n°1 », 2 avril 1915.....	69
Figure 26: Dessin de Jacques Gogois, « Combat aérien », « Mon Journal n°2 », 1917.....	69
Figure 27: Combats aériens, Jacques Gogois, « Mon Journal n°2 »,.....	70
Figure 28 : Les filleuls de Jacques à Douaumont, mars 1916.....	70
Figure 29: Tract du Deuxième emprunt de la défense nationale, « Mon Journal n°2 », octobre 1916.....	81
Figure 30: Mandats envoyés à Jean Gogois, « Mon Journal n°2 », Mars-Juin.....	81
Figure 31 : Lettre de Jean. 22 septembre 1916.....	101
Figure 32: Lettre de Jean, 20 novembre 1916.	102
Figure 33: Lettre de Jean, 27 novembre 1916.	102
Figure 34: Lettre de Jean, 6 décembre 1916.....	103
Figure 35 : Lettre de Jean, 10 janvier 1917.....	103
Figure 36: Lettre de Jean, 29 janvier 1917.....	104
Figure 37: Lettre de Jean, 7 février 1917.....	104
Figure 38: Lettre de Jean, 13 février 1917.....	104
Figure 39: Lettre de Jean, 3 novembre 1917.	105
Figure 40: Photographie de Jean et Marcel Gogois : 1915-1919.....	106

Figure 41: « Crins de la queue de cheval à Jean, Ski. »	106
Figure 42: « Carte des pays où Jean a passé du 14 Juillet 1915 au 10 Janvier 1918. »	107
Figure 43 : Photographie de blessés de guerre : Journal n°1.	114
Figure 44: « Photographies de Boches fait prisonnier, après un combat par les Français », « Mon Journal n°1 »	114
Figure 45: Coupure de presse : « Un taube est signalé ! »	128
Figure 46: Photographie « Une grosse pièce d'artillerie tombée aux mains des alliés. »	128
Figure 47 : Dessin d'aéroplane, Jacques Gogois, « Mon journal n°1 », 1914.....	128
Figure 48: Dessin de Jacques Gogois, la Basilique d'Albert, Février 1918.....	129
Figure 49: Dessin de Jacques Gogois : « Les zepelins à Paris », « Mon journal n°1 », 1916.....	129
Figure 50: Série de carte représentant le front : été 1918.....	144
Figure 51 : « Ma carte de pain » : Jacques Gogois, 29 août 1918.....	145
Figure 52: Carte individuelle d'alimentation : Jacques Gogois, 2 octobre 1918.....	145
Figure 53 : Carte de Jacques Gogois : Voyage en Normandie-Picardie : 1 ^e -20 août 1918.....	146
Figure 54 : « La Transatlantique « La Touraine » du Havre que nous avons vus », Carte postale de Jacques Gogois, 17 août 1918.....	147
Figure 55: Bulletin de Jacques Gogois, 1 ^e trimestre 1916-1917, « Mon Journal n°2 », Février 1917	152
Figure 56: « Places en composition, 1 ^e trimestre », « Mon Journal n°2 »	152
Figure 57: Programme du cinéma « L'Excelsior », Amiens.....	152
Figure 58: Carte de Jacques Gogois : Le front du 27 mai 1918 au 5 août 1918.....	168
Figure 59: Coupures de presse : « La deuxième victoire de la Marne ». Août 1918.....	169
Figure 60 : Les opérations militaires sur le front de la Somme », 27 août 1918.....	169
Figure 61: Cartes du voyage de retour à Amiens : 8-16 septembre 1918.....	170
Figure 62 : Dessin de Jacques Gogois, « Nouvelles galeries d'Amiens (après le bombardement) », « Mon Journal n°4 », octobre 1918.....	171
Figure 63: Dessin de Jacques Gogois, « Rue de Beauvais », octobre 1918, « Mon Journal n°4 »	171
Figure 64: Dessin de Jacques Gogois, « Un coin de l'église St Martin après le bombardement », octobre 1918« Mon Journal n°4 ».....	171
Figure 65 : Carte du front : « Lille, Tourcoing, Roubaix (...) ont été enlevés par les belges et les britanniques », 15 octobre 191	171
Figure 66: « Fleurs des bords du Rhin que Marcel nous a envoyer. »	190
Figure 67: Souvenirs d'Allemagne, « Casque à pointe boche » et « Un deux-sous boche »	190
Figure 68 : Visite de Villers-Bretonneux, 8 décembre 1918.....	191
Figure 69: Visite de Moreuil, 25 janvier 1919.....	192
Figure 70: Visite d'Albert.....	193
Figure 71 : Visite de Péronne, 22 avril 1919.....	194
Figure 72 : Ticket de rationnement en essence et carnet de pain, mars 1919.....	195
Figure 73 : Coupure de presse, « La paix est signée », 28-29 juin 1919.....	196
Figure 74: Coupure de presse : caricature, mars 1919.....	210
Figure 75 : Affiche « Emprunt de la paix », 1919.....	210
Figure 76: Affiche « Crédit national. Pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre. » ..	211
Figure 77: « La terrible guerre (1914-1918) », « Nos héros sans sépultures », 1919.....	211
Figure 78: Dessin de Jacques Gogois « Amiens, l'école des Beaux-Arts en 1919 (après le bombardement), juillet 1920, « Mon Journal n°5 »	212
Figure 79: Arbre généalogique de Jacques Gogois.....	218
Figure 80: Portrait de Jacques Gogois et sa famille.....	219

Introduction.....	2
<u>Partie I. La « guerre rêvée » de Jacques Gogois.....</u>	<u>12</u>
Chapitre I. L'entrée en guerre de Jacques Gogois : 31 août-octobre 1914.....	14
I. L'invasion : 31-août-11 septembre 1914.....	14
A. Le choc.....	14
B. L'occupation.....	17
II. Prendre conscience de la guerre.....	19
A. « <i>Le coup de paine</i> » : la mobilisation de l'oncle Jules.....	20
B. La nouvelle réalité de la guerre.....	21
Chapitre II. Jacques Gogois, un écolier dans la Grande Guerre.....	23
I. La mobilisation intellectuelle de Jacques.....	24
A. Apprendre la guerre, apprendre par la guerre.....	24
B. L'excellence scolaire, une arme à la disposition de Jacques.....	25
II. La mobilisation matérielle : participer à la victoire.....	25
A. Les journées de charité : soutenir les éprouvés.....	26
B. L'emprunt national : souscrire pour la victoire.....	27
III. « <i>Mon filleul de guerre</i> », la mobilisation affective de Jacques.....	28
A. « Soutenir les troupes.....	29
B. « <i>Mon filleul, Antoine Léja</i> » : responsabilité et attachement.....	31
Chapitre III. Jouer à la guerre.....	42
I. Les jeux de Jacques.....	43
A. Les jouets de guerre, un intérêt immédiat.....	43
B. « <i>J'ai joué au soldat avec Paul</i> ».....	45
II. Projection de soi et dépassement.....	46
A. Un petit soldat de l'arrière.....	46
B. S'approprier, dédramatiser la guerre.....	46
C. Signes d'usures.....	47
Chapitre IV. La « guerre rêvée » de Jacques Gogois.....	51
I. Haïr l'ennemi.....	51
A. « <i>Les barbares de boche</i> ».....	52
B. « <i>Leur façon de faire la guerre</i> ».....	54
II. Une guerre idéale.....	56
A. Une guerre juste.....	57
B. « <i>Nos vaillantes troupes</i> ».....	58
C. Imaginer et dessiner les combats.....	60

Chapitre V. L'investissement familial et personnel de Jacques : entre autonomie et conformisme.....	71
I. Une enfance docile ?.....	71
A. La mobilisation familiale.....	72
B. Les petits sacrifices de Jacques : une générosité sincère ?.....	74
II. Les limites de l'investissement.....	75
A. Conformisme et mise en scène de soi.....	76
B. Une lassitude croissante.....	78
<u>Partie II. La « guerre réelle » de Jacques Gogois.....</u>	<u>82</u>
Chapitre I. Vivre l'absence, une expérience affective de la guerre : 1915-1918.....	83
I. Recevoir et donner des nouvelles : une fratrie dans le Grande Guerre.....	84
A. L'attente de nouvelles.....	85
B. Les relations fraternelles à l'épreuve de la guerre.....	88
C. Ecrire aux siens.....	92
II. Espérer, imaginer, vivre la permission.....	95
A. De l'annonce à l'apparition du permissionnaire.....	95
B. Vivre la permission.....	97
Chapitre II. Découvrir les combattants : 1914-1915.....	108
I. Les combattants étrangers : la découverte de l'autre.....	108
II. Les blessés de guerre : la découverte de la violence.....	110
III. L'humanité de l'ennemi : les prisonniers allemands.....	112
Chapitre III. L'expérience du bombardement : 1914-1918.....	115
I. Les bombardements de 1914-1915 : entre curiosité et fascination.....	115
A. La curiosité de Jacques.....	116
B. Le spectacle du bombardement.	117
II. Vivre et appréhender le bombardement : 1915-1917.....	119
A. Appréhender le bombardement.....	119
B. Vivre l'alerte.....	122
III. Le printemps 1918.....	123
A. L'inquiétude de Jacques.....	124
B. L'effroi des derniers jours de mars.....	125
Chapitre IV. « L'exil ».....	130
I. L'exode (23-27 mars 1918).....	130
A. De l'inquiétude à la peur.....	131
B. Le choc du départ.....	132
II. La « tristesse de l'exode » (27 mars-mai 1918).....	134
A. « <i>Comment retrouverons-nous tout cela ?</i> ».....	134
B. « <i>Notre dure vie de chemineau</i> ».....	135
C. « <i>Nous nous ennuyons tout le temps.</i> ».....	138

III.	La guerre, une aventure ? (mai-septembre 1918).....	140
A.	Un nouvel équilibre.....	140
B.	Rire de l'exode.....	141
C.	La guerre comme aventure ?.....	142
Chapitre V.	Chapitre V. La distance à la guerre. (1914-printemps 1918).....	148
I.	La vie continue.....	148
II.	La guerre à distance.....	150
<u>Partie III. Sortir de la guerre : 1918-1921.....</u>		154
Chapitre I.	Chapitre I. Les derniers mois de la guerre : de la lassitude à la délivrance.....	156
I.	Finir la guerre (juillet-novembre 1918).....	157
A.	Entre lassitude et désinvestissement (mars-juillet 1918).....	157
B.	Rentrer chez soi (8 août-novembre 1918).....	158
C.	« <i>La victoire ne sera pas longue à venir</i> ».....	163
II.	La délivrance : novembre 1918.....	165
Chapitre II.	Chapitre II. La guerre prolongée : 1918-1921.....	172
I.	Le retour des frères (novembre 1918-automne 1919).....	172
A.	Une séparation prolongée.....	173
B.	Un retour sans heurts ?.....	174
II.	Les conséquences de la guerre.....	176
A.	Les « <i>pays dévastés</i> ».....	176
B.	La « faim » et le froid : une expérience physique de l'après-guerre.....	181
III.	Attendre la paix : entre inquiétude et impatience. (1919-1921).....	185
A.	Les menaces allemandes.....	185
B.	« <i>La guerre n'avait pas fait encore assez de victimes ?</i> ».....	188
Chapitre III.	Chapitre III. La démobilisation culturelle de Jacques Gogois. Une enfance maintenue dans la guerre ?.....	197
I.	Le maintien du discours de guerre : la haine de l'ennemi.....	197
A.	La barbarie allemande.....	197
B.	Le poids des morts.....	199
II.	Le maintien de l'investissement.....	200
A.	Reconstruire.....	200
B.	Les éprouvés et l'orphelin : une enfance charitable ?.....	202
III.	L'injonction mémorielle.....	204
A.	Honorer les morts.....	205
C.	« <i>Souvenons-nous</i> ».....	206
D.	Une enfance épargnée ?.....	208
Conclusion.....		213
Bibliographie.....		220
Tables des illustrations.....		226

i